De la Terre jusqu'au Ciel

Roman d'Amour sur la route de l'An 2000

Georges Réveillac

« Les maîtres de cette planète
sont des animaux à demi conscients
dont beaucoup se prennent pour des dieux.
Et parmi ceux qui échappent à ce travers,
la plupart croient qu'ils sont
les seuls hommes dans l'univers… »

Georges Réveillac

De la Terre au Ciel jusqu'

Roman d'Amour sur la Route de l'An 2000

Introduction

Il s’agit d’un roman d’amour de mon temps. Et j’ai vécu mes vingt ans dans les années 60. Depuis, l’homme et la femme ont bien changé, les rapports amoureux aussi. Cependant, comme pour la passion légendaire de la Belle Hélène ou celle de Roméo et Juliette, les leçons tirées de cet amour d’autrefois sont valables pour tous les temps, y compris le nôtre.

Oui, les jeunes qui engagent leur vie en ce moment trouveront, s’ils cherchent bien, des lumières dans ce livre.

C’est optimiste, non parce que l’auteur le souhaite, mais parce que la réalité entr’aperçue autorise de grands espoirs.

Si j’associe l’An 2000 à cet amour éclos dans les années 60, c’est pour deux raisons. Premièrement, les héros étaient un peu en avance sur leur temps. Deuxièmement, pour cette époque qui adorait le « progrès », l’An 2000 était la ligne d’horizon au-delà de laquelle on devait basculer dans un autre univers, l’aboutissement probable de tous les progrès. Nombre d’entre nous croyaient préparer l’ « avenir radieux ».

Il y a trois personnages centraux : Michel, Jeanne sa bien-aimée et un troisième, mystérieux : Mômmanh.

Chaque fois qu’il est embarrassé, Michel prend conseil de Mômmanh. Il arrive aussi qu’elle intervienne sans qu’il lui ait rien demandé. Depuis qu’il l’a découverte, cachée dans les replis de son angoisse, elle accompagne ses jours et ses nuits. Mais qui donc est-elle ?

On ne peut la voir. On ne peut la toucher. On ne peut la sentir. « -Peux-tu me dessiner Mômmanh ? - Impossible. » Et pour l'entendre, il faut avoir des ouïes spéciales, comme Michel.

Peut-être qu'elle est l'obscur esprit, la soif d'exister, qui échapperait aux analyses physico-chimiques de la matière et qui pourtant participerait à l'invention de la vie ? Peut-être serait-elle l'âme de notre mère la nature qu'il nous faudrait sans cesse interroger si nous voulons survivre ?

Il existe une autre version, beaucoup plus longue, où Mômmanh se métamorphose. De génie imaginaire elle se transforme en hypothèse susceptible d'éclairer le mystère de la vie. Autrement dit, elle devient une théorie scientifique sans prétention. L'auteur vous invite à vous demander : « Et si c'était vrai ? ». Et pour avoir des chances de répondre, il faudrait soumettre cette théorie à de multiples épreuves scientifiques.

Cette version longue s'intitule simplement « Mon Amour ». C'était le premier titre de l'ouvrage unique qu'Alexandrie Online publia sur le WEB en 2001. Depuis, sur ce site et ailleurs, des milliers d'internautes l'ont découvert. C'est pourquoi j'ai conservé son titre.

1-Le Parcours Initiatique du Mâle Solitaire

Venait-elle des contes de fées, cette magique conviction, laquelle s'accroche encore à mon être par tant de racines vivaces et que je me garderai bien désormais de détruire puisqu'en fin de compte elle m'a porté bonheur, conviction qui pourtant m'a valu une affligeante suite de déboires sentimentaux, qui m'a empêché de consommer l'amour avant un âge avancé et m'a entraîné à déverser le trop-plein de mon énergie dans le ventre de celles qui, à Dakar, présentent ainsi leur commerce : « Je fais boutique-mon-cul », qui, enfin, si je n'y avais pris garde, m'aurait certainement conduit à des soulagements solitaires encore plus minables, branlettes et ersatz d'amour issus de fantasmatiques rêves aphrodisiaques ?

Quelle conviction ?

Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours vu les belles créatures de l'autre sexe, adolescentes, jeunes filles ou femmes, comme des fées. Oui, « fées » est le mot qui approche au plus près ma vision des beautés féminines. En d'autres temps je les aurais, sans hésiter, qualifiées de « divines ». A notre époque, je n'ose plus croire que la beauté soit d'essence divine. Et pourtant ?

Alors, puisque les femmes me paraissaient porteuses d'un merveilleux surnaturel, comment aurais-je pu, moi, simple humain pétri de boue et perclus d'imperfections,

m’arracher à la gangue dont je suis fait, m’envoler vers l’infini et boire le lait des immortelles ? Pour être accueilli sur le sein d’une fée, je ne voyais qu’un moyen : pratiquer la seule magie dont je sois capable, celle du Verbe. Ayant ainsi, par la beauté du langage, créé vaillamment ma part d’immortalité, j’aurais gagné une place d’égal dans le harem des éternelles.

Cependant, je n’étais pas complètement idiot, ou alors je le suis toujours. Les femmes sont faites de chair, comme vous et moi : je le sais bien et c’est ce que je ressens ordinairement. Pourtant, il arrive de temps à autre que l’une d’elles échappe au sort commun. A sa vue, toute idée de bouton sur le visage, de plaie, de maladie, de vieillissement paraît incongrue. Pire : une idée de ce genre a des allures de blasphème.

Celle qui vient d’apparaître, elle est belle et je la suivrais partout. Mais sa beauté a tant de valeur à mes yeux que je me sens indigne de la posséder, ne fût-ce qu’un petit moment. C’est tout.

Aux belles dont je rêvais, j’écrivais donc des lettres exaltées. Les mots divins auraient dû les faire languir de félicités nouvelles que moi seul pouvais leur dispenser. L’une au moins de ces fées, la moins « con » pensais-je parfois, car je n’étais pas très futé à cette époque, aurait dû entendre mon chant et ressentir l’irrésistible besoin de boire à sa source. Ensemble, nous aurions dû nous étendre sur un tapis de mousses, parmi les violettes, près de la fontaine, caressés par les doux rayons du soleil, notre invité, et loués par le chant des oiseaux. Là, elle m’aurait dévoilé toutes les splendeurs que le commun des mortels ne doit pas voir et, ensemble, nous aurions embarqué pour le grand mystère, voyage sans retour où tout nous aurait été donné, instant définitif où nous aurions pris notre envol par les barreaux descellés de nos humaines prisons et découvert que

l’univers infini nous est donné, contre toute désespérance et malgré les mortelles imperfections qui assaillent notre vie terrienne.

Hélas ! Jamais cela n’a marché. Pire ! Que toute beauté soit de nature divine, surtout quand elle est portée par une femme, mes copains n’en avaient qu’une conscience vraiment très vague, une vacillante et pâle ébauche de conscience, mes copains qui, entre nous, poussaient l’irrespect -ou l’ignorance- jusqu’à les appeler « pisseuses, pouffiasses » ou encore grognasses, mes copains quand même, obtenaient malgré tout et parfois aisément ce que je désirais tant : ils baisaient ! pendant que je continuais à soupirer entre deux crises de délire épistolaire. Quand ils voulaient être gentils, ils m’appelaient « Poète » et ils me donnaient de bons conseils pour qu’enfin je pusse parvenir à mes fins ; à d’autres moments, découragés dans leur entreprise secourable par ma mauvaise volonté d’obstiné rêveur, ils m’affublaient d’un sobriquet dérisoire : « Pouett-Pouett !...» Dans un cas comme dans l’autre, je n’étais pas plus avancé. Il arrivait même qu’ils fissent de leurs prouesses amoureuses des récits très réalistes où le merveilleux se trouvait massacré par des traits nauséabonds du genre : « Elle baise bien... mais qu’est-ce qu’elle pue la salope ! »

Maintenant, je crois qu’eux aussi percevaient le caractère surnaturel de la beauté. Cependant, ils n’étaient pas encore disposés à faire de l’amour charnel un sacrement. Elle était pourtant déjà bien érodée, l’ancienne conviction monstrueuse selon laquelle le coït est dangereusement impur, mais il en subsistait l’idée qu’à tout le moins c’est un acte sale. Or, tu sais que, chez les hommes, un tout petit peu d’amour suffit pour qu’ils éprouvent un violent désir ; tu sais aussi que les tenaille le besoin quasi permanent d’introduire leur semence dans n’importe quel vagin pourvu

que sa propriétaire appartienne à la grande masse des « baisables ». C'est pourquoi cette vieille superstition arrangeait bien mes copains. En effet, le coït, dégoûtant, ne pouvait être associé à l'amour, si pur : donc, il n'était nul besoin de se fatiguer à cultiver cette plante délicate pour entreprendre de baiser. Il est possible également que certains eussent senti que leur conquête éprouvait à leur égard un amour tel qu'il risquait de les happer. Dans ce cas, s'ils le souillaient ainsi d'immondices, c'était pour mieux s'en détacher.

Quoi qu'il en fût, cette méthode me répugne toujours autant. Car il m'arrive, oui, de rechercher un amour complémentaire. Mais, à commencer par la nécessité de ne pas trahir Jeanne, il existe une telle quantité de conditions à remplir que je ne suis encore jamais parvenu jusqu'à la « consommation ». En attendant, je me contente donc des pêches du jardin qui sont délicieuses, ma foi. Au diable l'avidité ! En tout cas, je n'envisage pas de voler quelques instants de bonheur éternel à une belle en feignant de lui apporter tout ce qu'elle attend d'un amoureux.

Quelle saveur un amour volé peut-il bien avoir ? En tout cas, moi je n'en veux pas.

Quand une beauté immatérielle m'éblouit - immatérielle certes, mais équipée de deux seins tièdes et palpitants, de la croupe d'une fringante pouliche et de lèvres généreuses-, quand je me damnerais pour elle, que la pleine puissance du souffle divin l'anime jusque dans le sommeil et que, pas plus qu'un rat d'égout, je n'entrevois la moindre chance de m'asseoir dans son carrosse, je me dis : « Si la beauté est bien d'essence divine, la malheureuse qui la porte n'est qu'un être comme moi, fragile humain exposé aux caries dentaires et à la diarrhée intestinale, dont l'âme tissée d'imperfections patauge dans le marais de l'existence, comme la mienne, et cherche une branche à laquelle se

raccrocher ». Mon gars, cette divinité-là n'est pas une déesse : elle est fille de l'homme, elle a des goûts humains, elle se nourrit de pauvres petites choses humaines. Moi, tout autant qu'un autre, je peux les lui apporter, si je veux.

Doté de cette confiance en moi, je pourrais alors entreprendre sa conquête. Qui sait ? Peut-être aurais-je mes chances. Mais les choses en restent là, car je ne dispose que d'une vie déjà trop remplie.

Il est également vrai que, plus une femme est belle et plus elle est courtisée. Dans la cohorte des mâles qui se pressent à ses pieds, elle trouvera probablement l'homme, pour elle idéal, paré de toutes les qualités (et défauts !) qu'elle recherche. Mes chances paraissent vraiment bien minces. Et encore, ma condition pourrait être pire.

Suppose que... -J'ai oublié de t'avertir : considérant tout lecteur comme mon semblable et mon ami, je le tutoie-donc, suppose que les hommes d'une race supérieure existent, à l'instar de ce que prétendaient réaliser les nazis : quantité de belles leur accorderaient la préférence. Serait-ce de cette façon que l'Homme de Néanderthal a disparu de notre planète, supplanté par l'Homme Moderne, c'est-à-dire «nous-mêmes » ? Tant que les paléontologues n'ont pas résolu l'énigme, je peux bien risquer cette hypothèse pas plus fantaisiste qu'une autre.

Ceci dit, je me sens pareil à des filles plutôt laides : parmi leurs rares soupirants, elles choisissent le moins médiocre ou alors elles renoncent. Mais je n'avais pas encore acquis cette demi-sagesse et c'est heureux.

D'ailleurs, même si je n'avais d'yeux que pour les immortelles, il me semble bien que je n'avais pas plus de réussite auprès des autres, qu'elles fussent seulement jolies, ou bien sans beauté ni grâce, ou encore, par une cruelle farce du destin, accablées de laideur : toutes me saluaient de

leur indifférence. Devant les succès de mes amis, j'étais à la fois vexé, déçu et perplexe.

Après maintes et maintes réflexions, je décidai de suivre pour une fois le conseil de la Bible, bien qu'aux yeux de mon curé je fusse devenu un mécréant. Me revinrent en mémoire des paroles étonnantes, tirées de l'Evangile selon saint Luc : « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez... Regardez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier, et Dieu les nourrit... Aussi bien, cherchez son royaume et cela vous sera donné par surcroît »...

Littéralement, cette parabole est une incitation à la paresse ; et même, elle laisse entendre que Dieu pourrait nous vêtir, comme il le fait pour les oiseaux. Mais je ne pouvais croire que son auteur fût stupide. Aussi, je la traduisis à ma façon. Ce qui me plaisait, c'était : « cela vous sera donné par surcroît », et je l'entendis ainsi : « Si tu fais tout ce qu'il faut pour gagner l'immortalité, un jour ou l'autre les immortelles sauront bien le reconnaître. » Car, pour moi, le royaume de Dieu se trouvait plus sûrement sur la terre que dans un Ciel de plus en plus hypothétique. Je préférais cette formule à « Fais ce que dois, advienne que pourra », bien balancée certes, mais qui laisse trop peu de place à l'espoir.

Et c'est ainsi que je m'appliquai désormais à devenir « quelqu'un de bien ». Ami lecteur, tu sais comme moi que ce n'est pas facile. L'espoir me faisait quand même avancer petit à petit dans cette voie.

Je dois te dire que ce n'étaient pas mes poèmes enflammés qui détournaient de moi les belles, mais deux graves défauts. D'abord, une grande timidité : puisqu'elles étaient des fées, puisque je pensais n'avoir aucune chance

de les séduire, quand je me trouvais en leur présence, je perdais toute confiance en moi et je bafouillais comme un débile profond. A ce handicap, j'en avais ajouté un autre, encore plus performant : non seulement, je paraissais idiot, mais mon esprit était constamment ailleurs, dans des contrées sombres où personne ne pouvait me rejoindre. Ainsi donc, bien souvent, je n'étais plus qu'une apparence d'homme plutôt sinistre.

De quelle manière en étais-je arrivé là ? De la même façon qu'on devient joueur, alcoolique ou esclave d'une quelconque drogue : insensiblement.

Gâté par mes succès scolaires, j'en voulais toujours plus. Ainsi m'était venu le désir insensé de tout maîtriser par la pensée. Tout, Tout, Tout !... Désir insensé qui devint folie dès qu'il se transforma en exigence. Donc, j'exigeais, - Oui, tu as bien entendu : j'exigeais- de tout comprendre. Tout ! Tout ! Tout ! Et, pour ce faire, je me trouvais constamment entraîné hors des frontières de la pensée raisonnable. Dans ce non-monde désolant, je me trouvais comme sur une mer déchaînée. Dès que je tentais de regagner le rivage et le pays des hommes, un courant m'entraînait vers le large. De ces années d'exil en terre sauvage, j'ai quand même rapporté quelque chose qui peut être précieux et dont je te parlerai tout à l'heure. C'est un personnage fabuleux que mon esprit malade a laborieusement exhumé des fonds obscurs où il se débattait contre une méchante pieuvre : c'est ma grande amie Môммanh.

- Tout ceci est bien confus, me dis-tu.

- N'aie crainte, tout va s'éclairer. Bientôt, je t'expliquerai cette étrange maladie. Quand je t'aurai présenté ma chère Môммanh, je te dirai comment elle a contribué à me faire ce cadeau empoisonné.

Merci Môммanh.

Pour l’instant, comprends que l’espèce de folie dont je souffrais éloignait de moi toute fille en quête d’amour. Donc, quand je m’appliquai à devenir « quelqu’un de bien », je commençai par m’arc-bouter pour repousser le démon qui s’était emparé de mon esprit. Dans un premier temps, en dépit d’efforts tels qu’ils me laissaient épuisé, je n’y parvins que très partiellement. Ce « petit peu » fut cependant suffisant pour me rendre à nouveau fréquentable.

Faut-il te préciser que je nourrissais alors beaucoup d’illusions. Je croyais encore que les belles, dépositaires de leur charnelle enveloppe d’immortalité, l’offriraient seulement à ceux qui en étaient dignes : les conquérants de l’infini, les meilleurs. La beauté, telle la face de Dieu, ne pouvait s’associer qu’à la bonté, celle qui protège toute existence jusqu’aux rives de l’espace-temps. Une mésaventure, une de plus, aurait pourtant dû m’éclairer, mais il faut croire que je refusais alors ce genre de révélation.

Après que j’eus pris la peine de faire réparer mes dents de devant, d’aller chez le coiffeur et de me vêtir convenablement, une jolie demoiselle s’était intéressée à moi ; elle m’avait fait comprendre qu’elle était prête, pour le moins, à faire un bout de chemin en ma compagnie et qu’elle aurait plaisir à m’offrir un ticket d’embarquement pour les étoiles. Jamais je n’avais été aussi près d’y arriver. Enfin j’allais baiser ! pour de bon !

Mais pourquoi donc, Bon Dieu ! Pourquoi lui avais-je alors annoncé mon intention de partir en Afrique porter la civilisation aux pauvres noirs qui vivaient dans l’obscurantisme ?

Elle m’avait répliqué : « Je ne suis pas une petite sœur des pauvres. » Pendant que j’étais sous le double coup de la surprise et de la contrariété, elle m’avait tendu ses lèvres et

je les avais refusées. Pourtant, si elle avait su que, dans le tiers-monde, les coopérants français menaient la plupart du temps une vie de château, la jolie demoiselle m'aurait suivi et je n'aurais peut-être pas d'histoire à te raconter.

En tout cas, une jolie fille s'était intéressée à ma personne : j'en conclus que j'étais sur la bonne voie. Je continuai de m'évertuer à devenir « quelqu'un de bien » et j'eus bientôt ma récompense. « Mon Amour » tomba des nues comme la foudre.

Je n'en suis pas encore remis.

Depuis ce jour, « Mon Amour » m'a fait subir moult désenchantements. Malgré tout, mon esprit n'est pas totalement érodé de sa conviction originelle. Je ne crois plus au Père Noël, ni au dieu de mes parents, ni dans l'infaillibilité de saint Lénine, pas plus que dans celle de saint Mao, son cousin. Non, j'ai heureusement perdu la foi en tout cela. Mais je crois toujours que la beauté des femmes est d'essence divine, une illumination dans la pétaudière où nous nous débattons, un ange qui nous guide vers l'immortalité.

Tu crois que je m'exalte, que mon esprit fait des bulles qui montent et chatoient un bref instant avant de se dissoudre dans les rayons du soleil ?

C'est bien ce que tu penses ?

Alors, le moment est venu de te présenter Môммanh.

Voici bien longtemps déjà, je me demandais comment la nature avait pu accoucher de cette infernale merveille que nous sommes : l'homme. J'ai exploré comme j'ai pu l'espace et le temps, surtout le temps. Et je l'ai découverte, dans les méandres et le tumulte de l'histoire, dans l'explosion de la vie, et même dans le big bang. Et je l'ai vue à l'œuvre, tâtonnant, multipliant les expériences, cherchant son chemin vers je ne sais quoi, si ce n'est que je

le cherche aussi, toi de même, et qui est peut-être ce que nous appelons « bonheur ».

Celle que j'ai vue ne ressemble à rien de ce que nous connaissons : ni Dieu ni mortel, ni fort ni faible, ni esprit ni matière, ni conscient ni inconscient, ni être ni néant. Un gigantesque appel à être, tel le Cri du peintre Munch répercuté par tous les échos de l'univers, quelque chose ou quelqu'un qui serait un formidable appétit d'exister doué de pouvoirs mystérieux . Voilà le meilleur portrait que je puisse t'en faire. C'est une force obscure présente partout, en tout temps comme en tout lieu. Partout dans l'univers je rencontre ses avatars. J'en porte moi-même un, de ses avatars. Et toi mon ami, tu en portes un autre. Eh oui !

Quand il lui arrive quelque chose de bon, elle s'en souvient et désormais s'efforce de le répéter. Mais s'il lui arrive quelque chose de mauvais, elle s'en souvient de même et s'efforce toujours de l'éviter. C'est ainsi que tout au long des milliards d'années elle a constitué sa fantastique mémoire. Et malgré cette sagesse qui touche presque l'infini, elle a besoin de nos yeux pour voir, elle a besoin de notre conscience pour se connaître. Elle me conduit quand je suis dans l'embarras, si toutefois j'ai trouvé la force de lui parler humblement. Et, dans la mesure de mes infimes moyens, en scrutant le monde au-delà des multiples horizons, c'est moi qui éclaire son chemin. Elle est la grande aveugle et moi le petit paralytique.

Donc, je porte en moi un seul de ses milliards d'avatars. Ou bien, c'est lui qui me porte. Va savoir. En tout cas, comme tous les autres, celui-là, le mien, est chargé d'une immense mémoire. Il se souvient de tout ce qui a ému la lignée complète de mes ancêtres, en passant par les premiers primates, plusieurs millions d'années avant Lucy, jusqu'aux premières bactéries, quelques milliards d'années plus tôt, et en remontant même au-delà.

Elle me dit.

-Que vois-tu ?

-Je vois la mer.

-Alors, approche, mon petit. Il y a plein de bonnes choses là. Approche, mais surtout, surtout ! n'y entre pas.

Je sais : le milieu aquatique, lequel était bon pour mes ancêtres poissons ne l'est plus pour moi. D'accord. Les souvenirs périmés ont été effacés. Ou masqués ? Va savoir. En tout cas, sa mémoire vive guide mes pas. »

L'ai-je vue ? Ou bien ai-je cru la voir ? En tout cas, je ne connais personne d'autre qui l'ait ne serait-ce qu'aperçue. Mômmanh possède ce trait commun avec les apparitions de la Vierge dans la grotte de Lourdes : seule Bernadette les voyait. Ou avec les voix qui parlaient à Jeanne d'Arc : elle seule les entendait.

En tout cas, moi, je l'ai vue pour de vrai, deux fois. Tu n'es pas obligé de me croire, bien sûr. Eh oui, par deux fois elle m'est apparue.

La première, ce fut précisément dans cette montagne là, par un bel été, un an avant que Jeanne n'apparût à son tour. C'était au sortir d'un grand bois, à la lisière d'un alpage à l'herbe fleurie peuplé de vaches, en regardant vers les glaciers et les sommets enneigés.

Elle se dressait vers le ciel, debout contre la montagne. Elle avait le visage d'une jeune fille à l'âge immortel et elle me fixait de ses grands yeux chargés de lourds souvenirs. Avides de savoir aussi, ô combien ! Ses habits étaient de belle eau pure et fraîche, de verdure en tous genres et de fleurs assorties, de cascades et de rochers. Il y avait de la mer aussi, dans ses habits. Des lianes et des arbres centenaires lui faisaient des bras et des jambes. Dans ses mains d'agilité gracieuse, elle tenait.., elle tenait… Mais qu'est-ce qu'elle tenait donc ?.. Dans ses mains d'habileté

souriantes, elle tissait des baisers. Pour moi. Pour toi, si tu veux.

Ses grands yeux chargés de lourds souvenirs, ô combien avides de savoir, me fascinaient, me parlaient. Voilà ce que j'y lus :

« Cesse de faire le con. Tu m'entends ? Cherche-moi. Cherche après moi de toutes tes forces. Quand tu m'auras trouvée, je t'aiderai. »

Elle continua de me fixer intensément pendant un instant d'éternité, puis elle se fondit dans la nature.

De ce jour a commencé notre alliance. Depuis, elle n'a cessé de m'accompagner. C'est elle qui m'aide à tenir debout.

Elle ne sait pas tout, loin de là. Elle a fait des erreurs. Peut-être même que je suis une de ces erreurs. Mais elle a inventé pour moi la conscience.

« Que dis-je ? Pour moi ? Non : à travers moi. »

Et, en prime, elle m'a donné l'amour.

2-Là-haut dans la montagne

La rencontre eut lieu dans la montagne. Est-il meilleur endroit pour un coup de foudre ? Son écho roula longtemps à travers les rochers. Les oiseaux et tous les autres animaux qui, perplexes, assistèrent à l'événement, s'en souviennent-ils encore ? En tout cas, ils le devraient, car l'événement était suffisamment extraordinaire. Oui, car l'éclair qui accompagna la fusion de nos deux personnes en un être double n'était pas de nature à nous calciner comme un vulgaire sapin : nous y survécûmes d'autant plus aisément que nous étions jeunes et dotés d'un cœur vigoureux. Plus tard, chacun de nous deux se sentirait blessé par l'inconfort de cette fusion, et ceci à maintes reprises, à tel point qu'il nous arriverait souvent de maudire le moment de grâce initial : comprends qu'il n'est pas facile, pour des personnes normales lesquelles, jusque-là, se déplaçaient aisément avec deux jambes parfaitement autonomes, de faire l'apprentissage d'une nouvelle locomotion sur quatre jambes en conflit quasi-permanent.

L'amour est peut-être la fusion de deux êtres. Soit. Mais ils ne doivent pas, pour autant, devenir des frères siamois.

En tout cas, ce jour-là, nos deux personnalités ordinairement récalcitrantes étaient tout à fait accordées et le coup de foudre fut assez puissant pour nous unir à jamais, envers et contre tout.

- C’est trop, me dis-tu. A notre époque, on ne croit plus à ce genre de fable.

- Eh bien, tant pis pour toi ! C’est ainsi et je n’y peux rien.

D’un coup de baguette, deux êtres stériles venaient d’être transformés en un être fécond : ceci renforce ma conviction que les animaux, lesquels s’intéressent beaucoup à la vie, s’en souviennent encore. Etions-nous des êtres exceptionnels ? Chacun de nous l’est, et le même bonheur peut t’arriver.

Jeunes et confiants dans l’avenir, nous découvrions ensemble la montagne.

A l’instar du désert, de la mer et de la forêt, la montagne est un endroit où nous est offerte la joie d’exister.

Serait-ce parce qu’à l’approche des sommets on domine un immense panorama de pics, de collines, de vallées dévoilant sans pudeur leurs mystères, que les chalets tout en bas paraissent des cabanes de nains dans un jardin d’enfant, que les hommes, si l’on en distingue, ne sont plus que des fourmis et que l’on a l’impression exaltante d’être l’unique propriétaire de tout cela, Zeus qui du haut de l’Olympe observe ses créatures, savourant d’avance le bon tour qu’il va encore leur jouer ? Dans la splendeur du désert, j’éprouve une impression comparable : il me semble qu’un monde tout neuf m’est donné, à moi tout seul, encore plus beau que la montagne, puisqu’il est débarrassé de ta présence si contrariante, mon cher semblable.

Tiens, puisque je t’ai parlé de fourmis, ces minuscules bestioles dont un si grand nombre se trouvent écrasées par inadvertance, êtres insignifiants, sans doute produits à la chaîne, qui ne peuvent se faire remarquer qu’en nous piquant, j’en imagine une, agrippée au sommet d’un tabouret, voyant de très haut ses coéquipières écrasées par la

distance qui sont en train de crapahuter bêtement sur le sol, une fourmi au zénith de sa minable vie sans autre but que de perpétuer sa minable espèce, une fourmi heureusement sans conscience et pourtant triomphante, jouissant de la même stupide exaltation que moi tout seul là-haut, au pied des glaciers.

Mômmanh m'arrête. Elle dit que les fourmis ne sont pas comme nous. J'aurais dû m'en douter. Elle laisse entendre que ces petites bêtes ne souffrent pas comme les humains d'une tendance chronique à enfler leur ego jusqu'à la limite de l'éclatement. Mes plates excuses, donc, aux honorables bestioles.

Heureusement, Dieu merci, j'ai aussi d'autres raisons d'aimer la montagne.

Dans la montagne il faut grimper: tant mieux, car l'inertie c'est la mort avant l'heure. Mes muscles doivent cesser de s'atrophier à ne rien faire dans leur sarcophage de graisse. Chacun d'eux doit se mettre au travail et se fortifier par l'exercice. Ah ! Ils me réclament de l'oxygène ? C'est bon ! Je suis contraint de jeter ma cigarette et de cracher les suies goudronneuses qui encrassent mes poumons. Après cet énergique ramonage, ma récompense sera de fumer une bonne cigarette là-haut, paisiblement assis et contemplant l'immense panorama sauvage qui se meut à mes pieds.

La montagne est saine.

A chaque détour du sentier escarpé, à chaque moment de la journée, le ciel peint un tableau différent, toujours inédit, comme si, caché dans l'invisible que nous avons naïvement situé aux Cieux, l'insondable « Je Ne Sais Qui » nourrissait mon âme de splendeurs multiples, neuves, inépuisables, me disant : « Regarde ! Jamais la vie n'aura fini d'ouvrir des voies nouvelles pour aller de l'avant. Prends-en de la graine, mon gars ! Arrache tes fesses du

fauteuil où elles s’alourdissent et viens me voir plus souvent. »

« Dis, Mômmanh, est-ce que tu le fais exprès de nous offrir autant de beauté ? Ou bien, est-ce, tout simplement, dans ta nature ? »

La montagne est magique.

A chaque étage, je pénètre sur un continent différent.

En bas, c’est le domaine de la nature opulente, grasse à souhait, nature domestiquée qui travaille pour nous. Au cours de son asservissement, elle a perdu le plus gros de ses défenses innées comme si, désormais elle confiait à l’homme sa destinée.

Nous étions donc au pied de la montagne, là où s’ébat le tendre poulain, où s’empiffre le cochon, sac de viande grasse doté d’une petite cervelle, où s’épanouit au soleil la vigne lourde de ses secrets d’alchimiste conçus pour nous revitaliser, nature opulente mais fragilisée par l’homme.

Plus haut se trouve le pays du loup, du renard et du sanglier, la forêt profonde qui se dresse vers le ciel comme un temple. A l’abri sous la houle du feuillage où se poste parfois le noir corbeau, toutes sortes de créatures habitent les douillets nids moussus. Elles se cachent à l’approche de l’homme et observent cet animal étrange que la nature a contraint de se vêtir. Si tu sais être discret, respectueux et patient, alors tu verras peut-être l’écureuil suspendre ses acrobaties pour écouter la méditation des vieux arbres, la douce biche mettre un court répit à sa perpétuelle alarme pour cueillir gracieusement quelques bouquets d’herbes... Assis sur une vieille souche, dans l’ombre apaisante, tu verras se jouer des drames et des comédies intimes ; alors, si ton recueillement est suffisant, tu sentiras la sève voyager interminablement entre les racines et le ciel pour recevoir et distribuer l’énergie du soleil...

Ta vie pourrait s’écouler là, jusqu’à son terme. Il ne faudrait pas trop dormir ni rêver, car tu as ici de quoi t’occuper pendant plusieurs générations : observer puis étudier toutes les inventions de Mômmanh jusqu’à bien les comprendre. De temps à autre, il te serait accordé le bonheur d’applaudir une belle réussite parmi les multiples assauts menés vers l’impossible « EXISTENCE », vers la conquête de l’éternelle joie de vivre. De temps à autre te serait révélé le grand opéra baroque d’une parade nuptiale dans quelque tribu de charançons, ou la diplomatie subtile d’une famille de pucerons qui ne veut pas disparaître, ou encore le génie d’un clan de papillons qui invente le fil de soie...

Mais tu ne peux pas tout faire. Heureusement, les biologistes travaillent pour nous.

Plus haut encore, passé le pays des grands sapins noirs, se trouve le domaine des vaches fauves, outres à lait tintinnabulantes qui, toute la journée, broutent à notre intention l’herbe précieuse des alpages, s’interrompant seulement pour regarder, de leurs grands yeux ébahis, un phénomène humain qui traverse leur territoire sur deux pattes.

Toujours plus haut, on atteint la contrée de l’air pur et vivifiant, là où il faut éviter de marcher sur les fleurettes qui poussent jusqu’à l’extase l’éclat de leurs couleurs. Et c’est le village de la marmotte qui, elle aussi, depuis la porte de son terrier, semble s’intéresser à mes humaines affaires.

Enfin, passés les ruisselets d’eau saisissante qui échappe à l’étreinte des glaciers, je vois les tours et les créneaux inaccessibles : le domaine des chamois bondissants. Je n’irai pas plus haut...

Dans la montagne, la nature a multiplié ses inventions, irremplaçables sources de vie que l'homme esclavagiste n'a pas encore eu le temps de mutiler.

La montagne est une sorcière.

Il faut dire qu'en ce temps-là, les congés payés, encore bien courts, étaient consacrés principalement à l'aménagement du logis, que n'apparaissaient pas encore comme un créneau porteur de juteux profits l'industrie des loisirs de masse où les vacanciers défilent à la chaîne comme les saucisses dans les abattoirs de Chicago, que l'immaculé manteau de neige des montagnes n'était pas encore côté en bourse. Pour l'heure, je pouvais croire que la montagne m'appartenait, et je ne m'en privais pas. Comme c'est vraiment grand et que je m'y sentais quand même seul, j'étais tout prêt à la partager avec « Mon Amour », pour peu qu'elle se présentât.

J'aurais honte si je tentais d'interdire aux autres « congés payés », mes semblables après tout, le bonheur et la santé mentale que donne la communion avec la nature, ou même les joies -que j'ignore- du ski, de l'après-ski et de l'entre-skis.

Et pourtant ?... Tu sais ce qu' « ILS », -le grand Satan responsable de toutes nos misères-, tu sais ce qu' « ILS » ont fait de nos montagnes. Est-ce qu'on y trouve encore des endroits où avoir une vraie conversation avec la nature ?

Comme elles ont fait de la Méditerranée si riche d'histoire, de poésie et de ciel bleu, une baignoire collective, les foules anonymes de nos villes cancéreuses, rabattues sur la montagne telles des fourmis motorisées, y ont porté leur mal incurable. Une fois, une seule fois ! nous sommes retournés dans « notre » montagne et nous l'avons trouvée ravagée.

Des milliers de voitures, superbes bêtes d’acier au vernis étincelant, faussement vivantes. C’est bien pratique. La mienne me conduit où je veux, quand je veux, elle me permet d’échapper au regard tyrannique des commères embusquées derrière les rideaux de leur cuisine pour aller, si ça me chante, discuter avec les mouettes et les cormorans, elle élargit généreusement mon territoire autrefois si petit : elle est un grand morceau de ma liberté. Mais les millions de voitures des autres - oui, même la tienne ! - scandalisent et blessent la nature.

Si chacun réussit à avoir la sienne, où allons-nous ? A ce propos, je garde un souvenir ému des temps anciens où la voiture faisait de moi un roi, puisque tu n’avais pas encore la tienne. La plupart d’entre vous, les femmes surtout, s’étaient laissé convaincre que la conduite était un art difficile, réservé à quelques hommes, les chevaliers de la route. Quel heureux temps ! Maintenant que nous sommes tous des rois, même vous mesdames, il me prend des envies d’écrabouiller les carrosses des autres majestés. Alors, je comprends ceux qui haïssent l’égalité surtout quand les autres y ont droit.

Donc, des milliers et des milliers de voitures dans « notre » montagne. Un automobiliste qui ne me connaissait même pas, très antipathique, s’est permis de me tutoyer tout en me donnant sottement et avec grossièreté une leçon de conduite. Il ignorait à qui il s’adressait, mais est-ce là une excuse valable ?

Partout des immeubles en béton, du bitume, des clôtures de grillage ou de plastique, d’insolents panneaux publicitaires nous harcelant de leurs couleurs agressives et nous sautant à la tête pour y enfoncer leurs mensonges, de clinquants matériaux artificiels, et une invasion de formes géométriques entrechoquées jouant une blessante cacophonie ininterrompue. Des « Propriété Privée, Défense

d’entrer », des « Stationnement Interdit », des parkings souvent payants, les coups de rasoir des lignes électriques, des téléfériques et des remontées mécaniques, la montagne sacrée déchiquetée, en lambeaux ! Mais pour qui nous prenons-nous donc quand nous mutilons et souillons ainsi les présents de la nature alors que nous sommes incapables de créer le moindre petit être vivant ? Des enfants ignares et irresponsables lesquels, malgré tout, auraient en charge l’avenir de notre planète ?

Nous défigurons notre vieille Mômmanh jeune depuis toujours, elle dont la beauté nous éclaire quand le doute nous assaille et qu’une longue promenade au bord de la mer nous rassérène. Et puis nous la mutilons pour satisfaire nos envies, au risque de la faire mourir. A supposer que nous n’ayons aucune reconnaissance, serions-nous désormais capables de nous passer d’elle ?

Nous avions connu dans notre jeunesse de braves paysans pauvres, aimables, amusants dans leurs habits d’autrefois, et qui semblaient faire partie du paysage. C’est du moins ainsi que ma mémoire les restitue même si, à la réflexion, je ne vois pas pourquoi les pauvres seraient tous de braves gens et les riches, des crapules. En tout cas, plusieurs d’entre eux avaient béni d’un regard attendri notre amour naissant. Où donc étaient-ils passés ?... Il nous fallut un certain temps pour réaliser qu’ils s’étaient reconvertis dans les services aux vacanciers. Que n’étaient-ils restés pauvres pour notre plaisir ! Non seulement, ils n’étaient plus en extase devant notre automobile, ni devant notre porte-monnaie, notre savoir et notre prestige de citadins « bien aimables, ma foi », mais ils ne nous reconnaissaient même plus. Etions-nous des clients juteux, oui ou non ? Non : eh bien, « Au revoir. ». La cohorte des « congés payés » avait dénaturé jusqu’à nos paysans savoyards.

- Et le coup de foudre ?

- Oui ! Oui ! Nous y arrivons.

Cet été-là, le destin organisa la rencontre de deux jeunes gens de sexes non pas opposés mais complémentaires : c'était moi, c'était elle. Tu apprendras bientôt qu'elle s'installa tout naturellement à la première place : l'idée d'en occuper une autre ne pouvait lui venir à l'esprit. Donc, c'était elle, c'était moi. Je l'appellerai Jeanne, en mémoire de Jeanne d'Arc.

- Pardon ! Tu dis ?...

-Lui as-tu demandé la permission à la sainte pucelle ?

- Evidemment non ! Et alors ? Combien de « Jeanne » sont indignes de porter ce nom ? Ma belle, au moins, mérite que je la prénomme ainsi.

J'aurais pu l'appeler Océane. Dans ses yeux, j'ai vu la mer innombrable et toujours recommencée, le vivant océan du fond des âges. A mon premier plongeon, j'ai bien cru m'y noyer ; depuis, j'ai appris à me faire dauphin avant d'aller y nager. Dis-moi : ne trouves-tu pas merveilleux que l'on voie la mer dans les yeux de maintes femmes ? Déjà, la nature nous a donné l'universel langage du regard pour lequel il n'est pas utile d'étudier la grammaire et que comprennent même les chiens ; en inscrivant la mer dans les yeux de l'aimée, la conscience infirme de MÔmmanh veut sans doute nous rappeler que la femme est source de vie, à l'instar de l'océan originel. Quoi qu'il en soit, je n'appellerai pas « Mon Amour » Océane, parce que, dans mes racines françaises, je veux garder celles qui sont saines et les prénoms de nos braves ancêtres en font partie.

Elle s'appellera Jeanne, en mémoire de Jeanne d'Arc, et aussi de Jeanne Hachette. Oublions Jeanne la Folle, veux-tu ? Cet hommage à celle qui brandissait comme un étendard sa qualité de pucelle peut paraître pire qu'une goujaterie : le viol d'une défunte, sainte de surcroît, figée pour toujours dans les langes de la mort, ne pouvant plus

désormais défendre son honneur. Rassure-toi : j'aurais honte, si elle en était indigne, d'associer celle que j'aime à la brave bergère qui accoucha de la France.

Les temps ont beaucoup changé et les façons d'être brave ne sont plus les mêmes. Car les hommes établissent leurs croyances en fonction du niveau de connaissance, ou plutôt d'ignorance, de leur temps. A notre époque, celle qui entendait les voix du Ciel lui ordonner de prendre la tête des armées pour chasser les Anglais, celle-là serait à l'évidence considérée comme folle et soignée par des piqûres dans un hôpital psychiatrique. Mais au temps de Jeanne, l'ignorance des hommes était encore telle qu'il ne leur paraissait pas absurde d'espérer un soutien matériel de Dieu. Alors, il était juste que le Très Haut parle en langage clair, et tout aussi juste que son lieutenant sur la terre de France fût une pure jeune fille : une pucelle.

La pureté a changé de manteau. Ma Jeanne ne sera pas pucelle, Dieu merci, car notre histoire s'arrêterait là.

Hélas, en ce temps-là, on croyait que l'acte charnel d'amour était une souillure. En conséquence, l'âme était d'autant plus pure que le corps n'avait pas forniqué. Quel vilain mot ! Et quelle aberration ! Pourquoi l'Eglise a-t-elle greffé dans nos têtes une telle croyance, si douloureusement contre nature ? D'un côté, elle incitait les hommes à l'amour, de l'autre elle leur interdisait d'en goûter la plénitude : c'était comme si elle leur avait demandé de préparer un festin et que personne n'aurait eu le droit d'y toucher. Et dans le même temps, elle promettait à ces malheureux la résurrection de leur corps. Pour quoi faire, injuste ciel ? Aussi l'islam a-t-il mis des houris dans son paradis ? Est-ce que cela n'en fait pas un concurrent redoutable pour le christianisme ?

Mais ceci est une autre histoire.

- Quoi ? Que dis-tu ?

- Il est sacrément temps que tu commences à la raconter, ton histoire d'amour !

- Mais enfin, c'est bien moi, l'auteur ! Et j'écris ce qui me plaît...

- P….. c.. !

- Hein ? Quoi ? Là, je t'entends très mal. Toi, tu ne lis que ce qui t'intéresse ?

- E…… !

- Elle est bonne, celle-là. Enfin..., puisque le lecteur est roi, enchaînons. Tu n'auras pas le fond de ma pensée : tant pis pour toi. Je te demande quand même, bien respectueusement, de ne pas m'interrompre trop souvent.

Donc, cet été-là, le destin avait organisé la rencontre de deux êtres aussi uniques qu'exceptionnels - « Mais oui ! Permets-moi de rester seul juge en cette matière. » - : c'était Elle, c'était Moi. Nous allions travailler pendant le même mois, dans le même centre de vacances, à la montagne. Ce centre pour adolescents appartenait à une municipalité de la Ceinture Rouge de Paris, gérée par les communistes ainsi qu'il était normal en ce temps. Qu'une seule de ces conditions vînt à manquer, et je n'aurais rien à te raconter. Puisque le destin en décida autrement, tu vas, s'il te plaît, continuer ta lecture.

- Veux-tu que je te parle du destin ?

- Surtout pas.

- C'est entendu, je t'en parlerai une autre fois.

Dans ce camp de vacances, j'avais un emploi de chauffeur. Jeanne avait été engagée pour assumer deux fonctions : infirmière et intendante. Quand elle prit place dans ma fourgonnette, parmi les cageots de fruits et de légumes, j'eus un éblouissement. Ce n'était là que le premier des chocs qu'elle devait, par la suite, me donner. Elle avait d'emblée, comme tant de fois plus tard, mal choisi

le moment pour me bouleverser, car j'étais un conducteur inexpérimenté. Heureusement, j'étais beaucoup plus jeune que maintenant et c'est ce qui nous sauva.

Pendant la guerre d'Algérie, j'avais eu de grandes frayeurs et mon lot de misères ; comme mes camarades, pendant des mois et des mois, j'avais soupiré après le jour béni de la libération et la vie heureuse qui serait la mienne, une fois sorti de cette diabolique pétaudière qu'était alors l'Algérie. Bien sûr, je n'avais connu ni l'atroce gloire de l'enfer de Verdun ni Diên Biên Phu, mais, comme en ce temps-là la vie était de plus en plus facile, je croyais avoir connu le pire. Eh bien non ! Le pire était à venir!

La fée qui tendait le piège dans lequel j'allais me précipiter avec ardeur, l'exquise beauté de chair éternelle, s'apprêtait à faire tanguer et chavirer la barque de mon existence à tel point que, dans cette série de tempêtes, d'ouragans et de cyclones, il faudrait des années avant que je puisse à nouveau distinguer clairement le nord du sud. A ce moment, je pouvais encore m'enfuir. Cette histoire serait avortée. Qu'importe ! Après tout, j'en aurais peut-être une autre à te raconter. Mais puisque je suis resté, il nous faut aller jusqu'au bout de celle-là. Courage ! Il est vrai qu'en assistant à notre guerre depuis ton fauteuil, tu ne risques pas grand chose, toi !

Et maintenant, si c'était à refaire ?... Oui ! je referais ce chemin-là. Oh ! rassure-toi : j'essaierais quand même d'éviter l'erreur atroce que nous avons commise. Mais, puisque de toutes façons, il n'est pas de vie sans risques, ce serait de nouveau ces embûches-là que je choisirais.

Enfin, une conclusion venait d'être apportée à l'interminable débat sur le sexe des anges : celui qui, descendu des cieux, s'était installé dans ma fourgonnette, était de sexe féminin. Comment faire pour ne pas la

contrarier, pour qu'elle reste encore un peu ? La femme de ménage, une « vieille peau » acariâtre, s'était installée d'office sur l'unique siège de passager. L'Apparition, je crois te l'avoir déjà dit, était assise sur une caisse, au milieu d'un bric-à-brac de bagages, parmi des empilements précaires de cageots contenant des fruits, des légumes ainsi que diverses provisions pour les hôtes du camp. Des fesses d'ange appuyées sur les arêtes vives d'une caisse en bois pourraient-elles supporter les cahots de la route ? Un estomac d'ange était-il suffisamment bien accroché pour ne pas se retourner sous l'effet des tourbillons et des remous qu'allaient provoquer les dix kilomètres de virages en lacets ?

Elle était la beauté descendue du ciel : c'est pourquoi je ne saurais te la décrire. A toi de la reconnaître quand elle apparaîtra. Elle avait bien quelques imperfections mineures : par exemple, des cheveux un peu trop raides qui ne parvenaient pas à dissimuler la légère disproportion de ses oreilles, mais ces petits défauts la rendaient un peu humaine. Ainsi, je trouverais peut-être l'audace de tenter sa conquête. Il y avait aussi, dans la fourgonnette, une odeur qui ne pouvait provenir ni des victuailles, ni d'un ange : c'était une odeur insistante et désagréable : subtilement âcre, rance et agressive. J'attribuai cette odeur à la vieille peau acariâtre, mais plus tard, je dus bien admettre qu'elle émanait du corps de la belle, de ses aisselles précisément. Quand nous fûmes devenus intimes, je lui fis savoir que ce parfum dissuasif faisait chuter sa beauté de plusieurs étages et que je ne pourrais être enrhumé toute ma vie.

Je n'ai plus jamais senti cette odeur.

Elle était jeune, même un peu plus que moi, et la nature n'avait pas commencé à défaire ce qu'elle avait si bien réussi. Elle continuait même de donner les dernières touches à son œuvre, choisissant et affermissant des traits

qui, jusque-là, avaient gardé l'indécision de l'ébauche juvénile, épanouissant le teint et les formes pour réaliser enfin l'accomplissement, si longtemps différé, des meilleures promesses de l'adolescence. Ce chef-d'œuvre de chair, d'esprit et de lumière que je pourrais bientôt toucher, embrasser même, la nature n'en était pas l'unique auteur : elle avait seulement façonné l'ébauche qu'une mauvaise éducation prolongée par des choix stupides aurait probablement transformée en une vaniteuse outre de viande. Tel n'était pas le cas : Jeanne et les siens avaient su achever le poème si bien commencé.

Une alimentation saine, un peu de sport et beaucoup d'activités maintenaient la vigoureuse harmonie de ses formes. Une éducation qui avait toujours maintenu son esprit en éveil avait imprimé l'intelligence dans son regard et sur son visage. La pratique de la danse lui donnait en prime la souplesse, la grâce et aussi la musique qui accompagnaient le moindre de ses mouvements.

Oui, la musique !... Et si je te dis qu'elle était une symphonie vivante, tu vas rire : eh bien, ris ! Elle était la Vénus de Botticelli ayant enfin réussi à faire aborder sa coquille Saint-Jacques pour intégrer une symphonie orchestrale tout entière. Je ne saurais te nommer la totalité des instruments, et c'est heureux, mais je suis certain qu'il y avait au moins une trompette.

Moi qui regrette de ne pouvoir apprécier la grande musique, je buvais celle-là sans que jamais ma soif en fût assouvie.

Enfin, sur le visage, son âme avait dessiné des expressions qui me plaisaient. Ses grands yeux avaient le regard souvent étonné, amusé, de celle qui, sans vouloir posséder le monde, est avide de le découvrir, inlassablement. Attends ! Non, ce n'était pas le regard d'un

« ravi » : l'intelligence y pétillait vivement. « - Comme du champagne ? - Ma foi, oui. » Il y avait aussi des traits de ce cher visage remodelés par la volonté, par l'incessante activité de l'esprit, par une digne et discrète fierté : autant de noblesse ajoutée à l'œuvre de la nature.

Il y avait enfin ce que mon extase m'empêchait de voir : la fée avait subi quelques retouches. Aurais-je dû m'en plaindre ? Au contraire ! Puisqu'elles complétaient si bien son œuvre, il était heureux que Jeanne s'accordât ainsi avec.

- Jeunesse et beauté sont bien éphémères, dis-tu.

-Eh bien, si tu crois cela, pose devant l'objectif sans plus tarder. Des photos : voilà tout ce qu'il restera de tes belles années. Quant à nous, pas plus Jeanne que moi n'éprouvons le besoin de recourir à ce pitoyable artifice.

Quand je sens que le découragement ou les maladies rôdent autour de moi, prêts à me renvoyer au néant, je demande à Mômmanh d'envoyer un vigoureux coup de trompette dans le moindre recoin de mon vieil édifice : « Tout le monde debout ! C'est le temps de la vie et nous avons plein de choses à faire. » Après tout, ce n'est là que l'effet bien connu du « moral » dans le traitement des maladies.

Cette méthode, un peu plus complexe en réalité, Jeanne et moi nous l'avons mijotée ensemble. Nous aimons répéter à qui veut l'entendre : « Quand on est jeune, ça va, ça va. Mais plus on vieillit et plus il faut faire aller. »

Par tous ces moyens conjugués assortis d'une alimentation saine et d'une part de chance, malgré le malheur qui nous a assommés, nous avons ralenti notre vieillissement. Jeanne a pu garder sa beauté quinze ou vingt ans de plus que nos grands-mères. Nous sommes convaincus que notre recette y a contribué.

Mais Môммanh ne peut enfreindre ses propres lois : nous devons quand même vieillir - et c'est impératif ! -, il faut mourir pour que des enfants plus avancés que nous portent l'existence consciente dans les étoiles.

Jeanne a pu retarder, mais non éviter, le délabrement insidieux de son magnifique corps ; la vivante symphonie a été progressivement dénaturée par les « couacs » de plus en plus forts ; l'éclat de l'immortelle beauté va peu à peu s'éteignant, enseveli sous les varices, les rides, la pâleur jaunissante et les rugosités de la peau. Lent mais inéluctable naufrage... Seuls les artifices, les prothèses de la beauté, peuvent masquer quelque temps les ravages de l'impitoyable vandale : le vieillissement, héraut de la mort.

Il est arrivé le temps où Jeanne est devenue moins belle que ses robes. Viendra-t-il, le temps où, son corps étant complètement défait, elle sera devenue une ambassadrice de la postérité : une grande âme dans un corps en ruines, le tout présenté dans un bel emballage étoilé de bijoux.

Je sais donc pourquoi, les jours de sortie, elle doit se lever de plus en plus tôt et occuper de plus en plus longtemps la salle de bains, avant d'oser affronter le regard de nos semblables. Il est bon que les femmes disposent pour cela d'excellents moyens ; l'essentiel est qu'au moment du lever, elles puissent subir avec succès l'épreuve de leur exposition sans fards à la lumière impitoyable du matin. Cependant j'étais alors à mille lieues de ce réalisme sordide auquel, d'ailleurs, j'échapperai toujours, tellement s'impose encore à mes yeux l'image de la belle Jeanne d'autrefois, ce qui explique pourquoi, dans la rue, il m'est de plus en plus malaisé de reconnaître celle d'aujourd'hui, mon épouse à demi fanée.

Mais revenons dans la fourgonnette, le jour où Jeanne entra dans mon existence.

Pour commencer, il fallait que je montre à l'Apparition quel excellent conducteur j'étais et, comme je n'avais guère confiance en moi, ce fut un beau fiasco. Maintenant, je saurais comment faire ; je me dirais, en premier lieu : « Tant pis si elle t'échappe, il y en a des millions d'autres. » et j'ajouterais : « Tu dois tenter ta chance, fainéant ! Après tout, elle n'est qu'un être humain comme toi. Elle ne demande pas la lune ; conduis simplement, comme tu sais le faire, en évitant de lui causer des frayeurs inutiles, et l'espoir prendra peut-être corps. » Heureusement, je n'avais pas acquis cette demi- sagesse, car mon histoire se serait achevée là. C'est précisément le manque d'assurance et la maladresse dont je fis preuve qui achevèrent de me rendre séduisant aux yeux de la belle. Eh oui ! Cela s'est passé ainsi.

Le trajet jusqu'au camp fut inutilement périlleux. Une étroite route sinuait sur le flanc de la montagne pour nous conduire là-haut, à la lisière incertaine entre la sombre forêt et les alpages. Nous rasions le précipice chaque fois que le véhicule échappait à mon contrôle, mais je sus toujours redresser à temps et notre aventure put se poursuivre. Lorsque nous arrivâmes à bon port, je n'étais pas fier de moi. Au moins une fois, nous avions frôlé la catastrophe et quelques cageots à l'humour malveillant s'étaient même répandus sur la beauté, la nouvelle reine des edelweiss convoyée en si lamentable équipage. Quand, de surcroît, la vieille peau m'adressa ses compliments, je crus avoir définitivement gâché mes maigres chances.

- Je me demande où ils ont embauché un chauffeur pareil. Moi qui n'ai jamais touché un volant, je conduirais mieux que toi. Une sacrée chance qu'on s'en sorte vivants !

Assassin ! Tu n'auras pas l'occasion de me tuer parce que je ne monterai plus jamais avec toi, connard !

Je me demandai un moment si les droits de l'homme devaient s'appliquer à la vieille peau. Il paraît que oui. En tout cas, piètre consolation, je n'aurais plus à supporter dans ma fourgonnette la présence de cet ignoble sac de fiel, si ce n'est à de rares occasions où je ne la remarquerais même pas.

C'est alors qu'eut lieu le premier prodige... Devine ce que me dit l'immortelle ! Et devant témoins, encore !

- Ce n'est rien, Michel. Tu es un bon conducteur. C'est le manque d'expérience : quand tu seras habitué à la fourgonnette et à la montagne, tout ira très bien.

Quelle adorable créature, n'est-ce pas ? A cet instant, la vieille peau disparut pour toujours de mon existence, comme une méchante sorcière se dissout dans l'éther quand apparaît la bonne fée souveraine. Poussa-t-elle quelques ultimes croassements maléfiques ? C'est possible. Mais, déjà hors d'atteinte, je ne pouvais l'entendre.

La reine des edelweiss, la divine, venait d'une quelconque banlieue de la région parisienne, proche d'une des fortifications qui défendaient autrefois la capitale et d'un grand terrain vague, plein de mystères et de dangers, qu'elle appelait « La Zone ». Si tu veux, rebaptisons cet endroit Vieuvy-sur-Seine, un ancien bourg cossu dressé au milieu des champs sur lequel on avait planté des usines, des H.L.M. et une ribambelle de pavillons, une bousculade de maisonnettes en tous genres faites de « briques » et de « broques », avec, dans le plus grand désordre, leurs jardinets de toutes origines culturelles et leurs clôtures bricolées assorties à cet ensemble discordant. Vieuvy-sur-Seine, ses « fortifs » et sa « Zone » étaient la réalisation anarchique des rêves de prolétaires-ouvriers.

La ville nouvelle avait submergé, puis entièrement effacé le vieux bourg cossu. Et alors ?

Cette expression, au grand jour, d'un vaste ensemble hétéroclite de mauvais goûts en tous genres, évoquait une gigantesque fête foraine : elle en avait le caractère composite, à la fois touchant, excitant, pitoyable et désolant. Parfois cependant, elle proposait aussi au détour d'une rue quelconque, la découverte d'une perle : une belle création marginale qui n'aurait pu obtenir nulle part ailleurs l'autorisation de se montrer. Ainsi, comme tu le sais bien, le jazz ou le tango ne pouvaient naître dans des endroits autres que les quartiers pauvres, lesquels abritent aussi les exclus.

Dans la société normale et intégrée, dans le monde des « gens bien », le moule des idées reçues, nécessairement rigide, écrase les beautés par trop insolites, doublement nouvelles. Car celui qui a lutté pour asseoir son existence sur des bases à peu près solides, autrement dit pour s'instruire, celui-là renâcle devant toute remise en question et ce d'autant plus que la plupart des innovations hors norme sont des erreurs. Donc, à l'instar des autres marginaux, les artistes et les inventeurs par trop audacieux sont repoussés dans les quartiers pauvres. Heureusement donc qu'il existe ces zones-refuges, ces parcs naturels pour découvertes en voie de gestation, comparables à ceux que l'on a créés pour espèces en voie d'extinction.

A cette époque, les prolétaires-ouvriers commençaient tout juste à sortir de la pauvreté. Cette absence de fortune imposait une limitation sévère à l'expression de leurs fantasmes. Les pagodes de pacotille et les petits châteaux de bouchers-charcutiers, en chocolat praliné, étaient encore rares. Les maisons « Mon Rêve » étaient souvent d'anciennes maisonnettes, des boîtes avec de petits yeux, une petite bouche et un toit en guise de chapeau, qu'on avait agrandies plusieurs fois selon les caprices de la fortune,

tantôt en haut, tantôt sur l'une ou l'autre des faces. Tu connais les caricatures de beauté qui sont vendues au Mont-Saint-Michel et dans les autres sites de grand tourisme : de petites roues de bateau vernies avec un baromètre étincelant au milieu, des coquillages assemblés et peinturlurés, toutes sortes d'animaux en faïence, - pigeons, chats, cochons... - dont les couleurs doivent faire hurler les chiens, les cartes postales avec des cœurs en sucre d'orge ou des jupes à fleurettes relevées sur de gros derrières roses bonbon... Dans les remodelages et les agrandissements successifs des maisonnettes d'origine, ainsi que dans tous les autres ajouts - portails, grilles, marquises, ornements de céramique, portes d'entrée de maître... - le mauvais goût trouvait à s'exprimer de la même façon mais sur une plus grande échelle. Contribuaient aussi à l'enlaidissement du paysage les remises de jardin fabriquées avec divers matériaux de récupération : briques, parpaings ou planches provenant de démolitions, tôles, fibrociment, ferrailles en tous genres...

Après cette période de joyeuse cacophonie, notre état a jugé que la liberté individuelle devait s'effacer quand elle défigure ainsi l'environnement. De stricts règlements d'urbanisme ont été imposés et on a construit de gigantesques termitières aux formes uniformes de clapiers modernes en ciment. Mais les hommes ne sont pas des termites : tu connais la suite... En tout cas, le mauvais goût a dû se réfugier dans l'intimité des logements, et seuls les amis pourront désormais en profiter. Après le temps des termitières est venue notre époque où, grâce à une plus grande sagesse et à d'importants moyens matériels, les édiles transforment nos viles en agréables lieux de vie. Peu à peu, Vieuvy-sur-Seine en vient à s'habiller comme une vraie dame.

Mais quand Jeanne, tout en se présentant comme une Parisienne, me parla de sa banlieue, et même quand j'eus

l’occasion de m’y promener, je ne fus pas sensible à sa touchante laideur. Vieuvy-sur-Seine ne pouvait être qu’un endroit magnifique puisqu’il avait donné naissance à la belle, à la sublime fleur de banlieue : Jeanne !..., à propos de laquelle je ne tarderais pas à apprendre qu’elle était réellement « bien née ». Cette ville l’avait nourrie, choyée, éduquée, formée elle l’avait gardée pour moi seul jusqu’à notre rencontre et je lui en étais très reconnaissant. Ce ne pouvait être qu’une ville heureuse puisqu’elle avait la chance de la voir chaque jour. Ah ! Comme j’aurais aimé vivre à Vieuvy-sur-Seine dans l’aura de la divine et tisser désormais mon existence entière aux rayons de sa beauté.

- N’étais-je pas un peu fou ?

- Complètement, me dis-tu.

- Sans doute, mais que j’aimerais revivre cette folie-là ! D’ailleurs, ne faut-il pas être drogué d’une façon ou d’une autre pour trouver le courage d’aller au combat ?

A partir de notre première rencontre dans la fourgonnette, je recherchai toutes les occasions d’approcher Jeanne et d’être en sa compagnie. C’était facile car, loin de se dérober, elle provoquait elle-même ces rencontres. Je naviguais sur un nuage et je prenais parfois en pitié mes contemporains qui me paraissaient si petits quand, du Ciel, je les voyais condamnés à accomplir dans la tristesse leurs quotidiennes tâches de doubles handicapés, à la fois terrestres et mortels. Jeanne ! Elle s’appelait Jeanne ! Quel nom merveilleux, évident ! Tu ne trouves pas ? Ce nom n’était-il pas immortel comme la fée qui le portait ?

Je ferme les yeux et je la revois.

Sa peau est une rivière de jeunesse et de santé. Elle enveloppe des chairs vives et vigoureuses. Elle se coule dans les formes séduisantes que Mômmanh a découvertes et choisies pour elle au long de son obstiné cheminement dans les noirs millénaires.

Elle ne laisse rien deviner de la machinerie complexe à l'ouvrage dans l'usine à beauté. Ceux-là qui se nomment foie, boyaux, vessie, moelle épinière, les ouvriers inconnus aux mains sales et calleuses qui œuvrent dans la fabrique restent bien cachés. Seules quelques veinules aux méandres sinueux ont parfois permission de musarder à fleur de peau. Pour quelle mission ? Peut-être pour témoigner de la vie, évoquée par le sang.

L'usine encore neuve tourne bien. Le moindre dommage est aussitôt réparé. C'est pourquoi la beauté qui porte la jeune fille reste neuve aussi.

Ainsi régénérées en permanence, la jeunesse et la beauté paraissent éternelles. Le temps est aboli. Ne va pas dire à la demoiselle : « Comme en cette fleur, la vieillesse fera ternir votre beauté ». Elle ne peut entendre ce genre d'avertissement et elle te saluera d'un éclat de rire moqueur. Car elle ne doute pas d'avoir l'éternité devant elle. Et si, en ce lieu d'éternité vivante, s'installe une petite incongruité noire ou brune, elle est l'exception qui souligne la règle. Elle est donc bienvenue et on l'appelle grain de beauté.

Mômmanh l'a-t-elle fait exprès de donner aux jeunes le sentiment qu'ils ont l'éternité devant eux ? Peut-être. Car ils n'hésitent pas à entreprendre : ainsi, ils élargissent les chemins de l'avenir.

Jeanne, telle que je la vois toujours avec mes yeux d'amoureux, était si belle ! Elle était l'âme triomphante de la nature, la sublime incarnation de cet appel à vivre qui se débat dans l'obscurité de la matière jusqu'au moment où il s'en évade, comme la source jaillit d'un rocher, se répand sur l'univers et sourit au soleil de ses mille paillettes d'argent. Chaque fois que l'impétueux désir de vivre, vivre ! vivre ici, en tout lieu et toujours, chaque fois que l'âpre volonté d'existence a su arracher la beauté à sa gangue de

terre, elle l’a gardée en mémoire et choyée, protégée, recréée pour que, réapparaissant comme le bonheur tant espéré devant nos yeux fascinés, elle soit désormais notre guide sur les sentiers de l’univers.

Car, parmi les inventions de Môммanh**,** la beauté se situe au rang le plus haut.

Vois une jonchée de voluptueuses orchidées, vois, crinière au vent, la cavale sauvage galopant librement dans la prairie sans fin, vois les blanches fleurs du frangipanier dissoudre leur pureté charnelle dans l’éblouissement du soleil tropical. A travers le feuillage à l’ombre mouvante, saisis du regard la fulgurante panthère dans sa douce robe de velours noir, invulnérable : sa majesté étire langoureusement ses muscles chargés d’énergies parfaitement accordées, telles les musiques d’une symphonie ; sa majesté affûte ses griffes glissées dans la douce fourrure, stylets d’acier qui tout à l’heure jailliront comme un éclair bleuté au milieu de chairs ébahies, pantelantes, définitivement saisies dans leur dernier mouvement, la vie déchiquetée qui servira à nourrir la vie conquérante du fauve. Hume les senteurs du mois de mai dans un jardin enfin délivré de l’hivernale « engourdure » et qui caracole comme un fou. Fais-toi algues bleues - ou brunes aux yeux malicieux si tu préfères - et laisse-toi dorloter dans les plis de la mer apaisée, si bienveillante parfois. Ecoute comme les Indiens des Andes, ressuscités de l’aveugle et multiséculaire dévastation coloniale, écoute comme ils font chanter leurs montagnes de pierre ; écoute s’envoler leur musique ailée qui obstinément, pour dire malgré tout l’espoir des incompris, s’arrache à cette terre de misère et de là-haut, s’élançant vaillamment, part faire le tour de la terre, belle enfant de l’interminable tragédie. Laisse-toi aussi, de temps en temps, enchanter par l’ami Mozart qui installe le bonheur sur terre...

Voilà ce que je vois en Jeanne quand je la regarde de mon bon oeil, mais ne va surtout pas le lui dire. Elle est la fille préférée de la nature aux mille visages que je retrouve en elle. Toutes ces beautés, nos sœurs qui vont devant dans la longue marche vers le nirvâna, Jeanne sait bien les porter et les mettre en valeur. Et cela est bon. Je ne lui reprocherai jamais les longues heures passées quotidiennement devant son miroir, à se faire belle plutôt qu'à préparer mon repas ou astiquer notre logis.

Ah ! j'ai cru avoir oublié ses yeux, mais je t'en ai déjà parlé : insondable océan où j'aime plonger, me perdre, me dissoudre et me retrouver enfin en famille, comme un poisson dans l'eau, enfant reconnu de l'univers vivant.

Si les yeux sont les fenêtres de l'âme, pourquoi certains n'ont-ils que des vasistas poussiéreux ?

Il est possible que le portrait que j'ai fait de Jeanne ne te suffise pas. Est-elle brune, blonde ou rousse ? Grande ou petite ? Blanche, noire ou jaune ? A-t-elle le profil grec ? De petits pieds ? Des mains fines et longues ?... Je n'ai rien contre les portraits figuratifs, lesquels peuvent être très beaux, mais je ne sais pas les faire. Peu importe : la beauté, ce n'est pas le corps de la femme, mais le message que Môммanh y a inscrit pour nous. Malgré tout, si tu tiens à voir ma bien-aimée en chair et en os, cherche, dans la Bible, le Cantique des Cantiques, attribué au roi Salomon.

Il va de soi que Jeanne avait aussi des seins et tout ce qu'il fallait pour en faire une femme complète : sans quoi, elle aurait été une sorte de tableau du Louvre et je n'aurais pas envisagé de l'épouser. Oui, les seins étaient bien assortis à l'ensemble. La bouche était bien faite pour donner des baisers généreux, le contraire de ces baisers pointus comme des coups d'aiguille qu'évoquent les lèvres minces. Le ventre et les hanches, suffisamment larges, paraissaient

conçus pour bien accueillir l'aimé ainsi que, plus tard, l'enfant en gestation qui apparaîtrait là.

Quant aux fesses, je me demandais - et je me demande toujours pourquoi - elles me paraissaient une partie indispensable de la féminité. Ne servent-elles pas à s'asseoir sur la cuvette des W.C. ? J'aime aussi les fesses des belles femmes et si j'en suis quelque peu gêné, tant pis ! Celles de Jeanne étaient suffisamment fermes et bien en chair, comme il se doit, mais assez discrètes pour ne pas éveiller de désirs lubriques quand un homme la suivait. C'est du moins ce que je voulais croire.

Pourquoi diable la démarche des femmes fait-elle exécuter à leur postérieur une sorte de danse du ventre bien trop suggestive ? Est-ce un phénomène naturel, analogue aux mille autres expédients dont Môммanh a doté les femelles pour attirer les mâles ? Ou bien est-ce un artifice de plus, employé délibérément par la plupart des femmes ?

Maintenant, je crois savoir pourquoi Môммanh attire les yeux et les mains des hommes vers les fesses de leurs compagnes. Ils y trouvent une grande surface de peau douce et chaude, si réconfortante. Au lit, quand l'homme applique son ventre contre les fesses de sa bien-aimée, pour peu que l'amour soit bien au rendez-vous, il se produit quelque chose d'exquis. Par cette interface, il entre en communication amoureuse avec le corps et l'âme de la belle. Il suffit qu'il écoute et il entendra quand des ondes de chaleur électrisée l'inviteront à poursuivre la conversation par un échange de brûlantes caresses. Délivré des humaines misères, il est aux portes du paradis. Alors, la fée lui dit : « Entre, « Mon Amour », entre ! ». C'est là qu'il devra veiller -surtout, surtout !- à ne pas se conduire comme un goujat, sous peine d'être précipité du haut du ciel. Il devra continuer la conversation à l'intérieur jusqu'à ce que la fée dise « Oui ! Oui ! Oh oui ! ». Et si le « oui » ne vient pas

pour cause de désaccord inattendu ? Eh bien tant pis. Il faudra renoncer pour cette fois, jusqu'au moment, peut-être, où vous aurez enfin réussi à vous accorder.

J'ai trouvé une belle illustration de ceci dans un poème de Pierre Seghers, mis en chanson :

« La rivière de ton dos…
Est-ce rivière ou flambeau ?
La rivière qui descend…
Qui la caresse en passant
Brûle son cœur au brûlot.
Elle creuse un lit de flammes
Qui va du ciel au tombeau…
Qui entre dans la demeure
En revient comme en rêvant… »

C'est sans doute ce que le langage populaire a traduit par « avoir le feu au cul », expression que malheureusement je n'avais pas comprise, à cause de ses sous-entendus sales et infamants.

Alors, vive les fesses. Et tant pis si Môммanh les a placées autour des sanitaires.

En tout cas, et contrairement à ce qu'on laisse entendre, il ne suffit pas qu'une femme ait « un beau cul » pour être sexuellement attirante, ce qui se dit « sexy » en langage vulgaire. Combien de fois ai-je connu cette mésaventure : mon regard alléché par la vision d'un « beau cul », j'avais hâte que sa propriétaire montre son visage d'ange mais, quand enfin elle se retournait, c'était une face de rat qui apparaissait, habillée de peau morte, avec de méchants yeux vides.

-Pourquoi insulter les rats, me dis-tu ?

– Ma foi, je n'en sais rien. De toutes façons, ils ne liront pas ce livre.

Pardonne ma grossièreté, ami. J’ai voulu partager avec toi quelques artifices techniques qui permettent de goûter le plaisir d’amour. Maintenant, oublie tout cela.

Si notre corps n’était qu’un assemblage de cellules tout comme une voiture n’est faite que de matières usinées plus ou moins puantes au nez de Môммanh, la technologie amoureuse suffirait à nous emmener au ciel. Mais il n’en est rien, Dieu merci. Nous, les enfants de Môммanh, sommes autre chose que les machines qui ne savent pas. Qui ne pourront jamais savoir.

Oublie la mécanique sexuelle, tire un rideau devant tes organes indécents, tripes et boyaux que la beauté émergeante de ton corps épargne aux regards.

Quand ta bien-aimée et toi vous êtes dans les bras l’un de l’autre, prêts à sceller dans votre chair le pacte que vos âmes ont amoureusement préparé en triomphant des discordes, cherchez votre bonheur mutuel et laissez-vous guider par Môммanh. Fondus dans le chant immortel de vos corps réunis, écoutez, écoutez la joyeuse musique de l’aimé(e).Le chemin du paradis s’ouvrira devant vous, pas après pas. Ne cherchez plus à savoir par où il passe, car il est au-delà de la chair, quelque part vers le paradis que nos aïeux déjà inventèrent.

Voilà. Fermons la parenthèse.

Ce portrait que j’ai brossé de mon aimée me paraît suffisant pour que tu reconnaisses Jeanne, la tienne, le jour où elle entrera dans ton champ visuel, ce qui ne manquera pas de se produire quel que soit l’endroit de cette planète qui accueilles ta présence.

Jeanne ignorait que sa beauté était d’essence divine et elle ne veut toujours pas le savoir : dans ce domaine, elle refuse de partager avec Môммanh sa propre liberté de création. Mais elle était experte dans l’art de la séduction amoureuse. A mon insu, elle m’avait analysé, disséqué, jugé, évalué. C’était dit : elle me voulait tout à elle, pour toujours et, bien entendu, le plus vite possible. Sa stratégie, préparée de longue date, fut vite arrêtée.

Elle se mit aussitôt en campagne.

Et on entend toujours des hommes prétendre qu’ «ils font des conquêtes » !

CONVERSATION INTERSTELLAIRE

« - Les maîtres de cette planète sont des animaux à demi conscients dont beaucoup se prennent pour des dieux. Et parmi ceux qui échappent à ce travers, la plupart croient qu'ils sont les seuls hommes dans l'univers : ils sont incapables de comprendre qu'une espèce autre que la leur puisse devenir humaine. Pour les distinguer des autres hommes de l'univers, je les appellerai Terriens, si vous permettez.

Vous n'imaginerez pas jusqu'où leur folie peut aller : la plupart des individus mâles dont les organes reproducteurs sont opérationnels ont, le plus souvent, un souci dominant.

- Enrichir leurs connaissances ?

- Non, Maître, les dieux n'ont pas besoin de cela.

- Elargir leur territoire aux proches étoiles, ou l'étendre à tout l'univers ?

- Oh que non ! Le territoire de leur voisin les intéresse bien plus.

- Créer des œuvres d'art qui nourriront leur âme ?

- Pensez donc. Ils préfèrent contempler leur portrait tiré devant les pyramides d'Egypte.

- Alors quoi ?

- Vous ne trouverez jamais, Maître. Je vais donc vous le dire... Voilà : ils rêvent d'introduire leur appendice sexuel dans le réceptacle d'une femelle et d'y projeter leur semence. Mais, tenez-vous bien ! leur but n'est pas la reproduction, sauf exception.... Quand ce désir d'accouplement stérile a trouvé de quoi s'assouvir, le mâle se repose un peu. Puis il cherche à répéter l'opération, tantôt avec la même femelle, tantôt avec diverses autres, aussi souvent que sa production de semence le lui permet. La plupart du temps, les femelles sont consentantes : à leur façon, elles recherchent aussi ce genre d'accouplement. Il arrive cependant qu'un ou plusieurs mâles forcent une femelle à recevoir leur semence : cela s'appelle un « viol ». A ma connaissance, les femelles ne commettent pas de viol.

Et maintenant, cher Maître, savez-vous comment ils nomment ce passe-temps stérile ? Oh ! ne cherchez pas. Vous ne trouverez jamais. Ils appellent cela « Faire l'amour » !...

Attendez, Maître. Il y a pire. Ceux qui, refusant de perdre leur temps à ces jeux de malades mentaux, évacuent leur trop-plein de semence en solitaires, ceux-là qui sont honorables. On les nomme « branleurs », terme profondément insultant qui signifie « bon à rien ».

Voilà, Maître. Croyez-moi : les Terriens n'ont rien à nous apporter. En outre, leur folie est souvent dévastatrice : voyez dans quel état ils ont mis leur unique planète. Donc, je suggère que la Confédération Intergalactique des Enfants de Môммanh confisque la Terre. Quant à ces fous qui se prennent pour des dieux, nous pourrions en faire l'élevage. Ils travailleraient pour nous puis, quelque temps avant l'heure annoncée de leur mort naturelle, ils seraient abattus pour la viande. Je vous assure qu'elle est excellente : un vrai régal pour nous. Ma mission est terminée. Je demande l'autorisation de rentrer, Maître.

- Exploraclone Rapide, poursuivez votre enquête. Les Terriens sont aussi des enfants de Môммanh. Si elle les a choisis tels qu'ils sont, c'est parce qu'ils ont fait leurs preuves de cette façon pendant des milliers d'années standard. Nous ne pouvons pas remettre son jugement en cause aussi longtemps que nous n'avons pas des bases plus solides que les siennes pour en décider.

Vous le savez pourtant bien, Exploraclone Rapide. Pourquoi êtes-vous si pressé ? Les enfants vous manquent ?

- Oui, Maître. Je voudrais surveiller l'évolution des greffes.

- N'ayez crainte. Tout se passe bien. Et vos enfants sont éduqués selon vos désirs. J'y veille personnellement.

- Merci, Maître.

- A propos de ces créatures qui croient être les seuls hommes de l'univers, essayez de comprendre si leur égoïsme préférentiel a pu les avantager dans leur lutte pour l'existence, et de quelle façon. Nous aimerions aussi en savoir davantage sur ce qu'ils appellent « Faire l'amour ».

(L'Exploration de la Terre. Grandes Archives de Walluillah.)

3-Alléluia

J’ai encore un peu de nostalgie en revivant ces heureux jours où je me prenais pour Alexandre le Conquérant, en plus grand bien sûr, puisque je n’étais pas affligé, moi, de son incroyable vanité. Elle m’avait, la mâtine, aisément persuadé que si je n’étais pas tout à fait un dieu, porté par les ailes de l’amour, je ne tarderais pas à le devenir. Ah ! Que c’était bon ! Si le même compliment m’avait été fait par un pauvre boudin de nature humaine et de sexe féminin, empaqueté dans un emballage cadeau et tout chamarré de rubans carnavalesques, le tout coiffé d’un chapeau rigolo, quoique content, je n’aurais recherché auprès de son auteur que des rapports strictement humains, de ceux que l’on peut avoir avec une femme de la catégorie « pas baisable ». Et puis j’aurais eu des doutes sur la fiabilité de ces louanges.

Et alors ami lecteur ? Il ne t’arrive jamais, à toi, de prendre pour des réalités l’espoir de concrétiser certains de tes désirs, surtout s’ils sont très forts ? Oui, bien sûr, puisque nous sommes pétris de la même pâte. C’est l’un des avatars de l’appétit d’existence, un de ceux que Mômmanh nous a donnés.

Et voilà comment, tout habillé, sans même une bouée de sauvetage, j’engageai ma barque avec tous mes bagages sur la rivière opulente. Des tourbillons ? Des rapides ? Allons donc !...

Vénus en personne, en chair et en os - les os ne m’intéressaient pas, mais il paraît que même les déesses en ont besoin -, Aphrodite donc m’invitait au banquet des

dieux. Plus dure serait la chute quand, précisément sans parachute, du haut de l'Olympe, elle me précipiterait dans le bas-monde des mortels. Geignant, gémissant, handicapé par de multiples contusions, mes yeux, que la vive lumière de là-haut avait déréglés, incapables désormais de me conduire dans la pénombre où vit le monde humain, je réclamerais la mort qui, heureusement, était bien trop occupée ailleurs sur notre petite planète pour s'intéresser à moi.

Ah ! La garce !... Eh oui, c'est bien de « Mon Amour » qu'il s'agit. Et ce n'est qu'un début. La garce ! Je ne pourrais retrouver le vrai goût de la vie, avec malgré tout un bon zeste d'amertume, qu'en grimpant à quatre pattes le mont escarpé pour retrouver au sommet mon idole apitoyée, condescendante, et lui baiser les pieds, comme un chien aplati devant son maître, jusqu'à ce qu'elle me dise : « Michel, es-tu malade ? Allez ! Viens dans mes bras. »

J'étais son homme. Je le fus encore plus après l'essayage. Pardonne-moi d'avoir employé ce terme indécent. Pour faire l'amour, il faut avant tout s'aimer, mais cela ne suffit pas.

La deuxième condition importante, je ne devais la découvrir que plus tard, puisque Jeanne s'était bien gardée de me la dévoiler : il faut bien s'entendre. Les âmes des amants doivent être en symbiose pour que les chairs aient quelque chance d'entrer en fusion.

Il faut aussi deux corps faits pour s'accorder : vous savez bien que l'amour de l'éléphant pour la souris blanche restera toujours platonique, que la femme frigide et l'homme impuissant sont très loin de l'éclair orgasmique...

Doivent aussi s'accorder les fantasmes érotiques issus de la manière dont ton esprit a découvert l'amour charnel. Comment pourront-ils s'unir, l'homme qui ne peut jouir que dans un train express et la femme pour laquelle le décor

d’un haras normand est indispensable ? Et comment y parviendront-ils, celui dont l’accessoire indispensable est une armure de chevalier et celle qui ne peut connaître l’extase si elle n’est vêtue d’une robe à crinoline ? Compatis donc à leur malheur, au lieu de t’en moquer.

Et enfin, même si Môммanh a fait du corps des amants deux instruments capables de vibrer à l’unisson en une céleste symphonie, encore faut-il que tu aies appris la musique. Cet apprentissage est facile car Môммanh nous a donné les dons nécessaires. A cet art, je fus rapidement initié, guidé à la fois par mon instinct et par les conseils de Jeanne que son impétueuse curiosité avait engagée dans cette voie longtemps avant moi.

Quand toutes ces conditions furent remplies, et seulement à ce moment-là, nous eûmes enfin notre premier voyage dans les étoiles. Il me vint l’envie de dire « Merci ». « Merci qui ? » Pas « Merci Jeanne », puisqu’elle avait reçu le même cadeau. Alors, « Merci Môммanh, pour nous avoir si bien conçus. »

J’’étais son homme. Mais l’autre Jeanne qui se cachait derrière la mienne et qui ne s’était pas encore manifestée, celle-là n’en était pas encore convaincue. De son point de vue, j’avais seulement mordu à l’appât. Elle devait ferrer sans tarder car, comme vous le savez, le temps des vacances qui est presque toujours le temps des illusions où chacun peut faire ce qui lui plaît -pour peu qu’il ne veuille pas la lune- et même se prendre pour un aigle, avant de se trouver à nouveau écorché et parfois humilié dans les dures chaînes des nécessités quotidiennes, cette trêve des vacances au pays des mille et une nuits est bien courte. Ne t’étonne pas si je te parle de vacances alors que nous étions tous les deux au travail : d’abord, nous l’avions choisi, cet emploi ; ensuite, il avait provoqué notre rencontre ; enfin, il nous resterait ensuite un mois de vraies vacances.

Il y avait donc, bien dissimulé dans la tête de Jeanne, cet impératif : il fallait que je fusse solidement accroché avant que nous eussions tous les deux repris le collier dans nos territoires respectifs et trop éloignés.

Voici comment elle s'y prit. Et malgré tout ce qu'il advint après, je te le dis : « Si ce chemin était à refaire, je referais ce chemin-là. »

Elle me dit : « Sais-tu que tu es beau, Michel ? Si tu t'habillais correctement, toutes les femmes te courraient après... » Une ribambelle de jolies femmes courant derrière moi : une magnifique traîne royale accrochée aux pas de « Sa Majesté Moi-Même », des brunes, des blondes, des rousses, des langoureuses, des malicieuses, des artistes, des sportives, des juste nubiles, encore pucelles, à qui j'enseignerais tout, de belles femmes mûres, expertes, qui me montreraient des plaisirs nouveaux... j'en avais l'eau à la bouche. Mais il m'a bien fallu cesser de saliver sous peine de devenir baveux, car Jeanne ne m'a plus laissé un moment de répit.

« Oui, Michel, tu es beau. Mais on dirait que tu ne le sais pas. Personne ne te l'a jamais dit ? »

En effet, tout en sachant que Quasimodo avait peu de chances de jamais faire l'amour avec Esméralda, je n'avais jamais cultivé la beauté comme moyen de séduction. On s'en méfiait comme d'un piège, dans le milieu paysan qui m'a élevé.

Tous les trois ou quatre étés, à la grande fête communale, on élisait Miss Saint-Hilaire-du-Désert. Ces reines de mon village avaient une beauté touchante, approximative certes, mais naturelle et suffisamment forte pour triompher des enlaidissements apportés par le coiffeur et les couturières du pays, beautés échappées par miracle du massacre que leur faisait alors subir la dure vie des champs.

Ces reines de beauté de mon village n'ont jamais trouvé de mari.

Mais toi, mon jeune contemporain, tu appartiens à une époque tellement éloignée de mes jeunes années que tu risques de ne rien comprendre aux mœurs d'alors. Voilà une cinquantaine d'années, si nous n'étions plus à mi-chemin entre la préhistoire et l'An 2000, nous n'en étions guère éloignés. Alors que le Français moyen de notre époque vit dans une quasi opulence, le Français moyen de ce temps-là était pauvre. Le paysan de mon pays vivait en sabots, sur la terre battue, sans chauffage ni eau courante ni électricité. Beaucoup d'adultes, surtout les vieux, étaient édentés. Pour ces gens de la campagne, sans protection sociale, les soins médicaux étaient souvent encore considérés comme un luxe.

Les belles éphémères de mon village ne manquaient pas d'amoureux, mais ils se gardaient bien de tenter leur chance. Tous ces soupirants secrets reculaient à l'idée d'envoyer leur belle se salir au cul des vaches et de voir sa grâce exquise mutilée sous les callosités rougeaudes des rudes travaux de la terre. Ils craignaient aussi qu'une trop belle épouse gaspille beaucoup d'argent et de temps en futiles coquetteries plutôt que de se consacrer à nourrir la famille, en premier lieu, et ensuite, à gagner du « bien », c'est-à-dire de la terre avant tout. La beauté était alors un luxe : mes frères de la terre étaient trop pauvres pour songer à se l'offrir.

Ma mère, cette paysanne matoise, à demi échappée de l'esclavage des champs, avait soigneusement évité de me faire savoir que j'étais beau. Outre celles induites par la tradition paysanne, elle avait certainement d'autres bonnes raisons pour cela.

Une fois cependant, une seule fois, elle fit une entorse à cette règle. J'avais alors une vingtaine d'années et, de son

point de vue, j’avais brillamment réussi mes études puisque j’avais échappé au monde des petits paysans qui l’engluait. J’étais devenu un « Monsieur », et pourtant elle voyait bien que je n’attirais pas les filles. Pensant que j’en souffrais et aussi que je risquais de ne pas lui apporter les petits-enfants qu’elle attendait, elle décida, malgré tout, de m’inciter à séduire par ma beauté : « Michel, tu n’as pas encore d’amoureuse ?... Un beau gars comme toi ?... Je suis sûre qu’il y en a bien une douzaine alentour qui n’attendent que toi. Mais si tu ne leur dis rien, comment veux-tu y arriver ? »

La beauté ? Les fées que je ne savais pas séduire en avaient à revendre : elles devaient donc demander d’autres qualités. La preuve : en dépit de mon visage d’ange, aucune ne m’avait encore fait les yeux doux.

En fait, je n’étais pas loin de la vérité. Si la plupart des femmes apprécient la beauté des hommes, le plus souvent elles trouvent que la beauté des âmes compte autant. Et l’on pourra voir une belle femme aimer un bossu génial et généreux. Tel est probablement le sens du mythe « La Belle et la Bête ».

Car Mômmanh les a dotées d’une qualité surprenante : elles sont capables de ressentir et de mesurer la valeur d’un homme.

Cela se fait de manière intuitive : ainsi, elles savent reconnaître l’artiste bien qu’elles ne soient pas nécessairement capables d’apprécier ses œuvres. Après tout -ou plutôt, avant tout-, ce sont elles qui choisissent le père de leurs enfants et il fallait bien que Mômmanh, dans sa multimillénaire mémoire, sélectionnât un moyen pour les aider.

D’instinct, elles savent reconnaître sous ses haillons, le chevalier errant, le poète maudit, le sage proscrit... Là où les

experts éminents, aveuglés par leurs savants préjugés, jettent à la rue le génie révolutionnaire, qu'il soit Socrate ou Galilée, la femme sait reconnaître le « repousseur » du néant.

J'avais donc eu raison quand je m'étais dit : « Deviens quelqu'un de bien, et l'amour viendra par surcroît ». J'avais alors entrepris résolument d'éradiquer le mal qui me « coinçait ». Au fur et à mesure que j'avais progressé dans cette voie, j'avais pu lire dans les yeux et sur les lèvres de quelques fées les ébauches de sourires encourageants.

Quel était donc ce mal qui m'avait privé d'amour ? Encore un cadeau de Môммanh, empoisonné, cette fois !...

Oui, elle a conçu l'homme ainsi : sa morale lui impose de servir d'abord tout ce qui est loin de son ego, mais une tentation lancinante le ramène toujours à préférer servir d'abord ce cher « moi , ici, tout de suite ». Priorité à ceux qui me dépassent dans l'espace et le temps : les enfants, les peuples, la nature, les inventeurs. Oui, mais, revient sans répit me harceler une lourde préférence pour les plaisirs à cueillir dans l'instant, pour les biens à portée de ma main. Dans mon humaine existence, la préférence accordée à la joyeuse troïka « Moi, Ici, Maintenant » aura bien du mal à s'incliner devant la priorité due à la sévère trinité « Autrui, Univers, Pérennité ». Pourquoi Môммanh a-t-elle ainsi prédestiné au malheur les enfants gâtés ? Pourquoi ne sommes-nous pas comme les fourmis qui, sans hésiter, combattent jusqu'à la mort pour que vive leur peuple ?

Premier né et unique enfant de l'aîné d'une grande famille unie, mon père parti à la guerre pour une durée indéterminée qui s'acheva au bout de six ans, ma mère accaparée par tous les travaux de la ferme, mes grands parents juste à côté, en adoration permanente devant l'enfant-roi, je fus copieusement gâté. Quand un désir me

venait, il me suffisait - dans l'ordre -, de faire un sourire enjôleur, ou de commencer à pleurer, ou de trépigner, et j'obtenais presque toujours ce que je voulais. Petit bonhomme, j'étais le maître de mon tout petit univers.

Comme c'était bon !...

Par la suite, je n'ai jamais pu y renoncer pour de vrai, tandis que mon univers s'est peu à peu élargi en direction de tous les infinis. Et puis, quelque chose qui ressemblait à un miracle s'est produit. A l'école de mon village, j'ai été d'emblée le meilleur élève, celui que l'on montrait en exemple partout à la ronde. Cette gloire a duré suffisamment longtemps pour que j'attrape la maladie.

Oui : la « Maladie », celle qui éloignait de moi les belles, celle dont je souffris au point d'appeler parfois la mort, celle qui me valut tant de déboires et qui, malgré tout, s'est révélée bénéfique puisqu'elle m'a permis de concevoir le présent ouvrage, le message que j'aimerais te délivrer.

Après avoir été longtemps loué comme le meilleur élève de mon école de campagne, je finis par réaliser qu'une aptitude particulière me valait tous ces compliments : je comprenais plus vite et mieux que les autres. Il me vint alors l'idée que l'intelligence bien conduite pouvait rapporter beaucoup plus que les louanges de mon entourage. Oui, elle me donnerait le pouvoir de satisfaire tous mes désirs : guérir les maux, gagner la fortune, séduire les filles, vaincre la mort, conquérir le monde,... et pourquoi pas l'univers ? Mes exigences frustrées d'enfant gâté resurgirent avec une joyeuse et irrépressible violence. OUI ! OUI ! OUI ! J'allais de nouveau être le maître de toutes choses. Il me suffisait de tout comprendre : c'était aussi simple que cela. Et c'est ainsi que je m'attelai à la tâche insensée de tout comprendre. TOUT, TOUT, TOUT. Je voulais - Que dis-je ? -, j'exigeais d'être Dieu.

Tu me dis que, pour avoir un comportement aussi stupide, je devais manquer d'intelligence. Et le joueur alors ? Celui dont l'âme infirme exige un train de vie fastueux et qui, pour satisfaire ce tyran, fait appel au jeu jusqu'à la déchéance complète, celui-là est-il dénué d'intelligence, lui aussi ?

Donc, comme beaucoup de passions aliénantes, la mienne s'était formée en deux temps. Premièrement, l'enfant gâté que je fus avait acquis l'exigence d'être toujours le maître de toute chose. Mais, cette maudite exigence, il me fallut bien la repousser aussi longtemps qu'il était impossible de la satisfaire. Deuxièmement, pour mon malheur, avec la découverte de mon intelligence, je crus tenir enfin le moyen de redevenir l'enfant-roi que j'avais été, le seigneur et maître de toute chose. Et désormais mon exigence, mon démon libéré, ne connut plus de bornes.

Je fus victime du processus que j'évoquais tout à l'heure. Nous sommes parfois condamnés à prendre pour des réalités certains de nos désirs : ceux qui sont devenus des passions impérieuses et destructrices, des exigences.

La passion d'être Dieu m'aveuglait d'autant plus que son origine, ces exigences d'enfant gâté, se trouvaient enfermées dans l'inconscient. En effet, puisque tous ceux qui s'étaient penchés sur moi m'avaient inculqué une morale généreuse d'égalité, de solidarité, de lutte pour l'épanouissement de tous, mon égoïsme monstrueux ne pouvait s'exprimer que sous un déguisement. Je n'eus aucune peine à le trouver : il m'apparut, à l'évidence, que ce besoin de tout comprendre devait servir l'humanité.

Je dois t'expliquer maintenant comment ce défaut pouvait me rendre inapte à vivre.

Le stress commande notre existence. J'utilise ce mot au sens général donné par le chercheur canadien Hans

Selye, inventeur du concept. Il a dit maintes fois que le stress, syndrome général d'adaptation, est indispensable à la vie et que son absence totale, c'est la mort. Donc, les éléments qui le déclenchent ne sont pas toujours gravement traumatisants ni frustrants. Une joie le provoque aussi bien qu'une douleur.

Le stress se manifeste quand nous percevons le goût ou l'avant-goût soit d'une privation, soit d'une satisfaction : une brûlure aussi bien que la crainte d'être brûlé, la saveur du premier baiser de même que l'espoir d'en goûter d'autres sont des stress. Cela réveille le désir qui est la voix de Môммanh en chacun de nous. Elle se fait entendre à longueur de journée, et même la nuit, pendant les rêves.

Pour répondre au stress, l'homme fait appel aux outils que lui a légués Môммanh : des sens pour percevoir l'environnement, une intelligence pour le comprendre et trouver les moyens de s'en servir, des outils tels que les mains pour agir en conséquence.

Dès qu'il a atteint le seuil au-delà duquel la réflexion ne peut plus rien lui apporter, l'homme sain que tu es cesse de réfléchir. S'il a obtenu une réponse valable au stress, il passe à l'action ; sinon, il renonce. Et il s'endort paisiblement.

Eh bien, pas moi. Il est arrivé maintes fois que je continue à réfléchir tard dans la nuit, jusqu'à être terrassé par un sommeil tourmenté.

Eh oui, mon esprit malade n'était jamais satisfait des réponses puisqu'il exigeait l'impossible : l'intelligence absolue de toute chose y compris, donc, du plus insignifiant problème. Aucune des réponses esquissées ne m'inspirait confiance, mais il me fallait pourtant agir : avant d'ouvrir ma braguette pour satisfaire un besoin pressant, je ne pouvais attendre de savoir avec une certitude absolue s'il

valait commencer à la déboutonner par le haut, par le bas, ou encore au milieu. Alors, mes gestes étaient si hésitants qu'il m'est arrivé de me souiller.

Et ce manque de confiance dans le moindre de mes gestes se manifestait chaque jour, à maintes reprises. Il m'est arrivé souvent de ne plus pouvoir parler, mon langage étant devenu une bouillie de sons informe. Il m'est arrivé d'avoir grand peine à conduire ma voiture, de ne plus savoir nager, même...

Mon état ordinaire était devenu celui d'une sorte de zombie : constamment absorbé par de douloureux problèmes, j'étais incapable de m'intéresser à quoi que ce fût. Si malgré tout on m'invitait à jouer, à danser, à discuter, voire même à manger, je le faisais d'une manière mécanique et maladroite.

C'est pourquoi, tant que je n'avais pas réussi à repousser mon démon, il ne m'avait pas été permis de faire l'amour. Il arrivait que se dessinât une ébauche de sourire engageant sur les lèvres de filles attirées par ma beauté : mais je me trouvais alors bien trop loin, de l'autre côté d'une barrière invisible, et de surcroît, j'étais incapable de leur communiquer la moindre information sur ma personne.

Cependant, ce n'était pas ce dernier défaut qui les rebutait : les plus patientes auraient malgré tout tenté de percer mes secrets, en espérant que leur curiosité serait bien récompensée. Non, ma condamnation sans appel venait de ce qu'elles avaient lu dans mes yeux : un égarement désespéré et tenace, le reflet d'une âme malade, rongée par un cancer, fermée à la vie, vouée à disparaître dans les limbes de l'oubli, limbes qui avaient déjà commencé d'engloutir leur proie vivante. Alors, voyant qu'il n'y avait rien à aimer derrière ma face d'ange, les belles s'en allaient.

Quand j’eus contraint mon vice à se replier dans l’oubli, je pus pratiquer le mode de séduction de mon époque. J’étais convaincu que, dans un couple d’amoureux, la beauté devait être l’apanage de la femme. A chacun son rôle. En jouant la symphonie de son corps, la femme montrait à tout moment le chemin du paradis terrestre ; en étudiant, en réfléchissant, en travaillant, en luttant... l’homme tirait de la nature les éléments qui feraient de cette divine promesse une réalité. La féminine beauté était la révélation de primordiales aspirations auxquelles la puissance de création masculine devait donner corps. Vénus ne pouvait être que la muse qui inspire le créateur : l’homme.

J’étais de mon temps : cette époque où l’on idolâtrait Brigitte Bardot dans des rôles de « ravissante idiote ».

Comment voulais-je séduire ? Par mon intelligence, avant tout. Du trou de campagne qui fut mon nid, autant boueux que bouseux, je croyais m’en être arraché grâce à mon intelligence supérieure. Je me voyais désormais acteur du monde merveilleux des villes, ce monde sans entraves qui avançait à grands pas vers l’opulence, la libération, la conquête de la terre et des étoiles. C’est du moins ainsi que je le voyais. Mais si tu crois que je méprisais les paysans d’alors, mes frères, tu te trompes ; je les plaignais et je voulais qu’ils fussent à leur tour libérés.

Alors ? Pourquoi sentais-je mon corps se dissoudre dans le bonheur quand elle me disait : « Sais-tu que tu es beau, Michel ! » ? Mais bien sûr, je m’en souviens maintenant ! C’est parce qu’en même temps, elle m’enveloppait dans un long regard amoureux, comme un pêcheur emprisonne son poisson dans sa tendre épuisette.

Elle m’aimait !... Alléluia !...

Cela signifiait en outre : « De cette maudite chape de plomb, mon esprit est enfin libéré, puisqu'elle le lit sur mon visage redevenu intelligent, curieux, ouvert, et tout et tout... » J'en conclus également qu'elle appréciait ce que je croyais être mes qualités essentielles, mes qualités d'homme : une intelligence bien faite, ouverte, capable de belles performances et un savoir déjà très étendu qui ne demandait qu'à se développer. Elle me dit que oui, bien sûr, elle appréciait ces qualités qu'elle avait cherchées en vain chez d'autres hommes. Pourquoi avais-je tant tardé à venir ?

Ensemble, nous allions mettre tout cela en pratique et réaliser des prouesses. Elle fit de moi son oracle. Dieu ! Que cela était bon ! Enfin, une fée appréciait ma valeur ! Enfin, une divine acceptait de tisser son existence avec la mienne ! ELLE était descendue des cieux pour venir me chercher ! Je serais désormais son maître et son esclave car c'était ainsi, paradoxalement, que je concevais l'amour.

Elle me demanda si je souhaitais avoir des enfants.

- Comment ? Si je le souhaite ? Mais je le veux.

- Parce que tu crois que tout le monde veut avoir des enfants ? Certains n'en veulent absolument pas.

- Ceux-là, je ne les comprends pas. Mais comment peuvent-ils se priver d'une telle joie ?

- Des enfants, ce n'est pas toujours la joie, tu sais. Et puis on peut avoir d'autres buts, dans l'existence.

- C'est vrai... Je n'avais pas pensé à cela. Mais toi ?...

- Rassure-toi, je veux des enfants aussi. Nous avons de la chance.

En ce temps-là, je trouvais encore tout à fait normal d'avoir de la chance. C'était une autre conséquence des gâteries qui avaient enveloppé mon enfance. Beaucoup plus tard, dans notre maison à la campagne, il y eut une période où nous consommions un chat par an. Non, pas en civet ! A l'automne, nous recueillions un chaton ; il passait un hiver

confortable, bien au chaud, choyé par tous ; au printemps, l'envie de voir le monde le prenait : il partait en exploration et disparaissait, tué par un environnement dont il ne soupçonnait pas les dangers. Eh bien, quand je trouvais normal d'avoir de la chance, j'étais semblable à ces chatons. Heureusement, l'éducation de Jeanne n'avait pas eu ce grave défaut de lui donner une confiance excessive dans la vie.

- Michel, combien en veux-tu ?

- Trois.

- Mais comment as-tu deviné ? Moi aussi, j'en veux trois.

- C'est encore la chance. Mais dis-moi, pourquoi trois ?

- J'ai été enfant unique : on s'ennuie, et puis on risque d'être gâté. Deux se chamaillent tout le temps ; et puis ce n'est pas une vraie famille ; et puis j'aime mieux le chiffre trois. Voilà. Et toi, Michel, pourquoi trois ?

- Ils pourront jouer ensemble et s'entraider. En cas de bagarre, ils pourront appeler leurs frères. Et puis cela nous fera une grande famille pour nos vieux jours. Enfin, cela augmentera nos chances d'avoir des petits-enfants.

- Oh, n'y compte pas trop. Mais dis-moi, tu ne veux que des garçons : et les filles, qu'est-ce que tu en fais ?

- Oh ! Les filles...

- Oui, les filles, comme moi. Tu vois ce que je veux dire ?

- Il en faut...

- Je sais qu'il en faut ! Mais toi, en veux-tu ?

- On n'a pas le choix. Si une fille nous arrive, il faudra bien la prendre.

- On l'élèvera pour faire le ménage et la cuisine. Elle pourra aussi repasser les chemises de ses frères...

- Holà, chérie, où vas-tu ? Tu sais bien que je suis un progressiste. Je défends l'égalité des sexes.

- L’égalité pour les autres, sûrement. Mais pour toi, hein ? On ne pourrait pas faire une toute petite exception ?

- Les filles, quand elles sont jolies et gentilles, c’est bien agréable. Mais je pense à leur avenir : elles n’ont quand même pas tout à fait les qualités qu’il faut pour être un homme.

- Eh, Michel, dis-moi que je rêve ! Si elles ne rentrent pas en cloque à la maison, la seule chance est de leur trouver un bon mari. Dis-moi si je me trompe.

- Heu...

Je levai la tête. Elle était sortie faire un tour dans le camp. Elle marchait à pas précipités et il me sembla que sa respiration était saccadée. Elle ne tarda pas à revenir, arborant un sourire qui m’attira irrésistiblement dans ses bras. Son corps, tendu, était plutôt froid.

- Chérie, ça va ?

- Oui, oui... Dis-moi, tu m’as bien raconté que tu as préparé ton bac dans une classe mixte ?

- Oui.

- Est-ce que les filles ont réussi moins bien que les garçons ?

- Non, je n’ai pas vu de différence ?... Ah oui, je vois où tu veux en venir. Tu sais, l’égalité des sexes, c’est tout neuf. Alors, comme tout le monde, je traîne avec moi des restes de vieux comportements.

- Oui, oui !...Pas n’importe quels restes. Alors, que ferons-nous des filles, s’il nous en arrive ?

- Nous prendrons ce qui viendra. Si par malheur... Pardon ! S’il ne nous arrivait que des filles, eh bien, eh bien,... je les aimerais comme des garçons.

- Ce n’est pas si mal pour un début... Oh là, là

- Qu’est-ce qui se passe ? Tu t’es blessée ?

- Oh là, là !... J’ai peur !... Pourvu qu’ils soient normaux !...

- Ah ! Ce n’est que ça... Bien sûr qu’ils seront normaux ! En voilà une drôle d’idée !

- Cette idée, comme tu dis, me donne des cauchemars. Au réveil, je ne veux plus avoir d’enfants. Mais qu’est-ce qu’on peut y faire ? Hein, Michel ?...

Le ton était plein d’espoir. Hélas, le savoir dont j’étais si fier n’apportait pas de solution à ce douloureux problème.

- Je ne me suis jamais posé la question... Il me semble que non, nous n’y pouvons rien. Mais il n’y a pas d’anormaux dans ma famille, du moins parmi les deux ou trois générations que je connais ou dont on m’a parlé. Et chez toi ?

- Il n’y en a pas non plus, à ma connaissance.

- Alors, tu n’es pas rassurée ?

- Pas complètement. Tu sais, ce genre d’accident peut arriver à n’importe qui. J’en ai vu dans les hôpitaux. Oh ! C’est affreux !

- Voyons, Jeanne, les risques sont minimes. Chaque fois que nous prenons la voiture, nous pouvons avoir un accident grave. Y penses-tu ?

- Non.

- Pourtant, les risques sont plus grands.

- Et ça me fait une belle jambe ! Bon ! Parlons d’autre chose. Nos enfants, ils feront de longues études. Tu es d’accord ?

- Bien sûr.

- Estelle deviendra avocate. A moins qu’elle ne soit une scientifique, une chercheuse.

- Qui est Estelle ?

- C’est ma fille.

- Ah bon. C’est donc la mienne également. Nos fils aussi pourraient devenir ingénieurs, docteurs, chercheurs, artistes renommés. Peut-être que je rêve.

- Alors, je rêve avec toi. Puisque tu es enseignant, tu sauras bien te débrouiller pour que nos enfants réussissent leurs études.

- J'essaierai. Mais tu n'as pas oublié que nous voulons l'égalité.

- Oui. Et alors ?

- Nous voulons donc que tous les jeunes réussissent leurs études. Et nous y arriverons !... ou presque. A ce moment - là, nos enfants auront les mêmes chances que les autres d'être plombiers, architectes, vachers-porchers...

- Ah non ! Pas vacher-porcher ! Mes enfants ne sentiront pas le lisier, pas plus que la bouse de vache, d'ailleurs, ni même le poisson ou la mangeaille. Et ils n'auront pas de grosses mains boudinées, encrassées par le cambouis, avec partout des callosités dures comme de la peau de caïman. Non, mes enfants seront des gens « bien »

- Eh ! Camarade ! Dis-moi que je rêve.

- Je sais ! Tout ce que tu vas me dire, je le sais. Ce n'est même pas la peine de commencer...

Nous étions, en ce temps-là, communistes tous les deux. Encore une chance, non ?

- Jeanne, tu sais ce que signifie « libérer l'humanité » : dans le monde communiste, tout homme pourra développer les dons qui, aujourd'hui, sommeillent en lui. Chacun sera suffisamment instruit pour comprendre ce qui se passe sur la terre. N'importe qui pourra être président, député, maire, général...

- Il n'y aura plus de guerre...

- Ah ! C'est vrai... Bon... En tout cas, ce ne sera plus comme à notre stupide époque, où nous gâchons des millions et des millions de talents...

- La mère Lopin ne s'usera plus le dos à faire des ménages, puisqu'elle sera danseuse étoile. Et le père

Magloire ne gagnera plus sa vie en ramassant les vieux chiffons quand il sera pilote d'un vaisseau spatial...

- C'est facile de caricaturer. Peut-être que leurs petits-enfants connaîtront cette vie.

- Et les nôtres ? Ils feront les ménages ou le ramassage des vieux chiffons. Heureusement, ce n'est pas pour demain.

- Si je comprends bien, tu veux que tous les hommes soient égaux en dessous de nous. Voilà un problème... D'ailleurs, même si le Grand Soir n'arrive pas tout de suite, l'idéal de l'école laïque veut, lui aussi, que tous les enfants réussissent leurs études, et nous finirons par y arriver. Tu ne le souhaites pas ?

- Si. En attendant, je me bagarrerai pour que nos enfants fassent de bonnes études. Toi aussi, bien sûr ?

- Oui, évidemment...

- Quant aux autres, ils n'ont qu'à en faire autant. S'ils attendent que ça leur tombe tout cuit dans le bec, tant pis pour eux.

- Il faut quand même les aider.

- Bien sûr.

- Enfin, nous revoilà d'accord. Embrasse-moi, chérie.

- Michel ! Autre chose me tracasse. Tu sais que mon père est mort en déportation. D'autres parents, aussi, sont morts de la même façon, et des amis de la famille. Quand j'étais petite, je croyais qu'il était normal de vivre dans la peur.

- Et, avant, il y a eu la grande boucherie de 14/18.

- Oui ! Si nos enfants doivent mourir à la guerre, je n'en veux pas.

- Et si tu crains les accidents de voiture, que fais-tu?... Tu obliges nos enfants à circuler en char à bœufs ? La vie est pleine de risques : tu l'acceptes ou tu meurs.

- Des mots, tout ça. Tiens, imagine... Oh ! C'est trop dur!... On vient m'annoncer que mon fils de vingt ans est

mort. Tu ne peux pas savoir ! Il m'est impossible de penser une telle horreur Il n'y a pas de mots. S'il me faut envisager ça ?... je vomis la terre entière. Oh non ! Je ne veux pas d'enfants !..

- Voyons, chérie... Comme tu l'as dit, ce ne sont que des mots... Tu as sûrement déjà choisi plusieurs prénoms ?...

- Attends un peu, s'il te plaît... Laisse-moi me remettre.

- Excuse-moi, chérie. Allons faire une balade en montagne, si tu veux.

- Il est trop tard. D'ailleurs, ça va mieux... Michel chéri, il y a encore autre chose.

- Oui ?

- Parfois, il me semble que je ne suis pas capable d'avoir des enfants...

- Tu as vu un médecin ?

- Non ! Je ne parle pas de ce genre d'incapacité. Je pense à mon caractère. Il m'arrive souvent de faire des choses qui m'échappent. Après, je m'en veux, mais il est trop tard.

- Souvent, l'inconscient te commande : c'est normal. Ou bien ta volonté est parfois défaillante : tout le monde connaît cela.

- Non, il s'agit de choses plus graves.

- Je veux bien l'admettre si tu me dis de quoi il s'agit.

- Je vais essayer. Tu vois, ce n'est pas de la faiblesse, du moins pas au sens habituel car, la volonté, j'en ai trop : alors que les gens normaux en ont une, moi j'en ai plusieurs.

- Le dédoublement de la personnalité ?

- Mais non !... Laisse-moi continuer, s'il te plaît. Tu vois, en ce moment, je veux des enfants, je le veux très fort ; eh bien, il est possible que demain, je n'en veuille pas, et avec la même force.

- Tu es changeante, inconstante ?

- Oh ?... C’est quelque chose d’approchant. Par exemple, je suis toujours d’accord avec le dernier qui a parlé. Je n’arrive pas à tenir mes engagements. Mais j’en souffre, tu sais... Ah ! J’ai peur pour nos enfants... Tu m’aideras, Michel ? Hein ? Tu m’aideras, dis ?

- Bien sûr, Jeanne. Nous trouverons bien un moyen d’en venir à bout.

Dois-je te dire que j’en profitai, plutôt lâchement, pour la serrer dans mes bras ? Ce qui se passa ensuite ne te regarde pas : tirons les rideaux...

Le ciel était redevenu serein. Jeanne me dit encore.

- Tu me feras de beaux enfants, dis ?

- Oui, ils seront beaux comme toi.

- Beaux comme nous. Et intelligents, non ?

- Intelligents aussi, et tout, et tout... Ah ! J’adore les bébés ! Ils sont tellement mignons, avec leurs fesses roses. Je les dévorerais de baisers.

- Moi, je les préfère plus grands... Et côté face ! C’est très bien comme cela : nous nous relaierons.

- Oh mon Dieu !

- Quoi encore ? Qu’est-ce que tu magouilles avec ce dieu auquel tu n’as jamais cru ?

- Pourvu qu’on ne les rate pas ?

- Rater nos enfants ? Avec les moyens que nous avons, ça m’étonnerait.

- Tant mieux Michel ! Tu ne serais pas un peu trop sûr de toi, là ?

- Je ne crois pas. Chaque fois qu’un de nos enfants semblera prendre un mauvais virage, nous trouverons le moyen de redresser.

Si tu me juges, je plaide non coupable : dans ce qui restait de ma folie d’enfant gâté, je croyais vraiment que mon intelligence nous apporterait le remède à la souffrance de Jeanne ainsi qu’à tous nos maux.

En fait, elle avait creusé plus loin que moi cette question essentielle : « Comment réussir ses enfants ? » Je l'en aimais d'autant plus. Pour moi, malgré tout, ils n'étaient guère plus que des idées ; pour elle, ils étaient presque réels, nourris de son corps, ses petits amours déjà lovés dans sa chair. Ne sois pas étonné : quand nous étions penchés sur ce sujet, Jeanne abandonnait toute stratégie amoureuse. D'ailleurs, elle ne m'a jamais menti dans ce domaine.

Autre question vitale pour notre amour : l'idéologie. De même qu'on ne peut accoupler de leur plein gré un perroquet et une salamandre, on ne peut marier pour de bon un musulman intégriste et une féministe athée.

Dans une famille, les croyances sont aussi importantes que les enfants, parfois même davantage. Les dieux d'autrefois, de temps en temps, vendaient leur assistance aux hommes en échange du sacrifice de filles et de fils chéris. Sur presque toute la terre, nous avons arrêté cet atroce marché conclu avec des chimères et nous avons transformé la plupart de ces dieux en mythes qui hantent nos musées, mais les idéologies modernes exigent toujours que, parfois, on sacrifie ses enfants, à la guerre par exemple, ou en dénonçant le fils devenu un dangereux criminel.

Chercher l'amour pour ceux dont la plupart des croyances sont opposées ? Impossible. Tiens, voici une petite histoire à ce propos.

Une jeune femme avait entrepris de faire l'amour avec un admirateur des nazis : parce qu'il était beau, parce qu'il était intelligent, parce que c'était un artiste... parce qu'il lui plaisait en toutes choses excepté dans son idéologie exécrable. Elle réalisa qu'elle ne pourrait jouir alors que lui était en bonne voie pour atteindre l'orgasme. Révoltée à l'idée de lui faire ce cadeau, elle lui dit : « - Sais-tu que je

suis juive ? ». Il s'interrompit. « - Oui, je suis une sale Juive. Les nazis ont gazé mes parents et brûlé leurs corps dans leur chaudière à chair humaine ? Et puis, sais-tu que je suis communiste ? Le moment venu, nous crèverons la bête immonde. Toi aussi, comme un cafard, nous t'écraserons. » Il rit : « - J'ai rencontré ta mère ce matin. », puis il prit son plaisir tout seul dans un corps inerte et glacé.

Eh bien, sur ce terrain miné des croyances, une fois de plus la chance nous sourit. Je n'eus même pas à entreprendre la tâche ardue de convertir Jeanne. Quel bonheur j'avais !... Ah mais !... Comme moi, cette magnifique fleur de banlieue « militait » pour rendre le monde meilleur et faire de la terre le « paradis des travailleurs ». Aussi bien que moi, elle savait comment procéder : il n'y avait qu'à suivre les directives du « Parti » tout en protestant de temps à autre - L'esprit frondeur français oblige ! - contre telle ou telle erreur qui ne saurait tarder à être corrigée grâce au « Centralisme Démocratique » et à la vigilance des « Camarades ». Ah ! Le bon temps, la merveilleuse époque où nos esprits, jusque-là aveuglés, s'ouvraient, ébahis et exaltés, sur l' « Avenir Radieux ».

Pour mieux nous exploiter, pour mieux nous faire entretuer dans leurs guerres, « pour mieux nous croquer, mon enfant ! », les classes dominantes avaient toujours su nous dissimuler la réalité, mais c'était bien fini. Comme moi, bien sûr, Jeanne lisait « l'Humanité : le Journal qui dit la Vérité ». Il est vrai que nous ne lisions pas les mêmes pages : j'étudiais les articles concernant la situation sur le « front de la lutte des classes » et la stratégie qu'il convenait d'adopter ; le plus souvent, Jeanne se contentait des mots croisés. En tout cas, à nous deux, nous étions bien informés et il était vain de chercher à nous tromper.

Bien que notre propre niveau de vie se fût sensiblement amélioré et qu'il n'y eût alors pas de chômage, la France était un pays en voie de paupérisation. -Si, si ! C'était écrit dans l'« Huma », pour qui savait lire.

Alors, nos regards attendris se tournaient vers l'heureux « Pays des Soviets », le paradis en cours d'édification où, grâce au gouvernement éclairé du parti communiste, tout était plus performant qu'ailleurs : les kolkhozes, les tracteurs, les camions, les barrages, les combinats... étaient géants, les vaches étaient plus grosses et donnaient davantage de bon lait pour que les enfants heureux du paradis soient encore plus beaux, les athlètes parfaitement formés étaient les meilleurs du monde, la glorieuse Armée Rouge était invincible...

Les soirs d'été, après d'opulentes moissons de blonds épis, kolkhoziens et kolkhoziennes, jeunes et beaux, en pleine forme après leur journée de travail, revêtaient leurs costumes traditionnels si riches en couleurs, puis ils dansaient et chantaient jusque tard dans la nuit blanche, leur musique parfois endiablée, parfois tendre et langoureuse, la musique populaire, bien sûr, la plus belle du monde.

Les U.S.A. restaient la principale force « réactionnaire » qui retardait le triomphe du communisme et le bonheur de l'humanité sur toute la terre. Mais le bouillant Khrouchtchev venait de lancer un défi au grand guignol yankee : dans quelques années -dix ou vingt, je ne sais plus-, le paradis des travailleurs aurait dépassé le géant américain, dans tous les domaines.

La « Dictature du Prolétariat » ouvrait les portes de la liberté : c'était la vraie démocratie, tandis que celle des pays libéraux, la nôtre, était fausse. Là, j'avais du mal à comprendre ; cela ressemblait trop au « Mystère de la Sainte Trinité » chez les chrétiens : il fallait accepter l'absurde.

Celui qui suivait scrupuleusement les directives du Comité Central était un homme libre alors qu'un individu de mon genre ne l'était pas : j'avais trop tendance à ne penser qu'avec ma tête pour, ensuite, tenter de faire partager mes convictions, lesquelles se trouvaient trop souvent hors de la « Ligne du Parti ».

Un secrétaire de section, excédé, ne me dit-il pas une fois : « Il faudrait fusiller tous les intellectuels !... » C'était au cours d'une escapade au paradis des soviets, précisément. Il est vrai que le camarade secrétaire était peiné par la médiocrité généralisée que nous découvrions, semblable à une immense poussée de champignons immangeables ; il est vrai qu'il était ébahi parce qu'une jeune et jolie camarade soviétique, notre guide à Bakou, en Azerbaïdjan, lui faisait la cour dans l'espoir de gagner son billet pour l'enfer capitaliste français ; il est vrai que, dans le groupe, nous étions deux ou trois intellectuels qui posions des questions déraisonnables, allant jusqu'à mettre en cause les dogmes ; il est vrai enfin que nous avions beaucoup bu.

Néanmoins, une idée acide s'installa dans un coin de mon cerveau : « Au merveilleux Pays des Soviets, est-ce que ma place ne serait pas au goulag ?

Mais, quand j'avais rencontré Jeanne, une quinzaine d'années plus tôt, notre foi était encore à peu près intacte. La totale liberté ne devait-elle pas venir prochainement, à l'avènement de la société communiste, phase ultime de la douloureuse histoire de l'humanité, après cette période de purgatoire où les « travailleurs de choc » édifiaient l'économie socialiste, protégés par la « dictature du prolétariat ». C'était cela le paradis terrestre à conquérir. Il n'y aurait même plus d'état ! Tu te rends compte ! Même si là encore, j'avais des doutes, ma foi gardait de solides racines accrochées aux trois matrices d'avenir, aux trois espoirs qui me gonflaient le cœur : l'égalité pour tous les

hommes, la paix universelle, et la fortune pour tout le monde.

Un jour, j'ai vu mon père, un petit paysan, s'aplatir devant « Nout' Maît' », devant Monsieur le Propriétaire de la ferme ; il lui a même donné les plus belles poires de notre jardin, celles dont j'espérais me régaler. Dans le monde que les camarades allaient bâtir, ceci n'arriverait plus : la terre appartiendrait à ceux qui la travaillent, l'égalité serait autre chose qu'un mot ; nul n'aurait plus à se mettre à genoux, chacun aurait sa place assise au grand banquet de l'existence.

Tu as bien remarqué ces gens, nos semblables malgré tout, installés aux premières loges du grand théâtre, ces gens qui, même lorsqu'il y a des places libres, nous écrasent les doigts quand nous essayons de grimper à l'échelle sociale. En langage communiste, cette cohorte des ennemis du peuple, porte un nom : ce sont les classes dominantes, les responsables de la misère humaine. Eh bien, dans le monde nouveau, il n'y aurait plus de talents, de génies même, mort-nés, étouffés dès leur première étincelle, tant par la volonté des classes dominantes que par manque d'enseignement, d'argent, de temps... Partout sur la terre on verrait se lever des millions de créateurs qui, de leurs audaces, transporteraient l'humanité entière dans un rêve merveilleux : le rêve qu'elle poursuit depuis ses premiers pas trébuchants dans l'obscurité hostile et qui a tant de fois tourné au cauchemar, ce vieux rêve enfin devenu une marche triomphale.

Nous vivions une période transitoire, mais la fin de l'Histoire était proche. Car, selon le prophète Karl Marx, l'Histoire n'était autre que la Lutte des Classes avec tous ses rebondissements : hommes libres contre esclaves, seigneurs contre manants, capitalistes contre prolétaires... Mais les classes dominantes connaissaient leur dernier avatar : le

capitalisme. Bientôt, grâce aux communistes, la terre entière serait délivrée du joug capitaliste ; ensuite, l'un après l'autre, les pays libérés édifieraient l'économie socialiste, ceci grâce à la dictature du prolétariat qui serait impitoyable envers les saboteurs, ces vils laquais des méchants capitalistes. Ces vraies démocraties, pas les fausses comme la nôtre, les démocraties populaires soumises à la dictature éclairée du prolétariat accoucheraient de la société communiste Alors, la « Lutte des Classes » alias l'Histoire prendrait fin, comme une voiture tombe en panne quand il n'y plus de carburant, puisqu'il n'y aurait plus de classes. Dans ce monde désormais sans « Histoire » règnerait l'homme nouveau, définitivement sage et bon.

Ami, tu sais bien que « les gens heureux n'ont pas d'histoire ».

Plus de brigands ni de crapules; les rares conflits seraient réglés par la voie de la sagesse : les douleurs hurlantes des corps torturés, les douleurs incurables des morts avant l'heure, le désespoir de ceux qui cherchent de quoi refaire leur vie dans les champs de ruines, toutes ces horreurs ne seraient plus que les souvenirs d'épouvante d'une histoire révolue. Il n'y aurait même plus d'état, figure-toi ! Eh oui, puisque l'état ne sert qu'à assurer la domination d'une classe, on n'en aurait plus besoin. Le ciel serait toujours bleu, la terre serait notre jardin, tout le monde serait beau et resterait longtemps jeune, tout le monde aurait droit à la cuisine raffinée, à l'émotion des arts, aux plaisirs de la montagne et de la mer, à l'équitation, au yachting... Tout le monde serait riche ! Et que sais-je encore ?

Que reste-t-il de ces amours?

C'est aujourd'hui une évidence : la charpente du grand cirque de Moscou était défectueuse. Le chapiteau s'est effondré, pitoyable linceul pour les morts du Goulag et leurs

bourreaux, en attendant le jugement de l'histoire. Et maintenant que le pays des soviets s'est écroulé tout seul, sans que personne y touche, tel un gigantesque soufflé au fromage, que reste-t-il de ce merveilleux projet qui devint une entreprise monstrueuse ?...

Et ces camarades que nous (Jeanne et moi) avons tant aimés, ceux qui ont trouvé en eux-mêmes des ressources insoupçonnées, qui ont donné tout leur temps, leur énergie, leur amour, et jusqu'à leur vie ! Dans l'épopée communiste, ces braves vont-ils devenir des damnés de l'Histoire ?...

Certainement pas ! Ils porteront la charge de leurs erreurs, mais ils porteront aussi le mérite d'avoir essayé. En voulant nous bâtir un monde pour l'avenir, ils ont mis le feu à la maison. Pendant ce temps, certains de leurs frères s'employaient exclusivement à faire fructifier leurs propres biens.

Ceux qui à la bataille de Stalingrad nous ont sauvé de l'enfer nazi, méritent-ils d'être condamnés à l'enfer dans nos mémoires ?

Honneur à ceux qui se lèvent pour nous sortir des sables mouvants. A force d'essayer, nous finirons bien par y arriver.

Revenons à cette époque gonflée d'espoir. Eh oui ! J'étais communiste et Jeanne, ma fleur éclatante de la banlieue rouge, l'était aussi. N'était-ce pas merveilleux ?

Nous l'étions pour des raisons différentes, mais Jeanne, fine mouche, se garda bien de me le faire savoir. Pas plus que moi, elle ne voulait donner toute sa vie au « Parti ». Tous les deux, en attendant que fût réalisé le paradis des travailleurs, nous voulions profiter des plaisirs qu'offrait déjà notre société capitaliste pourrie et nous engager dans ses promesses qui semblaient à portée de main : gagner de l'argent, voyager, bâtir notre maison... En outre, Jeanne

avait bien senti, sous mes paroles de militant exalté, que j'étais un renégat en puissance et elle s'en accommodait. N'étions-nous pas d'accord pour l'essentiel, c'est-à-dire l'égalité des hommes, la nécessité d'ouvrir au plus large son esprit, la recherche d'explications naturelles pour toutes choses. C'était suffisant. Enfin, presque.

J'étais une graine volante, arrachée au terreau qui l'avait nourrie, en quête d'un sol nouveau pour y implanter sa vie. Issu d'un milieu de petits paysans catholiques, instruit par l'école de la République, déchiré entre ces deux antagonismes, j'avais fait le choix de rompre avec mes origines. Monsieur Drumeau, mon bon maître, voulait m'envoyer à l'Ecole Normale d'Instituteurs ; Monsieur le curé souhaitait me voir au séminaire. Je choisis l'Ecole Normale et le brave curé dit : « Il entre à l'Ecole du Diable, il est perdu. ». En effet, je rompis complètement avec la foi catholique de mes parents.

J'étais viscéralement attaché à l'idéal d'égalité, mais j'entrai au Parti Communiste pour d'autres raisons. L'explication du monde selon Marx m'avait séduit. En particulier, il croyait avoir fait de l'histoire une science suffisamment fiable pour en tirer des applications pratiques : conduire à coup sûr l'humanité vers un avenir radieux et cela me plaisait beaucoup.

« Comprendre le monde pour le transformer », avait dit Marx. Vois comme c'était conforme à mon désir obsessionnel : « Comprendre le monde pour le maîtriser ».

La volonté de comprendre, quand elle n'a pas comme chez moi un caractère névrotique, voilà ce qui caractérise les intellectuels. Rien d'étonnant alors si, au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, ils furent des milliers comme moi, les historiens en tête, qui devinrent plus ou moins communistes. Depuis, les uns après les autres, ils se sont

presque tous retirés, le plus souvent sur la pointe des pieds, comme moi.

Mais j'étais encore loin de ce bouleversement.

C'est aujourd'hui une évidence : la charpente du grand cirque de Moscou était défectueuse. Le chapiteau s'est effondré, pitoyable linceul pour les morts du Goulag et leurs bourreaux, en attendant le jugement de l'histoire. Et maintenant que le pays des soviets s'est écroulé tout seul, sans que personne y touche, tel un gigantesque soufflé au fromage, que reste-t-il de ce merveilleux projet qui devint une entreprise monstrueuse ?...

Et ces camarades que nous (Jeanne et moi) avons tant aimés, ceux qui ont trouvé en eux-mêmes des ressources insoupçonnées, qui ont donné tout leur temps, leur énergie, leur amour, et jusqu'à leur vie ! Dans l'épopée communiste, ces braves vont-ils devenir des damnés de l'Histoire ?...

Certainement pas ! Ils porteront la charge de leurs erreurs, mais ils porteront aussi le mérite d'avoir essayé. En voulant nous bâtir un monde pour l'avenir, ils ont mis le feu à la maison. Pendant ce temps, certains de leurs frères s'employaient exclusivement à faire fructifier leurs propres biens.

Ceux qui à la bataille de Stalingrad nous ont sauvé de l'enfer nazi, méritent-ils d'être condamnés à l'enfer dans nos mémoires ?

Honneur à ceux qui se lèvent pour nous sortir des sables mouvants. A force d'essayer, nous finirons bien par y arriver.

Revenons à cette époque gonflée d'espoir. Eh oui ! J'étais communiste et Jeanne, ma fleur éclatante de la banlieue rouge, l'était aussi. N'était-ce pas merveilleux ?

Jeanne, elle, vivait toujours dans son terroir d'origine et continuait de s'en nourrir : je te l'ai dit, elle était une fleur de la « Banlieue Rouge ».

L'histoire prétendument scientifique, le matérialisme à la fois dialectique et historique, ne l'intéressaient guère. Elle avait bu le communisme au sein maternel. En outre, elle y était attachée par tous les martyrs de sa famille, les héros de la Résistance, son père surtout, victime du décret « Nuit et Brouillard », dont le corps ainsi que la mémoire des jours douloureux qui succédèrent à l'arrestation, avaient délibérément été égarés dans l'enfer nazi. « Nacht und Nebel » : cela sonne si joliment pour qui ne sait pas.

Donc, elle venait de la « classe ouvrière », et moi, de celle des paysans pauvres. Nous étions d'authentiques enfants de prolétaires, nous n'appartenions pas à la classe capitaliste et à ses laquais. Bien nés, exempts des vices tenaces que l'éducation bourgeoise inculque aux siens et qui leur fait l'âme noire, dans le monde nouveau que nous aidions à bâtir, nous appartenions à la noblesse nouvelle, celle qui devrait, en principe, exercer la « dictature du prolétariat ». Nous étions l'incarnation d'un grand monument de Moscou que nous vénérions, à cette époque, comme l'un des plus beaux du monde : « L'Ouvrier et la Kolkhozienne ». Nous réalisions l'alliance de la faucille et du marteau.

Pourtant, notre capital de noblesse était déjà sérieusement écorné : de bonne naissance, certes, nous venions tout juste d'entrer dans la catégorie bâtarde des fonctionnaires, et parmi les moins honorables, de surcroît, ceux qui ne travaillent pas de leurs mains. Nous n'avions plus droit au titre de travailleurs. Pour aggraver notre cas, nous avions choisi d'être des intellectuels, des suspects enclins à l'hérésie. Mais nous n'avions pas encore

conscience de cette discrimination, tout juste esquissée, et nous chantions à pleins poumons :

« Debout ma blonde,
Chantons au vent,
Debout amis !
Il va vers le
Soleil levant,
Notre pays. »

L'ouvrière et le kolkhozien, la faucille et le marteau : le marteau peut servir à forger la faucille. Je n'y avais pas encore pensé. Eh bien, je ne devais pas tarder à le découvrir.

Je te l'ai déjà dit : à cette période d'appareillage de notre amour, nos deux existences paraissaient faites pour se compléter, comme deux moitiés d'un puzzle extrêmement compliqué. Notre accord semblait si parfait que j'étais quasiment certain d'avoir trouvé la seule femme que je pusse aimer sur toute la terre, celle que je cherchais depuis si longtemps, L' « Unique » au milieu des deux milliards d'autres, la « Femme de ma Vie ». Ah mais ! Quelle chance !...

L'illusoire certitude d'avoir enfin rencontré 1' « Unique », nous sommes nombreux à l'éprouver. C'est probablement un tour, un de plus, que nous joue Mômmanh. Elle aurait inscrit ceci dans notre hérédité : « Si tu rencontres un être de l'autre sexe qui te plaît énormément, tu éprouveras désormais pour lui un attachement aussi fort que pour tes père et mère. ». Or, papa et maman sont bien uniques au monde ? Non ?...

Il y a bien, bien longtemps, dans sa mémoire animale, Mômmanh découvrit les bienfaits de la reproduction sexuée.

Elle lui fit une place d'honneur, tout près d'elle, tout en la dotant à profusion de désir et de plaisir.

Tout dernièrement, dans sa mémoire humaine, Mômmanh s'aperçut que, même s'il n'est pas associé à la reproduction, l'amour est bénéfique. Alors, elle l'a installé aux premières loges et doté comme le plus chéri de ses enfants. Elle accorde les plus belles primes aux amants dont les qualités existentielles se complètent le mieux.

Qu'ils aient, en premier lieu, les mêmes valeurs. Sinon, leur alliance sera provisoire comme celle des Américains et des Talibans face à l'ennemi commun soviétique.

Ceci posé, il n'est nullement nécessaire que les amants aient les mêmes goûts. Si tous les deux adorent les arts, par exemple, l'un peut aimer le baroque et l'autre le classique, l'un la peinture et l'autre la musique, l'important étant que dans leur voie commune ils s'entraident et se complètent au mieux. S'ils apprécient tous deux la bonne cuisine, l'un peut aimer la faire et l'autre laver la vaisselle, l'un peut adorer la confiture et l'autre le fromage. Il faudra donc qu'à eux deux ils aient les meilleures aptitudes et que, dans leurs rôles préférés, ils se complètent harmonieusement, ainsi que Mômmanh les a conçus : l'un élève le futur bébé dans son ventre, l'autre les protège.

L'amour est comme un commerce. Non ! Pas « Boutique Mon Cul ». Une sorte de troc où, plutôt que d'échanger, on met en commun des atouts existentiels. Chacun montre à l'autre ce qu'il a apporté et les deux candidats négocient longuement : « - Ce n'est pas assez. - Je n'aime pas du tout cela. - Ajoute telle et telle chose... ». Quand chacun se trouve satisfait du marché, l'amour, qui a monté en eux jusqu'à les submerger, commence à consolider les liens qu'il a tissés de l'un à l'autre. Encore un

peu et ces liens deviendront tellement solides qu'il sera très difficile et douloureux de les rompre.

Alors, le moment est venu de procéder à la première signature du contrat. Pour des raisons pratiques, il vaut mieux faire cela dans un bon lit. C'est là que Môммanh donne son cadeau, quand les amants ressentent une explosion de bonheur. Il se produit en eux une gerbe d'étincelles joyeuses qui s'en vont rejoindre les étoiles. Ils ont alors l'impression d'être délivrés de leur fichu « Moi », fondus l'un dans l'autre d'abord, puis fondus ensemble dans l'univers en marche. Peut-être qu'ils ont rejoint Môммanh ? Peut-être qu'ils ont trouvé une fenêtre sur ce que les bouddhistes appellent « le nirvana » ?

L'amour est un commerce, avons-nous dit, mais un commerce très spécial. Il ne se fait pas avec de l'argent car on ne peut acheter aucun sentiment, encore moins le sentiment amoureux. Malgré tout, l'argent est pris en compte dans le marché amoureux : celui qui en possède inscrit une qualité de plus à son actif.

La foire aux amours bat son plein au printemps et elle dure toute l'année.

A la foire aux amours, l'homme y recherche une déesse, en toute simplicité. Elle doit avoir la beauté qui éclairera son chemin, elle doit aussi être sexy et aimer faire l'amour, elle doit incarner le travail, l'intelligence, l'inspiration, la maternité, elle doit, elle doit, elle doit… A son tour, maintenant. A la foire aux amours, la femme y recherche le dieu qui comblera tous ses désirs sans jamais se lasser, rien de plus.

Mais il n'y a ni dieu ni déesse à la foire aux amours, ça n'existe pas. Alors les clients se contenteront de chercher les meilleurs dans ce qui existe, ceux qui présentent au mieux les qualités existentielles recherchées. La femme jeune, et

belle, et riche, intelligente, active et gaie de surcroît, cette jeune beauté sera très demandée. Dans la multitude de ses soupirants, elle choisira un homme jeune, et beau, et riche, fort, inspiré, repoussant la tristesse avec son humour. Et les autres continueront de soupirer si ça leur chante. Les beaux partis iront avec les beaux partis et les minables n'auront plus qu'à chercher leur bonheur dans les invendus. C'est ce qu'ils font généralement.

Toutefois, pour augmenter leurs chances de faire une belle conquête, ils peuvent aussi chercher à se doter des qualités qui leur manquent, et c'est ainsi que la plupart agissent. Ils ont compris que pour demander beaucoup à l'amour, il faut lui apporter beaucoup. Et dans ce qu'on offre à l'être aimé, il faut bien que le souci de satisfaire autrui éclipse le souci de soi. Voilà donc comment l'amour tire les hommes vers le haut

A la foire aux amours, donc, personne n'a trouvé la divinité charnelle dont il rêve. Tout le monde devrait se sentir frustré, mais il n'en est rien car le sentiment amoureux accomplit des miracles.

Multiplier mes forces grâce à ma moitié, me tirer vers le haut par le désir : voilà deux bons moyens d'enrichir mon existence. Mômmanh le sait bien, qui accorde une sublime récompense aux amants sincères.

Quelle probabilité y a-t-il pour que deux âmes en quête d'amour découvrent, d'emblée, qu'elles se complètent au mieux ? Aucune !... Aussi, tu penses bien que les négociations amoureuses ne peuvent être que longues et ponctuées de crises. Bien souvent, d'ailleurs, elles sont rompues avant terme. Comment pouvais-je croire que nous étions le couple élu en train d'escalader joyeusement le ciel, sans même avoir besoin de reprendre son souffle ?

Eh bien, cette symphonie de l'imbécile heureux, supporteras-tu de l'écouter encore un peu ?

Je voulais partir en Afrique Noire. Y découvrir un autre monde mystérieux, nouveau, simple, au sein d'une nature exotique et intacte, monde admiratif, reconnaissant, amical.., monde où je porterais le progrès moyennant un salaire très confortable. Grâce à tout ce que j'avais appris sur les bienfaits de l'éducation et sur l'égalité des hommes, nous allions réaliser de grandes choses en Afrique. Ah mais !

Eh bien, Jeanne avait aussi ce projet ! Elle avait attendu de me rencontrer pour le réaliser. De nombreuses années plus tard, j'appris qu'elle n'avait jamais envisagé de s'expatrier avant que je lui en parle.

Nous continuâmes de tricoter ensemble nos deux existences : toujours, l'accord était parfait, de plus en plus savoureux à mesure que nos êtres se fondaient en un couple heureux.

J'avais dans la tête une grande maison rustique que nous achèterions plus tard, à la campagne, au milieu d'un grand parc, pas trop loin de la mer et tout près d'une ville chargée d'histoire, ville d'une taille raisonnable pourvu qu'elle fût un riche foyer culturel bien doté en équipements de toutes sortes. Là, nos enfants grandiraient harmonieusement, nourris de nature, de culture et de liberté. Là, chez nous, nos amis seraient accueillis chaleureusement grâce à ma délicieuse épouse qui ferait pour eux le ménage, les courses et la cuisine. Notre confort matériel étant ainsi assuré, moi, je m'emploierais à meubler généreusement les loisirs de nos invités : je leur proposerais des jeux, des excursions, j'engagerais des discussions passionnantes, sur le matérialisme dialectique, par exemple. Je conduirais le bateau et ensemble nous tisserions des moments

inoubliables. La grande maison à la campagne serait le domaine où notre bande, tel le club des Jacobins, s'emploierait à rebâtir un monde à notre convenance.

Peut-être aussi ferais-je la vaisselle, à l'occasion.

Eh bien ! Tu l'as deviné : naturellement, Jeanne en rêvait aussi de cette vie de château sans domestiques. C'était merveilleux !

Chaque étape de notre mutuelle exploration apportait ainsi une révélation inespérée et la fusion de nos êtres se poursuivait, étincelante comme un diamant, jouissance subtile, délicate, élégante, forte, parfumée, tonique,... exquise ! en un mot. Ah ! Le bon temps !...

Je suis gourmand. Et j'espérais bien devenir, à force d'exercices, un gourmet raffiné et heureux. La méthode était simple : pendant des années et des années, je goûterais et comparerais les saveurs exquises que je n'avais pu, jusque-là, m'offrir. A force d'obstination, au fil du temps, ma sensibilité gustative s'affinerait. Et viendrait le moment où une belle orchestration culinaire me transporterait d'émotion jusqu'au paradis des gourmets. Ainsi, quand ton âme s'est enfin ouverte à la musique, une symphonie de Mozart t'arrache-t-elle des larmes de joie. Et voilà comment tu te retrouves voguant dans l'océan sans fin étoilé d'algues bleues. Non ?...

Cela se dit autrement en langage courant : « Planer ».

Cependant, je n'envisageais nullement d'apprendre à faire la cuisine, ce qui, dans mon esprit et à notre époque, eût été inconvenant : à chacun son rôle ! Le Ciel venait de m'envoyer la cuisinière. J'attendais donc de « Mon Amour » qu'elle me mijote des plats exquis ; bien sûr, à cause de ses régimes, elle pourrait à peine les goûter, mais je lui en ferais l'éloge tendrement, et même publiquement.

Tiens ! A ce propos, il me revient une image de mon enfance.

Mon grand-père était en colère contre ma si gentille grand-mère et, par la fenêtre, jetait dans la boue de la cour son repas du soir : son écuelle de soupe. Du pain trempé avec un bouillon au saindoux garni avec des légumes du jardin : c'était cette même soupe paysanne qu'il mangeait deux fois par jour ; mais, ce soir-là, d'après ses dire certainement exagérés, elle était infecte. Eh bien, cela ne se produirait pas chez moi.

Que « Mon Amour » fît pour moi la cuisine me paraissait aussi naturel que de respirer et, d'ailleurs, Jeanne manifestait beaucoup d'enthousiasme à cette idée. Tiens ! Elle sut même me faire saliver en décrivant une de ses spécialités, savoureuse certainement, mais dont j'ai maintenant oublié jusqu'au nom, quoi que son évocation me mette encore l'eau à la bouche. Alors que je ne lui demandais rien, elle avait promis que je me régalerais avec ce mets qui devait être doublement savoureux, puisque préparé à l'amour et au feu de bois.

« Voyons, voyons… Mais qu'est-ce que c'était ? » En tout cas, j'espère encore avoir un jour l'occasion de le déguster.

Elle partageait tous mes goûts, elle approuvait tous mes projets. Je l'aimais de plus en plus jusqu'au moment où je me dis : « Mais alors, je l'aurai tout le temps sur le dos ! » Allez savoir pourquoi, en dépit de tout mon amour, cette perspective fit monter en moi des bouffées d'angoisse. Je le dis à Jeanne, ce qui la fit bien rire.

- Enfermés à vie, rien que nous deux, dans une bulle, nous réchauffant au feu de notre amour ? Mais il n'y aurait bientôt plus de bois à brûler !

- Soudés l’un à l’autre comme des frères siamois ? Non, l’amour ne peut être une infirmité.

- Oh ! Quelle horreur !... Dis-moi, Michel chéri, tu ne seras jamais loin, quand même ?... que je puisse t’appeler si j’ai besoin de toi.

- Je ferai mon possible, Jeanne chérie.

- Dis-moi, Michel, tu n’en profiteras pas pour aller courir les filles, hein ? Tu me le promets, Michel ? D’ailleurs, si une de ces bécasses essaie de me piquer mon homme, je lui fais la peau !...

- J’irai te porter des oranges en prison, ma chérie...

Au premier rang des activités que je voulais pratiquer sans Jeanne, il y avait la pétanque. A l’époque, ce jeu faisait partie d’un ensemble de loisirs où la présence d’une femme était inconvenante : le bistrot, les spectacles sportifs, le tiercé bien arrosé, la chasse et la pêche... Une femme « bien » n’allait pas « traîner » en compagnie des hommes, et puis elle avait bien assez à faire à la maison. Donc, de temps à autre, j’irais faire une pétanque avec des copains aussi passionnés que moi. Je ne manquerais pas de rapporter à Jeanne, honnêtement, les bons coups que j’aurais réussis ou manqués, en qualité de tireur, de pointeur ou de stratège : elle saurait apprécier.

J’envisageais aussi d’aller à la pêche. Comme l’intrépide chasseur des temps préhistoriques, je sortirais affronter les dangers de la nature sauvage pendant que, bien au chaud dans la hutte, ma farouche compagne veillerait sur nos petits. Et je rapporterais triomphalement un plein panier de poissons encore frétillants que je jetterais à ses pieds. - A la réflexion, il me paraissait plus convenable de ne pas le jeter. Je me contenterais donc de le déposer.- Et, pendant que ma Jeanne serait affairée à vider, laver, cuisiner le produit de ma pêche, notre nourriture durement gagnée, je

lui réjouirais le cœur par le récit de mes exploits dignes d'Ulysse, je lui ferais savoir comment moi, « Renard Subtil », par une connaissance intime de la nature associée à beaucoup de ruse, j'avais pu réussir autant de prises difficiles. Et là encore, elle saurait apprécier. Elle n'irait sans doute pas jusqu'à porter un collier fait avec les dents de mes plus beaux brochets, mais elle saurait au moins reconnaître en moi le fin pêcheur et l'ami de la nature.

Je voulais aussi me réserver beaucoup de temps pour mes recherches intellectuelles ainsi que, par ci, par là, de longues heures pour marcher en cogitant et réciproquement. Tu n'as quand même pas oublié que je m'étais donné pour mission de refaire le monde ?

Pendant que je serais occupé par mes activités personnelles, Jeanne pourrait se consacrer aux siennes. En premier lieu, elle prendrait soin de son corps et de sa beauté, et je l'approuvais sans réserves. Elle serait ainsi amenée à fréquenter divers lieux : salle de gymnastique, piscine, salons de coiffure et d'esthétique, boutiques et magasins... Je découvris que cette création artistique quotidienne prend beaucoup de temps et d'argent : c'est le prix à payer pour que continue de luire l'Etoile du Berger, et je l'acceptais de grand cœur, à condition toutefois qu'elle n'empiétât pas trop sur le temps consacré aux activités prioritaires.

Pour le reste, exceptée, parfois, la visite d'une exposition de peinture, Jeanne n'avait pas d'autres passions personnelles à satisfaire. Pendant que je serais absent, elle veillerait sur la nichée tout en préparant un nid bien accueillant pour mon retour.

Au camp de vacances, souviens-toi, elle était l'intendante et moi le chauffeur. Nous passions beaucoup de temps ensemble, dans la fourgonnette, sur les routes de montagne. Est-ce que les paysages grandioses nous

inspiraient ? Il me semble. Nous parlions beaucoup, faisant couler nos deux existences l'une vers l'autre, comme deux ruisseaux.

C'est ainsi que furent explorés quelques-uns des domaines où se situaient nos goûts communs : les voyages, le cinéma, la lecture, la musique, les conférences, les sciences de la vie, le jardinage... Nous ne risquions pas de nous ennuyer ! Eh oui, même le jardinage ! Si elle n'aimait pas abîmer ses belles mains en travaillant la terre, du moins appréciait-elle les jolies fleurs que je ferais pousser, et elle serait ravie d'éplucher les légumes du jardin.

Je lui racontai ma famille, mes amis et elle fit de même : là encore, l'entente était parfaite. Nos deux existences s'ajustaient exactement, comme les deux parties d'un portrait déchiré. C'est impossible : j'aurais dû le savoir et devenir méfiant. Penses-tu ?... J'étais littéralement ravi.

Oui. C'est bien ainsi qu'alors, du haut de mes vingt-cinq années d'immaturité, je vivais l'Amour. Et maintenant que l'excès de maturité m'entraîne vers la tombe, notre amour n'est plus un rêve éveillé. Hélas, il a été maintes fois menacé, écorché, blessé sauvagement, mais il est bien vivant, solidement campé sur ses racines tel un jardin qu'on a fait renaître sur les décombres d'un champ de bataille. Il y a une tombe dans ce jardin. Le prix de nos fautes est lourd : jamais nous n'aurons fini de payer.

Tu sais qu'on ne devrait pas aller faire la guerre sans une solide préparation : eh bien, il en est de même pour l'amour, surtout quand il doit produire des enfants.

Pendant les longues pauses de ces jours d'été, nous aimions grimper jusqu'à un alpage, à la lisière de la forêt, au bord d'un petit torrent qui formait là une cascade étincelante. J'y prenais une douche glacée qui crispait tous mes muscles et m'obligeait à courir un peu sur la pente :

j’évacuais ainsi le désir qui m’envahissait et mon trop-plein d’énergie. Apaisé, en pleine forme, je venais m’allonger au soleil, dans l’herbe drue de l’alpage, près de la merveille faite de chair.

J’appris de sa si jolie bouche d’où ne pouvaient sortir que des perles et des baisers - Pas des mensonges en tout cas ! -, j’appris ce dont je me doutais bien un peu mais que personne, à part ma mère, ne prenait plus la peine de me dire. Je peux bien le répéter ici où la fausse modestie n’est pas de mise : je suis très intelligent !

Cela n’est pas évident et seul un esprit subtil peut s’en apercevoir. En effet, avant de parler, je cherche longtemps mes mots, si longtemps que mes interlocuteurs, à bout de patience, s’expriment à ma place ou passent à un autre sujet. Tu as compris qu’on me laisse rarement la parole. Sous ces apparences trompeuses, Jeanne avait su tout de suite discerner mes grandes qualités intellectuelles et elle me le dit sans détours, prenant spontanément dans notre couple la place que je jugeais être naturellement la sienne : elle me demanderait conseil comme à un maître bienveillant et elle mettrait sagement en pratique mes avis éclairés. Ah ! La fine mouche. Elle avait bien su découvrir le meilleur de moi-même. Comme je l’aimais !

Au contact de sa peau si douce, je sentais de chaudes ondes de bonheur qui irradiaient dans tout mon corps. Certains endroits étaient plus sensibles que d’autres. Elle m’avait dit ressentir la même chose et je lui avais demandé:

- Est-ce qu’un radiateur électrique éprouve les mêmes sensations quand on lui envoie le courant ?

- Pour le savoir, il faut d’abord lui apprendre à parler. », m’avait-elle répondu en riant.

Ah mais ! Quelle merveille ? Qu’avais-je bien pu faire pour mériter cela ?

Elle me révéla encore une chose que, cette fois, j'ignorais totalement. Eh oui : je suis brave. J'avais peine à la croire. Là encore, ce n'est pas évident. C'est une qualité qui ne se révèle sûrement que face au danger. Je n'étais guère convaincu qu'elle eût raison : tant pis, j'acceptai le compliment tout en souhaitant n'être jamais mis à l'épreuve ou, du moins, pas en présence de ma reine. Hélas ! Chienne de vie ! J'allais sans tarder être mis en demeure d'honorer mon chèque sans provisions.

Un soir, au centre de vacances, une de nos adolescentes s'était cassé une jambe et il fallait appeler une ambulance. La cabine téléphonique, au milieu des chalets de paysans, était gardée par deux chiens de berger qui grondaient et montraient des crocs impressionnants. Si j'avais été seul, j'aurais sauté au volant de la fourgonnette pour descendre jusqu'à la vallée par la route en lacets que tu connais déjà ; là, dans le gros bourg de Bellua, j'aurais pu téléphoner en toute sécurité.

Mais « Elle » était là.

Alors, je pris une profonde inspiration et j'y allai, vers ce destin menaçant. Je m'imposai une allure décidée qui, cependant, se révéla légèrement trébuchante, et j'obligeai mon esprit à se concentrer sur cette maudite conversation téléphonique. Je m'abstins de parler : car si la demi-obscurité dissimulait mes tremblements, elle n'aurait pu masquer les chevrotements de ma voix. Et « Elle » était là ! « Elle » aurait approché, « Elle » aurait tout découvert ! Démarche trébuchante, mains tremblotantes et voix chevrotante : mon compte eût été bon ! « Adieu, ma belle ! Et toi, minable ! Va t'en rejoindre le troupeau des cloportes ! »

Est-ce qu'il y eut, ce soir-là, un miracle, pour aider le mécréant que je suis ? En tout cas, il est certain que, tels les

lions de Daniel, les deux cerbères qui s'étaient institués gardiens de la cabine téléphonique de Montchauvin se couchèrent à mes pieds. Et la grande aventure put continuer. J'en tremble encore.

Est-ce que je dis alors : « Merci mon Dieu ? Peut-être,... entraîné par une vieille habitude. Maurice, un de nos oncles préférés, aime à citer. « Un sourire de toi, et j'avale un camion de briques !... » Plutôt donc, j'aurais dû dire : « Merci, l'amour, toi qui nous fais accomplir des prouesses étonnantes. »

Avec la même perspicacité, Jeanne découvrit encore que j'étais un artiste né, que mon goût était des plus sûrs, que je possédais beaucoup d'autres trésors insoupçonnés : gentillesse, patience, endurance, générosité, ténacité,... le tout livré en vrac car nous n'avions pas le temps d'en faire l'inventaire complet et détaillé.

Mais comment pouvais-je digérer un tel gavage de compliments ? Et avec ravissement, encore ! Tu trouves que j'étais puant de prétention : eh bien non, rassures-toi. Je savais bien ne pas avoir acquis, dans ma courte expérience de jeune homme, toutes les qualités dont me parait Jeanne. Mais je croyais, et je crois de plus en plus, que l'homme a des possibilités supérieures à ce que l'on admet couramment. Ces aptitudes à embellir notre existence, j'étais loin de les avoir développées : mais, pour y parvenir, ne voyais-je pas la vie devant moi et la force que me donneraient les encouragements de Jeanne ?

Dans mes exaltants projets, j'avais négligé au moins un facteur important : le temps, le peu de temps dont nous disposons. Mais, n'es-tu pas là pour continuer les conquêtes ?

Mes vastes connaissances greffées sur une grande intelligence, mon esprit méthodique, rigoureux et ouvert,

mon sens moral rehaussé de générosité, mon énergie et ma forte volonté : ces trésors de ma personnalité faisait de moi plus qu'un guide. Je serais le chef vénéré autant que bien-aimé. Nous discuterions de tout, bien sûr, mais la décision me reviendrait toujours, ainsi que le contrôle de son exécution. Je trouvais cette constitution de notre futur empire familial tout à fait sage. Mais oui ! c'était encore ainsi, en ce temps-là !

Pourtant, j'avais étudié à l'Ecole Normale d'Instituteurs et je pratiquais le marxisme : ces deux écoles tenaient pour naturelle l'égalité de l'homme et de la femme, mais il faut croire que je n'avais pas tout compris. Peut-être te l'ai-je déjà dit, à l'Ecole Normale précisément, en terminale, j'avais étudié dans une classe mixte, ce qui était alors une exception. En compétition avec des filles, j'avais pu constater qu'elles étaient aussi intelligentes que les garçons. J'ai encore le souvenir de conversations qui me paraissaient savantes tout en étant enrichies d'imagination, de poésie et d'humour. Le monde qui s'y dessinait sous un jour nouveau était riche de promesses. Ces conversations ont été des moments délicieux.

Malgré tout, comme la plupart des hommes jusqu'à cette époque, je croyais que la femme ne devait pas « porter la culotte ». J'étais convaincu qu'en dépit de leur intelligence, les filles avaient un caractère fantasque, charmant certes, mais qui leur interdisait l'accès à de hautes responsabilités. Donc Jeanne serait la sage épouse que j'attendais. Quoi que désordonnée, distraite, impulsive, souvent maladroite, elle s'engageait de tout cœur à ne pas décevoir son époux bien-aimé : mes conseils avisés conjugués à la vigueur de notre amour devaient amener cette partie trop humaine de son être à devenir digne de moi.

« Et je vis que cela était bon. » (Ces paroles, dans la Bible, sont attribuées à Dieu quand il contemple les fruits de sa création.)

Oui, tu as le droit de rire.

D'ailleurs, Jeanne ne tarda pas à me fournir la preuve de sa bonne volonté. J'avais une vieille Deudeuch qui atteignait ses 85 km/h. sur le plat, et même 90 ou 95 avec un bon vent arrière soufflant dans la toile. J'en étais fier et j'y tenais beaucoup. J'avais eu l'intention d'en faire ma voiture de dragueur - heureusement, car je n'avais pas les moyens de m'en offrir une autre - et je m'étais bien convaincu que les belles qui ne sauraient pas l'apprécier seraient immédiatement déconsidérées.

Je trouvais que ses balancements parfois étonnants étaient un jeu en pleine harmonie avec les belles courbes de notre planète, des élans de tendresse à l'égard du paysage, en quelque sorte. De même, sa ligne sans prétention de paysanne qui s'en va au marché et son comportement modeste étaient bien conçus, à mon avis, pour ne pas offenser la nature. Quant à sa nonchalance, elle me laissait tout le loisir de découvrir le paysage sans en être empêché par l'effort de pédaler qu'imposait mon précédent véhicule ou l'extrême vigilance que requièrent les bolides actuels.

Deudeuch nous emmenait en balade les jours de congé. Mais pourquoi diable voulais-je me persuader et convaincre ma belle que c'était la meilleure voiture du monde ? Pourquoi allai-je jusqu'à vouloir lui faire escalader les montagnes ?

Voilà : nous avions descendu un sentier de jeep dans les alpages, un sentier vraiment très raide. Nous avions promené notre amour dans la montagne. Le soleil, l'air vif, et les tendresses de la nature lui avaient fait du bien : il avait continué de s'épanouir. C'était l'heure de rentrer.

Deudeuch, malgré toute sa vaillance, ne parvenait pas à remonter la pente. Grâce à Jeanne, je n'avais plus aucun complexe. La voiture était un modèle à embrayage automatique : moteur en marche, je passai la première, serrai le frein à main, et dis à Jeanne de se mettre au volant pendant que j'irai pousser derrière. Elle ne savait pas conduire, mais il suffirait qu'elle exécute les quelques gestes simples que je lui indiquai : accélérer à fond, libérer le frein à main, tenir le volant.

L'opération commença bien et je crus qu'elle allait réussir : Jeanne accélérait à fond, je poussais de toutes mes forces, et la voiture avançait mètre par mètre, grignotant la montée. C'est alors que « Mon Amour » eut l'inspiration ! Il faut que tu le saches : quand ça la prend, elle passe tout de suite à l'acte.- Elle descendit soudain pour m'aider à pousser ! Deudeuch recula aussitôt en me bousculant sans ménagements ; elle réussit toute seule un superbe demi-tour, puis elle entreprit un vertigineux slalom dans l'alpage et, n'hésitant plus, se dirigea résolument et de plus en plus vite vers l'invisible vallée avant de se planter, loin de nous, dans un majestueux sapin dont la tête dodelina un peu en signe d'étonnement.

Alors, un grand silence se fit.

Ce fut à ce moment, dans cette nature ensoleillée à nouveau paisible, qu'éclatèrent des sanglots irrépressibles arrosés d'un torrent de larmes. Quelques vaches interloquées vinrent voir, puis ayant renoncé à comprendre, se remirent à brouter, occupation dont l'importance ne faisait aucun doute.

Maintenant que je comprends comment j'ai été appâté, ferré, emballé, ficelé et entraîné par « Mon Amour » dans sa tanière, je sais que ces sanglots -là échappaient au stratagème : ils étaient vrais !

Jeanne se tordait dans l'herbe, sans aucun souci pour sa beauté. A travers les sanglots, les larmes et les cheveux fous qui retombaient sur sa bouche, elle éructait bruyamment un flot de paroles que je recueillais pieusement, tel un prêtre de Delphes écoutant la Pythie. En voici une traduction à peu près juste : « C'est toujours pareil. Je rate tout ce que j'entreprends. Michel ! Je n'aurai jamais d'enfants Je les tuerais, maladroite comme je suis ! Oh je veux mourir ! Non Ne me touche pas. Tu ne connais rien. Laisse-moi. Je veux mourir... »

Aïe ! La détresse de Jeanne était assez forte pour percer la carapace de ma stupide vanité. Moi qui me croyais apte à tout maîtriser grâce à mon esprit éclairé, voilà que je ne comprenais rien à cette crise apparemment grave. J'étais désemparé...

Maintenant, je crois savoir ce qui effrayait Jeanne à un tel point. Mais le moment n'est pas venu, je te l'expliquerai plus tard.

Donc, ma bien-aimée était submergée par une crise de confiance en elle, et comme elle ne voulait s'en remettre à personne d'autre, pas même à moi, pour conduire sa propre barque, c'était une tragédie. Ce l'était d'autant plus que, pour réaliser certains sinistres projets habilement dissimulés dans son déguisement de femme soumise, elle devait avoir des qualités de chef. Heureusement, avec elle, si les tragédies sont intenses, elles ne durent jamais bien longtemps : elles sont balayées par la colère telles des épaves par la fureur des vagues de tempête. C'est là sa défense naturelle pour s'arracher au vertige de l'angoisse.

Eh oui, quel que fût le démon à combattre, Jeanne avait reçu dans son héritage biologique, pour se défendre, une arme à double tranchant. D'un côté, c'est une qualité, de l'autre un défaut que Mômmanh déverse en chacun de

nous, mais à doses variables. C’est une ressource extraordinaire pour faire face à des situations décourageantes.

Eh oui, tu l’as deviné, c’est la colère, qui décuple nos forces mais risque d’être dangereuse.

Jeanne a dû recevoir une grande louche de cet élixir colérique et repasser devant le serveur pour en avoir une deuxième portion.

Mais à l’époque, j’ignorais tout cela. Quant à Jeanne, elle savait que le temps de la colère n’était pas venu. Son « Homme » n’était pas suffisamment accroché pour qu’elle risquât de le perdre en l’effarouchant.

Comment fit-elle ce jour-là pour contenir sa colère ? Je n’en sais trop rien mais, en tout cas, elle y parvint. Plus tard, je tiendrais ce fait pour une preuve de son aptitude à se contrôler en cas de nécessité, ce qui nous serait maintes fois utile.

Cette colère rentrée, je crois qu’elle la canalisa tout simplement vers un surcroît de larmes que j’eus le plaisir de sécher, tout en affichant sans vergogne une compassion hypocrite. Ma bien-aimée avait des faiblesses (« Tant mieux ! ») mais, fermement conduite par son maître adoré, elle réussirait désormais sa vie.

De bon gré, Jeanne me promit qu’à l’avenir, plutôt que de céder à une impulsion comme celle qui venait de tuer Deudeuch, elle exécuterait à la lettre mes instructions. Elle ne se pardonnait pas d’avoir agi comme une enfant. Elle s’engageait même à nous offrir une nouvelle voiture, plus belle, pour se faire pardonner. D’une part, je récusai son offre, d’autre part je lui rappelai que la défunte avait été pour nous la voiture idéale, et que surtout, je n’en voulais pas une « plus belle ». Elle était d’accord.

Ah ! L’heureux temps où elle était toujours d’accord !

Deudeuch avait péri sur l'autel de notre amour : j'acceptai de bon cœur le sacrifice. Quand la beauté de Jeanne émergea du désordre et recommença à rayonner, main dans la main nous descendîmes aux résultats, vers le grand sapin qui avait retrouvé sa sérénité.

Deudeuch enserrait fortement le tronc, ses roues avant écartées, son capot envolé, sa toile déchirée ; enfoncée jusqu'au volant intact, elle étreignait sans pudeur ce majestueux père tranquille. Sa ferraille chaude de l'effort surmécanique que nous lui avions demandé vibrait encore, sans doute d'exaltation à la suite de cette folle évasion, ou bien de terreur après notre lâche abandon.

Nous passâmes beaucoup de temps à chercher nos petites affaires qui se cachaient dans le bois, sous les aiguilles de pin. Nous trouvâmes quelques girolles, mais ceci ne compensait pas la perte d'une paire de lunettes, d'un trousseau de clés, d'un appareil photo et d'autres babioles. Puis, sans plus de remords, nous abandonnâmes tout simplement la carcasse de Deudeuch, plantée dans son cimetière privé, vouée désormais à nourrir les grands sapins de sa ferraille en décomposition mêlée d'huile, de plastique, de verre brisé et d'autres aliments variés, que cette nourriture moderne fût ou non à leur convenance.

Dégradation du paysage et pollution de la nature ? Ces idées ne nous vinrent nullement à l'esprit, et pourtant nous n'étions pas des irresponsables. L'attelage de dragons sans cocher qu'est le marché libre mondial n'était pas encore lancé au grand galop. Il prenait son élan. Il n'empestait pas encore l'atmosphère de sa brûlante haleine sulfureuse ; il ne déchirait pas encore la terre de ses griffes ; il ne déféquait pas encore ses montagnes de déchets empoisonnés sur les enfants de Mômmanh, les hôtes de la terre vivante. Non, il se contentait de nous apporter des cadeaux que nous acceptions sans nous tourmenter l'esprit. Notre minuscule

épave perdue dans l'immensité sauvage qu'étaient alors les Alpes ne nous paraissait rien de plus qu'une crotte de mouche sur le palais de Versailles.

D'ailleurs, y avait-il à cette époque des écologistes pour nous rappeler que la nature peut dépérir suite à nos agissements ? Je crois bien que non. Et même s'il y en avait, leurs voix n'avaient pas encore atteint les oreilles du peuple.

Deudeuch était morte : vive Deudeuch ! Nous décidâmes de mettre en commun nos ressources pour en acheter une autre, d'occasion, bien sûr. Jeanne eut de la peine à trouver l'argent de sa contribution. « Mon Amour » gérait d'une façon bizarre son budget : tandis que je comptais mes économies, elle comptait ses dettes. Je voulus jouer le grand prince, mais elle tint absolument à payer intégralement sa part. Pour cela, elle emprunta une fois de plus à sa brave grand-mère.

La nouvelle Deudeuch était en bonne voie de délabrement mais, comme la plupart des Français à cette époque, nous n'étions pas riches. Toute chétive qu'elle fût, cela ne l'empêcha pas de nous emmener faire des balades dans la montagne, tantôt du côté français, tantôt du côté suisse, et même sur le versant italien. A l'exception des hommes, tout y parlait la même langue, y compris les vaches. Nous faillîmes perdre Deudeuch à Genève, ayant par négligence tous les deux oublié de noter le nom de la rue où nous l'avions garée : il nous fallut trois heures de recherches, à pied bien sûr, pour enfin la retrouver. Heureusement, c'était le plein été et elle ne pouvait être camouflée par la neige.

Il est vrai que nous avions des occupations autrement importantes et passionnantes. Nous n'en finissions pas d'explorer l'étendue de notre amour. Grâce aux habiles mensonges de Jeanne et à ma naïve inexpérience, il

grandissait encore et prenait une vigueur insolente : nous éprouvions une certaine commisération pour les pauvres humains ordinaires, pitoyables infirmes restés sur terre.

Je trouvais merveilleux certes, mais tout à fait normal qu'un tel amour illuminât ma vie. Je l'avais préparé, cherché, attendu. Non, je ne craignais nullement de fondre dans ce brasier. Au contact de la nature et des hommes, le long des routes et des sentiers de montagne, au bord des torrents, au pied des glaciers, dans les boutiques aussi et même au cours des passages en douane, dans les loisirs autant que dans le travail, « ELLE » était là ! Après chaque nouvelle et bienvenue confidence, je pouvais même la toucher, l'embrasser, sentir nos deux corps entamer la communion extatique. Avec ravissement, nous n'en finissions pas de nous révéler l'un à l'autre. C'était tout bon : chaque pièce ajoutée à la connaissance de l'autre était une note juste dans la divine symphonie qui se composait.

« Cela n'existe pas ! » me dis-tu ? Mais si ! Je n'exagère rien.

Avec nos deux êtres, avec nos deux visages se mirant l'un dans l'autre, nous formions une nouvelle créature invulnérable, ravie d'avoir vu le jour, ravie de vivre et le criant sur les toits. Il se trouve toujours des inconnus attendris par le bonheur des jeunes amoureux et les bénissant d'un sourire bienveillant : ceux-là ne manquaient pas. C'étaient les braves gens, c'étaient ceux que le bonheur d'autrui peut réjouir. Salut à eux.

Comment aurais-je pu deviner que cette nouvelle créature au double visage dans lequel je m'étais fondu dissimulait, sous d'habiles maquillages, des incompatibilités, des malformations insupportables lesquelles, par la suite, nous feraient beaucoup souffrir. Je vois maintenant que Jeanne avait raison : il valait mieux les

ignorer car, avant d’être bien enchaîné par la passion, je me serais enfui, et je n’aurais peut-être rien à vous raconter. Eh oui ! Si cette histoire n’est pas vraiment exemplaire, je crois néanmoins qu’elle pourra t’être utile.

Quand donc, ballottés à travers les Alpes par les tendres secousses de notre paisible Deudeuch, notre bourricot à moteur, nous eûmes achevé l’inventaire de nos accords, puisque décidément il n’y avait pas de dissonances, quand nous arrivâmes aux frontières de cette exploration exaltante et que nous eu pénétré jusqu’aux sources de l’âme la certitude que nous étions faits l’un pour l’autre, quand nous eûmes compris que l’amour nous grandissait et qu’il saurait toujours nous tirer du bourbier vers les jardins célestes, alors naturellement nos deux corps se cherchèrent pour parapher le contrat.

Ce fut beaucoup mieux que chez un notaire...

Pourtant, vous aviez déjà fait l’amour. », me dis-tu. C’est vrai, mais jusqu’alors, nous avions cherché à établir nos accordailles. Cette fois, il s’agissait de nos épousailles.

Quand deux amants ont soigneusement accordé leurs corps et leurs âmes, quand ils impriment dans leur chair la fusion de leurs deux existences, Mômmanh leur fait son cadeau d’amour : un plaisir inouï. « Oui, je te l’ai déjà dit, mais crois-moi, ça vaut le coup que j’insiste. »

Entre tirer un coup et ce plaisir-là, il y a plus de différence qu’entre soulager sa vessie et découvrir l’Amérique.

Et pourtant, si elle était parvenue à ses fins, l’éducation chrétienne de mon enfance m’aurait empêché de recevoir intégralement ce don. Je ne sais pour quelle raison l’Eglise considérait l’acte d’amour comme une souillure capable de nous envoyer griller en enfer. Elle n’avait même pas de mot pour le désigner, sauf quand elle voulait cracher

son dégoût sur cet innommable : « luxure, fornication, péché de chair » étaient alors les termes courants. Puisque l'Eglise n'avait pas trouvé d'autre moyen pour concevoir les enfants et qu'il fallait aussi obéir à la consigne « Croissez et multipliez », l'acte odieux devenait un devoir dans le cadre du mariage, mais seulement dans ce cadre, et uniquement quand il fallait donner la vie.

Puisque les curés avaient habillé de saleté abjecte l'acte tabou et parce qu'un puissant instinct, bien plus ancien que « Notre Sainte Mère l'Eglise », les appelait à « fauter », les paysans de mon village s'étaient mis à aimer la « saleté ». Aux banquets des battages ou des noces, les histoires salaces, celles que vous appelez maintenant « histoires de cul » et qui accompagnaient le dessert, étaient le plus souvent répugnantes, mais tout le monde s'en délectait, même les femmes. Quant aux enfants, ils se concertaient pour traduire en clair les symboles orduriers.

Les poètes avaient commencé à laver mon âme de cette souillure. Jeanne acheva le nettoyage. Elle sut m'apprendre que l'acte d'amour est beau, qu'il doit être beau, qu'il ne peut s'agir d'amour quand c'est laid.

Donc, toi qui cherches le grand amour, souviens-toi : le « big bang » n'est accordé qu'aux vrais amoureux.

Revois, si tu veux bien, un souvenir de ton enfance : dans la voiture familiale, tu t'es glissé à la place du conducteur. Tu étires vainement tes jambes trop courtes et ta tête trop basse : c'est à peine si tes pieds effleurent les pédales et si ton regard atteint un peu de ciel par dessus le tableau de bord. Tournant le volant, malmenant le levier des vitesses, tu reproduis avec maestria les gestes de papa (ou de maman). Tu fais « Vroum ! Vroumm !... » et « Tuutt ! Tuutt », tu insultes un inconnu qui ne sait pas que la route t'appartient, tu converses avec ton passager : « - 85 de

moyenne sur une nationale des plus tordues : pas mal, non ?... - Pas si vite, chéri(e), regarde le coucher de soleil sur les montagnes bleues. Aaah ! Attention !... » Ainsi se poursuivait ton voyage imaginaire, et tu avais hâte d'être assez grand afin de conduire « pour de vrai ».

Eh bien, tu retrouveras une expérience à peu près analogue si tu tentes de faire l'amour sans amour, à ceci près que tu auras honte, n'étant plus un enfant. Et pour les râles de plaisir, il faudra te contenter du bruitage. Ce sera même moins exaltant qu'un jeu, puisque dénué de sentiments. Ce sera comme avec une prostituée : l'amour physiologique, l'amour sans amour.

C'est pourquoi nous avons souvent été privés de feu d'artifice, quand nous étions déchirés par un profond désaccord. Dans ce cas, chaque fois que nous avons essayé de tricher pour voler la Pomme du Jardin d'Eden, notre fusée n'a pu décoller ; nos corps n'étaient plus que de la chair froide et moite, de la matière sans âme, plutôt répugnante.

A l'inverse, il est arrivé qu'une querelle d'apparence bien réelle ne fût que de pure forme : dans ce cas, le miracle avait lieu et nous savions ainsi que notre amour était en bonne santé.

Le meilleur moment se passa en pleine nature, par un bel après-midi d'été, dans notre montagne, sur un tapis d'herbe à fleurettes vives. Mômmanh avait envoyé ses témoins : les grands arbres, les oiseaux, les animaux cachés, les fleurs, le ruisseau cascadeur dont les diamants lançaient des gerbes d'étincelles, et aussi les sommets enneigés des Alpes d'où il nous sembla qu'un oeil bienveillant nous observait.

4-Les Grandes Manœuvres

Je savais désormais ce que signifie l'expression « l'avoir dans la peau ». Vue de la fenêtre de « Mon Amour », l'opération séduction s'était parfaitement déroulée jusqu'à l'apothéose que nous venions de vivre. Elle tenait son homme : « -Je t'ai attrapé par le bon bout. » me dit-elle.

Aussitôt elle entama, la mâtine, la deuxième phase de son plan. Ne dit-on pas qu' « Il faut battre l'homme quand il est chaud » ? Jeanne entreprit donc de me façonner à sa convenance.

Voyons ! A quel propos eut lieu la première scène ? Après tout, c'est sans importance : ce n'était que la première d'une longue suite de batailles entrecoupée de quelques heureuses trêves. Tant pis si je te les raconte dans le désordre. Mais je te dois encore quelques explications.

Jeanne, pour me séduire, avait utilisé la même stratégie d'amour que les Dom Juan : elle avait menti effrontément. Heureusement ! Heureusement, son but n'était nullement le même que celui des infatigables collectionneurs de féminins trophées, ces voleurs d'amour toujours « en manque ».

Je ne sais s'il existe des femmes Dom Juan, mais en tout cas, ma Jeanne n'en était pas une. Heureusement ! Elle avait menti, certes. Mais quand, offert à moi sans aucune réserve, son corps charnel de fée, tout vibrant d'ondes marines, avait dit : « Oui ! Oui ! », elle ne pouvait pas tricher. Bien sûr, elle nous avait embarqués pour ce

merveilleux voyage en passagers clandestins, mais elle avait l'habitude des achats à crédit et elle était convaincue que nous trouverions plus tard de quoi payer notre passage. Pour cette fois, elle eut raison d'obéir à son impatience car s'il avait fallu attendre que nos désaccords fussent effacés avant d'embarquer, nous serions encore à quai. Ou plutôt, nos chemins se seraient séparés.

Bien, où en étions-nous ?... Après nos épousailles dans les Alpes, sous le regard de Dieu, rien que moins ! - avec comme témoins les sommets enneigés, les torrents impétueux d'eau pure, les grands sapins pensifs, l'herbe si verte et fraîche des alpages, Môммanh incarnée dans la nature sauvage bénissant l'amour de ses enfants, après que nos bouches d'abord, puis nos corps entiers frémissant sous les caresses divines eurent scellé le pacte d'union éternelle, pendant que nos âmes enlacées exultaient, après que nous eûmes remis nos habits parce que c'était la coutume, sans trop savoir ce que nous faisions, alors le temps des révélations amères et du désenchantement put commencer.

La première désillusion me tomba dessus comme une pierre lancée dans ma fenêtre par un voisin ami.

Avec ma fourgonnette, nous étions allés ensemble porter le ravitaillement à un groupe de campeurs. Nous reprîmes la route pour aller, à une quinzaine de kilomètres, reconnaître l'emplacement du prochain camp. C'est le moment que choisit Jeanne pour commencer ce qui fut, pour moi, le début de sa métamorphose :

- Je n'y vais pas.

- Quoi ?

- Je n'y vais pas. Ramène-moi au Centre.

- Mais ? Mais... nous avons promis de faire ce travail ! Et en plus, nous sommes payés pour ça !

- Tu !... as promis. Ce n'est pas mon travail.

- Mais enfin, souviens-toi : tu t'es bien engagée, toi aussi ?

- Mais enfin ? Mais enfin ? Ah ! Elle est bien bonne celle-là ! Es-tu complètement bouché ? Puisque c'est moi qui le dis : je n'ai rien promis. Eh bien ? Trouve au moins le courage d'aller jusqu'au bout. Dis-le tout de suite que je suis une menteuse !

- Ah bon ? J'ai cru ?... Alors, j'ai dû me tromper. Mais si je te ramène d'abord au Centre, je vais faire une trentaine de kilomètres supplémentaires et perdre une bonne heure.

- Tu appelles ça « du temps perdu » ?... Eh bien merci ! Je croyais mériter un minimum de respect. Ton temps si précieux, garde-le donc pour ces sales mômes qui ne savent quelle connerie inventer pour nous emmerder. Ton temps, tu peux le foutre entièrement dans tes masturbations intellectuelles ! Moi, je n'en veux plus !...

Je dégringolai de très haut. Comme il arrive lors d'un choc brutal, sur le coup, je ne sentis pas la douleur. En outre, comme il ne s'agissait pas d'une blessure physique, il m'était possible de ne pas y croire : je n'avais qu'à fermer les yeux un instant, et ma Jeanne allait se matérialiser à nouveau, la jolie fleur de banlieue que j'aimais, la jeune et belle et généreuse camarade ; l'autre, l'infâme sorcière, finirait bien par se dissoudre dans le ciel pur des Alpes.

S'imposa alors l'image de ma mère, celle qui sévissait lors des innombrables scènes de ménage quand, à mes yeux, elle se transformait en une méchante sorcière hargneuse pour tourmenter mon brave homme de père. J'avais juré que jamais je n'épouserais un pareil dragon. Plutôt me faire moine (Un moine rouge, bien sûr).

Non ! Il n'était pas possible que ma Jeanne devînt ce que j'abhorrais. Sa délicieuse bouche si joliment ciselée, sa délicate bouche de miel faite pour les baisers ne pouvait

éructer de pareilles insanités ! Cette sublime porte, laquelle accessoirement était utilisée pour les livraisons alimentaires, cette sublime porte aux tendres lèvres rouges était faite pour libérer les mots doux et les belles paroles, les chants et les rires, les baisers brûlants, mais pas ces choses dégoûtantes. Eh bien, attends : le pire n'en était pas encore sorti !

- Es-tu malade, chérie ? Dans ce cas, je te reconduis tout de suite au Centre et je t'emmène chez le docteur le plus tôt possible.

Ma mère avait été de plus en plus souvent, de plus en plus longuement, de plus en plus gravement malade, jusqu'à en mourir avant l'âge assigné par la nature. Elle était asthmatique. Ne pouvant vaincre complètement cette maladie qui lui ôtait des forces, elle avait choisi de s'y abandonner : ainsi, elle y trouvait un refuge et des armes dans sa lutte contre mon père. Mais ma Jeanne ne pouvait être ainsi. En effet :

- Je ne suis pas malade, abruti !... Et puis cesse de me prendre pour ta mère ! Tu es mou comme une limace, ma parole ! Il te faut trois jours de réflexion avant que tu décides de bouger le petit doigt. Heureusement que je ne suis pas malade car tu me donnerais le temps de mourir avant d'arriver chez le docteur. Mais comment ai-je pu me laisser séduire par un pareil bon à rien ? Il fallait vraiment que j'aie de la m... dans les yeux. Fais demi-tour et ramène-moi au Centre. Tu reprendras tes rêvasseries et ton délire baveux après. Allez ! En route ! Plutôt que de me regarder avec tes yeux de merlan frit.

Bien que je fusse progressiste puisque les communistes et leurs sympathisants se définissaient ainsi, je n'étais pas préparé à supporter la déferlante du putsch féministe. Je l'étais d'autant moins que, dans cette révolution, Jeanne avait au moins dix ans d'avance.

Je me dis : « Elle est intelligente, certes, mais comme toutes les femmes, elle a l'esprit fantasque, capricieux, enclin à suivre n'importe quelle chimère. C'est souvent charmant, c'est aussi la source de bons moments de drôlerie qui agrémentent l'existence ; il se peut même que cela donne, parfois, de bonnes idées : oui, ce fonctionnement fantaisiste de l'esprit conduit la pensée sur des pistes insolites qu'elle n'aurait pu découvrir seule en suivant ses chemins bien balisés, et il arrive que ces voies inusitées soient fécondes. D'accord ! (Avec moi-même.) Mais nous avons assez joué maintenant. Moi, l'homme à l'intelligence sûre, je dois prendre mes responsabilités. »

- Ma chérie, je vois bien que tu as très envie de rentrer au Centre, sans doute parce que tu te sens un peu fatiguée. Mais...

- Tu vois bien ? Tu vois bien ? Comment pourrais-tu savoir ce que je ressens, avec ce qui te sert de cervelle ? D'ailleurs, je t'interdis de chercher à me comprendre. Tu me ramènes tout de suite !

- Ma chérie, je ne te reconnais plus. En tout cas, ça suffit maintenant. Tu dois comprendre que ton petit caprice gênerait beaucoup de gens. Nous n'avons pas le droit de faire cela.

- Mon petit caprice ! Mais tu mérites des claques. Si ta mère t'en avait donné deux fois plus, tu serais sans doute moins con. Pour la dernière fois, fais demi-tour sans chavirer dans le fossé, et ramène-moi.

- Non ! Je...

- Alors, arrête-moi là : je descends.

- Mais tu ne vas quand même pas faire quinze kilomètres à pied ? Je serai revenu au Centre bien avant toi. Voyons...

- Arrête ! Ou je saute en marche !

- Après tout, c'est ton droit. Eh bien, descends ! Vas-y ! Fais ton mauvais caractère... »

Et, à ma grande surprise, elle descendit, claqua la portière et, dans la foulée, sans se retourner, attaqua sa longue marche à une cadence très rapide. Mon étonnement se mua vite en consternation. Quand je levai les yeux, tout en me demandant si j'allais l'appeler, elle avait déjà disparu. Je fis rapidement demi-tour et je m'engageai à sa poursuite. Hélas !... Hélas La route était déserte.

D'ailleurs, si je l'avais vue, qu'aurais-je fait ?... Je crois bien que j'aurais pris sa main pour sentir sa douce chaleur et vérifier que le « courant » passait toujours. -Le courant ? Mais si, voyons ! Tu le connais bien ! C'est le délicieux frémissement qui parcourt la peau quand deux amoureux se touchent. Puis je l'aurais prise dans mes bras et serrée longuement, délicatement ; je l'aurais caressée et embrassée jusqu'à retrouver la paix dans nos deux corps réunis. Ensuite, je l'aurais charroyée tout en douceur jusqu'au Centre, ainsi qu'elle me l'avait demandé avec tant d'insistance.

Quand je tirais la langue, seul et assoiffé dans le désert, elle avait été la source à laquelle je ne croyais plus guère. Elle m'avait désaltéré. Comme elle avait été bonne, cette eau ! Et voilà qu'elle se transformait en un vulgaire tas de cailloux puants et boueux. Tout simplement, ce n'était pas possible. Il fallait que ce fût impossible car je ne pouvais plus m'en passer désormais, de ma source.

Et puis, je te dois cet aveu : ma vanité ne supportait pas que je me fusse trompé aussi lourdement.

Donc, si seulement je l'avais vue, je n'aurais rien dit, réservant pour plus tard la délicate entreprise qui consisterait à la « raisonner » pour que pareille mésaventure n'arrivât plus. Il me paraissait impensable que, dans un amour comme le nôtre, entre deux amants exceptionnels tels

que nous, il pût y avoir des épreuves de force. La raison devait venir à bout de tous nos différends.

Eh oui ! Comme elle l'avait si brutalement dit : j'étais « con ».

Il me fallut bien admettre qu'elle n'était pas sur la route...

Je m'accrochai à l'espoir que je la rattraperais quand je reviendrais, après avoir repéré l'emplacement du prochain camp. J'eus bien du mal à faire correctement mon travail. Enfin, je pus prendre le chemin du retour. Sur le siège du passager, tout près de moi, il y avait un grand vide douloureux. De temps à autre, j'y jetais un oeil, espérant que ce vide était rempli, que le mauvais rêve était fini.

Mais il fallait me ressaisir pour ne pas perdre définitivement mes chances en mettant la fourgonnette dans le fossé. Je roulais lentement, scrutant intensément la route ainsi que les bas-côtés avec le violent espoir d'y découvrir la gracieuse silhouette de ma fée charnelle et de connaître l'apaisement dans ses bras.

Je ne vis personne d'autre qu'un auto-stoppeur : il ne pouvait savoir que sa présence ici en un tel moment était déplacée et il m'injuria copieusement dès que je l'eus dépassé. J'eus une réaction tout à fait inhabituelle chez moi : je baissai ma vitre et m'arrêtai à bonne distance pour lui lancer un torrent d'insultes toutes plus infamantes les unes que les autres. Puis j'embrayai sec, faisant hurler sauvagement mes pneus. Mais cette colère à blanc ne m'apporta aucun soulagement.

Le soleil, en pleine forme, jouait avec des nuages gris-blanc, massifs comme des rocs. L'or, l'argent, le platine de la lumière, et les ombres, ruisselaient sur des pans de montagne, des bois, des alpages, des rochers, et cascadaient jusqu'à la rivière enfouie dans la vallée. Mais le divin

marchand de tapis pouvait bien remballer ses frusques : Jeanne n'y était pas, la nature était morte. D'ailleurs, je ne sais pourquoi je te fais ce tableau puisque j'étais hors d'état de le voir.

Au camp, je garai la fourgonnette n'importe où, sans même fermer la portière, et je furetai partout, discrètement car je ne voulais pas qu'elle me vît et sentît ma détresse. Le coup de hache qui nous amputait chacun de sa moitié, c'est elle qui l'avait donné !...J'espérais aussi constater qu'elle souffrait autant que moi : ainsi, je serais sûr qu'elle m'aimait. Mais je ne voulais pas faire le premier pas et venir, comme un chien battu, balayant le sol de sa queue, m'aplatir aux pieds de ma maîtresse.

Oui, il était évident qu'elle devait faire le premier pas. A condition qu'elle m'aimât encore ? Quelle épreuve ! Mais je ne l'accueillerais pas en triomphateur. Non, je ne lui jetterais pas un regard glacé et je ne lui dirais pas : « Ah te voilà, toi ! Eh bien, les petites pimbêches dans ton genre ne m'intéressent pas. Estime-toi heureuse de ne pas prendre une baffe et va m'attendre sous ta guitoune. Je t'appellerai si je décide de continuer avec toi. Sinon, tu n'auras qu'à te chercher une lopette : c'est tout ce qu'il te faut. » Non, ce temps-là était dépassé et, de toutes façons, je n'aurais pas pris un aussi gros risque. Il suffirait qu'elle fît le premier pas, et je l'accueillerais à bras ouverts. Plus tard, je trouverais d'autres moyens pour asseoir mon autorité naturelle et bienveillante.

A la réflexion, peut-être qu'un quart de pas suffirait...

En attendant, j'avais beau fureter partout, je ne la vis nulle part. Je voulais tant et tant l'apercevoir, ne fût-ce même qu'en ombre chinoise, que je commençai à halluciner : « N'était-ce pas elle, au bout du chemin,

derrière le bâtiment des services ? Où bien là-bas, entre les grandes tentes « Armée Rouge » et « Résistance » ?

La douleur se fit plus violente. Je décidai de faire le premier pas, pour cette fois. Que celui qui n’a jamais aimé me jette la première pierre.

Alors, renonçant à la discrétion, je m’efforçai de rendre ma voix normale pour demander au cuisinier, au directeur, aux moniteurs, -bref !- à tous ceux que je rencontrai : « Tu n’as pas vu Jeanne ? Tu n’as pas vu Jeanne ? Eh ! Vous ne savez pas où est Jeanne ? » Et, à chaque fois la réponse fut : « Non. Non ! Non ! » comme autant de coups de massue sur mon crâne déjà affligé d’une orageuse migraine.

Dans de telles situations, mon « démon » attaque toujours. Il revint en pleine vigueur, celui que je croyais avoir définitivement chassé. Ainsi qu’il le fait toujours en pareil cas, il se présenta comme l’indispensable ami qui apporterait la solution de mon problème. Mes résistances furent balayées. J’étais sur une pente abrupte et glissante, emporté par l’ouragan de ma passion, et mes efforts pour m’agripper aux buissons paraissaient dérisoires. Je m’abandonnai au tourmenteur qui n’allait pas tarder à m’étouffer.

Tu n’as pas oublié l’étrange maladie qui m’avait handicapé au point de me barrer le chemin de l’amour. La théorie que j’ai échafaudée et les applications que j’en ai tirées pour me soigner sont contestables, mais l’espèce de folie dont je souffrais ne l’est pas. Ce n’est plus une théorie, c’est un témoignage.

Eh bien, je vais quand même reprendre les explications que je t’ai données car elles méritent d’être éclaircies et approfondies. Juges-en toi-même.

Supposons que, dans notre enfance, quand notre être se forme au sein de la famille, supposons qu'un grand plaisir ne nous soit jamais refusé, ni même mesuré. Dans notre existence, ce grand plaisir devient vite un élément essentiel, puis indispensable. Impossible de s'en passer. Il éclipse les autres. Notre système nerveux apprend par cœur les circuits qui conduisent à sa réalisation. Nous les parcourons sans cesse pour répéter le plaisir exigé, comme un rat de laboratoire répète indéfiniment les gestes qui lui rapporteront sa gâterie préférée. Nous sommes devenus dépendants, esclaves.

Ces circuits du système nerveux qui conduisent à la satisfaction du plaisir devenu exigence, plus ils sont complexes et plus leur impression est profonde dans notre mémoire, plus il sera difficile de les éviter. L'espoir de guérir reculera d'autant.

Un grand plaisir qui n'est jamais refusé à l'enfant gâté crée une dépendance à vie, un cancer de l'existence. Combien d'adultes sont ainsi handicapés par la faute de leurs parents ?

Supposons que, plus tard, pour satisfaire cette maudite exigence, nous croyions découvrir un moyen inespéré, celui-ci va se transformer en une passion dévorante, une drogue dure occupant la première place dans notre existence, quand ce n'est pas tout l'espace. Ce démon devient alors notre consolation empoisonnée : la réponse obligée à tout stress de quelque importance. Même si on l'a victorieusement combattu, il reste tapi dans un repli de l'âme et il accourt dès que nous envahit une grande angoisse, comme les charlatans qui extorquent ainsi leurs derniers sous aux désespérés.

Pour ne prendre qu'un exemple, l'exigence en question peut être celle du bien-être physique. Pour y

parvenir, il existe un grand choix de moyens : la boulimie, l'abus du sport, une drogue quelconque... Généralement, on se fixera sur un seul.

Mais revenons à l'enfant gâté et à moi, moi, moi.

Pour moi, l'exigence d'enfant gâté, c'était de vouloir être maître de tout, et la drogue supposée amener ce plaisir était la tentative inlassablement répétée de tout comprendre. Voilà donc ce démon que j'avais cru mort et qui m'habitait de nouveau, maître des lieux.

Pour commencer, il fit appel à la pédagogie.

Oui, j'avais étudié la pédagogie à l'Ecole Normale. Je n'y avais pas compris grand chose, mais je m'étais laissé inculquer une conviction qui sévit toujours : convenablement développée, cette science appliquée devait faire des miracles ; il n'y aurait plus d'échec scolaire, et tous les délinquants ainsi que les déviants seraient ramenés sur la voie de la raison.

C'était un peu comme si j'avais cru que la médecine pourrait guérir toutes les maladies et rendre l'homme immortel. De temps à autre, un pédagogue, parfois autoproclamé, croit avoir trouvé les formules magiques du bon enseignement : du coup, il tente de fonder une chapelle dont il est la grand prêtre. Après quoi, gare aux mécréants !... De cette croyance en une pédagogie suprême, il s'ensuit que l'opinion publique tend à tenir les enseignants médiocres pour responsables de tout échec scolaire. De la même façon, les Juifs et les lépreux du Moyen-Âge furent accusés d'apporter la peste : puisque Dieu était bon, il ne pouvait envoyer ce fléau sans raison, il fallait donc trouver des pêcheurs responsables et on les trouvait.

Mais revenons à mon « Malin », le vampire de l'esprit. Ma naïve croyance en Sainte Pédagogie n'était que le

masque derrière lequel il avançait. Il fit son œuvre. Sous son emprise, j'exigeai de comprendre parfaitement cette Jeanne que je venais de rencontrer, afin de pouvoir la ramener à la raison. Et moi, je ne tardai pas à perdre le peu de raison qui me restait.

Le processus suivait son cours. Je recommençai à bafouiller comme un homme ivre, à trébucher, à faire n'importe quoi n'importe comment,... à m'enfoncer dans la débilité.

Tu sais que l'incarnation de Mômmanh dans mon être avait pris une forme dévoyée : elle exigeait que je fusse Dieu grâce à une parfaite intelligence de toute chose. C'est impossible, bien sûr, et je le savais. Donc, quand mon démon, cet avatar raté de Mômmanh, était aux commandes, aucune réponse au stress ne lui semblait digne de confiance et il ne pouvait ordonner que des actions hésitantes, voire contradictoires. En outre, cet état de vulnérabilité engendrait des bourrasques de panique.

Alors, s'il me fallait parler, je bredouillais, s'il s'agissait d'écrire, je tremblais, si je devais marcher, je trébuchais, et ainsi de suite.

Comme la chèvre de Monsieur Seguin, je me battis, mais au petit matin, le combat était encore loin d'être achevé. Je voulais absolument gagner, pour avoir une chance de sauver notre amour et retrouver le chemin d'éternité parmi les immortelles étoiles. Jeanne était de retour au Centre, mais je réussis à l'éviter toute la journée : je ne voulais surtout pas qu'elle me vît dans cet état !

Hélas ! Elle vint me retrouver, le soir, alors que j'étais encore en crise. Mon démon abrutisseur n'était pas du genre bien élevé qui se retire quand il se sent indiscret. J'eus beau le refouler de toutes mes forces, il resta et il continua à me démolir. J'ouvris la bouche comme un poisson hors de

l’eau, mais je crois bien qu’aucun son n’en sortit. Jeanne vint vers moi, inexorablement, tendre, souriante, et disant : « Eh bien, mon Michel, qu’est-ce qui t’arrive ? » Bafouillant, bredouillant, bégayant même un peu, je réussis à extirper de ma bouche une bouillie de mots dont voici une traduction approximative :

- Je ne me sens pas bien. Je te verrai demain, quand ça ira mieux. Demain !... Je t’en prie !... Je t’expliquerai.

-N’aie pas peur, chéri. Je suis là. Tout va bien aller, maintenant.

- Je n’ai pas peur de toi, Jeanne. C’est cette sale maladie qui me reprend. Demain ! Nous nous verrons demain ! Nous prendrons le petit déjeuner ensemble. Et tu viendras avec moi faire les courses. Tu peux ?

- Pas demain. Tout de suite. Tu n’es pas malade, Michel. J’ai confiance en toi, et je t’aime. Allons ! Courage !

- Oh ! J’en ai, du courage. Mais c’est parfois très dur. Ah ! Si tu savais !

- Je sais, chéri. Enfin, je vais bientôt savoir car tu vas tout me raconter. Je suis là, et tu y arriveras ! Allez ! Viens dans mes bras.

Puisque tu es bien élevé, cher ami, tu sais qu’il te faut nous laisser maintenant : même les écrivains ont droit à l’intimité.

Ainsi s’acheva notre première dispute. J’appréciai avec beaucoup de joie le fait d’être aimé malgré le mal étrange qui me handicapait trop souvent : cela me soulageait d’un énorme poids. Je jurai de guérir définitivement. Je sentais mes forces décuplées par l’amour et le « Malin » restait tapi, prudemment, à la frontière de ma conscience, attendant son heure.

Soigné, consolé, encouragé, aimé dans le sein de ma tendre infirmière, je m’abandonnai au bonheur.

Ainsi voit-on de solides et redoutables gaillards s'abîmer dans le giron de leur dulcinée et redevenir de tout petits enfants sans défense. La nature humaine est bien étonnante : ne trouvez-vous pas ? Eh bien, il y avait encore plus étrange : pendant ces heures de ma détresse, les oiseaux s'étaient tus et la nature avait pris le deuil.

Eh oui ! Crois-moi si tu le peux.

Maintenant que j'avais retrouvé « Mon Amour », les oiseaux se remirent à chanter. A nouveau, l'eau fraîche et cristalline du torrent cascadait et bondissait parmi les rochers. La montagne était en joie et son haleine exhalait des parfums très subtils et toniques. Quel peintre au grand cœur, quel génie de la nature peignait à longueur de journée ces paysages qui nous disaient : « Ne cherchez plus le paradis : c'est ici. » La divine symphonie orchestrée par Môммanh nous accueillait à nouveau et, encore une fois, nous sentions nos cœurs battre à l'unisson du sien.

Bien loin les chefs de service tyranniques, les collègues jaloux qui te font des croche-pieds, loin les formulaires en quatre exemplaires, la voie hiérarchique et le règlement intérieur, bien loin le bruit des marteaux-piqueurs, les embouteillages, les traites à payer, la grippe, les maux de dents, sans compter la faim dans le monde et les menaces de guerre...

Alors, je n'allais pas chercher la petite bête ! Donc, je ne demandai pas d'explications à Jeanne au sujet de notre dispute. En outre, puisque j'étais provisoirement en panne, j'aurais été bien incapable de lui donner les conseils dont elle avait sûrement besoin.

Cependant, je savais que ces jours de bonheur n'étaient qu'une trêve. Il me faudrait bientôt quitter le Jardin d'Eden pour reprendre l'aventure humaine ; de même il me faudrait quitter le giron de ma bien-aimée pour redevenir

chef de famille, car je restais convaincu qu'il m'appartenait de tenir les rênes du ménage. Je viendrais à bout de mon handicap psychique et j'utiliserais la pédagogie pour amener Jeanne à suivre la bonne voie, celle que j'aurais tracée après avoir entendu ses avis.

Tu comprends que je ne pouvais envisager d'agir autrement. Selon mes convictions d'alors, dont les racines s'étaient développées pendant des siècles et des siècles, c'eût été une grande lâcheté que d'obéir à ma bien-aimée. Non seulement j'y aurais perdu ma liberté, mais j'aurais mis notre amour en perdition. Je ne pouvais laisser à Jeanne les rênes de notre ménage, pas plus que le pilote d'un avion ne peut abandonner les commandes de l'appareil à son hôtesse de l'air préférée.

Ainsi avions-nous recommencé à tisser le bonheur par dessus l'égratignure. J'espérais que nous allions rester quelques semaines de plus sur notre nuage si douillet. J'y comptais d'autant plus que nos vraies vacances approchaient et que nous devions les passer ensemble en Autriche. Tu me trouves bien naïf ? Eh oui Un atterrissage brutal se préparait.

Vint le jour où nos adolescents braillards, une larme à l'oeil pour certains, reprirent le chemin de Paris, accompagnés de leurs moniteurs. Quand, avec les autres camarades du personnel, nous eûmes plié les tentes et rangé tout le matériel dans l'unique bâtiment du camp, nous fîmes nos adieux à tous, amis ou non, et nous montâmes dans notre citrouille transformée en carrosse automobile. Il nous restait une quinzaine de jours pour découvrir des pays nouveaux, et nous ne voulions pas en perdre une bouchée.

Que se passa-t-il ensuite ?

Ma foi, bien que je considère maintenant cette période avec un long recul, je ne saurais toujours pas le dire, tant mes souvenirs sont confus. Je n'y comprenais rien !

Cela commença ainsi.

Les sièges de la vieille Deudeuch étant crasseux et même troués par l'usure, je les avais enveloppés avec des plaids aux couleurs vives, dignes de ma princesse. Or Jeanne avait ôté un de ces cache-misère pour s'en couvrir les épaules. De plus, elle avait les cheveux défaits et elle s'était vêtue sans soin, ce qui lui donnait l'air d'une romanichelle négligée. Une telle métamorphose aurait suffi pour m'empêcher de voir le paysage, mais il y avait plus : en un tournemain, la fée déchue avait répandu toutes ses affaires et une partie des miennes n'importe où dans la voiture et elle avait déjà saupoudré le tout de quelques papiers, spectacle déprimant relevé par une peau de banane toute neuve.

« - Chérie, pourquoi est-ce que tu ne ranges pas tes affaires. C'est moche, ce bazar. Et puis, pourquoi t'es-tu déguisée ainsi ? On dirait une vieille sorcière mal réveillée qui vient de quitter sa paillasse. Je te préfère quand tu es jolie. Hein, chérie ? »

Elle passa le reste de la journée sans desserrer les dents. Et quand elle consentit enfin à parler, ce fut pour m'envoyer une bordée d'injures. Je passai une première nuit blanche. Avant son réveil, n'ayant rien trouvé de mieux, j'avais décidé de temporiser. D'ailleurs, Jeanne se fit belle, à nouveau, et aimante. Mais le désordre s'était aggravé : elle fut donc la reine du souk.

Cette première trêve fut bien courte. Apparemment, ma capitulation provisoire n'avait servi à rien. Les contrariétés, les querelles, les fâcheries devaient se succéder à une cadence de plus en plus rapide. Donc, ne sois pas

étonné si je ne te parle pas de l'Autriche : je n'en vis pas grand-chose.

La plupart du temps, j'étais bien trop occupé à chercher notre amour qui ne cessait de filer entre nos mains pour disparaître dans des endroits inaccessibles. Il me fallait, pour avoir une chance de le retrouver, accomplir des acrobaties dont certaines me paraissaient contre nature, c'est-à-dire qu'elles contrariaient plusieurs de mes convictions que ni moi, ni personne n'avait jamais remarquées, et encore moins contestées, tant elles semblaient à l'évidence faire partie des lois de la nature, tout comme respirer, s'alimenter, se moucher, refuser les insultes, m'exprimer librement... Ainsi, non seulement il m'aurait fallu accepter que partout nos affaires fussent étalées dans un désordre permanent, mais également que mes opinions fussent écrabouillées par le mépris et la mauvaise foi, que notre itinéraire longuement préparé par mes soins fût brutalement changé pour suivre une « jolie petite route en vert sur la carte», que la moitié de nos économies disparût en une seule nuit dans un hôtel de luxe, et que sais-je encore ?... Les insupportables contrariétés se succédaient, générant d'interminables querelles au cours desquelles nous nous blessions de plus en plus profondément.

Quelle peut être la douleur de deux frères siamois qui ne peuvent plus se supporter !...

Concéder une, puis deux, puis trois, puis une quantité illimitée de renoncements à d'importants morceaux de moi-même, aller parfois jusqu'à trahir mes devoirs, tel était le prix à payer pour avoir une chance de rattraper notre amour en fugue. Et quand par bonheur nous l'avions retrouvé, vite nous refermions la porte de notre intimité, aussi hermétique que la coquille d'un œuf.

Hélas ! Bien vite, nous recommencions à nous entre-déchirer dans notre coquille vide.

L'amour, même celui dès crapules, se nourrit souvent de substances belles et bonnes : le nôtre aurait dû se régaler, croître et se fortifier car l'Autriche lui offrait de délicieux repas. Au lieu de cela, malade, il refusait les aliments et il s'étiolait de jour en jour. Nous n'aurions pas dû choisir un décor aussi somptueux pour cet épisode de notre vie. C'était du gâchis. Nous aurions dû aller autre part pour nous entre-déchirer : un champ de betteraves, ou même un terrain vague garni de détritus auraient fait l'affaire. D'ailleurs, ce voyage raté, nous allons bientôt le refaire.

Heureusement, il plut beaucoup pendant notre périple : cela nous ôte une petite part de responsabilité.

En fait, je n'y comprenais rien. Alors, tu ne dois pas attendre que j'allume ta lanterne ! Je n'ai rien d'autre à te proposer que de faire toi-même ce à quoi je fus contraint pendant cette période vaseuse : patauger obstinément dans le brouillard, tiré par l'espoir qu'avec la lumière viendraient aussi les remèdes pour guérir mes douloureux maux.

Je n'y comprenais rien : ma Jeanne s'était métamorphosée en une autre que, bien souvent, je haïssais. Mais, par moments, elle redevenait la délicieuse fée avec laquelle je voulais m'embarquer pour l'éternité. Nous nous aimions alors. Cependant, ces congés au Jardin d'Eden nous étaient accordés avec une parcimonie croissante.

Tant pis. L'important n'était pas que le miracle se fît de plus en plus rare, mais qu'il se produisît encore. C'était un signe : puisque l'amour réussissait parfois à prendre le dessus, c'est qu'il était toujours vivant.

J'ai bien dit « Miracle » et je maintiens, surtout si tu trouves que j'exagère. Dans l'acte d'amour, quand les chairs se sont reconnues puis accordées, au moment où s'opère la

fusion des corps dans une étincelante gerbe de feu, c’est là que le miracle a lieu.

Tu connais la mère de la vie, Mômmanh qui veille et palpite tout au long de l’espace et du temps infinis, aussi bien parmi les milliards de milliards d’étoiles que dans le moindre grain de pollen ou la plus banale molécule d’eau ? Tu connais notre infatigable Mômmanh, celle qui toujours veille, qui jamais ne s’assoupit, celle qui veut voir le crapaud, la biche et le lotus vivre éternellement ? Eh bien, quand elle perçoit ce duo d’amour sincère, elle reconnaît le puissant géniteur de vie et d’existence qu’elle aime tant. Alors, parmi les ondes de bonheur qu’elle a ressenties aux grands moments de sa conquête de l’existence, elle choisit les meilleures et elle nous les envoie : la naissance des étoiles, l’éclosion de la vie, son épanouissement dans l’océan...

C’est cela l’extase, le « Miracle ».

Tu ne me crois pas ? Essaye, et tu sauras... Quoi ?... Je te l’ai déjà dit ?... C’est vrai, mais ça vaut bien quelques répétitions.

Donc, quand une fois encore, le « Grand Voyage » nous avait été accordé, j’y voyais le signe que notre amour allait une fois de plus s’échapper du cauchemar : nous n’avions pas « baisé », nous avions « fait l’amour ».

Pourtant, les moments d’extase auraient bien pu n’être que des faux. Eh oui ! La Jeanne qui m’avait séduit aurait pu n’être qu’un habile escroc. Dans le personnage de bonne fée rouge que j’aimais, peut-être n’y avait-il de vrai que la beauté, la jeunesse et le sexe féminin ? Et aussi l’amour qu’elle me portait, puisqu’au moment de la réunion de nos corps elle ne pouvait pas tricher.

J’aurais pu me poser cette question : « La vraie Jeanne, n’est-ce pas tout simplement la femme, amoureuse certes,

mais pour moi haïssable, qui empoisonne mon existence ? » Mais je ne me la posais pas. Du moins, pas encore : il en fallait davantage pour que je perdisse la foi.

Supposez qu'un homme, ayant consacré toute sa vie à gagner une place de choix au paradis, arrive au dernier instant de sa dernière heure, cloué sur son lit de mort, et que l'ultime éclair de sa conscience lui révèle cette horreur : il n'y a ni enfer ni paradis !... Pour son âme et son corps personnels, tout est fini... Est-ce qu'il va, dans un spasme suprême, vomir tout ce à quoi il a consacré l'essentiel de sa vie ?

Il est probable que non

Je connus une situation comparable, à ceci près que moi, j'avais encore le temps de corriger mon erreur et de réorienter ma vie ce qui, malgré tout, atténuait nettement le caractère impérieux du désir. J'étais accroché si fort à mon amour de rêve, à ma fée des cimes, que la réalité de la nouvelle Jeanne n'arrivait pas à s'imposer.

De plus, je nourrissais une exquise naïveté, celle dont je t'ai parlé tout au début, naïveté qui renforçait mon aveuglement. Puisqu'une belle fille était une fée, un être parfait, elle ne pouvait être ni sotte, ni fourbe, ni méchante, ni malade. Pas même mortelle.

Heureusement, à son habitude, Jeanne ne put s'empêcher d'exagérer.

Sur sa demande, j'avais amoureusement et longuement préparé l'itinéraire de notre voyage : elle le jeta à la poubelle et nous balada au gré de sa fantaisie, « libres, dit-elle, et non plus enchaînés comme des cons à un programme stupide. »

Au cours de cette errance, il lui arriva une fois de disparaître tout un après-midi, sans prévenir. Au camping où je faisais les cent pas sous la pluie, elle reparut le soir en

compagnie d’un beau jeune homme qui nous invitait à dîner. Pendant tout le repas, elle l’enveloppa d’un doux regard, ensuite elle ne retira pas sa main quand il la pressa longuement dans les siennes, enfin, elle dit accepter de le raccompagner pendant que j’irais l’attendre sous la tente mais, voyant ma mine, elle y renonça.

Je ne pus fermer l’œil de toute la nuit, alors qu’elle dormit paisiblement, blottie contre moi. La chaleur et les ondes émanant de son corps auraient dû m’apprendre qu’elle m’aimait toujours, mais je ne savais pas encore traduire ce langage. Le lendemain, quand je lui eus dit ce qui me tourmentait, elle m’accusa d’être un jaloux pervers. La scène dura toute la journée et pourtant, au soir, l’amour me tenait encore enchaîné.

Alors Jeanne se mit à me traiter comme si j’avais été son chien bâtard et elle un maître sadique. D’accord, elle ne me donnait pas de coups de bâton sur la truffe : elle faisait pire. A journées entières, je devais la suivre comme si elle m’avait tenu en laisse, et j’ignorais tout de notre emploi du temps, à supposer qu’il y en eût un. Si j’osais demander à quoi j’allais être utilisé, elle me rabrouait furieusement : « Pauvre pedzouille, te voilà bien loin de ton trou, hein ! Tu as la trouille et ça te rassure de marcher dans les clous, minable ! Eh bien moi, je suis libre ! Tu n’as qu’à me suivre, tant que je te supporte encore. Allez ! Réveille-toi et avance. Et puis ferme ta bouche, sinon tu vas avaler des mouches. »

Les épisodes s’enchaînaient à un rythme abrutissant, tous plus pénibles les uns que les autres.

- Jeanne, le réservoir est à sec. Je dois aller faire le plein.

- Pauvre abruti ! Si, au lieu de te masturber les méninges, tu cherchais à être un tout petit peu efficace, le plein serait fait. Tu vas encore tomber en panne sèche au

milieu d’une forêt déserte, malin comme tu es. Mais qu’est-ce qui m’a pris de m’embarquer avec un pareil abruti ?

Un soir où elle s’était couchée sans m’avertir, à son habitude, je trouvais la tente verrouillée de l’intérieur. J’osai l’appeler et lui demander bien poliment de m’ouvrir : « Ah ! Te voilà ! Et tu me réveilles gentiment alors que je rêvais de Gérard Philippe. A la place de mon beau chevalier, c’est ta tête de cauchemar qui vient me harceler une fois de plus. Eh bien non ! C’est ma nuit de repos. Va dormir dans ta belle auto, mon gars... »

Ce fut pour moi une nuit blanche de plus. Je l’employai à déchirer la corde qui m’attachait encore à Jeanne. Au début s’imposait le plus souvent l’image de la douce fée qui m’avait pris dans ses bras et offert son corps de lumière. Sur cette vision vers laquelle je tendais les bras en soupirant s’inscrivait l’autre image, celle de la virago qui venait de me jeter dehors.

Comme je n’y comprenais rien, mon démon que vous connaissez ne manqua pas de venir me proposer gentiment ses services, mais je lui écrabouillai la gueule d’un coup de talon. Quand mon existence est en danger immédiat, ma chère Môммanh mobilise des forces insoupçonnées pour le renvoyer dans sa niche.

Peu à peu, je devins capable de me dire : « La vraie Jeanne, c’est cette mégère cent fois pire que ta mère. Oublie l’autre. Puisque tu as pu allumer l’amour d’une belle fille, tu en trouveras bien une autre. Il y en a au moins deux milliards sur la terre et toi seul, tu ne rencontrerais pas celle que tu cherches ?... Allons donc !... Plutôt dix fois qu’une !... Surtout, ouvre bien les yeux afin de ne pas la rater. Et tâche de bien lire dans son regard si l’appel de l’océan s’y trouve. »

Les sièges usés de la Deudeuch alliés à l'humidité d'une nuit de pluie m'avaient brisé le corps et les os. Au petit matin, j'eus peine à me déplier. Il pleuvait toujours. Je compris d'une nouvelle façon l'expression « ne pas se sentir bien » : mes sens percevaient l'environnement avec une acuité inhabituelle, me semblait-il, mais les messages qu'ils m'envoyaient avaient un goût étrange, comme si un corps autre que le mien les eût convoyés. « Je ne sentais plus bien » mon propre corps : il aurait été sage de me reposer un peu avant de reprendre la route. Je collai mon oreille à la tente et j'écoutai : Jeanne dormait paisiblement. Quelle que fût ma rancœur, je me gardai de réveiller le dragon. Puisque je ne souffrais plus depuis que ma décision était prise, je jugeai inutile de provoquer une nouvelle colère.

J'eus la chance de trouver une auberge déjà ouverte dont la douce chaleur associée à un copieux petit déjeuner ragaillardit mon corps. J'allai chercher Jeanne. Quand nous fûmes attablés, je lui dis.

- Comment se fait-il que tu aies si bien dormi ? Nos disputes ne te font pas souffrir.

- Je ne suis pas comme toi, un masochiste qui se torture les méninges. Je suis libre, moi. Si tu m'empoisonnes la vie, je peux à tout moment reprendre ma liberté. Je ne serais jamais attachée...

- J'ai cru que tu m'aimais.

- Pendant quelque temps, oui. Mais en ce moment, que m'apportes-tu à aimer ? Rien ! Ce n'est jamais gagné, tu sais : il faut me mériter et tu en es de plus en plus loin.

- Encore plus loin que tu crois.

- Ah bon ?...

- Je te quitte.

- Oh là ! Là ! En voilà un grand garçon ! Eh bien... c'est gentil de me prévenir quand même. Tu me ramènes chez moi ? Ou bien je rentre à pied ?

- Je t’emmène à Paris. Nous partons.

Elle avala son petit-déjeuner et sortit rapidement. Je ne vis même pas qu’elle était pâle, ô combien ! Elle consacra un temps exagérément long à sa toilette et je ne devinai pas qu’elle avait besoin d’être seule pour pleurer. Ensuite, elle se mit à ranger toutes les affaires avec frénésie, ce qu’elle ne faisait pratiquement jamais. Donc, je ne fus même pas surpris qu’elle eût fait ce travail en dépit du bon sens, mêlant le sec et le mouillé, le sale et le propre, ses affaires et les miennes. Trois fois, elle refit les bagages, toujours avec la même fougue qui ressemblait à de la rage.

Je me sentais comme un prisonnier tout juste débarrassé de ses entraves. Il me fallait réapprendre à circuler librement. Je ne haïssais plus Jeanne, car il faut aimer pour haïr. Alors dis-moi, comment diable aurai-je pu prendre conscience de la souffrance qu’elle dissimulait si farouchement ?

C’est beaucoup plus tard que je compris. Au camp de vacances de Montchauvin, la rouge fée de banlieue m’avait servi tout ce qui pouvait me rendre amoureux fou ; peu lui importait que ce fût du vrai ou du toc. Ensuite, quand elle m’avait cru bien attaché, elle avait entrepris le dressage : il fallait que je me soumette entièrement à ses volontés. Mais, conformément à son caractère, ma fée désormais démaquillée n’avait pas fait les choses à moitié : à grands coups de seaux d’eau glacée, elle avait fait un dressage suffisamment excessif pour dessaouler n’importe quel homme ivre d’amour.

Ainsi, puisque Jeanne, emportée par son trop grand élan s’était elle-même rendue repoussante, elle avait presque étouffé mon amour et je n’eus pas trop de peine à lui dire adieu dès notre arrivée. Pourtant, elle était subitement redevenue charmante. Je craignis de me laisser à nouveau

prendre à ses filets. Je n’allai pas rendre visite à sa famille, ni à sa glorieuse et prolétaire cité rouge de banlieue : Vieuvy-sur-Seine.

Après l’avoir déposée, elle et ses bagages, à la porte de son immeuble, je repris ma route. Il me vint en tête ces vers idiots :

« Parisien,
Tête de chien,
Parigot,
Tête de veau. »

Ils me plurent. Je me mis à les déclamer à tue-tête. Cela me fit du bien.

En dépit d’une forte tempête qui déversait des seaux d’eau sur mon pare-brise et me laissait tout juste, de temps à autre, deviner la route, je conduisis Nouvelle Deudeuch jusque chez moi, au cœur de mon bocage natal, au pays des Chouans.

5-Le Mariage.

Comment fit-elle pour obtenir deux semaines de congés ? Je crois bien qu'elle se fit opérer. Il me semble que c'était une sorte de mode à l'époque, chez les jeunes femmes bien informées : pour éviter tout risque d'appendicite qui eût pu contrarier une grossesse, elles se faisaient enlever l'appendice. Toujours est-il qu'elle arriva chez moi, sans crier gare, par un beau soir du mois d'octobre.

Instituteur, je « faisais l'école » à la campagne, dans un gros bourg du doux bocage de l'Ouest : Landory. J'avais loué une petite maison à la lisière des champs, près d'un petit bois dominant un vallon charmeur, riche de gras pâturages, de lourdes terres fertiles, de gaîté, de senteurs et de fruits. Sa chevelure d'arbres commençait tout juste à flamboyer des rousseurs de l'automne.

Enfoui dans cette campagne prospère, caché sous son fouillis de verdure, je nourrissais souvent l'illusion que les méchants ne viendraient pas me chercher là. Sur cette planète qui me semblait tantôt trop vaste, tantôt trop petite, Landory était mon intime refuge. Mais j'avais aussi le souvenir que cet abri avait été éventré pendant les carnages de la dernière Guerre Mondiale. Donc, si j'étais bien ici, chez moi, je songeais qu'il me fallait partir, pour plusieurs raisons, la plus urgente étant celle-ci : le destin de ce petit monde que j'aimais tant se jouait ailleurs, et je voulais « voir ».

J’appelle « champ d’existence active » celui dans lequel nous pouvons agir. Eh bien, tu peux constater que le champ de notre existence active est devenu mondial. Môммanh ne demande-t-elle pas que nous cherchions à sortir le meilleur de cette grande pagaille planétaire ?

Elle nous prie même d’aller voir au-delà.

Car nous sommes comme les Amérindiens avant l’An 1492 de notre temps occidental, avant l’arrivée de Christophe Colomb et les conquêtes qui s’ensuivirent. Ils ignoraient ce que les lointains inaccessibles de leurs océans pouvaient bien leur cacher. Des dieux ? Des hommes ? Des monstres ? Eh bien, comme eux, nous ignorons ce qui se cache dans les lointains inaccessibles de notre univers.

Et s’il contenait la même surprise que pour les Amérindiens : tout ce qu’il faut pour nous anéantir ?

Ma journée d’enseignement terminée, je rentrais à la maison. J’avais « fait l’école » trois heures le matin et trois heures l’après-midi ; pendant les récréations, j’avais déambulé de long en large sur toute la cour, tout en bavardant avec mes collègues ; j’avais assuré la surveillance de la cantine, le midi, en échange de mon repas ; j’avais gardé mes grands une heure de plus, à l’étude du soir, pour parfaire leur préparation aux examens en leur faisant ingurgiter un problème et une dictée supplémentaires ; j’avais enfin préparé mon tableau pour le lendemain, ainsi que mes leçons. Ah ! J’allais oublier de corriger les cahiers. C’était une journée ordinaire qui s’achevait bien et je commençais à savourer les deux ou trois heures de liberté qui étaient devant moi.

J’avais la classe des grands, et naturellement, c’étaient tous des garçons. La mixité dans les écoles était encore exceptionnelle : donc, les filles étaient dans une autre école. Voilà pourquoi tous mes élèves étaient des garçons. Les

habitants du bourg qui pouvaient se prendre pour des notables, les tout petits « bourgeois », envoyaient leurs enfants étudier à la ville, au petit-lycée, puis au lycée. Et voilà pourquoi presque tous mes élèves étaient des paysans. Ils étaient âgés de onze à quinze ans. Quelques-uns préparaient l'examen d'entrée en classe de sixième, d'autres le fameux « Certificat », le Certificat d'Etudes Primaires, la preuve que ces enfants du peuple avaient bien acquis l'« instruction » suffisante pour cette époque. En effet, l'initiation des jeunes paysans était marquée par deux épreuves : le « Certificat », et le conseil de révision, épreuves républicaines qu'il fallait réussir pour être vraiment un homme.

Le « Certificat » était le couronnement des études primaires. Il se passait à l'âge de quatorze ans, fin de la scolarité obligatoire, et celui qui l'obtenait n'était pas peu fier: « Ah ! Bon Diou ! ». Pour la circonstance, ils avaient droit à l'eau-de-vie, un breuvage d'« Homme », et il y avait quelques débordements.

Le Conseil de Révision était un examen de bonne santé physique et mentale pour lequel il fallait se présenter nu devant Monsieur le Maire et plusieurs « Messieurs ». Les « Messieurs » étant des gens qui en toutes circonstances parlaient un français correct et qui, tous les jours, portaient des chaussures, un costume, une cravate, qui étaient « intelligents », c'est-à-dire cultivés et en conséquence destinés au fonctions dirigeantes. Si le jeune paysan, le conscrit passait avec succès devant le conseil de révision, il était déclaré « Bon pour le service armé », c'est-à-dire qu'il connaîtrait bientôt l'honneur de faire son service militaire obligatoire dans l'armée française. « Bon pour le service armé, Nom de Dieu » : par cette déclaration qu'ils déclamaient fièrement à qui voulait l'entendre, les heureux élus se sentaient enfin des hommes à part entière ; ils étaient

alors tenus de fêter, en compagnie des « conscrites », et d'arroser copieusement, à plusieurs reprises, l'heureux événement.

Mais l'Histoire n'allait plus au trot : elle avait déjà pris le galop. Elle reléguait rapidement dans le folklore et les musées ce mode de vie qui avait pétri ma jeunesse. Petit paysan ordinaire, j'avais connu l'école en sabots, les voyages en carriole, la salle commune de la petite ferme avec ses deux grands lits, sa vaste cheminée et son sol en terre battue, éclairée par une lampe à pétrole, l'eau que nous allions tirer au puits, la volaille qui picorait et s'ébrouait dans la cour et sur la petite route empierrée... Et maintenant, tu vois où nous en sommes ! La rapidité et la nature des changements qui ont figuré au menu de ces années d'après-guerre (39-45) sont telles que je suis en état d'indigestion permanente. Moins vite, s'il vous plaît ! Mais, comme dit la chanson :

« Ce n'est pas toi qui mène le train, C'est le train qui t'emmène »...

Pourtant, à propos des changements, je faisais partie de ceux qui en voulaient, et en quantité ! Quand tu connaîtras le sens originel de l'expression « A tout bout de champ », tu sauras quelle sorte de monde je voulais.

Pendant que le paysan se plaignait « à tout bout de champ », l'ouvrier faisait la même chose « à longueur de chaîne » : cette dernière expression que je viens d'imaginer est l'équivalent de la première. Tu sais comme on a plaint l'ouvrier qui, tout au long de la journée, de la semaine, de l'année, et de la vie même parfois, dans sa bruyante usine, restait rivé à la chaîne de fabrication ou de montage, le corps et la pensée totalement absorbés à répéter indéfiniment les deux ou trois gestes précis pour lesquels il n'existait pas encore de robots.

Eh oui ! L'homme, cet enfant chéri de Mômmanh, si doué, et qui ne connaît pas encore la limite de ses capacités, contraint à n'être plus qu'une pièce vivante de la mécanique chaîne d'usine : c'était la dernière en date de ses espérances brisées et toutes ces promesses de vies fécondes une fois de plus jetées en pâture aux requins du business.

L'ouvrier s'évadait de cet esclavage à la fin de chaque semaine, pendant les deux précieuses journées du week-end ; il s'en échappait encore à l'occasion des nombreux jours fériés, parfois allongés par des ponts ; il connaissait enfin l'évasion totale au cours des riches semaines des congés payés. La condition des paysans, à la même époque, moins connue, était pire.

La plupart du temps, le paysan était occupé à travailler un champ, méthodiquement, bande par bande, ses gros sabots alourdis de terre collée, progressant péniblement d'un bout à l'autre de la parcelle, revenant de la même façon, et ceci jusqu'à ce que toute la surface eût été entièrement œuvrée, ainsi que faisait le laboureur avançant pesamment, sillon après sillon. A cet ennui s'ajoutait l'effort physique, parfois douloureux, qui faisait le corps de plus en plus lourd. Arrivé au bout du champ, le paysan était vivement tenté de s'arrêter pour « boire un coup », ou se reposer tout simplement, ou encore rentrer à la maison en se disant : « Je continuerai demain, vu qu'aujourd'hui je ne suis pas en forme. » D'où l'expression : « A tout bout d'champ » : il ne fallait pas « boire à tout bout d'champ », ni baguenauder, ni encore moins faire la sieste ou aller voir sa belle à tout bout d'champ !

Et c'est pourquoi, bien que les villes soient de plus en plus éloignées de la campagne, on y entend néanmoins des réflexions du genre : « Cesse de me demander l'heure à tout bout d'champ ! », « Il ne faut pas klaxonner à tout bout

d’champ ! » et même, avec une grande profondeur, « On ne peut pas faire l’amour à tout bout d’champ ».

Eh bien, pour moi, cette expression a gardé toute la force de ses origines. Quand je l’entends, elle attire toujours en pleine lumière, vers l’œil de ma conscience, des souvenirs vivaces et pénibles de ma jeunesse paysanne. Oui, je le vois encore ce maudit champ et son bout toujours recommencé jusqu’au désespoir. Après avoir ahané pendant une heure pour sarcler et butter un rang de pommes de terre, j’atteignais enfin le bout du champ ; la seule perspective était d’ahaner tout au long d’un autre rang, et ainsi de suite jusqu’à la fin de la journée, puis jusqu’à la fin de la semaine, et de recommencer pour tous les autres lourds travaux manuels tels que l’épandage de fumier, le binage, le fauchage... jusqu’à la fin de l’année, jusqu’à l’achèvement de la vie.

Et sais-tu que ce n’était pas la seule peine du paysan ? Il ne suffisait pas que lui fût ôtée la moindre chance réelle de commencer l’étonnant voyage vers les infinis de l’espace et du temps, de commencer à tisser son existence dans un manteau d’étoiles recouvrant des millions de printemps ; il ne suffisait pas qu’il fût cloué au sol, condamné, pour sa vie entière, à n’avoir d’autre horizon que le bout de son champ : il fallait aussi qu’il souffrît dans ses chairs et que son corps endolori fût défiguré, sali, usé précocement par ce travail trop dur. Comparé à ses arrières petits-enfants, les jeunes de notre époque, le paysan de ce temps-là était de petite taille, car son esclavage ne lui avait pas laissé le temps de grandir, et il était voué à une mort précoce, usé par un travail épuisant. Si tu ne perçois pas vraiment ce que j’ai voulu dire, prends une bonne bêche de chez nous, solide, bien lourde, et consacre une petite journée à retourner la terre d’un jardin : bien avant la tombée de la nuit, mon message sera inscrit dans tes chairs.

Un tableau de Millet te dira ce que j'éprouve. C'est un paysan appuyé sur sa houe. Il soulage ainsi son dos douloureux, cassé par l'effort. C'est un paysan costaud accablé par le labeur, écrasé sous l'immensité du ciel qu'il n'a pas loisir de contempler, un ciel fait pour d'autres.

L'Eglise interdisait le travail du dimanche, sauf dans les cas de nécessité où il fallait demander la permission à Monsieur le Curé. C'était le Jour du Seigneur et aussi le seul jour de repos de la semaine. Eh bien, sais-tu comment il était employé ? Il fallait se laver -Oui !-, dans un chaudron d'eau chaude, pour aller à la messe ; il fallait aussi traire les vaches, nettoyer l'étable et l'écurie, donner à manger plusieurs fois dans la journée à tous les animaux : vaches, veaux, bœufs, chevaux, cochons, poules, lapins..., ce qui ne dispensait nullement de préparer les repas pour les êtres humains. Devine combien il restait de temps libre pour élargir son horizon ?

C'est pourquoi, en atteignant le bout de notre champ de pommes de terre ou de betteraves, il m'était maintes fois arrivé d'avoir une bouffée de désespoir. C'est pourquoi l'école avait pris tant d'importance pour moi, depuis ce jour de mon enfance où j'y étais entré par curiosité : Madame Dorisse, la maîtresse des petits, m'avait gentiment invité à regarder dans sa lanterne magique. C'était une sorte de boîte dans laquelle on regardait par un trou. On y voyait des photos qui pour moi étaient merveilleuses : des montagnes, des fleuves, des Noirs, des villes, des Chinois..., un aperçu du vaste monde, inaccessible depuis la prison que constituait mon village. Après quoi, madame Dorisse avait bourré ma poche de biscuits et m'avait renvoyé chez moi car j'étais trop jeune.

Devine ce qu'il y avait dans ma tête.

De l’école, j’attendais ma libération et, comme je n’étais pas totalement égoïste, celle de mes petits camarades paysans. Je détestais l’esclavage des champs, je refusais cette pseudo existence de taupe ou de fourmi. Je voulais voir de mes propres yeux le vaste monde, et ne plus me contenter des récits qu’on nous en faisait. Je voulais goûter de ma propre bouche ses saveurs étonnantes : leur seule évocation ne me donnait pas satisfaction. Je voulais contribuer au développement des machines et du savoir-faire, progrès déjà bien engagés qui apporteraient aux paysans du bien-être et des loisirs. Et même si je devais, de mes propres yeux, découvrir que l’univers ne tournait pas comme il faut, j’avais bien l’intention de contribuer à rectifier son fonctionnement.

En fin de compte, j’attendais de l’école qu’elle m’arrachât à l’esclavage des champs, quelle m’emmenât dans le vaste monde goûter les plaisirs nouveaux entrevus dans les livres, et enfin qu’elle me rendît maître de mon existence. D’ailleurs, l’expression « être maître de » faisait partie de notre langage paysan, et quand je disais à mon père :

- J’suis ben libre de faire c’que j’ veux, quand mêm’ !

- Mon petit gars, t’es tout juste maît’ de ta soupe quand elle est mangée. » me répondait-il.

Cet immense appel de la liberté qui, pour moi, se faisait entendre à l’école et m’incitait à étudier, j’étais loin de penser qu’il me conduirait si loin, sur des chemins parfois difficiles et dangereux. Pour autant, je n’ai jamais renoncé : quand je crois avoir la permission de me reposer longuement, il ne tarde pas à me lancer des coups d’aiguillon qui me remettent en selle. Mais la connaissance rend-elle vraiment libre ? Qu’en penses-tu ?

En quoi la connaissance est-elle libératrice ? En quoi l'ignorance est-elle une prison ?

J'ai posé la question à Mômmanh. Comme bien souvent, sa réponse était confuse. Je crois qu'elle a voulu dire ceci.

- La connaissance, c'est la liberté qui n'a plus les yeux bandés. Voyons, je t'ai créé pour que tu sois ma conscience, mon regard clair sur l'univers. Voudrais-tu me priver de cette conscience ?

-Bien sûr que non.

– Sans cette connaissance du monde que je te prie de m'apporter, mon appétit d'existence ne peut trouver les voies pour se réaliser. Il n'est donc pas libre de faire ce qu'il veut. Les chaînes et les prisons ne sont pas nos seules entraves : l'ignorance aussi.

Quelle tordue, cette Mômmanh ! En tout cas, je partage au moins ce point commun avec Rimbaud : une impérieuse envie de voir le monde.

C'est pourquoi mon retour à la terre natale, fût-ce en qualité d'instituteur, n'était que provisoire. Je préparais un nouvel envol, à la découverte du monde. Je consacrai une bonne partie de mes loisirs à me documenter sur les possibilités de carrière outre-mer. Il me faudrait peut-être partir seul, sans épouse ? « Eh bien, tant pis ! » Puisque j'avais enfin réussi à séduire une belle, j'espérais bien, où que passe mon chemin, en trouver une autre dont le comportement ne serait pas totalement déroutant. Est-ce que je rêvai de vahinés ? Il me semble bien que oui. Heureusement, « Mon Amour » n'avait pas renoncé à sa proie : je n'eus donc pas l'occasion de poursuivre jusqu'à l'amère désillusion ce mirage d'une belle vierge exotique baisant, après les avoir lavés, mes augustes pieds de grand sachem blanc.

En attendant, n’ayant pas le moindre soupçon du nouveau tour que le destin allait me jouer, je rentrais paisiblement chez moi, par un somptueux soir d’automne, tout en songeant que les champignons se faisaient rares mais que le temps des châtaignes était presque là. L’air était vif : il y aurait de la rosée le lendemain matin, peut-être même du brouillard. Derrière le petit bois au feuillage roussissant, le soleil était en train de se coucher. Il embrasait le ciel d’un immense feu d’artifice, d’une orgie de couleurs qui me remuaient. Qui était le généreux chef d’orchestre ? Et où ? Quel qu’il fût, mille fois merci !

Est-ce pour cette raison qu’il y eut une apparition sur le seuil de ma maison ? Oui, je sais : tu n’es nullement surpris, puisque tu le savais avant mon arrivée. Mais pour moi, ce fut beaucoup plus qu’une surprise et je fus bien près, ce soir-là, de croire à nouveau au surnaturel.

Elle était assise sur le seuil de granit de ma maison, indifférente à la fraîcheur de l’air, bien qu’elle fût frileuse. En fait, je m’aperçus bientôt qu’elle grelottait, et je sais maintenant pourquoi elle s’exposa ainsi à la fraîcheur du soir : c’était « pour mieux se faire réchauffer, mon enfant ! »

Dieu ! Qu’elle était belle !

Ne t’inquiète pas si, tout matérialiste athée que je sois devenu, je m’adresse quand même à Dieu. Rassure-toi, il n’y a là nul signe de folie. Quand la beauté m’est donnée subitement, comblant d’un seul coup mes désirs au-delà de toute espérance, que je m’écrie : « Oui ! partout je te suivrai. Je n’oublierai jamais. », quand c’est tellement fort que je tomberais à genoux si la crainte du ridicule ne me retenait, si ce n’est Dieu, qui donc veux-tu que je prenne à témoin ?... Môммanh ? Peut-être. Mais les vieilles habitudes ont la vie dure. Et je ne peux employer un langage que moi seul comprends.

« Quoi ?... Bon, d’accord ! Je continue mon « histoire. »

Elle m’embrassa amoureusement, comme si la déchirure n’avait jamais eu lieu. D’un seul coup, je fus reconquis. Non, je ne sentis pas comme un filet qui retombait sur moi et paralysait mes mouvements : au contraire, j’éprouvais une sensation de grande liberté, de délivrance même. Je la réchauffai de mon corps, puis j’allumai une flambée dans la cheminée et nous fêtâmes en amants nos retrouvailles.

Bien que nous eussions soigneusement respecté le rituel amoureux que nous avait appris notre jeune expérience, nous ne pûmes connaître, ce soir-là, la communion extatique des corps et des âmes. Un peu déçus, et vaguement inquiets, nous parvînmes quand même à nous endormir. Plus tard, nous découvrîmes qu’un tel demi-échec suivait presque toujours une séparation un peu prolongée : il fallait que nos deux êtres se redécouvrent, s’apprécient de nouveau, se réajustent l’un à l’autre pour que nos corps entrent à leur tour en harmonie et que leur vienne l’inspiration d’un beau concert d’amour.

Après la querelle vient la réconciliation. C’est alors, m’a dit un ami, que l’on trouve le plus grand plaisir à faire l’amour.

Il faudrait donc provoquer des querelles pour connaître le meilleur de l’amour ? Cela reviendrait à se cogner la tête contre les murs « parce que ça fait tellement de bien quand on s’arrête ». Mais, en ce qui nous concerne, vous avez pu constater qu’il n’est nullement besoin de provoquer d’artificiels conflits. Profitons donc de cette chance. Et pour toi, il existe une technique moins douloureuse que tu sauras bien découvrir. Vaut-il mieux fêter l’armistice de 1918 ou les premiers pas sur la lune ?

Mais l’issue d’une querelle d’amoureux peut avoir un deuxième aspect positif. Quand elle se résout heureusement, quand donc elle met fin à une faiblesse de leur amour, elle est un pas de plus en avant.

Si la paix durement conquise est véritable, si nous faisons l’amour à ce moment-là, si nous savons bien comment le faire et, enfin, si nous sommes assez généreux pour le bien faire, alors nos chairs confondues devraient chanter un air nouveau, une musique exquise que nous n’avons encore jamais connue. Et c’est un fameux cadeau.

Veux-tu un exemple ? Voilà.

Ma Jeanne bien-aimée annonce : « Si,-je dis bien « si »-, si un jour il s’avère que nos enfants ont de meilleures chances de réussir leurs études à l’école catholique, je les envoie chez les curés sans hésiter. Entre la démagogie fumeuse des laïcards attardés et la réussite de mes enfants, mon choix est tout fait. »

C’est parti, une fois de plus. Il s’ensuit une longue période de discussions qui, trop souvent, conduisent à de violentes disputes. Elles se terminent parfois sur des ruptures dont on ne sait jamais si elles seront définitives et ça fait mal.

Enfin arrive le jour de la réconciliation.

Cette fois, c’est une véritable avancée. Chacun de nous s’est montré capable d’améliorer son point de vue pour en faire quelque chose de plus raisonnable, c’est-à-dire une meilleure perception de la réalité pour nous bâtir une meilleure existence.

L’idéal laïque est une priorité car, sans lui, nos enfants ainsi que l’humanité future seront en péril : telle est la nouvelle conviction de ma chérie. La réussite scolaire est une autre priorité et la gabegie qui règne dans certaines

écoles ne permet pas d'y parvenir : voilà l'opinion nouvelle que je dois à cette crise. Nous sommes enfin d'accord.

Un baiser appuyé scelle la paix retrouvée. Elle paraît solide, cette paix, car c'est bon, bon... Il nous vient l'impérieux désir d'aller plus loin dans cette voie.

Tout en nous caressant, nous causons.

- Si, dans leur école, la proportion de zonards devient telle qu'il n'est plus possible de suivre intégralement les cours, que faisons-nous ?

-Nous cherchons une autre école laïque en bonne santé, celle-là, et pas trop loin de chez nous. Nous trouverons bien un moyen d'y inscrire nos enfants.

-Oui, mais si on nous refuse de les inscrire sous prétexte que nous n'habitons pas dans le secteur de cette école ?

-Nous trouverons sûrement un moyen. D'autres y arrivent bien... »

La conversation se poursuit paisiblement accompagnée de caresses de plus en plus fougueuses. Bientôt je me tais pour goûter attentivement le plaisir, surtout celui que je donne car c'est lui qui guide mes caresses : par ici, ça ne fait rien ; par là, c'est chaud ; et par là, je brûle ! je brûle !... Oh là, là !...

Nous nous retrouvons nus au lit.

Maintenant que nos âmes sont de nouveau accordées, nos corps se parlent. En tâtonnant, ils trouvent les meilleurs points de communication pour réaliser leur fusion. Ces contacts sont chauds, doux, sources d'ondes qui vont s'écoulant comme un ruisseau, comme un fleuve, comme la mer. Electriques ? Je n'en sais trop rien. Exquises ces ondes, en tout cas. Bien meilleures que la tarte aux pommes de ma grand-mère. Je comprends maintenant l'expression « Je l'ai dans la peau. »

Jeanne aussi est à l'écoute de mon plaisir. Elle ajuste ses caresses en conséquence et met en émoi des parties de mon corps que je ne savais pas si... si... tellement ?...

- Erogènes, me dis-tu.

- Peut-être, mais c'est un mot qui ne parle pas. Disons que ce sont les portes du paradis. Oui, mon ami, que désires-tu savoir d'autre ?

- Est-il vraiment nécessaire que chacun des deux partenaires recherche le plaisir de l'autre ? Est-ce que ça ne pourrait pas être chacun son tour, par exemple ?

Faire l'amour peut être comparé à un voyage dans l'espace. Par des caresses, les deux amants amènent la fusion de leurs deux êtres, ce qui provoque une concentration d'énergie. Quand cette concentration est suffisante, il suffit de stimuler les deux détonateurs de façon à ce qu'ils explosent en même temps, provoquant la mise à feu de la fusée et son décollage. Ces explosions s'appellent des orgasmes. Le vagin, la vulve, le clitoris et le pénis, bien sûr, peuvent faire office de détonateurs.

Je vais maintenant essayer de répondre à ta question.

On peut, en effet, aimer un égoïste. Et si c'est à charge de revanche, ce sera d'autant moins difficile. Il faudra pourtant que cet égoïste, quand il sentira monter l'explosion de plaisir, soit capable de hisser l'altruiste dans son habitacle, sinon, il explosera tout seul et sa fusée restera au sol. Il faudra que, chez son amant altruiste, il trouve l'endroit très sensible d'où partira l'explosion et qu'il sache le caresser comme il faut.

Donc, pas de grand voyage en compagnie d'un égoïste intégral : Môммanh n'accorde l'ultime récompense qu'aux amants capables, pour s'enrichir, d'aller puiser ailleurs que dans l'ego. Par ce moyen, elle nous pousse à élargir vers l'altruisme.

Bravo, Mômmanh.

Et maintenant, retournons voir l'amour en actes.

Nous sommes allongés sur le lit, nus, enlacés. Nos chairs se caressent fougueusement. Nous sommes couchés sur le côté, moi derrière elle. Cette position offre plusieurs avantages. Elle met en contact la majeure partie de notre corps : nos chairs brûlantes, électrisées, échangent de savoureux messages. Maintenant je sais pourquoi les fesses des femmes ondulent et nous invitent à les suivre : elles ont quelque chose à offrir. A leur contact, je ressens une douce chaleur qui n'est pas celle du radiateur et des échanges d'électricité exquise ont lieu qu'Electricité de France » alias EDF ne peut me vendre.

Cette électricité non commerciale accompagnée d'une chaleur exquise est pour moi le langage du corps, la parole vraie. Soit une dispute, une de plus, qui se conclut par : « Sale connard, je ne veux plus te voir. Fallait-il que j'aie de la m.... dans les yeux quand je t'ai aimé ! Tu n'es pas seulement un cheffaillon, tu es aussi un bon à rien ». Quand une querelle s'achève ainsi aux portes du désespoir, c'est au lit que je saurai si oui ou non je dois prendre au sérieux les paroles éructées par la bouche.

Si les fesses de Jeanne sont aussi froides que le reste de son corps et si le courant est coupé, alors oui, l'affaire est grave. Mais si les fesses diffusent leur douce chaleur en même temps que les ondes électriques me chatouillent délicieusement, si les fesses disent « OUI , OUI », alors, tout va bien. Il est des paroles que la bouche de Jeanne n'est pas autorisée à prononcer, le plus souvent parce qu'elle doit sauver la face, afficher son indépendance et donc sa force. Heureusement, quand la bouche doit se taire, les fesses ont encore la parole. Les autres surfaces de peau dites « érogènes » sont au diapason. Mais, pour contribuer à

sauver la face, pour passer de l'enfer au paradis, ce sont les mots chaleureux des fesses que je préfère.

Oui, elles jouent un rôle important dans la fusion des corps et des âmes enamourées. Cette grande surface de peau douce offre un contact exquis au ventre et aux cuisses de l'amant. Par des caresses brûlantes, il échange des ondes de plaisir avec le corps de la bien-aimée. Il écoute les réponses de ce corps qui parfois s'exhalent en cris et soupirs. Il répond de son mieux dans la même langue, mais surtout en appuyant ses caresses là où la demande se fait pressante.

Ces caresses au niveau des fesses, tout autour du « beau cul » ne sont peut-être après tout qu'une survivance inscrite dans les gênes humains de l'accouplement « bestial ». Il se faisait bien par derrière, chez nos lointains ancêtres animaux ! Peut-être aussi qu'une aussi grande surface de peau favorise la production d'une grande quantité d'électricité laquelle va fondre ensemble les deux êtres. A ce propos, les scientifiques au lit avec leur belle se munissent ils d'appareils de mesure adéquats, voltmètres, ampèremètres et autres ? Si oui, quels sont les résultats ?

Quoi qu'il en soit, la conversation avec les fesses de Jeanne est une étape quasi indispensable à l'acte d'amour charnel. Il conduit nos deux corps au désir exalté d'aller plus loin, plus haut, mieux, beaucoup mieux.

Dans cette position, je peux aussi palper à pleines mains les seins de ma bien-aimée, lui baiser la bouche au prix de quelques contorsions, caresser avec le mien son sexe entr'ouvert.

La fusion de nos corps est amorcée. Je pénètre tendrement ma Jeanne chérie, la belle en qui je veux me perdre et renaître, la bonne fée qui est enfin d'accord avec moi. Son accueil est si doux, si chaud, si frémissant que je crains de ne pouvoir attendre le signal du départ.

En langage technique, cela se nomme éjaculation précoce. Comment éviter ce minable ratage ?

Maintenant, je sais comment. Je mets en pratique une technique pour combattre les addictions, les désirs tellement impérieux qu'ils frisent l'exigence et font de nous leur esclave, comme des drogues. Pour commencer, je bande ma volonté. Ensuite, à ces drogues, je leur trouve un substitut inoffensif. Enfin, je concentre mon attention sur une action positive laquelle doit me procurer une grande satisfaction.

Ainsi, face au désir d'éjaculer, je suppose que mon impatience témoigne d'une exigence : celle de libérer ma semence. Il suffit donc que j'aie la force d'y renoncer. Alors je dis : « Non mon gars, tu ne pars pas tout seul. » Pour que ce ne soit pas trop héroïque, je me dis que je pourrai toujours, en cas de nécessité, évacuer mon sperme « à la main », plus tard bien sûr. Mais l'impérieux désir d'éjaculation ne se laisse pas oublier si aisément. Il me faut un autre allié. Sur les décombres de cette exigence contrariée, je dois vite installer un désir sain. Facile : je n'ai qu'à me concentrer sur les appels de la bien-aimée en me disant : « Qu'elle jouisse ! Oh oui, qu'elle monte au ciel ! » Ainsi libéré, je peux continuer d'accompagner Jeanne dans son plaisir, jusqu'au moment où elle sera prête à décoller. Avec mon sexe, avec les mains, avec le corps entier, je cherche les caresses qui déclenchent en elle des vagues de plaisir et nous inondent tous les deux d'une chaleur exquise.

Le moment espéré finit par venir. Dieu merci, j'ai pu l'attendre.

Nous explosons tous les deux, longuement, encore et encore. Nos corps sont entraînés dans un tourbillon d'étreintes folles qui nous emmènent loin, loin...

Deux sont devenus un. Ce deux en un est apaisé, serein, heureux. Oserai-je dire qu'il s'étend aux dimensions

de l’univers ? Ce serait d’une prétention littéralement sans bornes. Eh bien, je le dis quand même, car c’est cela que je ressens.

Le temps est aboli. Invulnérables, nous voguons tous les deux en Un..., tous les deux en un moment d’éternité triomphante.

Ce grand voyage réussi, depuis le remodelage des âmes jusqu’à la fusion des corps, de toute ma vie, je n’ai connu rien de meilleur. Mais il ne pouvait nous être accordé ce soir-là. Il fallait d’abord nous décrasser longuement de la vilaine querelle qui nous avait séparés.

Eh oui ! L’amour n’est pas un jeu, car il est impossible de tricher. Admire, une fois de plus, la sagesse de Môммanh. Vieux maître aveugle, elle veut bien nous guider en tâtonnant vers le bonheur et l’extase, pour peu que notre esprit suffisant accepte le minimum requis d’humilité, mais il serait vain de vouloir lui escroquer le plaisir d’amour... Celui-là, elle l’accorde uniquement à ceux qui l’ont gagné..

-Quoi ? Que dis-tu ?

-Comment ? Penser à voler le plaisir d’amour, c’est vraiment une drôle d’idée. Mais pour quoi faire ?

-Mon pauvre ami, c’est pourtant bien simple : on se servirait de l’acte d’amour charnel comme d’une drogue. »

On connecterait les organes sexuels complémentaires, comme on branche un appareil électrique, les fiches mâles emboîtées dans les fiches femelles, et alors on connaîtrait la suprême jouissance. On pourrait le faire, par exemple, après avoir, en état d’ébriété, écrasé quelques vélos et leurs conducteurs ; on pourrait le faire après avoir perdu son emploi par fainéantise, ou encore après avoir vendu sa maison pour payer les dettes de jeu ; on pourrait le faire pour oublier, et laisser la vie s’en aller par les plaies

ouvertes. Ce que font les amants dans l'intimité ne serait alors, dans le meilleur des cas, pas meilleur que le plaisir vendu dans les hôtels de passe des rues chaudes. Alors, à la façon dont les toxicomanes préfèrent le plaisir artificiel au plaisir gagné de haute lutte, les drogués du sexe hanteraient nos rues.

Non ! Ce qui se vend dans les bordels est tout autre chose

Comme je te l'ai dit, - et tant pis si je radote ! - l'amour éclate quand deux êtres de sexes complémentaires enrichissent mutuellement leurs existences à tel point qu'ils ont envie de les fusionner. Ceux-là seulement recevront la suprême récompense car, au long des temps obscurs, Mômmanh a su que c'était bon pour son furieux appétit d'existence : celui qui se dépasse pour gagner l'amour, fût-ce celui d'une crapule, fait au moins un pas dans cette direction. Alors, à celui qui triche, Mômmanh qui le connaît bien ne va pas lui donner l'extase. Au mieux, il éprouvera un plaisir amer mêlé aux regrets de ce qu'il a perdu en trichant.

Ainsi donc, les ondes qu'irradient les corps des amants au moment de l'orgasme, et qui nous transportent sans astronef ni parachute à travers les étoiles, ces ondes sans pareilles sont les cris de joie que garde en réserve pour nous Notre Mère du Fond des Ages : Mômmanh en personne. A l'un, elle demande :

-Alors, as-tu enfin trouvé la mère de tes enfants ?

Et lui répond sincèrement

- Oui, Mômmanh.

A l'autre, elle dit :

- Et toi, ma jolie, as-tu enfin rencontré le père de tes enfants ?

Alors, comme éclate en écho un « Oui ! » triomphant, Mômmanh ouvre tout grand son cœur d'étoiles et de fougères.

- Peu m'importe à quelles sortes d'enfants vous allez consacrer votre vie : des bambins pleins de promesses, un élevage de chevaux, la lutte contre les maladies, la restauration des corps affamés et des âmes fatiguées, la créations des beautés qui nous entraînent vers des lendemains heureux, la tapisserie, la crémerie, la broderie, la triperie,... peu m'importe ! Pourvu que vous les ayez choisis ensemble et que, les aimant, il vous reste assez de cœur pour vous aimer aussi. Venez, mes enfants, que je vous embrasse.

Alors, un vertigineux baiser clôt l'entretien.

Donc, cette nuit-là, nous n'avions pas été des amants heureux. La frustration nous éveilla tôt le lendemain : au petit jour. Nos corps enlacés étaient plutôt froids alors qu'ils auraient dû s'échauffer mutuellement. Comme l'air était frais, j'allumai le feu dans la cheminée. Pendant ce temps, Jeanne fit du café. Je sortis une grosse miche de pain paysan, des tranches de jambon fumé et des pommes de Reinette, petites et d'aspect plutôt minable mais qui piquaient au vif notre bouche et la forçaient d'apprécier. Il y avait aussi le lait bien crémeux de la ferme voisine, et du beurre salé. Jeanne s'étant invitée par surprise, je n'avais pas pu acheter ses aliments préférés qui font fuir la graisse bien avant qu'elle n'étouffe la beauté. Elle s'accorda donc le plaisir exceptionnel de dévorer le même petit-déjeuner que moi. La bonne humeur s'installa.

Vous connaissez les extraordinaires colles de notre époque, potions magiques qui ramènent à la vie les porcelaines brisées, qui nous rendent intacts les objets cassés, plus solides aux endroits encollés qu'ils n'étaient avant : un amour pouvait-il se réparer de la sorte ? Je ne le

croyais pas. Je questionnai Jeanne au sujet de notre rupture et elle me répondit.

- Quelle rupture ?

- Tu n'as quand même pas oublié toutes ces scènes douloureuses, interminables et sans issue, depuis notre départ en Autriche. Et la décision que nous avons dû prendre de nous séparer ?

- Je ne sais pas de quoi tu veux parler. Est-ce vraiment important ? Tu m'aimes ? Voilà tout ce qui compte. Dis ! Tu m'aimes ?

- Si je t'aime ? Oh là là !...

- Alors, pourquoi est-ce que tu ne le dis pas ?

- Parce que je préfère le prouver.

- L'un n'empêche pas l'autre. Je te le dis bien, moi ! Michel, je t'aime pour la vie.

- Je t'aime, Jeanne ! Et je t'aimerai toujours ! Quoi qu'il arrive.

- Ouille ! Ouille ! Ouille !... Ce n'est pas souvent, mais quand ça te prend, tu y vas drôlement fort ! »

Et naturellement, nos deux corps se rencontrèrent, chacun retrouvant auprès de l'autre la place qu'il avait toujours cherchée. Sa place ! Puisque nos corps sont de la matière provisoirement vivante, une savante combinaison d'atomes et de molécules, je commençai à me poser la question suivante : lorsque des atomes d'hydrogène et ceux d'oxygène se précipitent dans les bras l'un de l'autre pour former de l'eau, avec une telle violence qu'on entend un grand « boum ! », est-ce qu'ils éprouvent un bonheur semblable au nôtre ? » Eh oui ! Ma folie, ma folle exigence de tout comprendre était capable de gâcher les meilleurs moments. Je m'arc-boutai pour la repousser ; dans le même temps, Jeanne m'entraînait résolument sur les voies de la félicité. Elle était revenue, elle avait toujours été là, ma sorcière bien-aimée.

Mille fois plus sûr que les paroles sorties de sa bouche, son délicieux corps de fée, tout entier, disait : « Je t'aime ! Ah ! Je t'aime tant ! » Des pensées fulgurantes me traversaient : « - Pour qu'elle ne cesse de m'aimer ainsi, j'irais jusqu'à marcher à quatre pattes et aboyer comme un chien. - Eh là ! N'as-tu pas honte ? Si, comme c'est déjà arrivé, tu dois mutiler ta dignité pour nourrir l'espoir d'être aimé, envoie la belle au diable et sans tergiverser. Il en existe des milliers d'autres. -Mais enfin, maudit rabat-joie, réalise : depuis son arrivée, elle ne t'a pas insulté une seule fois ! C'est peut-être la Jeanne des balades dans les Alpes qui est revenue pour toujours. Elle a chassé l'autre, la virago des vacances en Autriche, comme on chasse un cauchemar après un réveil douloureux. » Il me vint une violente envie de croire que cette dernière pensée exprimait la vérité : aussi, sans voir quelle allure de conte de fées elle avait, je la tins pour vraie.

Du coup fut oublié, très aisément, le début d'inquiétude qu'avait suscité en moi la curieuse amnésie de ma promise exquise. Son corps avait un goût de châtaignes et il évoquait l'opéra qui se joue dans le ciel d'automne.

Alors, nous nous aimâmes.

Etait-ce bien raisonnable ?

L'incident qui suivit nos nouvelles épousailles aurait dû me mettre la puce à l'oreille, mais il passa presque inaperçu.

Je me préparai pour aller au travail. Alors, la virago, celle que j'avais connue en Autriche, pointa de nouveau son méchant museau.

- Où vas-tu chéri ?

- Travailler.

- Eh bien voilà ! Tu n'as pas perdu de temps pour reprendre tes vieilles pantoufles crasseuses ! Maintenant que

tu as bien baisé, tu me laisses tomber comme une vieille chaussette ! Quel beau salaud tu fais !

- Mais chérie, voyons ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Je n'ai pas « baisé » : nous avons fait l'amour ! Et c'était merveilleux. Alors, pourquoi est-ce que tu gâches tout maintenant ? C'est comme si nous avions construit une belle maison pour nous deux, et que tu la saccages avant même que nous l'ayons habitée.

- Arrête chéri. Ce n'est pas la peine de te fatiguer. Je ne sais pas ce qui m'a pris tout d'un coup. Peut-être la peur d'être enceinte. Oublie tout cela, veux-tu ?

Et l'énorme incongruité fut effacée par un savoureux baiser.

Je laissai Jeanne à la maison, tout occupée à prendre possession des lieux, et j'allai retrouver mes petits camarades paysans, pour une journée d'école.

Les enfants, alignés devant l'entrée de la classe, me montraient leurs mains tendues, une face puis l'autre : je pouvais ainsi constater qu'elles étaient bien lavées. Je les sentais dévorés par la curiosité, mais ils se tenaient silencieux et disciplinés et aucun n'aurait osé me poser la moindre des questions qui leur brûlaient les lèvres.

A cette époque, les paysans voyaient l'instituteur comme un personnage supérieur, un « Monsieur » descendu de son carrosse pour venir parmi eux au milieu des bouses de vaches et tenter de les instruire, sinon eux pour qui c'était trop tard, du moins leurs enfants. Bien que la Révolution Française fût passée par là depuis belle lurette, semant à travers toutes les campagnes la conviction que tous les hommes sont par nature, à peu de choses près, égaux, malgré ce louable effort poursuivi depuis deux siècles, la plupart des paysans restaient, eux, convaincus d'être par

nature des hommes inférieurs auxquels la tombola de l'hérédité avait malheureusement donné peu d'intelligence.

Cette idée tenait à une interprétation erronée d'un fait : s'ils n'avaient pas « bien appris à l'école », c'était forcément, selon eux, parce qu'ils n'étaient pas « doués ». Suivant cette logique, ceux qui s'étaient montrés capables d'étudier dans les collèges et les lycées de la ville, ceux dont on disait avec respect qu'ils étaient allés aux « Grandes Ecoles », ceux-là étaient « intelligents ». Et les paysans croyaient que la plupart de leurs enfants n'avaient pas reçu ce don de l'intelligence puisque, malgré tous leurs efforts conjugués à ceux du maître et aux remontrances des parents, ils n'apprenaient pas grand chose.

Mais ce savoir pratique, authentifié par le fameux Certificat d'Etudes Primaires, ils y tenaient car il contribuait beaucoup à l'amélioration de leur vie. De plus, l'école primaire était aussi une tombola d'où sortait, de temps à autre, le gros lot : un enfant exceptionnel, doué pour les études. On s'arrangeait alors pour le « Pousser » dans les « grandes écoles ». Tel avait été mon cas.

Donc, l'instituteur était censé avoir une intelligence supérieure. Il dispensait la précieuse instruction primaire » que les paysans appréciaient beaucoup et, ce faisant, il pouvait de temps à autre, comme un pêcheur heureux tire parfois de l'eau un brochet de légende, éveiller un bel esprit de grande classe, un Léonard de Vinci qui sommeillait, caché derrière les haies touffues, au bout d'un chemin boueux. Je suppose que toutes ces raisons avaient contribué à l'établissement de la précieuse règle : on devait absolument respecter le « maître d'école'? Heureux temps pour les enseignants... Mais ceci est une autre histoire.

A mes petits frères paysans, mes élèves, j'avais très envie de leur accorder ce plaisir qui ne m'aurait rien coûté :

annoncer que Jeanne était ma fiancée venue de Paris spécialement pour nous voir, moi et les Landoriens, avant notre mariage imminent. Mais, depuis un bon moment, mon ange gardien » tirait par la manche ma conscience aveuglée. Je l'écoutai enfin car il est souvent de bon conseil.

Mais je ne t'ai pas encore présenté mon ange gardien. Inutile de m'envier car, toi aussi, tu en as un. Le mien s'appelle Dionysos.

Quand je suis éveillé, mon esprit est très occupé à contrôler tout ce que je suis en train de faire ; en même temps, il doit surveiller l'environnement. Il lui arrive des informations importantes qu'il n'a pas le temps de traiter : alors, il les stocke. La nuit, quand je dors, il se les « repasse » puis il consulte Môммanh, tout en faisant bien attention à ne pas me réveiller. Il demande à Môммanh de classer les informations en trois catégories : bonnes, mauvaises, sans intérêt. Enfin, en utilisant le langage des rêves, il inscrit dans ma mémoire les leçons importantes tirées de ma journée, celles qui pourront me faire du bien. C'est ce processus que j'appelle « Mon Ange Gardien ».

Si mon ange gardien a décelé un danger planant sur ma tête, il me réveillera le plus souvent au moyen d'un cauchemar.

C'est souvent au réveil que Dionysos s'adresse à moi, mais il peut aussi le faire plus tard. C'était le cas ce jour-1à. Il m'appelait avec insistance, comme une agaçante sonnerie de réveil.

- Alors ? Tu vois bien qu'il ne faut pas me déranger maintenant ! Mais que me veux-tu, à la fin ?

- Tu vas faire une grosse bêtise. D'ailleurs, tu l'as déjà bien commencée. Ce n'est pas le moment de leur parler de la fille qui a dormi chez toi. Surtout pas !...

- Ah ! Et pourquoi donc ? - Parce que vous n'êtes pas mariés, tête de linotte !

- Elle est bien bonne, celle-là ! Te fiches-tu de moi ? Oh pardon quelle andouille je fais !

- Ah ! Tu vois : la vanité te fais perdre la tête.

- Oui, Dionysos, tu as le droit de faire le malin. Sans toi, j'allais me fourrer dans de beaux draps. Peut-être même que j'y aurais perdu ma Jeanne. Mais non : en nous mettant tous ces ennuis sur le dos, j'aurais bien vu si elle tient solidement à moi.

- Pour le savoir, tu n'as nullement besoin de la mettre à l'épreuve : la vie continuera de s'en charger gratuitement. En tout cas, ne va pas provoquer un lynchage en prolongeant cette situation impraticable.

- Encore une fois, tu as raison. Merci de m'avoir averti. Je te revaudrai cela.

- Je me demande bien comment ! En attendant, tu ferais bien de débuter la classe : tes élèves commencent à s'agiter. »

Dionysos, donc, venait de me rappeler que, selon les circonstances, Landory était tantôt une oasis de chaleur humaine où il faisait bon reprendre des forces, tantôt un lieu de chasse à l'homme.

Face aux braves Landoriens, Jeanne nous avait placé en situation dangereuse. Et moi qui aurais dû le savoir, je nous avais engagés tête baissée dans ce piège qui n'allait pas tarder à se refermer. L'amour rendrait-il stupide ?

En ce temps-là, les communes de la campagne étaient encore bien souvent des bulles où se trouvaient enfermées les existences de leurs habitants. N'était pas bien loin la longue époque au cours de laquelle chaque village était un espace existentiel complètement clos. La plupart des gens, n'ayant que leurs pieds pour se déplacer, n'allaient jamais au delà des bourgs voisins. Hormis dans les rêves, leur vie

sociale et même leur vie intime ne pouvaient s'accomplir que là, exposées au regard des villageois qui se connaissaient tous et qui voyaient tout. Donc, il était dangereux d'enfreindre les règles de la petite bulle existentielle locale. Malheur à celui qui aurait eu des pratiques hors norme. Malheur à l'homosexuel, au mécréant, à la fille-mère, malheur à l'étrange étranger.

Les moyens de communication modernes, la voiture surtout, et la multiplication des temps de loisir permettent maintenant d'échapper à ce piège. Mais, à l'époque, ces deux libérateurs produisaient encore peu d'effets.

Au bourg de Landory, l'arrivée inopinée de Jeanne n'avait pas manqué d'enclencher le processus de reconnaissance d'un corps étranger, d'autant plus que ce corps, non seulement était jeune et beau, mais semblait étroitement lié à celui d'un instituteur, organe important de la tribu villageoise.

Laisser entendre que je faisais peut-être l'amour avec ma fiancée ? A cette époque, les gens de la campagne jugeaient que ce n'était pas du tout convenable. Par contre, il était permis d'utiliser une prostituée, à condition de se montrer discret ; moyennant cette réserve, c'était même considéré comme une preuve de virilité, donc honorable. Et voilà comment les paysans conciliaient les si puritaines et vieilles convictions religieuses avec les appels trop pressants de la nature sexuée.

Ainsi, selon leur définition, celle qui acceptait de se donner en dehors du mariage était une putain. Et si, par malheur, un enfant naissait alors de cette pauvre fille, il serait toute sa vie un rebut de la communauté humaine, un misérable « enfant de putain ». D'ailleurs, les personnes qui ont grandi dans la tradition islamique ont encore, bien souvent, ces mêmes convictions, car leur culture religieuse

d’autrefois est restée plus vivace que la nôtre : leurs règles morales fossilisées n’ont pas encore subi la puissante érosion que provoque la liberté moderne.

En passant la nuit chez moi, Jeanne nous avait mis en danger. Car ce qui n’était pas convenable pour un simple habitant du village devenait intolérable quand il s’agissait d’un « maître d’école », lequel était tenu de montrer le bon exemple aux enfants. Elevée dans la ville où l’on peut faire à peu près tout ce qu’on veut, mis à part se promener tout nu dans la rue, Jeanne ne pouvait deviner les dangers de la situation. J’aurais dû l’avertir la veille, après son arrivée, et nous nous lui aurions cherché ensemble un autre gîte pour la nuit.

Je croyais que Jeanne allait me faire des reproches bien justifiés. Non seulement elle n’en fit rien, mais elle ne crut pas que le danger était réel. Comment allais-je la convaincre, cette « têtue » ? C’est qu’elle était une enfant de la ville. Elle ne connaissait pas les mœurs de la campagne, soit, mais elle aurait pu me faire confiance !

Maintenant, les commères étaient en train de battre leur grand tam-tam de village.

-Vous connaissez la nouvelle, mère Tabirou ?

- Comment ça, mère Jordane ?

- La demoiselle qui est arrivée par le car, hier soir ?

- La demoiselle, comme vous dites, habillée à la mode des villes, peinturée, avec du rouge sur la goule, du rouge sur les ongles et peut-être bien ailleurs, qu’elle ne montre qu’aux bonshommes avec qui elle couche.

- Ah dame, je ne sais pas si elle en a beaucoup. En tous cas, elle a passé la nuit chez Monsieur Dufour.

- Pas possible ?... Ben ça alors !...

- Aussi vrai que j’vous l’dis, mes petites mères.

- Et vous, Monsieur le curé, qu’est-ce que vous en pensez ? Elle est propre leur école, hein ? Qu’est-ce qu’ils

vont devenir, les enfants élevés là-dedans, je vous le demande ?

- Mes braves dames, combien de fois vous l'ai-je dit ? Quand il n'y a plus de religion, tout est permis : il n'y a plus de morale. Est-ce que je ne vous l'ai pas dit aussi, que cette école là, c'est 1 »'Ecole du Diable » ? Les voilà qui forniquent maintenant, et en public !... Le Bon Dieu ne peut pas laisser faire cela : il nous enverra un châtiment terrible, comme autrefois il détruisit Sodome et Gomorrhe parce qu'elles vivaient dans le péché.

- Voyons, Monsieur le Curé, tout le monde ne peut pas vivre comme un saint.

- Ecoutez, Monsieur Morvan, vous devriez quand même essayer. Pensez à tous les comptes qu'il vous faudra rendre, au Jour du Jugement Dernier !

- J'y pense, Monsieur le Curé, j'y pense ! Mais quand vous parlez de l' « Ecole du Diable », vous exagérez beaucoup, quand même. Je l'appellerais plutôt l' « Ecole du Progrès ». Nos braves paysans sont autrement dégourdis et ils vivent bien mieux depuis qu'il y a cette école. Vous ne pouvez pas prétendre le contraire, tout de même ! Vous n'allez pas me dire que c'est là le travail du diable?

- Oh ! C'est qu'il est drôlement rusé ! C'est même pour ça qu'on l'appelle « le Malin ».

- Moi, je trouve que cette école là les instruit bien. Et après ça, ils peuvent aller au catéchisme et à l'église autant qu'ils veulent : la religion y trouve son compte... Mais, après tout, la fille qui a dormi chez Monsieur Dufour, c'est peut-être sa sœur ? Ou sa fiancée ? Et qui vous dit qu'ils ont couché dans le même lit ?

- A cet âge là, on a le sang chaud. Je parie tout ce que vous voulez qu'ils ont couché ensemble, soi-disant pour se réchauffer.

- Ah ! Mère Noël, comment peux-tu savoir ces choses là ? Cela fait tellement longtemps... Tu as sûrement oublié comment ça se passe, et même quel goût ça avait.

- Dis-donc, **Mossieur** Morvan, ça te va bien de faire le malin ! Je ne veux pas gêner Monsieur le Curé, sinon je te rappellerais des souvenirs qui te feraient rougir, vieille canaille !...

-Eh bien ?... Bonté divine !... Il faudra venir vous confesser tous les deux. Et puis, Monsieur Morvan, je maintiens que vos idées sur l'école ne sont pas très catholiques. On ne peut pas être chrétien le dimanche, et mécréant le reste de la semaine. »

Ce tam-tam de village joue le même rôle que nos médias nationaux : il dissèque et répand les nouvelles. Ensuite, pour incorporer cette manne à l'existence collective, on attend l'avis des sages du pays reconnus par les habitants. Ces maîtres portent un jugement conforme à ce qu'attendent les enfants de Mômmanh nés, élevés, éduqués en ce lieu, les « moi » du village. C'est fini : plus personne ne peut se dérober à la nouvelle norme à moins d'affronter des pressions qui peuvent aller jusqu'à l'insupportable.

Donc, dans les villages d'autrefois où l'on se trouvait enfermé faute de moyens de transport, il était impossible d'échapper au regard d'autrui, surtout à celui des commères. Dans les villes par contre, celles d'aujourd'hui comme celles d'autrefois, il faudrait être fou pour tenter de connaître chacun des milliers et des milliers d'habitants. Hors de son quartier, chacun échappe au regard des autres et, en conséquence, à leur pression existentielle. Moyennant quelques précautions, il peut donc faire ce qui lui plaît.

Donc la ville rend libre. Cette liberté a deux faces : si elle favorise la délinquance, elle permet aussi à la créativité de se réaliser. Elle est un facteur de progrès.

Ainsi, le procès en infamie était déjà commencé. Si Jeanne passait une nuit de plus dans ma maison, le village entier commencerait à nous rejeter. Ma bien-aimée ne tarderait pas à entendre des allusions telles qu'elle croirait avoir mal compris : « Tiens ! La putain ne s'est pas levée de bonne heure ce matin. Dame ! On ne peut pas travailler la nuit et le jour. » Bientôt, mes élèves allaient cesser de me regarder en face ; chuchotant derrière mon dos, de plus en plus fort, ils cesseraient de me saluer, dans les rues du bourg, avant de commencer à lancer sur mon passage des insultes ou des trognons de pommes, tous les deux anonymes. Anonymes aussi les pierres qui casseraient nos carreaux et certaines lettres que nous remettrait le facteur, goguenard.

Viendrait le jour où il faudrait partir, chassés pour toujours de cette grande famille que j'aimais. Je voulais m'en aller, bien sûr, mais pas de cette façon. Je voulais que le village nous accompagne de ses vœux et que nous pussions revenir un jour, chargés de cadeaux : les indispensables nouveautés, les progrès exaltants que nous allions quérir par-delà l'horizon, loin, loin.

C'est Monsieur Morvan qui nous montra comment rattraper notre faux-pas.

Monsieur Morvan, le vieil horloger de Landory me traitait comme le fils qu'il avait perdu. Ce dernier, après avoir réussi de brillantes études, n'avait pas voulu prolonger le sursis qui lui aurait permis d'atteindre sans danger la fin de la Guerre d'Algérie. Il était parti risquer sa vie, comme ses camarades : il était revenu dans un cercueil.

Je ne sais où Monsieur Morvan avait appris cette sagesse de ne rien tenir pour acquis, pas même sa vie, ni celles de son fils ou de son épouse. C'est ce qui lui permit de continuer à vivre malgré tout, et d'employer au mieux le

surplus d’années qu’une robuste santé lui prodiguait. Pour faire refluer sa douleur, au lieu d’appeler la mort, il choisit de la combattre en donnant des forces aux vivants, par les judicieux conseils et l’aide qu’il leur donnait. Alors, si j’étais fier de recevoir l’appui qu’il aurait donné à son fils, dans le même temps, je craignais la responsabilité qu’il y avait à porter les desseins d’une si belle âme. Et, le sais-tu ? Ne pas décevoir Monsieur Morvan : ce devoir que nul ne m’a jamais imposé, je le ressens toujours.

C’était un mercredi. Or, à cette époque, les écoliers étaient en congé le jeudi, d’où cette expression qui fit rêver des millions d’entre eux : « La semaine des quatre jeudis ». Puisque j’avais congé le lendemain, j’aurais largement le temps de préparer mes leçons : je pus donc rentrer chez moi de bonne heure. Aussitôt que, la classe finie, mes élèves libérés se furent éparpillés joyeusement comme des chevaux lâchés dans un pré un jour de printemps, je filai rejoindre ma belle.

A peine eus-je refermé la porte de ma maison que Monsieur Morvan demandait à entrer. Je sus qu’il avait guetté mon retour et je devinai aussitôt le but de sa visite. Je fus content d’avoir son aide : à nous deux, nous saurions convaincre Jeanne.

La « têtue » accepta de très bonne grâce, et même avec reconnaissance, les conseils de Monsieur Morvan : elle avait perçu d’emblée la douloureuse sagesse du vieillard.

Aux maîtres de l’opinion landorienne, nous la présenterions pour ce qu’elle était : ma fiancée.

- Elle a passé une nuit dans ma maison, sans témoins !

- Voyons ! C’était un cas de force majeure.

Venant de Paris, elle ne pouvait pas savoir que les campagnards appliquaient encore des règles aussi strictes ; quant à moi qui les avais apprises durant mon enfance, toutes ces années passées en ville me les avaient presque fait

oublier ; et puis, notre rencontre avait eu lieu bien tard, sur le seuil de ma maison, après une longue journée de travail pour moi et un voyage fatigant pour Jeanne laquelle, de surcroît, était en convalescence. Dans ces conditions, nous avions décidé d'attendre le lendemain pour disposer de tout le temps que requérait un bon emménagement à l'hôtel : ce choix leur paraîtrait raisonnable, d'autant plus qu'eux-mêmes avaient horreur des actions précipitées.

- Soit, mais au cours de cette nuit malencontreuse que nous avons passée tous les deux sous le même toit, et sans témoins !... La vertu de ma fiancée n'a-t-elle pas souffert ?

- Oh ! Voyons ! Il faut bien que les Landoriens fassent confiance à leurs maîtres d'école ! Sans quoi, où iraient-ils ? Alors, ils devraient aussi accuser Monsieur le Curé de coucher avec sa bonne ?... Oh !...

La charrette étant presque sortie du fossé où nous l'avions versée, nous allâmes tous les trois retenir une chambre à l'Hôtel des Voyageurs où nous dînâmes.

Madame Pigeon, la patronne, était une maîtresse femme aux chairs opulentes, ce qui ne l'empêchait pas d'être vive et bien campée sur ses jambes solides. Son regard était bienveillant. Elle faisait également office de gazette du village, et ceci par pure générosité : les nouvelles qu'elle diffusait en abondance étaient entièrement gratuites et, surtout, elles n'étaient jamais inspirées par la malveillance.

Naturellement, nous utilisâmes cette bonne presse pour diffuser l'image que les villageois devraient se faire de ceux par qui le scandale aurait pu arriver : un couple bien sympathique et prometteur de jeunes fiancés très attachés à Landory. En experte, Madame Pigeon s'ingéniait à découvrir nos secrets. Monsieur Morvan prenait la parole chaque fois que nous risquions de commettre une bévue. Qui était le manipulateur ? Qui, le manipulé ? Peu importe

puisque, les uns comme les autres, nous n'avions que des intentions honnêtes.

Alors, comme un habile chef d'état diffuse à la télévision l'image que le peuple va se faire de lui, nous fîmes connaître aux Landoriens ce qu'ils devaient penser. Madame Pigeon nous approuva de n'être pas venus la veille installer Jeanne dans son hôtel : à une heure si tardive, elle n'aurait pu recevoir correctement ma fiancée, d'autant plus qu'elle était débordée par les préparatifs d'une noce.

Jeanne était non seulement une Parisienne, c'était aussi une psychologue scolaire.

- Ah bon ? Et qu'est-ce que ça fait, une psychologue scolaire ? Est-ce que ça soigne les fous ?

- Mais non, Madame Pigeon. D'ailleurs, Monsieur Dufour n'a pas besoin de ce genre de soins.

- Je l'espère bien !

- Non, je ne soigne pas les fous. Mon travail consiste à chercher comment fonctionne la tête des enfants pour essayer d'en faire de bons élèves. Et aussi pour qu'ils s'épanouissent, bien sûr... Je dirai même que cet épanouissement est prioritaire.

- Eh bien ! En voilà un sacré boulot ! Vous n'êtes pas près d'en voir la fin. Et où est-ce que vous allez faire ce beau travail, Mademoiselle Jeanne ? Pas chez nous, je l'espère bien, dans votre intérêt. Ici, les gens sont encore un peu arriérés, vous savez : ça leur ferait peur, qu'on aille farfouiller dans la tête de leurs gosses.

- Ils ont raison ! Comme nous ne connaissons pas grand chose de l'esprit humain, il est dangereux de vouloir y farfouiller. Mais justement, parce qu'ils ont une formation scientifique, les psychologues sont bien avertis de ce danger. C'est pourquoi on peut leur faire confiance. Quoi qu'il en soit, je ne ferai aucun mal à vos enfants puisque je

suis ici en congé, pour deux semaines seulement. Mais pour être bien tranquille, on n'a qu'à dire que je suis infirmière.

- Ah non ! Jeanne ! On ne va pas leur mentir : je suis instituteur, quand même ! Et ils ont confiance en moi !

- Monsieur Dufour a raison, mademoiselle, il ne faut pas leur mentir. N'est-ce pas, madame Pigeon ?

- Mademoiselle Jeanne disait cela pour la bonne cause. Mais le mensonge coûte souvent bien cher, même quand on ne paye que plus tard : si vous passez pour une infirmière, on vous demandera de soigner tous les bobos de Landory, réels et imaginaires, et ce ne sera que le début de vos ennuis. Non ! Surtout pas infirmière !

- D'accord. Alors, que faut-il leur dire ?

- La vérité, chérie. Est-ce donc si compliqué d'agir simplement ?

- Oh ! Là, là !...

- Mais si, bien sûr. Tu es une psychologue scolaire qui ne risque pas d'ensorceler leurs enfants, ni personne d'autre, moi excepté, puisque tu ne sévis pas dans ce village...

Et en continuant ainsi, nous diffusâmes une histoire, en fin de compte, bien proche de la vérité. Après son opération, ma fiancée venait passer près de moi deux semaines de convalescence. Sans que la date fût arrêtée, nous devions nous marier dans un avenir assez proche. Jeanne passerait ses nuits à l'hôtel. Elle consacrerait ses journées à l'entretien de ma maison, à faire les courses, à préparer notre dîner : bref, à prendre soin de moi. Le lendemain, jour de congé, nous irions ensemble à la ville où elle achèterait des livres.

Par la suite, ses activités l'amèneraient naturellement à rencontrer beaucoup de Landoriens : elle lierait conversation avec tous, même à ceux dont la tête lui paraîtrait repoussante. Grâce à ses talents de psychologue, elle serait assez fine pour n'en choquer aucun, que ce fût par

des paroles ou par un comportement mal assortis à cette douce campagne. Ainsi, tout le monde dirait que le maître d'école avait bien de la chance de se marier avec une si bonne fille (« Et jolie avec ça ! »).

Le dîner fut excellent : un banquet de noces avait lieu dans la grande salle et les clients de l'hôtel en profitaient. Hélas ! Jeanne devait poursuivre son régime amincissant, si elle ne voulait pas retrouver en une soirée le kilo de graisse qu'elle avait eu tant de mal à éliminer. Mais, pouvait-elle faire de la peine à notre généreuse hôtesse ?

- Un régime ? Pour vous rendre malade ? Ah ! Croyez-moi : s'il y avait eu d'aussi bonnes choses dans mon assiette quand j'étais jeune, je me serais régalée de bon cœur.

- Sûrement ! Mais...

- Vous ne trouvez pas ça bon, je parie ? Habituée comme vous devez l'être à manger des salades de confettis, vous avez sûrement le goût perdu ?...

- Oh ! Madame Pigeon, mais c'est délicieux ! Je vous demanderai même la recette, si ce n'est pas un secret.

- Ah ! Vous n'êtes pas complètement détraquée. Je vous la passerai demain, ma recette. Vous pourrez leur apprendre à manger, à vos Parisiennes crève-la-faim, qu'on dirait des tuberculeuses. »

Madame Pigeon s'était trouvé une vocation de mère nourricière : c'est ainsi qu'elle apportait sa contribution à l'épanouissement de l'humanité. Les chairs dodues et le teint rouge que donnait sa nourriture riche et gourmande, elle croyait encore que c'était les signes d'une bonne santé.

A notre époque, une telle patronne serait appelée affectueusement Eugénie, ou « La Génie ». Mais, petite servante à tout faire, elle avait travaillé dur pour devenir une dame. L'appeler « Madame », c'était simplement rendre

hommage à son courage, son intelligence et son grand cœur. C'était donc, avec respect et affection : « Madame Pigeon ».

Elle prit Jeanne sous son aile et entreprit de la materner jusqu'à son départ, afin qu'elle rentrât en pleine forme à Paris. Malheureusement, elle ne put obtenir le plein succès que méritaient ses efforts, car Jeanne dîna, ou plutôt jeûna, presque chaque soir à la maison, en ma compagnie.

Ceux qui offraient la noce, les parents des mariés, nous invitèrent à « trinquer » avec eux et à danser.

C'était le maréchal-ferrant qui mariait sa fille Yvonne avec le gars Marcel, son maître-ouvrier. Il n'y avait presque plus de chevaux à ferrer puisque les nouveaux, vulgairement appelés tracteurs, étaient montés sur pneus. Alors, Marcel assurait la reconversion de la forge en atelier de mécanique agricole. Marcel et Yvonne se mariaient pour la vie. Mais oui, vraiment ! Autorisé par la loi, interdit par l'Eglise, le divorce était encore, de toutes façons, tabou dans les cœurs. Si l'on avait mal choisi son partenaire, il pourrait arriver, dans le pire des cas, que l'amour se change en haine. Toute la vie durant, le foyer serait alors un lieu de souffrances, y compris pour les enfants, et la folie rôderait jour et nuit dans la maison maudite.

C'est pourquoi la noce était une grande fête teintée de rouge. Les invités étaient les parents, les amis qui, plus tard, rappelleraient aux époux : « J'étais à votre noce. Ah ! Bon sang ! C'était une belle noce ! « Et peut-être que cela suffirait pour leur faire quitter le douloureux sentier de haine afin qu'ils reprennent leur douloureux sentier d'amour.

Jeanne n'eut pas besoin que je lui explique cela. Au milieu de la joie générale, elle sut encourager les jeunes mariés à bien s'aimer. Nous dansâmes, nous chantâmes,

fîmes les fous tard dans la nuit, jusqu'au moment où ma fiancée convalescente dit :

- Oh ! Je suis épuisée. Je vais dormir.

- C'est ça, chérie, allons dormir. Quelle fête, hein ?

- Ah oui ! Cela fait du bien ! A Paris, on ne peut plus s'offrir cela. Eh bien, Chéri ! Mais où vas-tu ?

- Tu vois bien que nous rentrons à la maison ! Drôle de question.

- Es-tu saoul ? Tu m'accompagnes jusqu'à la porte de ma chambre, puis tu rentres sagement te coucher dans ton lit froid de célibataire. Tiens-tu vraiment à faire un énorme scandale ?

- Aïe ! Aïe ! Aïe ! C'est vrai ! Maudits calotins ! Maudites grenouilles de bénitier !

- N'as-tu pas honte d'insulter ces braves gens, nos amis ? C'est très honorable, d'ailleurs, de faire chambre à part. Les nobles ne dormaient-ils pas ainsi ? Bonne nuit, mon chéri.

- Alors, bonne nuit !... ma belle dame... Je te retrouverai ici, pour le petit déjeuner. »

Jeanne fut appréciée par les Landoriens. Ce n'est pas étonnant, car elle s'évertua à leur renvoyer l'image qu'ils se faisaient d'une fiancée idéale pour leur jeune maître d'école. Elle excelle dans cet art.

Il lui fallut donc jouer le personnage complexe d'une jolie Parisienne très amoureuse d'un paysan éclairé et prête à tous les efforts pour être digne de lui. A mon avis, elle poussait les traits un peu trop loin, allant jusqu'à la limite incertaine où son interlocuteur risquait de lui dire : « Sans blague ?... Vous vous foutez ben d'ma goule, hein ! J'ai donh l'air si bêt' que ça ? » Ne joua-t-elle pas la scène suivante en l'honneur du plus vaniteux des maîtres paysans de Landory ! Cela se passa en présence d'une vache dont on ne saura jamais si elle toussait ou si elle s'étranglait de rire.

Jeanne osa demander comment faisait le précieux animal pour fabriquer les commandes qui lui étaient faites : lait, beurre, fromage, crème fraîche,... et ce, tout en allaitant son veau. Le -coq (ou plutôt le dindon) de village fut tout en joie et il lui répondit.

- Une bonne vache bien dressée fait tout cela facilement. Là où elle a le plus de mal, c'est à pondre les glaces en plein été.

- Ah là, père Hubert, vous vous moquez de moi. J'ai beau être une Parisienne, je ne suis pas si bête que ça !

- Il ne faut pas le prendre mal, mademoiselle. Il faut bien rire un peu tant qu'on est vivant, parce que, quand on sera mort, il sera trop tard. Hein ! Dites-moi, c'est-y pas vrai, ça ?... Hein, que j'ai raison ?

- Certainement, vous avez ben raison, père Hubert.

Donc, Jeanne fut adoptée par les gens campagnards de Landory. Plusieurs exprimèrent des regrets sincères quand elle dut regagner Paris. Sans vergogne, elle promit de revenir dans quelque temps et pour toujours. Nous allions bientôt, annonça-t-elle, nous marier à Landory, y faire une grande noce et nous y installer définitivement. Pourquoi leur faisait-elle ces promesses que nous ne voulions pas tenir ? Elle savait bien, pourtant, que je piaffais à l'idée de partir enseigner en Afrique Noire ce qui, à cette époque, était un rêve facile à réaliser. J'espérais commencer ma carrière outremer dès la prochaine rentrée scolaire. Ce malentendu fut la cause d'un petit nuage qui revient de temps en temps aiguillonner notre amour.

Tu l'as vu, pour plaire à nos semblables, Jeanne n'hésite pas à leur jouer la comédie et à leur inventer de plaisantes histoires. Elle excelle à ce jeu, mais du même coup elle me contrarie beaucoup. Tu connais mon désir obsessionnel de connaissance. Eh bien il s'étend aux autres. Je souffre quand, d'une façon ou d'une autre, on leur

dissimule la vérité. Tu imagines combien les tromperies de Jeanne peuvent m'irriter. Encore heureux que je ne sois pas colérique.

Donc, je lui fis part de ma contrariété.

- Voyons chéri, tu ne vois pas que c'est pour rire ?

- Ben ?... Pas vraiment, non.

- Tu n'as donc pas le sens de l'humour ?

- Oh, je l'avais, il y a bien longtemps. Mais le démon que tu connais me l'a ôté. J'aimerais bien le retrouver, car c'était drôlement bon. De plus, je saurais que j'ai retrouvé une bonne santé mentale. Mais ce sera long, tu sais.

- Eh bien, pour commencer, essaie d'apprécier mes petits tours de mystification.

- Bon. Puisque c'est pour rire.

Un peu trop aisément, je me laissai persuader que c'était un jeu innocent : pour rire, comme l'humour.

En effet, Môммanh nous a donné le jeu et l'humour pour soulager notre angoisse existentielle, principalement lorsqu'elle devient inutilement insupportable.

Revenons à Jeanne la contrariante. Pour ne pas risquer de perdre les délices de la paix fraîchement retrouvée, je voulus bien admettre que les mensonges qu'elle adressait aux Landoriens étaient des blagues innocentes, « pour rire ». Par la suite, je fus obligé de voir qu'il ne s'agissait ni de jeu, ni d'humour. J'appréciai la comédie qu'elle jouait pour plaire à nos semblables aussi longtemps qu'elle pouvait passer pour un jeu amusant. Mais il arrivait trop souvent qu'elle sortît des limites et que ses mensonges fussent chargés de risques fâcheux.

Afin de plaire à nos semblables, beaucoup et tout de suite, elle avait pris l'habitude de les tromper. Comme elle s'était longuement exercée à cet art, elle y réussissait plutôt bien. Elle était capable de se faire passer pour une

musicienne, un joueur d'échec, une philosophe, une experte en horticulture... Elle laissait les gens croire que leur personne l'intéressait énormément ce qui plaît généralement beaucoup ; d'ailleurs, elle aurait plaisir à les recevoir plusieurs jours. « Si, si, si ! Il faudra venir nous voir. » Combien en a-t-elle distribué de ces invitations sans suite ! Elle servait à nos semblables tout ce qui pouvait leur faire plaisir et les amener à se dire : « Oh là là ! Quelle fille formidable ! » Ce stratagème nous valait d'ailleurs quelques invitations que Jeanne acceptait volontiers et qu'elle oubliait de rendre. Mais, outre le fait qu'il était malhonnête, il nous obligeait à changer souvent de relations, nous privant ainsi de vrais amis.

Je voulais que, dans le cœur des autres, notre existence fût vraie. Ces faux achetés par des escroqueries me répugnaient. Heureusement, par la suite, Jeanne m'accorda un minimum de concessions dans ce domaine.

Plus tard, je tentai de comprendre ce comportement. Je découvris que Jeanne avait développé un attachement démesuré au « paraître » lequel prenait le pas sur l' « être ». Avec ces résultats d'analyse, je n'étais guère plus avancé. Pourquoi ? Pourquoi mon aimée agissait-elle ainsi ?

Elle n'en savait rien elle-même. C'était un vice de fabrication caché dans l'inconscient. Il nous fallut avancer jusqu'à l'irréparable pour qu'enfin nous pussions accéder au tiroir secret de son âme et en évacuer la puanteur.

Au cours de ces heureuses journées à Landory, excepté le malentendu que je viens d'évoquer, il n'y eut plus de querelles entre Jeanne et moi. Ces deux semaines passèrent comme un enchantement.

Dans la journée, pendant que j'étais en classe, elle récurait la maison, elle lavait notre linge, elle préparait le repas du soir. Nous allions ensemble faire les courses.

Parfois, je trouvais qu'elle avait dépassé largement sa part de travail, d'autant plus qu'elle était convalescente, ne l'oublie pas. Ainsi, un soir je constatais qu'elle avait ciré toutes mes chaussures, nettoyé la voiture de fond en comble et même lustré la carrosserie, nettoyé toutes les vitres de la maison... Elle paraissait bien fatiguée, ses mains étaient rougeaudes, sa coiffure défaite et son maquillage altéré comme la peinture trop vieille de certaines cuisines. Où donc était allée sa beauté ?

- Il ne faut pas travailler tant, ma chérie, regarde dans quel état tu t'es mise. Il suffit que tu fasses ta part.

- Je ne demande pas mieux, mon chéri. Quelle est donc ma part ?

- Puisque tu ne travailles pas en ce moment...

- Et ce que je fais à la maison, comment est-ce qu'on l'appelle ?

- Du travail, bien sûr, et beaucoup trop lourd. Je corrige donc cette erreur de notre langage courant : comme tu restes à la maison, tu devrais y faire plus de travail qu'en temps normal mais, puisque tu es en convalescence...

- Puisque je suis en convalescence, ma part de travail domestique sera la même qu'en temps ordinaire, quand j'irai au charbon.

- Est-ce bien vrai ? Tu parles comme si nous allions nous « remarier ». Ce n'est pas seulement une fable pour abuser les Landoriens ?

- Je te dirai bientôt ce qu'il en est. Pour l'instant, faisons comme si... Tu veux bien ?

- Comment sais-tu que j'accepterai de t'épouser ?

- Je le sais : c'est tout. Je n'ai pas raison ?

- Si, tu as raison. Tu m'as encore attrapé dans ton filet.

- Ah ! les hommes. Si vous saviez comme vous êtes faciles à berner ? Je n'ai qu'à claquer mes doigts et il y en a cinquante qui me suivent.

- Tu ne serais pas un peu prétentieuse ?

- Pas dans ce domaine. Mais c'est toi que j'aime, mon petit bouseux.

- Merci pour tous les bouseux.

- Tu es mon petit terrien de la campagne profonde : honnête, calme et pondéré. J'ai confiance en toi. Tu viens d'un monde où la nature, les demeures et les familles traversent les siècles, tandis que ma banlieue à moi, elle est aussi changeante que les ondes sur l'eau. Cette pérennité vaut bien un peu d'ennui...

- C'est vrai que tu es venue prospecter dans mon pays, avant que le hasard ne nous prenne en charge ?

- C'est vrai : je suis venue passer une semaine dans ton bocage et les indigènes m'ont bien plu, surtout les normaliens.

- Dis donc, tu en as fait des efforts pour me choisir !

- Peut-être, mais ne va surtout pas te croire indispensable. Bon ! Je te dirai bientôt si je veux t'épouser. En attendant, faisons « comme si ». Tu veux ? Si... si j'étais ta femme et si je devais assurer chaque jour mes huit heures de service, quelle serait ma part de travail à la maison ?

- Si nous étions mariés, en temps normal, tu ferais la cuisine, le ménage, le lavage du linge et le repassage...

- Et toi ?

- Nous partagerions les courses et je t'aiderais parfois à faire le ménage. C'est moi qui assurerais l'entretien de tous les appareils... ainsi que le bricolage. Je m'occuperais de la voiture, seul. Je gèrerais notre budget et je m'occuperais de toute la paperasse. Je ferai tout le travail au jardin, quand nous en aurons un.

- J'aimerais jardiner aussi, parfois.

- Eh bien, tu pourras me donner un coup de main quand l'envie t'en prendra.

- Je pourrai planter ce qui me plaira ?

- Probablement : nous en discuterons et nous arriverons bien à nous mettre d'accord.

- Et quand je serai trop fatiguée, tu m'aideras à faire ma part ?

- Dans la mesure du possible, oui. Tiens ! Comme tu es bien lasse ce soir, repose-toi. C'est moi qui vais faire la vaisselle. D'ailleurs... je la ferai toujours.

- Promis ?

- Promis.

- Voyons ! Tu ne vas pas m'embrasser, laide comme je suis ?

- Mais si. Quand tu es chiffonnée et noire comme un ramoneur, je t'aime toujours autant.

- Je suis laide. Ne m'embrasse pas, je t'en prie. Prends-moi plutôt dans tes bras.

Il me semble, maintenant, que ces deux semaines passèrent bien vite. C'est sans doute parce qu'il n'arriva plus d'événement marquant, avant la grande décision finale. Il y eu quelques journées pluvieuses pendant lesquelles je fis descendre le soleil dans l'âtre, sous la forme de joyeuses flambées de hêtre. Le ciel nous accorda aussi quelques baroques opéras d'automne. Comme il ne plut pas trop, nous pûmes parfois explorer les haies boisées et les chemins creux, en quête de champignons ou de châtaignes. Le Lac de la Roche Dure était habité par des reflets mouvants, rougeoyants et bleutés, ondulant sous les coups de peigne des bourrasques : ils nous contaient, nous semblait-il, de bien curieuses histoires qu'il fallait se hâter d'entendre avant que l'hiver ne fossilise tout dans son linceul de glace.

Le soir, nous lisions un peu et nous parlions : nous avions tant de projets ! Projets virtuels, car nous continuions à « faire comme si » : comme si nos profonds désaccords n'existaient plus alors que nous les avions provisoirement enfermés dans un placard.

Comme un papillon après la métamorphose, une troisième Jeanne se révélait.

La première, celle du coup de foudre dans la montagne : elle m'avait capturé en me faisant croire que j'étais son dieu, puis elle avait contrôlé mon état de dépendance en me jetant du haut de l'Olympe. La deuxième n'avait guère de commun avec la première que le nom et la carte d'identité : elle s'était montrée tellement odieuse que je n'avais pas eu trop de mal à me détacher d'elle. Enfin, il y avait cette troisième Jeanne qui semblait faire avec moi l'apprentissage de la vie en commun.

Est-ce que l'une des trois était la vraie ? Pas sûr : une quatrième pouvait sortir de la boîte à malices.

Il y a, près de Landory, une chapelle modeste et très vieille où, paraît-il, s'arrêtaient pour prier les pèlerins du Moyen-Âge. Ses pierres de granit, patinées par les ans, accueillent depuis longtemps les mousses et les lichens. Un enclos herbeux l'entoure, lui-même ceinturé de hêtres et de chênes. On peut y voir un vieillard encore vert, une aubépine si âgée qu'elle a la taille d'un arbre : on dit qu'elle aurait vu passer les derniers soldats romains de notre région. En contrebas, dans les prés, murmure une petite rivière qui creuse ici son lit depuis des milliers et des milliers d'années, créant obstinément son ruban de verte nature dans les roches armoricaines.

C'est là que Jeanne m'amena le jour de son départ. Quand je sus pourquoi, je trouvai que son choix était bon : en ce lieu, Mômmanh avait vu passer une telle quantité d'êtres et d'événements que c'était un endroit habité par la sagesse, un bon endroit pour les décisions importantes.

Elle s'était parée avec une exquise simplicité qui mettait en valeur les expressions de son visage. Sur l'heure, j'y lus celle qui avait déclenché le coup de foudre : l'air

d’être à la fois étonnée, amusée, et ravie de goûter la vie à pleine bouche. J’étais captif. Je m’assis donc près d’elle. Son expression changea, comme elle le fait bien souvent, à tel point que j’eus l’impression d’avoir quelqu’un d’autre à mes côtés. Alors, avec une excessive gravité qui transfigurait sa beauté, elle m’annonça :

-Michel, je suis bien avec toi. Aussi, écoute-moi bien, parce que j’ai eu du mal à en arriver là : cessons de faire « comme si ».

Marions-nous.

Emporté par je ne sais quelle joie imbécile, je décidai d’épouser Jeanne le plus tôt possible et de semer dans son ventre ma contribution au petit d’homme que Môммanh nous confierait bientôt. Elle était devenue toute simple, la vie qui auparavant m’apparaissait d’une complexité effroyable, semée de chausse-trappes.

Qu’est-ce qui m’incita de la sorte à foncer dans le brouillard ? Tu n’as pas oublié qu’un avatar de Môммanh est installé en moi pour guider mon existence. Tu sais aussi qu’il cohabite avec l’ancien enfant gâté, lequel a beaucoup de peine à contrôler ses désirs. Eh bien, c’est peut-être l’alliance de ces deux-là qui m’entraîna dans une voie sans retour. Môммanh me dit « Vive l’amour » et l’enfant gâté ajouta « Tout de Suite ».

Quelle aventure !...

Après, tout alla très vite. Au cœur de l’hiver, nous étions mariés.

Dès que nous eûmes fait ce qu’il fallait pour cela, Môммanh installa dans le ventre de « Mon Amour » l’inconnu qui allait devenir notre premier enfant.

Il n’y avait là aucune matière à se vanter, car c’était vraiment très facile, même pour Jeanne qui devait le porter. Mais, pendant deux ou trois décennies, aider cet enfant à

devenir un homme de son temps, c’est-à-dire un homme de l’avenir, voilà qui serait parfois très lourd à porter.

6-Le Coût de la Guerre

La Guerre de Cent Ans, la nôtre : elle aura quand même duré une bonne quinzaine d'années et elle durerait encore si la mort d'un enfant n'y avait brutalement mis fin. Certes, pour nous détacher de notre ego enflé comme une grosse bedaine de noceur; il fallait de méchants coups de pied au derrière. Mais pas cette torture !...

Malgré tout, j'espère ton indulgence pour les « bêtises » que nous avons faites. Pouvions-nous les éviter, tout au moins en partie ? En ce qui nous concerne, la question est mal venue : il est trop tard ! Heureusement, tu es là, cher lecteur, et puisque tu nous as fait l'amitié de venir jusqu'ici en notre compagnie, tu vas enfin pouvoir te rendre utile. Non. Pas en appelant le SAMU : notre santé est bonne, merci.

Cette douleur vivace qui de temps en temps nous taraude, qui, au milieu d'une fête réussie vient nous arracher un sanglot, cette maudite et sainte douleur qui nous accompagnera jusqu'au dernier jour est simplement le rappel d'un message d'outre-tombe que je dois te transmettre : avant de prendre la responsabilité d'avoir un enfant, assure-toi que ton amour est de cette qualité qui autorise à perpétuer la vie. Ainsi, tu auras peut-être la chance de faire des enfants sains de corps et d'âme, de beaux enfants à la fois heureux de vivre et impatients de continuer les conquêtes de l'homme. Et vivants ! Oh Bon Dieu !...

Oui, je t’ai invité à la noce et voilà que je t’emmène au cimetière. Tu m’abandonnes là parce que tu refuses de penser à la mort, n’est-ce pas ? « C’est trop triste ! dis-tu, et de toutes façons, nous n’y pouvons rien ». Alors, tu mourras. Quant à nous, « Mon Amour » et moi, depuis la mort de notre fille, nous n’avons pas le droit de mourir : car nous sommes trois.

Oui tu as bien entendu : à nous deux, nous sommes trois personnes. Encore un peu de patience, et tu vas tout comprendre. »

Tout simplement, au fond de notre commune détresse, nous est apparue une lueur bien faible au début, mais vivace. L’ayant suivie, voici ce que nous avons vu : cette si fragile et si chère vie, brisée par la mort et par notre faute, il était possible de lui donner des prolongements afin qu’elle n’ait pas été vaine. Non seulement nous le pouvions, mais nous le devions. Alors, nous avons pris un triple engagement.

Le premier consiste à tenir la promesse faite à notre Estelle chérie.

Les deux autres sont venus avec le souci de dépasser la forme pour aller jusqu’au fond de cette promesse sacrée.

L’un nous ordonne de te conter cette histoire sans chercher notre propre gloriole, ceci pour te présenter Mômmanh dont notre chère enfant appréciait tant la compagnie.

Le troisième engagement nous impose d’associer le souvenir d’Estelle à tous les événements importants de notre vie, de telle façon que le meilleur de son âme continue de vivre.

Et pourquoi donc refuserait-on d’inviter les disparus au banquet des vivants ? Si, comme nous deux, ma Jeanne et moi, tu ne crois ni au paradis, ni à la résurrection des

âmes, ni encore moins à celle des corps, quelle meilleure façon connais-tu pour que continue de vivre celui qui ne doit pas mourir ? D'ailleurs, cela porte un nom : c'est **l'existence,** laquelle peut se prolonger indéfiniment même si la vie a cessé. Alors ?...

Permets-moi d'insister, puisque tu ne parais pas convaincu. Non, il n'y a pas trois couverts à notre table, alors que nous sommes deux. Non, nous ne croyons pas aux fantômes. Non, il ne nous est jamais venu l'idée de communiquer avec les morts par l'intermédiaire d'un soi-disant médium. Non, tu l'as compris, nous sommes des matérialistes : nous avons la conviction que c'est la matière qui a donné naissance à l'esprit. Comme un ordinateur, notre corps est fait de matière et, de même que l'intelligence électronique meurt avec son support matériel, notre âme s'éteint quand la vie abandonne le corps qui l'a générée et nourrie. Et ne va surtout pas me faire dire que les ordinateurs ont une âme, du moins aussi longtemps qu'ils ne se mettent pas à soupirer, à souffrir, à aimer et à connaître l'orgasme. Mais alors commencerait une toute autre histoire.

Alors ! Puisque l'âme meurt en même temps que son corps, comment donc nous, qui ne sommes pas des sorciers, comment pouvons-nous espérer garder vivante celle de notre défunte petite fille ?...Nous n'y parvenons pas, évidemment ! Si nous avions cette prétention de faire vivre les morts, notre place ne serait plus parmi vous, mais dans un asile pour les fous.

- Alors ?... Alors ? Me, cries-tu.

- Encore un peu de patience, s'il te plaît : j'y arrive.

Effectivement, les premiers temps, pour ne plus devoir affronter l'inacceptable lequel nous aurait arraché des hurlements désespérés, notre esprit a plié, choisissant de ne

pas voir ce qui nous apparaissait comme l'anéantissement du monde.

S'il avait suffi de vomir la mort pour qu'elle cessât d'être, notre Estelle serait revenue de cet endroit inexistant où les mauvaises langues la disaient perdue : une tombe ! te rends-tu bien compte ? Elle aurait été là comme d'habitude, sans que nous eussions perçu son arrivée. L'éclat de sa chevelure rousse aurait attiré notre regard. De sa main, elle aurait écarté la fichue mèche rebelle et elle nous aurait interpellés de ses doux yeux à la fois étonnés, questionneurs, rieurs et inquiets. La vie aurait été simplement normale, ainsi qu'elle doit être, et les épouvantables moments que je t'ai contés auraient retrouvé leur seule nature acceptable : celle d'un affreux cauchemar aussi éphémère qu'un texte écrit à la craie sur le tableau de la classe, souvenir amer qu'un bon coup de soleil effacera aisément.

Mais cette mort-là et cette tombe de délire occupaient trop bien leur place dans la réalité.

Pourtant, elles ne pouvaient entrer dans notre conscience. Chaque fois que ces faits brûlants commençaient de s'imposer, notre âme révulsée les chassait. Alors notre regard s'est détourné du réel, et nous sommes entrés au pays des fous.

Jusqu'où sommes-nous allés dans cette voie ? Combien de temps ? Je ne puis te le dire car nos souvenirs de cette période sont vraiment trop flous. Il paraît que, tous les deux, nous avons continué d'agir en tous points comme si notre gentille Estelle, notre petite fée vivante était toujours à nos côtés. Nous avons fait son lit, préparé son petit-déjeuner, mis son couvert; nous lui avons parlé; nous sommes même allés, paraît-il, jusqu'à la conduire à l'école et à retourner la chercher, tantôt l'un, tantôt l'autre, comme

d’habitude. Et, toujours d’après ce qu’on nous a rapporté, quand les maîtres gênés ne parvenaient qu’à bredouiller « - Estelle ? Non, je ne l’ai pas vue... », nous répondions : « - Ah bon. C’est qu’elle est déjà rentrée. »

Il paraît aussi que certains soirs, avant de nous endormir dans notre vraie chambre hors de la réalité, nous avions une conversation qui devait ressembler à ceci.

- Jeanne, dors-tu ?

- Tu vois bien que non.

- Il me semble qu’Estelle n’est pas venue nous embrasser. En tout cas, je ne m’en souviens pas.

- Mais puisque c’est nous qui l’avons fait ! Nous sommes allés ensemble dans sa chambre. Voyons Michel, est-ce que tu perds la tête ?

- Ah oui, ça me revient. Elle traînait pour retarder le moment de se coucher, et nous avons dû l’aider un peu. Je lui ai raconté une histoire et elle s’est endormie. Mais d’où vient cette goutte ? Jeanne, tu pleures ?

- Décidément, tu es complètement fou. Cesse de m’agacer ! J’ai mal à un oeil, tout simplement.

Et voilà encore que tu ne me crois plus ! Tu me fatigues, cher ami... Eh bien, tu as tort, car il faut me croire.

Ne t’ai-je pas déjà parlé de cette faculté essentielle qui, pour nous, fut choisie par Mômmanh : le pouvoir de faire apparaître aussi bien l’horrible que le beau, pouvoir qui se manifeste dans le rêve comme dans la création artistique. Tu n’as pas oublié : le beau figure de façon sensible ce que nous désirons et l’horrible, ce que nous craignons. Eviter l’horreur et atteindre le bien : ceci demeure à l’état de rêve aussi longtemps que l’artiste ne nous indique pas les moyens d’en faire une réalité. Ces moyens, ce sont des éléments choisis dans notre univers qui serviront à

matérialiser le rêve, les briques pour bâtir la maison. Alors, si tu le veux, le tableau devient projet, le rêve devient réalité.

C’est pourquoi je bâtis cette histoire avec des briques bien réelles autant que faire se peut. S’il arrive que je te mente, c’est « pour de rire » et je ne manque pas de te le faire savoir.

Alors ?... Tu ne crois toujours pas que deux fous puissent être enfermés dans un commun délire, même s’ils sont depuis longtemps mari et femme, leurs existences étroitement emmêlées ?...Eh bien, c’est pourtant vrai ! Et voici comment c’est arrivé.

Insupportable pour moi, la catastrophe qui venait de se produire demeurait cachée, enfouie dans un épais brouillard d’irréalité. De cet énorme tampon cotonneux sortait parfois une aiguille fulgurante qui venait fouir ma chair : un pâle visage sur lequel s’abattait le couvercle d’un cercueil. Avais-je hurlé ? En tout cas, l’aiguille fulgurante cessait de tarauder mes chairs et elle se retirait. Pendant ce flash de lucidité, j’avais eu le temps de penser : « Jeanne ne pourra supporter une telle douleur. Peut-être qu’elle en mourrait. Aussi longtemps qu’elle portera cette déchirure à vif, je dois lui laisser croire que tout est comme avant. Là-dessus, je trouvais raisonnable, moi aussi, de renvoyer l’insupportable événement dans sa tanière, au plus profond du brouillard cotonneux.

Bien sûr, il m’arrivait souvent d’appeler la mort. Moi, j’aurais été délivré, et le monde aurait bien continué sa vie sans moi. N’avais-je pas raison ? Alors, une douce voix que je connaissais si bien revenait pour me murmurer à l’oreille :

-Tu n’es pas un lâche, papa ? Dis ?

- Mais non, ma chérie, je ne suis pas un lâche. Pourquoi dis-tu cela ? Je suis très, très fatigué : voilà tout.

- Fatigué, mon oeil ! Tu nous laisses tomber, oui. Courage, papa ! Vas-y papa ! Vas-y papa !...

- Je tiens bon, Estelle chérie. Mais ne dis plus que je suis un lâche.

Alors, puisque ma petite fille avait ouvert ses chemins d'immortalité, et qu'elle avait besoin de moi pour les continuer, j'envoyais dans tout mon corps la volonté de vivre et je repartais à l'assaut de la douleur.

Plus tard, Jeanne m'apprit qu'elle avait vécu ces tourments comme moi et que, comme moi, elle avait jugé bon de ne pas m'imposer une douleur insupportable. C'est donc ainsi que nous errions tous les deux dans de semblables labyrinthes à la lisière de la folie, ni morts ni vivants, égarés, pour ceux qui nous aimaient, dans ce refuge que nous avions imaginé : un monde faux, où les griffes de la réalité ne parvenaient que rarement à creuser un chemin jusqu'à notre âme foudroyée. Peut-être alors que, lentement, lentement... celle-ci pourrait réussir à cicatriser la plaie béante.

Il ne fallait pas, cependant, que ce labyrinthe virtuel devînt un piège où nos vies s'achèveraient inutilement. Nous devions trouver la force d'ouvrir les yeux sur la vision de notre Estelle se décomposant dans la terre froide du cimetière. Après seulement, ayant accepté l'inacceptable, nous pourrions tourner nos regards vers les vivants et leur consacrer nos forces. Mais nous risquions peu de nous laisser prendre ainsi au piège de la folie. Notre ange gardien avait pris en charge la mémoire d'Estelle, et il nous avait à l'œil. Par ailleurs, n'étions-nous pas deux ?...

Nous avions perdu jusqu'au droit de mourir.

Cependant, en dépit de tous les efforts donnés par Denise, Gaston, Pablo, Thomas, en dépit de tout ce que nos garçons, la famille et les amis ne cessaient d'entreprendre pour nous extraire de cette bulle isolante où nous risquions de nous momifier, la folie se prolongeait de façon inquiétante.

Ce fut un rêve qui nous arracha à cette ornière. A peu près à la même période, chacun de nous reçut un message de son ange gardien. Voici quel était celui de Jeanne.

Estelle en personne revint la visiter dans ce rêve. Une grande peine l'accablait. Elle lui dit seulement : « - Ainsi, tu as oublié ta promesse... Tu veux donc que je meure une deuxième fois ? Adieu maman. » Alors, elle s'évapora dans la lumière et jamais plus Jeanne ne l'a revue.

Subir à nouveau le regard de cette terrible messagère ? Jamais !...Ainsi nous trouvâmes la volonté de repousser la douce folie où nous avions cherché refuge. Des ténèbres où nous l'avions cachée, nous laissâmes sortir la promesse faite à notre petite fille.

Mais où, si jeune et si naïve encore, où avait-elle bien pu trouver une sagesse si profonde ?

Sur son lit de mort, elle nous avait dit :

- Arrêtez de me mentir, tous les deux. Je n'ai plus de temps. Moi, je sais bien que je serai partie avant la fin de cette nuit. J'ai froid. Plus rien que du froid. Tout noir ! Tout froid ! J'ai peur ! Laisse-moi, sale bête. Je ne veux pas ! Va-t'en ! Oh ! Que je hais la mort ! Papa Maman !... Vous m'aimez très fort, hein ?... Hein ?...

- Voyons Estelle ! Où vas-tu chercher ces affreuses idées noires ? Les docteurs vont te guérir...

- Oh non !... Plus maintenant ! Il ne faut plus me mentir maintenant ! Non, sale bête, tu ne m'emporteras pas

car je suis plus forte que toi. Alors, Papa chéri, Maman adorée, écoutez-moi bien... Ecoutez !..

- Nous t'écoutons, Estelle chérie.

- Papa, tu m'as bien dit que les vivants portent la vie des morts ? C'est bien comme une course de relais.

- Oui, mais.

- Tais-toi. Celui qui refuse de passer le témoin meurt deux fois : c'est bien ça ?

- Mais...

- D'ailleurs, je m'en fiche. Je veux passer le témoin. Aidez-moi.

- Mais...

- Ecoutez bien.

- Quand je serai partie, ne pleurez pas longtemps, et ne m'appelez surtout pas car je ne reviendrai plus jamais, jamais... Les morts sont vraiment complètement morts ; d'ailleurs, vous savez bien puisque c'est vous qui me l'avez dit.

- Oh non ! Non ! Estelle chérie...

- S'il vous plaît ! Faites vite. Vous l'entendez, qui approche ? Oh non, je vous en prie, écoutez bien !

- Nous t'écoutons.

- Premièrement, je veux que vous donniez toutes ! toutes ! toutes mes affaires à des enfants : vous n'avez qu'à commencer par mes bons amis ; mon violon sera pour Géraldine : elle joue bien, vous savez.

- C'est entendu. Tes frères, et aussi ta grande amie Géraldine nous aideront à faire la répartition. D'accord. Quoi d'autre ?

- Alors là, attention ! Attention !...

Et surtout ! Surtout ! Je veux que vous ayez encore un bébé. Vous entendez bien ? Un garçon ou une fille, c'est pareil, mais il faut faire encore un bébé. S'il te plaît Maman ! S'il te plaît Papa ! Il faut. Il faut !... Alors, c'est promis ?...

- Je ne pourrai jamais te remplacer, Estelle chérie, jamais...

- Moi non plus. Nous ne pourrons jamais aimer un autre enfant à ta place...

- Mais non ! Mais non Pas à ma place Papa chéri, Maman adorée ! Pourquoi vous êtes bêtes ? Pas à ma place !... S'il vous plaît ! Promettez-moi...

Sur le coup, nous n'avions pas vraiment compris la nécessité de sa demande, mais nous ne pouvions alors rien lui refuser et, tous les deux, nous avions promis, avec une gravité un peu solennelle. Cependant elle n'était pas du tout satisfaite. Et nous sentions bien que la mort l'avait déjà prise à la gorge, et qu'elle était en train de l'étrangler. Heureusement, nous semblait-il, notre brave petite parvenait à desserrer l'horrible étreinte. Mais au prix de quels efforts ! Allons ! Il fallait absolument comprendre ce qu'elle voulait. Et vite !

- Estelle chérie, explique encore.

- Menteurs ! Affreux menteurs ! Il ne faut pas promettre comme ça ! Vous promettez, mais vous n'avez rien compris. C'est pourtant bien vous qui m'avez appris !... Je ne suis plus une enfant : je vois tout. Alors, écoutez !...

Il arrive, en effet, que l'élève comprenne mieux que son maître. Et cela est bon ! L'esprit du maître est toujours entravé par de vieilles pratiques acquises dans son enfance, alors que rien n'empêche l'esprit vierge de l'enfant d'assimiler intégralement les nouvelles données. Pour notre part, en ce qui concerne les moyens dont nous disposons pour envoyer notre existence au-delà de la mort, nous avions appris dans notre jeunesse à rechercher principalement la survie individuelle, que ce fût par un ticket d'entrée au paradis, ou la résurrection des corps, ou encore par la quête de la gloire posthume.

Beaucoup plus tard, alors que ces moyens perdaient toute fiabilité à mes yeux, des méandres de ma pensée angoissée j'avais exhumé Môммanh et je l'avais présentée à toute ma famille. Malgré ma volonté de ne pas en faire une croyance - Surtout pas !... - Estelle l'avait nichée dans son cœur comme sa bonne fée. Bientôt, elle s'adressait à Môммanh comme d'autres enfants ont des conversations avec la « Vierge Marie » ou le « Petit Jésus ».

Et voilà où mènent les enchaînements d'idées. Peux-tu me dire où nous étions arrivés ? Ah ! Nous y sommes : l'élève a dépassé son maître.

Estelle avait clairement compris la nécessité de la liberté humaine, ainsi que toutes ses implications. Quand nous serons morts, les générations à venir feront ce qu'elles voudront de notre mémoire, car elles sont libres et c'est heureux. Donc, il est vain d'exiger qu'elles perpétuent notre mémoire personnelle, qu'elles mettent en pratique nos valeurs, qu'elles continuent ce que nous avons commencé. Elles sont libres et elles ne le feront que si elles le jugent bon.

Pour les inciter malgré tout à continuer notre œuvre, je ne vois qu'un moyen : leur laisser en héritage de belles et bonnes choses, celles qui contribuent à établir l'existence, celle de Môммanh et même celle de notre dérisoire ego contenu dans ses limites. Laissons-leur du champagne, le Taj Mahal, « liberté-égalité-fraternité », la Théorie de la Relativité... plutôt que des ruines et des dettes. Et faisons-leur confiance pour ce qui est de l'aptitude à apprécier le beau, le bon et le bien : nous n'avons pas le choix.

Eh oui ! Nous n'avons d'autre choix que de leur faire confiance. Comme dit mon ami Georges : « Ce que je ne peux faire, d'autres le feront. »

Maintenant, il est temps de retrouver Estelle.

- Papa, Maman, il faut bien comprendre avant de promettre.

- Nous écoutons.

- L'enfant qui va venir, mon petit frère ou ma petite sœur, il faudra tout lui dire, mais seulement quand il sera grand...

- Alors ! Il comprendra qu'il te remplace...

- Ah ! C'est tellement dur à expliquer : c'est bien vrai qu'il me remplace, et c'est vrai aussi qu'il ne me remplace pas. Il est libre ! Il est libre. Libre ! Comprenez-vous bien ?

- Pas bien, non.

- C'est comme vous et moi. Papa, maman, vous m'avez donné la vie...

- Et nous l'avons repr...

- Ecoute-moi, s'il te plaît, maman. Vous dites à mon enfant qu'il me remplace. Bon !... Il veut tout faire comme moi : mais il ne peut pas, vous savez bien. Il ne peut pas être moi : c'est comme une camisole de force. Alors, il est malheureux, mon enfant. Peut-être qu'il devient fou. Non ! Non ! Je veux qu'il soit libre, mon « bébé ».

Estelle craignait que, par le truchement de cet enfant à naître, nous ne cherchions à réaliser ce qui serait à la fois impossible et mauvais : ressusciter notre chère petite fille, échappant ainsi à l'insupportable douleur. Le pauvre remplaçant devrait torturer son être pour incarner le personnage d'Estelle et s'engager pour la vie entière à jouer ce rôle. Sans aller jusque-là, il existe quantité d'enfants qui ne sont pas aimés pour eux-mêmes, mais avant tout pour celui que les parents veulent qu'ils deviennent : militaire comme papa, ou le brillant avocat qu'il aurait voulu être, ou l'ingénieur que maman serait devenue si on ne l'avait obligée à cesser les études... Ces enfants que l'on a forcés à entrer dans l'habit taillé pour un autre, ils se sont malgré tout sentis un peu aimés. Et même si persiste chez eux un

fond tenace de vieille rancœur, il arrive qu'ils réussissent à pardonner. Cependant, il est vrai que leur existence a été gâchée.

L'égoïsme étant la mieux partagée de toutes les vertus, il existe une pléthore d'adultes, de bons parents, qui gaspillent ainsi les précieuses vies que Mômmanh leur a confiées et ils sont nombreux à croire qu'ils agissent ainsi pour le bien de leurs enfants. Alors, une fois de plus, je m'étonnai que notre petite fille eût pu deviner ce que ne voyaient pas des adultes à l'esprit mûr ? Toujours est-il que la cause de la vie fut bien défendue par notre si jeune championne. Le noir monstre qui se précipitait pour engloutir une faible enfant, une délicate fleur à peine ébauchée en forme de promesse d'immortalité, le néant noir et glacé dut bien attendre et voir sa proie filer entre ses griffes.

(Avant de continuer, je te dois un aveu. Tu sais je crée mes personnages à partir de réalités que j'ai observées d'aussi près que possible. Mais quand je ne pouvais faire autrement, il m'a bien fallu les chercher ailleurs, dans les témoignages ou dans les médias. Eh bien, je n'ai jamais eu de fille. Et, dans mon entourage, je n'ai jamais eu l'occasion d'observer longuement une fillette de neuf ans. Tout ce qui concerne la mort d'Estelle est donc une création de mon esprit, avec tous les risques d'erreur que cela comporte. Dans le souci de faire aussi vrai que possible, je suis allé chercher des informations dans les œuvres d'une « psy » à la solide réputation, Ginette Raimbault. Ginette Raimbault a observé et accompagné des enfants malades en fin de vie dans un hôpital. J'ai consulté son livre « L'enfant et la mort » ainsi que la conférence qu'elle a faite sur ce sujet à l'Université de Tous les Savoirs en 2000.

Son témoignage confirme ce que je supposais. La maladie et son cortège de souffrances contraignent l'enfant à mûrir avant l'âge. A ce propos, Ginette Raimbault parle de sagesse. Ceux

qui ne sont plus des bébés découvrent qu'ils vont mourir. Pendant que leur entourage fait tout pour leur cacher la vérité, ils doivent affronter seuls l'épreuve de leur mort imminente.

De toutes les paroles rapportées, je ne citerai que celles-ci. Un enfant de cinq ans a dit : « Je sais bien que je vais mourir. Mais il faut pas le dire, parce que maman, déjà qu'elle va au cimetière deux fois par semaine, elle y serait tout le temps et elle s'occuperait plus de mon papa. ».

Ginette Raimbault dit aussi : « ...il n'est pas rare, chez les jeunes adolescents seuls, de voir associés, comme chez l'adulte, la lucidité d'un sans-avenir proche et le désir d'une création qui soit un don au monde qu'ils vont quitter. »)

- C'est promis, Estelle chérie, nous ne lui dirons pas qu'il te remplace.

- Pas tant qu'il est petit, mais quand il sera grand : si.

- Explique-nous, chérie.

- Quand il sera grand, mon garçon -ou ma fille-, vous lui direz que sa première maman était une petite fille... plutôt gentille... et qui s'appelait Estelle. Vous lui raconterez tout. Peut-être qu'il m'aimera un peu... Mais seulement si ça lui plaît !... Quand il aura très envie de faire une grosse bêtise, et qu'il n'aura plus de courage,... alors... peut-être bien qu'il dira : « Ah non ! Je ne peux pas faire ça à ma petite maman Estelle. » Alors là !... Que je suis contente, moi !...

Car l'homme poursuit sa quête d'existence éternelle non seulement dans l'avenir, ce que tentait si bien notre Estelle, mais aussi dans le passé quand, par exemple, il se cherche des modèles parmi les héros de l'histoire. Avec eux, de la même façon qu'avec une lignée de nobles ancêtres, il forme une chaîne existentielle qui vient du passé et plonge

dans l’avenir : c’est ainsi qu’il étend son existence dans le temps.

S’il trahit un héros du passé, il brise la chaîne existentielle avant qu’elle s’enfonce dans l’avenir. Il porte une lourde responsabilité au regard des ancêtres : le temps de leur existence risque de s’arrêter. Il ne leur a pas ôté la vie puisqu’ils sont déjà morts. Il a peut-être fait pire : les amputer de leur existence dans la durée.

Si son existence n’offre à ses descendants rien qu’ils jugent digne d’être continué, il risque de les priver d’existence dans le passé, de racines, comme on dit.

- Je vois, Estelle chérie. C’est promis.

- Toi aussi, papa ?

- J’y suis presque. Je vais bien réfléchir, et je comprendrai tout. C’est promis, Estelle chérie.

- Sacré papa, tu réfléchis toujours. Mon bébé, il faudra bien l’élever pour qu’il devienne grand, très, très grand comme Victor Hugo, ou Madame Délude. Vous voyez ? Maman ?

(Madame Délude est une voisine, une fermière retraitée chez qui Estelle aimait se rendre, attirée non seulement par ses nombreux petits-enfants, mais surtout par la personnalité chaleureuse et créative de la vieille dame.)

- Oui mon trésor bleu. J’ai compris. Repose-toi, maintenant.

- Papa ?

- Je commence à voir, Estelle, ça vient. Ta mère et moi, nous en discuterons et nous y réfléchirons jusqu’à ce que tout soit bien clair.

- Alors, peut-être que votre promesse est bonne ? Mais non !... Ah ! Non, non, non !...»

Un masque d’angoisse apparut sur son visage de cire.

- N’aie pas peur, Estelle chérie, papa et maman sont là.

- Vous m’aimez trop, beaucoup trop !...

- Oui, mon trésor, ce n’est jamais trop.

- Mon bébé vous détestera. Il le verra bien, que vous ne l’aimez pas. Alors, il sera méchant. Ah mais arrêtez !... Arrêtez de m’aimer comme ça !...

En réalité, sans qu’elle le voulût, elle exagérait beaucoup : je ne vois guère qu’un enfant nourri de haine qui rende à l’univers entier la méchanceté avec laquelle on l’a accueilli. En réponse à ses élans d’amour, ceux qui l’ont éveillé à la vie, ses infâmes parents, ne lui ont apporté que du mal. Or, c’est bien à travers ses parents que le petit d’homme découvre le monde : non ? Alors, puisqu’il n’y voit que méchanceté, il n’a plus d’autre choix que d’enfouir au plus profond de son être son amour inutile et de vouer à ce monde qu’il croit désespérément mauvais toute la haine qu’il lui doit.

Non : ce n’est pas ce genre de monstre que nous risquions d’enfanter.

Néanmoins, les craintes d’Estelle avaient de solides fondements. Il fallait que nous aimions cet enfant pour lui-même, et nous n’y étions pas prêts. Or, tu sais bien que l’amour ne se commande pas. Alors, comment faire une promesse fiable dans ces conditions ? Et il fallait faire vite.

Vite !...

-Tu as raison, Estelle. Nous ne ferons cet enfant qu’après avoir accepté ta...

- Mort. Dites-le, n’ayez pas peur. Allez !...

- Nous ferons cet enfant quand nous aurons accepté ta mort.

- Papa, maman, je vous aime.

Notre Estelle paraissait épuisée. Un linceul glacé s'abattit. Non ! Non !... Pas déjà !... Ce n'est pas juste !... Ses yeux étaient clos. Respirait-elle ? Ni Jeanne ni moi n'osions le vérifier. Puis son souffle devint à nouveau perceptible. Sur cette magnifique promesse de vie pas encore tout à fait reniée, sur ce visage si cher, si lumineux, dont la beauté n'était pas déjà figée pour l'éternité, sur son blanc visage de cire, un soupçon de rougeur affleura de nouveau aux pommettes.

-Et si la vie revenait ?

- Pauvre fou ! Laissons-là se reposer.

Nous restâmes longtemps immobiles et silencieux, laissant s'imprimer au fer rouge sur nos âmes écorchées le dernier portrait de notre enfant. Ordinairement, la mémoire ne retient pas, des chers disparus, leur masque mortuaire, sans doute parce qu'il n'apporte pas grand chose aux vivants, si ce n'est la sévère mise en garde : « N'oublie pas que tu mourras. N'oublie pas que chacun mourra. » Nous préférons garder d'eux les souvenirs qui illustrent notre vie avec des ombres et des lumières, des moments exemplaires où les regrettés sauront nous faire rire, nous émerveiller, et même nous effrayer.

Mais, il se trouve que notre Estelle fut surprise par une mort non annoncée alors que sa vie bouillonnait dans toute l'effervescence de sa floraison. Puisqu'elle ne voulait pas accepter sa défaite, il lui fallait bien mobiliser toutes ses forces cachées et les employer à jeter une arche par dessus le gouffre de la mort. Ainsi, les derniers moments de notre brave enfant furent exemplaires. Ainsi se trouva transfiguré par une beauté généreuse, triomphante, implacable, ce visage qui n'avait été jusque-là qu'une ébauche juvénile, riche de belles promesses. Ainsi, ce beau visage de jeunesse triomphante - Oui ! Triomphante... -, ce beau visage s'est-il gravé pour toujours dans nos mémoires.

Il s’écoula un certain temps que je ne saurais définir avec davantage de précision, puisque, pour nous, le temps en question s’était arrêté. Puis Estelle ouvrit les yeux et, de nouveau, elle parla.

« Où est Mistinguette ? Je veux jouer. »

Mistinguette était encore une demoiselle insouciante et frivole, une jeune chatte que notre fillette avait adoptée. Quand nous eûmes posé sur le lit son amie à quatre pattes, Estelle voulut la caresser, mais ses mains ne lui obéirent pas. J’approchai le bel animal de son visage, et Jeanne prit ses mains pour les poser sur la douce fourrure. Mistinguette, notre cousine éloignée, se mit à ronronner pendant que notre enfant lui faisait la conversation.

« Tu jouais encore dans le saule, n’est-ce-pas ?... Tu m’apprendras à grimper, dis ?... Mais il ne faut plus manger les petits oiseaux. Tu m’entends ? Tu sais, papa et maman vont faire un bébé pour moi... Si, c’est vrai !... Elle s’appellera Jeanne... Et mon bébé garçon, il s’appellerait Jacques... Toi aussi, tu auras des chatons... »

Aucune parole, aucun son, aucun souffle ne sont plus jamais sortis de ses lèvres. Et foutez-moi la paix, Bon Dieu ! Laissez-moi !... Mais laissez-moi !... Hors de ma vue, ou je vous massacre, sale type.

Oui, c’est à ce moment que nous sombrâmes dans la folie, Jeanne et moi. Nous y restâmes quelques semaines, jusqu’au moment où notre ange gardien, dans un rêve, nous envoya sa messagère : Estelle en personne.

Je te remercie, cher ami, de compatir à notre douleur, mais ce n’est pas cela qui la ramènera. Cesse de pleurer et entends le message d’Estelle. Non, je n’essaie pas de te faire croire que les enfants doivent être nos maîtres : cela serait aussi stupide que de vouloir faire couler un fleuve de l’aval vers la source. Il arrive cependant, de-ci, de-là, qu’un petit

garçon ou une petite fille donne une leçon à un adulte. Tel fut le cas.

Donc, un matin, au petit-déjeuner, alors que la folie nous tenait encore, Jeanne me dit :

- Enlève donc ce troisième couvert ! Tu sais très bien que personne ne va s'asseoir là.

- Mais ?...

- J'ai fait un rêve cette nuit. Elle est venue me voir.

- Tiens donc ! Moi aussi : elle m'a parlé.

- Toi aussi, son « papa adoré » ? Bien sûr ! Alors ?... Tu te décides ? Il est grand temps de ne plus penser à toi, à moi, à notre malheur d'être les survivants. Il est plus que temps de nous arracher. Et que t'a-t-elle dit ?

- Pendant un temps très long, elle n'a pas prononcé une parole... Sans faire aucun bruit ni le moindre mouvement, elle avançait dans les rues de la Futaie, et je la suivais sans pouvoir ni la toucher ni lui parler. Arrivée en face de son école, elle s'est retournée soudainement et elle a parlé. Mais je n'entendais rien. Puis elle a repris sa marche. Une brume étrange, comme de l'encre noire vaporisée, envahissait peu à peu l'espace, dissolvant toute chose. J'ai pu encore distinguer très vaguement ce qui, d'Estelle, restait visible, s'engageant sur ce qui avait dû être le chemin de notre maison. Et, rapidement, tout s'est fondu dans un épais noir d'encre.

Alors, seulement, j'ai entendu les paroles qu'elle avait prononcées. Elle disait, de sa douce voix...

- S'il te plaît !... que disait-elle ?

- « Pourquoi me laisses-tu mourir une deuxième fois ? »

- Oh !... Et alors, comment as-tu compris ce message ?

- Nous devons tenir notre promesse. Il nous faut avoir un nouvel enfant.

- Faire un autre enfant ! Pour toi, c'est très facile... Oh ! Pardon ! Où ai-je la tête ? Ce n'est vraiment pas le moment de me laisser aller. Que disait ton rêve ?

- C'était un autre rêve, mais le message était le même.

- Tu sais, à mon âge, les risques d'avoir un bébé anormal sont augmentés. Que ferons-nous s'il nous arrive un mongolien ?

- Même si ces risques sont augmentés, ils restent minimes. Nous commençons à prendre des risques en arrivant au monde, et nous cessons dès notre mort...

- Toute la sagesse du monde consiste à choisir les meilleurs risques : je sais ! Et si tu dois tomber en chemin, ce n'est pas grave, car d'autres continueront la route ! Je sais ! Je sais !... Depuis le temps, j'ai bien appris la leçon, cher Maître. Mais cette folie nous touche trop pour que je me contente d'énoncés théoriques, tels des gris-gris, en guise de garantie.

Michel, si, après l'avoir porté pendant neuf mois, j'accouche d'un bébé mongolien, qu'en ferons-nous ?

- Nous le garderons, évidemment. Pourquoi me poses-tu cette question ?

- Tu me connais. Tu sais bien qu'à certaines périodes, je ne pourrai plus le supporter ; tu le sais très bien, qu'à ces moments-là, je serai odieuse... Alors ?

- Je t'aiderai à passer le cap, comme j'ai appris à le faire. Ces horribles et stupides batailles que nous avons menées l'un contre l'autre auront quand même été un peu utiles. Bon... S'il nous arrive un enfant mongolien et si, malgré tous nos efforts, il y a des moments où tu ne peux plus le supporter, nous le confierons à des personnes sûres pour de courtes périodes, le temps de nous offrir un beau voyage.

- Il existe bien des gens qui confient ainsi leur chien-chien chéri à un chenil, pour la durée des vacances.

- Et alors ? De toutes façons, ce n'est pas dans un chenil que notre enfant sera placé.

- Et rien ne dit qu'il sera mongolien. C'est bon : je suis prête... Et puis non ! Il y a encore quelque chose qui ne passe pas.

- Quoi ?

- Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris tout ce qu'Estelle nous demande.

- Elle nous demande de réussir avec un nouvel enfant ce que nous n'avons pas été fichus de faire avec elle.

-Je ne suis pas si gourde, quand même !... C'est le reste qui me paraît confus.

- Tu as certainement compris l'essentiel. Et puis, face au danger, nous sommes deux maintenant.

- Si nous parvenons à cesser cette maudite guerre.

- Jeanne, ma chérie, je ne veux plus être chef de famille.

- Mon Michel chéri, c'est un grand sacrifice ! Eh bien, moi aussi, je renonce à mes galons de chef. Tu peux les ranger définitivement au grenier, avec les mauvais souvenirs.

- Pourquoi pas directement à la poubelle ?

- Parce qu'un tel gâchis mérite qu'on s'en souvienne.

- Si nous tenons cet engagement, je crois que le plus dur sera fait. En attendant, il nous reste à inventer la démocratie conjugale.

- Ce n'est pas si facile. A une voix contre une, comment peut-on établir une majorité ? Pas au poids, j'espère ! Ni à l'ancienneté !

- D'autres l'ont pratiquée avant nous, cette république du couple. Avec l'aide d'Estelle et notre volonté, nous y arriverons.

- Tu m'aideras quand je me laisserai emporter par mon démon ? Tu m'aideras, dis-moi Michel chéri ?

- Oui, chérie, et tu me rendras la pareille quand mon démon personnel me prendra la tête.

- Ainsi, nous serons comme deux singes qui s'épouillent mutuellement...

En reprenant cette discussion, jour après jour, nous sommes arrivés au triple engagement dont je vous parlais au début de ce chapitre : tenir la promesse faite à Estelle, associer son souvenir à tous les événements importants de notre vie, te conter honnêtement cette histoire.

Nous avons eu cet enfant : un fils, un troisième fils, Jacques. Dans sa quinzième année, à l'âge où l'on remet sérieusement en cause les modèles familiaux pour se choisir soi-même et décider ce qu'on fera de sa propre vie, tempête sous un crâne et dans l'environnement du jeune que l'on appelle « crise d'adolescence », en plein milieu de cette période difficile donc, nous lui avons parlé de son autre mère pas comme les autres. Maintenant, il connaît bien Estelle. Il chérit sa mémoire et, de surcroît, il lui sait gré d'avoir fait de lui un être particulier. Non seulement nous ne sommes pas jaloux de cet attachement mais, au contraire, cela nous ravit. Ceci dit, il a préféré l'appeler « marraine » plutôt que « grande sœur » ou « maman ».

C'est ainsi que les rescapés du naufrage reprirent la mer pour un monde à nouveau chargé de promesses. Mais ceci est une autre histoire. Revenons à la « Guerre de Cent Ans », au moment précis où nous l'avons quittée, juste alors que vont se dérouler les premières escarmouches.

7-Les Prémices de la Guerre

Jeanne fut ravie d'être enceinte. Sa gracieuse silhouette de danseuse développa une rondeur excessive qui tendait la peau du ventre lequel finirait par ressembler à un énorme ballon. Elle deviendrait comme une citrouille affublée d'une petite tête et ses jolies jambes de danseuse sembleraient alors trop fragiles pour porter une telle surcharge. Tu sais quel souci elle a de se faire belle à tout moment : eh bien là, jusqu'à la sortie de notre bébé, elle accepterait de bonne grâce le sacrifice provisoire de sa beauté.

Après quelques mois de grossesse, son ventre commençait tout juste à s'arrondir mais, comme toujours, il fallait qu'elle devançât les événements.

- Je suis enceinte jusqu'aux yeux, disait-elle. Te rends-tu compte que je t'ai choisi pour être le père de mon enfant ?

- Bien sûr ! que je me rends compte. La réciproque est vraie, ne l'oublie pas : je t'ai choisie pour être la mère de mes enfants.

- En es-tu bien sûr, d'avoir choisi ? Tu étais si pressé de semer ta demi-graine que tu l'aurais mise dans n'importe quelle fleur ouverte. Tu as de la chance que « Moi ». je t'ai choisi. Tâche de rester à la hauteur... Oh ! il m'a donné un coup de pied, le petit voyou. Tiens, chéri, mets ta main là... Pas ici, non, là !...Tu le sens, comme il bouge ?

- Ah oui ! Je l'ai senti. Mais revenons à ce que tu viens de dire. Tu m'as choisi. Je t'ai choisie. Pour éviter la répétition, pourquoi ne pas admettre que nous nous sommes reconnus mutuellement ? Hein ?

- L'homme quémande, la femme dispose. Tous les hommes, du moins tous ceux qui ne sont pas d'ignobles et stupides brutes, presque tous les hommes, donc, quémandent la permission de faire l'amour à toutes les femmes qu'ils rencontrent, pour peu qu'elles soient « baisables ». Ils vont même jusqu'à payer pour cela ! Les femmes, non : elles attendent de rencontrer, parmi tous ces assoiffés, celui qu'elles aiment. Et alors, elles l'invitent à faire l'amour pour de vrai. Voilà comment vous êtes, vous les hommes, esclaves de votre ridicule bout de viande qui ne mérite même pas le surnom de quéquette.

- Comment ? Pour commencer, je ne suis pas « les hommes », je suis Michel, ton époux adoré.

- Chéri, ne gâchons pas notre temps à discutailler du sexe des anges. Nous avons un bébé en route. Oh ! Pourvu qu'il soit normal !

- Encore ! C'est vraiment une obsession, chez toi !. Mais enfin, pourquoi diable serait-il anormal ? Jamais une telle idée ne m'a effleuré.

- Ah ! Tu es bien un homme ! Si tu pensais parfois à autre chose qu'à toi-même, tu aurais découvert depuis longtemps que les bébés anormaux, il en naît quand même un par-ci, par-là, et qu'il faut bien les élever.

- Si c'est un enfant anormal, nous l'élèverons du mieux que nous pourrons. Et puis, je serai toujours avec toi, quoi qu'il arrive.

- Eh bien ! Comme tu y vas, toi qui es si prudent, d'habitude ! Enfin Tu seras gentil avec moi, dis ? Même quand le bébé sera né, tu resteras gentil, hein ? Oh ! oui, tu le seras. Tu es un homme gentil, toi... Je t'ai choisi pour cela,... Et pour d'autres raisons, naturellement.

- Ah ! Tu m’as choisi ? Vraiment, tu y tiens !... Mais ! bien sûr que j e resterai aussi gentil après la naissance que maintenant ! Pourquoi est-ce que je changerais ?

- Parce que beaucoup d’hommes sont ainsi. Quand leur « Petit Oiseau » est bien rassasié, ils délaissent la belle qui s’est imprudemment donnée. Elle se retrouve avec un fantôme d’amour et, en souvenir, un enfant qu’elle devra élever seule.

- Tu as vraiment de drôles d’idées... D’ailleurs, moi aussi bien sûr, je t’ai choisie. Quel gâchis, s’il en était autrement ! Ces mois de braise et de glace que nous avons vécus ensemble, nous les avons bien consacrés, toi et moi, moi et toi, à greffer ensemble nos deux vies, même quand, à force de nous heurter, ne nous piquer, de nous déchirer aux entournures, cela faisait atrocement mal.. Etait-ce pour mieux faire semblant afin que tu tombes dans mon assiette, cuite à point, comme une exquise langouste, « Mon Amour » ? Tu te souviens comme j’en ai bavé, en Autriche !

- Oh ? Et moi, donc ?

- Bon. Eh bien, malgré cela, je t’ai choisie pour la vie, et même au-delà. Et si nous devons en baver encore, je continuerai à me battre pour que nous parvenions enfin à nous entendre.

- Tu sais, des tours de cochons joués par les hommes, il y en a eu tant et tant que je suis très méfiante. Et encore, je crains de ne pas l’être assez. Un homme peut très bien épouser une fille pour son petit confort à lui, se raconter qu’il l’aime et, une fois son esclave domestique enfermée dans la cage, courtiser d’autres belles, ses vrais amours, comme au bon vieux temps où l’épouse légitime était appelée « Bobonne ».

- Même au temps où cette caricature de vie conjugale était tolérée, elle existait plus souvent dans les plaisanteries que dans la réalité. En tout cas, si tu doutes de moi à ce point, pourquoi m’as-tu épousé ?

- Parce que vous êtes tous pareils : même si, au grand jour, votre apparence est angélique, dans l'ombre, votre inconscient de mâle dominateur prépare ses mauvais coups.

- Aïe ! Aïe ! Aïe !... Si tu négocies directement avec mon inconscient, moi, je suis forcément exclu de la discussion. Tu ne pourrais pas t'arranger pour l'amener en pleine lumière, que je puisse enfin régler mes comptes avec ce tricheur.

- Difficile ! Tu le sais. Mais je ferai mon possible.

- Merci, chérie. Mais dis-moi, les femmes aussi ont un inconscient !... Les défauts que tu vois dans le mien sont peut-être dissimulés dans le tien. C'est peut-être toi qui me joues la comédie de l'amour « pour mieux m'exploiter, mon enfant ».

- Impossible !

- Comment cela ?

- Parce qu'une femme n'est pas faite comme un homme.

- Parce que vous n'êtes plus nos égales ?...

- Egalité ne signifie pas identité : aurais-je épousé un idiot ?

- J'espère que non ! Bon, d'accord : je me suis trompé. Alors, est-ce que tu veux m'expliquer ?

- Elle peut faire l'amour sans amour, et si à ce jeu elle ne risquait pas d'être engrossée, ce ne serait pour elle qu'une tromperie sans importance. Dans ce cas, elle met son corps à la disposition d'un amant ainsi que le font les putains, et elle simule, plus ou moins bien, le plaisir. En réalité, elle n'éprouve rien, si ce n'est un certain ennui ou bien du dégoût.

Si elle était un homme, elle y trouverait quand même du plaisir. Seulement, elle est une femme, et ce cadeau lui est refusé.

- Voilà un bon moment que j'ai appris cela, grâce à toi. Et alors ?

- Quand nous faisons l'amour, tu es très attentif à mon plaisir, et c'est pourquoi nous avons eu droit, plusieurs fois, au grand voyage. Mais s'il arrivait que nous restions systématiquement à quai, pendant une longue période, tu te demanderais ce qui m'arrive. Alors ?... Si je n'étais plus amoureuse, tu ne manquerais pas de t'en apercevoir : mon corps ne répondrait plus au tien, ni par la chaleur, ni par les ondes frissonnantes de bonheur que nous emmêlons, et encore moins par la fusion finale en forme de feu d'artifice. Mon corps serait presque aussi inerte qu'une poupée gonflable. Voilà pourquoi mon amour ne peut être une tromperie.

- Comment peux-tu être certaine que je m'en rendrais compte ?

- J'en suis sûre parce que ça s'est déjà produit. Il est arrivé que je me donne à toi sans être amoureuse et tu m'as demandé pourquoi j'étais ailleurs.

- Soit... Et la réciproque n'est pas vraie ?

- Puisque tu es un homme, tu peux prendre ton plaisir avec moi sans m'aimer. Alors, à quels signes pourrai-je savoir si tu m'aimes ?

- C'est plus difficile, je l'admets. Mais tu te montres si méfiante que tu ne risques guère de te tromper?

- Dis-moi, je n'ai pas très bien compris en quoi consiste cette particularité féminine...

- Ne te fais pas plus stupide que nature. Après tout, peut-être veux-tu une démonstration ?

- Oh oui ! Avec plaisir.

- Avec plaisir : du moins, je l'espère... Alors ? Tu dois bien admettre que les hommes sont des cochons !

- Si tu veux, mais il faut croire à mon amour car je suis à bout d'arguments.

- C'est bien vrai ? Horrible menteur que j'adore. Eh bien, je te crois... Tiens ! voilà pour la peine que je t'ai infligée !

Ceci dit, quand nous croyions que les femmes ne peuvent jouir si elles ne ressentent pas un amour partagé, nous frôlions l'erreur. A tout le moins, nous étions dans l'exagération. Il y avait bien souvent cette incapacité à connaître le plaisir quand elles faisaient l'amour sans se sentir intensément aimées, mais c'étaient les conditions de notre époque qui leur interdisaient l'orgasme, autant que leur nature féminine.

Il y avait d'abord de vieilles convictions bien ancrées, surtout chez les hommes. Les filles qui se donnaient sans être très amoureuses, simplement parce que le gars leur plaisait, celles-là étaient des « salopes ». Si elles changeaient souvent d'amant, si elles étaient « faciles », sans qu'on puisse vraiment les qualifier de débauchées, on pensait qu'elles étaient nymphomanes : de pauvres malades hantées par l'envie insatiable de baiser avec n'importe quel homme qui se présentait. Les nymphomanes faisaient rêver les hommes. C'était de bonnes affaires : elles offraient l'occasion d'évacuer sa semence dans un réceptacle convenable. Et gratuitement, s'il vous plaît ! Faut-il te dire que je n'ai jamais rencontré de nymphomane.

Mais, avant tout, il y avait pour les filles la crainte d'être enceintes, de porter un petit bâtard dans leur ventre, un enfant maudit qui ferait de leur vie un calvaire. Car les « filles-mères » étaient méprisées, persécutées, exploitées. C'était le plus souvent l'enfer pour elles et leur petit bâtard. Combien de filles enceintes ont reçu une mutilation, voire la mort, en se faisant avorter avec une aiguille à tricoter ou un quelconque procédé aussi dangereux !

Depuis cette époque, il y a eu la pilule et tout ce qui permet d'empêcher les grossesses maudites. Et puis il y a eu 68, le grand coup de balai sur les archaïsmes cachés dans la routine. Dans son cortège de libertés, il y avait celle de la femme et celle de la sexualité bon enfant. Délivrés de la

crainte des grossesses catastrophiques, délivrés aussi de l'opprobre, les amoureux ont pu s'essayer aux plaisirs jusque-là interdits. Et ceux qui l'ignoraient ont découvert que les femmes aussi peuvent trouver l'orgasme dans des rencontres éphémères, en faisant l'amour sans engagement à vie. Il suffit que l'amant leur plaise suffisamment, c'est-à-dire beaucoup : par sa beauté, par sa jeunesse, son humour, son prestige, sa puissance, son intelligence, ses talents d'empailleur,…Et quoi encore ? Va savoir. Et si, par ailleurs il est défiguré par un orgueil insupportable, une bêtise extrême, du mauvais goût, de la grossièreté, une idéologie terrifiante…, eh bien tant pis : pour une soirée, il apportera quand même son lot de plaisirs. Il y a une limite, cependant : l'amant de passage ne doit quand même pas laisser entendre que la belle n'est qu'un « vide-couilles » mais, au contraire, qu'il la désire très fort, qu'il cherchera à la rendre heureuse. Bref, la belle doit se sentir aimée, même si ce n'est que pour un soir.

Et pour être aimé, il faut avancer vraiment sur les voies de l'existence. Tant pis si je répète, ça vaut le coup : l'amour nous élève.

Et puis, un amour naissant, comment savoir s'il va grandir et vivre longtemps, ou s'éteindre comme un feu de paille.

Et puis, un amour éphémère peut quand même être brûlant et laisser un souvenir inoubliable.

C'est bien sûr : à côté de l'amour de sa vie, il peut y avoir des amours éphémères. L'ennui, c'est qu'au début d'un amour naissant, nul ne sait de façon certaine ce qu'il deviendra en grandissant. Un bon souvenir ? Ou un amour pour toujours ? La crainte de voir sa femme ou son homme enlevé par un concurrent est donc fondée. Mais elle ne doit pas se transformer en jalousie. Elle doit simplement rappeler

que l’amour est une conquête de chaque jour, qu’il faut continuellement se grandir et se grandir encore pour gagner sa part de paradis. Et, comme au casino, il faut être capable d’encaisser les pertes.

La femme nouvelle vient de naître en même temps que la contraception et la libération de 68. Elle a une quarantaine d’années, c'est-à-dire rien, à côté des millions d’années qui ont précédé. Tout au long de l’évolution humaine, la femme tellement vulnérable de ces millions d’années, cette femme obstinée qui a modelé la nôtre,devait être hantée par deux préoccupations :

-trouver une protection contre sa faiblesse,

-porter puis élever de beaux enfants, intelligents, solides, et tout et tout.

Elle essayait donc de trouver un homme (ou plusieurs) capable de satisfaire ces besoins. Elle ne devait pas se faire engrosser par n’importe qui et elle faisait son possible pour échapper aux hommes en rut dont le seul souci était de répandre leur semence. C’est ainsi que Mômmanh a dû inscrire ceci, en lettres de feu, dans le patrimoine génétique de moultes femmes : « Tu ne connaîtras le paradis sexuel qu’après t’être bien assurée que ton amant t’aime. »

Les plaisirs de l’amour libéré sont à l’essai en ce moment. L’avenir nous dira lesquels sont bons. Ceci nous dépasse, Jeanne et moi. Nous sommes trop vieux. Cependant, nous croyons avoir connu l’essentiel : quand l’orgasme multiplié, celui des deux amants, scelle la déclaration d’un grand amour, il est divin. Alléluia ! C’est aussi ce que disent les jeunes des temps nouveaux : faire l’amour quand on est très amoureux, c’est bien meilleur. Merci Mômmanh.

Mais il est grand temps d’aller rejoindre Jeanne dans les années 60, car tu sais qu’elle n’a aucune patience.

A toi de trouver le cadeau qu'elle me fit alors. N'était-ce pas là ce nectar et cette ambroisie dont se délectaient les dieux de l'Olympe, lesquels alimentaient ainsi leur immortalité ? Je ne sais car, depuis la fin de l'antiquité, ces produits sont devenus absolument introuvables. Mais, ma contrariété n'était pas dissipée et je n'étais pas d'humeur à goûter l'authentique plaisir d'amour. Cette image d'homme que me renvoyait le miroir bien-aimé, je la jugeais détestable autant que fausse, du moins tant qu'elle s'appliquait à moi. Je continuai donc à traquer le malentendu qui nous éloignait l'un de l'autre. Et, puisque la lessive était commencée, j'allais y mettre tout notre linge sale.

Sais-tu que, si j'avais été moins naïf, si j'avais pu entrevoir le chemin d'avenir dans lequel nous étions engagés, je me serais enfui à toutes jambes. Et je serais revenu tout penaud, car notre enfant devait arriver dans quelques mois : il était trop tard pour reculer. Et maintenant, malgré l'horreur de ce qui est arrivé, « Si c'était à refaire, je referais ce chemin-là ». Alors, il valait bien mieux que l'avenir nous fût caché.

Je relançai la discussion, tout en faisant une prière muette pour qu'elle n'allât pas conduire à une violente dispute, ainsi que c'était arrivé trop souvent.

-Tu te fais de moi une image plutôt affligeante. Comment est-ce possible, alors, que tu m'aimes ? Et d'ailleurs, m'aimes-tu vraiment ?

Comment pouvais-je poser une telle question ? Chaque fois que son corps, fondu dans le mien, m'avait envoyé ces ondes de chaleur qui me comblaient, j'avais su, à l'évidence, qu'elle m'aimait. Alors ?

Précisément : ce n'était pas chaque fois le quatorze juillet. Parfois, la fête était lamentablement ratée : nous

avions copulé seulement et cet acte avait pris un aspect sale. Un temps de jeûne plus ou moins long pouvait suivre un tel repas dégoûtant. Enfin, et surtout, il y avait eu pire que les vacances en Autriche : il y avait eu des périodes où elle semblait me haïr.

Tu n'es pas étonné, donc, en me voyant mettre en doute l'amour de Jeanne et ce d'autant plus qu'elle m'avait déjà menti plusieurs fois.

Maintenant, je vois et je m'émerveille. Maintenant, je sais qu'elle disait la vérité.

Je n'imaginais pas que l'amour, cette construction faite de matériaux vivants, est un chantier perpétuel où un pan de l'œuvre s'élève pendant qu'un autre s'effondre. Pour celui qui sait, c'est déjà une conquête difficile : alors imagine ce que c'était pour nous, naïfs pionniers de l'amour nouveau, celui qui s'épanouira dans les années 2000.

Outre mon ignorance d'alors, ma méfiance était alimentée par le souvenir du cauchemar autrichien que je n'avais pas digéré. Jeanne s'évertuait quand même à me convaincre.

- Voyons, Michel ? Ma parole ! Mais tu n'as rien compris à ce que je viens de t'expliquer. Cette ultime extase que les techniciens du sexe nomment « orgasme », cette suprême jouissance, eh bien, nous autres les femmes, nous ne pouvons la connaître que si deux conditions sont remplies : la première est que nous aimions notre amant, la deuxième, que nous croyions en être aimées. Pour nous, les femmes, ce plaisir sans pareil ne peut être que le fruit de l'amour intégral, celui que l'on bâtit à deux ! Et qui fait naître l'irrésistible envie de fusionner.

Tu comprends qu'il est très important pour nous de savoir si notre homme est réellement amoureux !... Dis-moi « hombre », combien d'hommes, combien de séducteurs

déguisés en soupirants parviennent à tromper une pauvre amoureuse, lui faisant croire qu'elle est la femme de leur vie, « pour mieux la sauter, mon enfant » !... Savent-ils seulement quel mal ils font, ces voleurs de paradis ?

Quand cela se produit, la femme dupée a le sentiment d'avoir failli à sa mission : elle a pris du toc pour un vrai diamant. Du coup, elle perd la confiance dans son aptitude à juger les hommes, confiance qu'elle aura beaucoup de peine à regagner. En attendant, le prix qu'elle doit payer, c'est la privation du plaisir d'amour. »

Jeanne enchaîna.

- Alors ?... Toi qui te vantes d'avoir l'esprit ouvert au moindre courant d'air, comment peux-tu douter de ma sincérité ?

- C'est vrai. Je suis bien obligé de te croire, si toutefois, ce que tu m'as expliqué est entièrement vrai. Non ! Oh non ! Ne te fâche pas !...
Mais pourquoi diable t'entêtes-tu à craindre que je sois un de ces voleurs de plaisir ? Il est bien vrai que je ne suis qu'un homme, une souillure donc, comparé à une femme, et pourtant, la honte et la tristesse m'accableraient si je saccageais ainsi le bel amour qui me ferait soulever des montagnes...

- Alors là ! Si tu crois m'épater !... Inutile de t'abîmer le dos en soulevant une montagne trop lourde : je t'ai déjà dit que je te crois.

- Et tu as reconnu que je suis gentil... Bon... Onh... Eh bien...

- Quoi encore ! Ah ! Cesse de tourner autour du pot, ça m'énerve.

- A propos, toi-même, tu ne l'as pas toujours été, gentille ! Des mots beaucoup plus forts me sont même venus à l'esprit, parfois. Que nous est-il arrivé en Autriche ? Peux-tu me le dire maintenant ?

- Ah non ! Pauvre imbécile, tu veux vraiment que je me fâche !... Eh bien Et puis tant pis ! Il faudra bien que je te le dise un jour...

Alors, sa colère tomba tout aussi soudainement qu'elle s'était levée et Jeanne entreprit de m'expliquer ce que je n'avais pas encore réussi à comprendre : quelques-uns parmi les éléments de sa conduite que je percevais comme bizarres ou insupportables. A l'issue de cet entretien, je croyais enfin connaître d'elle tout ce qui, de temps à autre, démolissait notre amour et, bien sûr, je croyais aussi tenir le moyen d'éliminer ce poison.

Comme j'étais loin du compte !

Elle craignait et haïssait les hommes autant qu'elle était prête à les aimer. Pas tous, bien sûr, surtout depuis qu'elle avait validé pour la vie le coup de foudre, ce qui impliquait une mutuelle fidélité. Qu'elle aimât tant les hommes malgré l'image repoussante qu'elle avait du plus grand nombre d'entre eux : cela aurait dû me surprendre. Eh bien, non. Je profitais de ce penchant prometteur de délices et, contrairement à mes habitudes, je ne cherchai même pas à comprendre.

Maintenant que j'y réfléchis, il me semble qu'elle avait en tête suffisamment de belles images d'hommes sans taches pour espérer en trouver quelques-uns à aimer. D'autre part, la nature l'avait faite femme et sa famille aussi bien que tout son entourage l'avaient encouragée dans cette voie. Oh oui, elle était entièrement féminine !... Elle avait donc un grand besoin des hommes.

A propos de ma Jeanne, dans un premier temps, je ne te parlerai pas de la féminité culturelle mais de l'autre, primordiale, que l'expérience quasi-infinie de Mômmanh a choisie pour nous : la féminité naturelle.

T’ai-je présenté les quatre dons de la femme ? Au cours de son obstinée conquête de l’existence, Môммanh a choisi pour notre espèce quatre dons de la femme : savoir reconnaître les hommes de valeur, leur montrer la voie avec sa beauté, leur donner des enfants et, enfin, ne pouvoir goûter la suprême récompense que si l’amour leur parait bien présent.

Eh bien, à ces quatre dons de la femme, tu peux en ajouter un cinquième qui a son importance. Il contient tout ce qu’il faut pour réussir la féminine sensualité amoureuse : le grain et la douceur de la peau, la fermeté des chairs, la sensibilité des seins, le galbe des fesses, sans oublier, bien entendu, le saint des saints... Nous devons appeler les Anglais à la rescousse pour nommer cette qualité. C’est le sex-appeal. Une femme qui la possède est sexy.

Môммanh continue de nous faire confiance malgré tous les mauvais tours que nous lui avons joués : c’est qu’elle-même est loin d’être infaillible. Ne serait-ce que dans l’attribution de la beauté aux femmes, à côté des chefs d’œuvre, voyez la quantité de ratés, les malchanceuses qu’on appelle « boudin », « haricot sec », « grand cheval » ou « vache normande » !...

Elle se trompe même, parfois, dans la distribution des attributs sexuels. Au gré de sa fantaisie, elle va jusqu’à doter quelque malheureuse de traits masculins : une carrure de docker, une voix de taureau mugissant, une barbe de pirate et aussi les robustes dents d’un grand ours.

Eh bien, quelle chance ! Chez ma Jeanne, Môммanh n’avait fait que des choix cohérents : ma bien-aimée était entièrement femme, féminine jusqu’au bout de ses ongles nacrés.

Les seins, tiens ! Rien d'étonnant si c'est le premier exemple qui me vient à l'esprit. Tu ne vas pas tarder à savoir pourquoi. Donc, prenons le cas des seins.

Ils ont reçu de Môммanh trois missions : allaiter les bébés, embellir les femmes, contribuer au plaisir d'amour en faisant monter le désir des amants.

Pour commencer, voyez la quantité d'aberrations qu'ils portent. Combien d'hommes les ont reçus par erreur, tout au moins sous la forme d'ébauches bien avancées ? Combien de femmes n'en ont pas, ou si peu ? Combien d'autres voudraient qu'ils soient à leur place normale, situés au mieux pour envoûter les hommes, et non rejetés à l'écart, près des aisselles, ou feignant de vouloir se hisser sur les épaules de l'infortunée ?...

Pensons maintenant à leur fonction érotique : normalement, ils doivent contribuer de façon vaillante à conduire les amoureux jusqu'au joyeux accord final, quand éclatent les trompettes de la gloire.

Voici comment cela se passe, le plus souvent, chez les amants expérimentés. Les yeux de la belle contiennent des promesses telles que son amant plonge, tout habillé, dans leur océan. Suivent quelques baisers et la première étreinte. Alors, les seins prennent le relais.

Les beaux seins aux courbes généreuses, pleines et parfaites, les beaux seins tendres et palpitants comme d'innocentes colombes blanches, les deux faons, tout surpris de voir le chasseur, l'invitent à déposer les armes. L'homme éprouve le besoin de toucher, de caresser, d'envelopper dans ses mains protectrices les deux lutins : à ce contact, une onde de chaleur bienfaisante parcourt les corps des amants attentifs qui, maintenant, veulent connaître la suite. Les tétons se dressent, appelant caresses et baisers : alors, c'est le corps tout entier de la femme qui appelle les caresses

brûlantes. A partir de cet instant, il suffit pour l'amant d'être bien à l'écoute des appels de son aimée afin d'y répondre de son mieux : elle le conduira vers l'apothéose.

Quand, au-dessus des douces collines où ils étaient assoupis, les deux tétons se dressent comme pour inspecter l'horizon, un signal retentit dans le corps des amants : « Aimons-nous ! Oh oui ! Il n'est rien de meilleur ! »

Le gonflement des tétons : comment appeler ce phénomène ? Devons-nous dire que c'est la première des érections féminines ? C'est trop technique. Peut-être, à la rigueur, pourrons-nous employer ce vocabulaire quand les machines feront l'amour. En attendant, cherchons un autre mode d'expression.

Ce signal que lancent les deux vaillants petits tétons, je le comprends mieux en le comparant à ce qui se passait quand mon grand-père faisait rugir le sifflet de sa machine à vapeur.

Mon aïeul était entrepreneur de battages en ces temps héroïques où une locomobile faisait tourner une batteuse à céréales. Chaque matin, avec du bois et du charbon, il fallait alimenter un brasier dans le foyer de la machine assez longtemps pour produire de la vapeur sous pression ; le résultat n'était pas évident, parce qu'il y avait souvent des fuites ou d'autres avatars techniques. Aussi, quand la pression était suffisante, le rugissement aigu du sifflet à vapeur était un signal pour tous les paysans des alentours, conviés au dur travail des battages, lequel était en même temps une fête.

C'était le signal que la journée allait vraiment commencer et mon grand-père, un vieil homme à l'enthousiasme inusable, y allait de son juron favori : « Bon Bleu ». S'il remplaçait « Dieu » par « Bleu », ce n'était nullement par ignorance, mais parce qu'il ne voulait pas se

mettre en état de péché en violant cette injonction de l'Eglise : « Tu n'invoqueras pas en vain le nom de ton Seigneur ! « Le bon chrétien qu'il était s'écriait donc : « Bon Bleu de Bon Bleu !... Cent mille charretées de Bons Bleus ! Allons-y, les gars ! Tout le monde dessus ! ça va machiner !... »

Ainsi, à l'égal du vaillant téton qui se dresse, ce signal triomphant disait : « C'est gagné ! La fête peut commencer ! »

Mais pourquoi diable t'ai-je parlé des seins ? Obsession sexuelle liée à la sénescence ? Je m'en voudrais... Ah oui ! J'y suis : c'était pour te montrer combien ma Jeanne était féminine. Cet important rôle érotique, il paraît que les seins ne sont pas tous aptes à le jouer. Eh bien tu as vu ? Elle avait de vrais seins de femme, bien vivants, tels que je ne pouvais demander mieux. Et, sur ce territoire de la féminité, elle n'a jamais failli à ses promesses : femme elle était ; femme elle se révéla par la suite, chaque fois qu'elle enfanta une qualité nouvelle ; femme elle est encore, femme elle restera jusqu'à son dernier jour et même dans l'au-delà que l'avenir voudra bien lui accorder.

- Quoi ? Tu trouves que j'en fais trop. Sache que, pour ma Jeanne, il n'y en a jamais trop.

Veux-tu d'autres exemples ?

Tu ne la verras jamais farfouiller dans le moteur de sa voiture en prenant un air inspiré ; d'ailleurs, elle ne sait même pas comment on ouvre le capot. Si la chaîne de son vélo a sauté, plutôt que de s'y abîmer les mains, elle préférera jeter l'engin dans le fossé. Sa beauté de femme, qu'elle étudie et réinvente sans cesse avec tant d'amour, elle ne veut surtout pas qu'elle soit souillée, fût-ce par du cambouis.

Dans une autre vie, aimerait-elle conduire un bus ou un camion ? Il faudrait que plusieurs conditions soient remplies, et je ne crois pas que cela arrive jamais. Pour commencer, il faudrait qu'elle soit dispensée de manutention et d'entretien, activités qui sont des menaces pour la beauté. Ensuite, le rétroviseur devrait permettre à ma Jeanne de se voir toute entière et clairement. Le profil du véhicule serait assorti à l'élégante silhouette de la maîtresse des lieux. La cabine de pilotage serait à la fois intime et spacieuse ; son décor, conforme au bon goût de la dame du château, serait renouvelé aussi souvent qu'elle le souhaiterait. Evidemment, les photos de ses magnifiques enfants y seraient en bonne place, ainsi que celle de son bien-aimé et, peut-être même, celle de sa bonne grand-mère. Un système extrêmement fiable de pilotage automatique devrait assurer la conduite du véhicule. Ainsi, la conductrice pourrait s'occuper de tâches plus importantes : accueillir dans son salon de pilotage les clients les plus intéressants et discuter avec eux de la meilleure façon de conduire sa vie, activité sociale indispensable que certains ignorants, sur un ton méprisant, nomment bavardage.

(Je croyais blaguer quand j'ai écrit ces lignes en 1998 et je m'aperçois, 10 ans plus tard, que la réalité a presque rattrapé la fiction. Les femmes qui conduisent des camions de nos jours n'ont plus trop à s'inquiéter pour leur beauté.)

Donc, pour cette fois, et bien qu'elle ne sache opérer qu'en tâtonnant, Mômmanh avait bien réussi son idéal de féminité. J'avais tout lieu d'être comblé, moi qui aime tant la femme.

Et la féminité culturelle, celle qu'engendre l'histoire, est-ce qu'elle était également réussie ?... Eh bien, non !... Plusieurs fois même, j'ai pensé qu'elle était irrémédiablement ratée. Il est vrai que je n'étais pas encore

capable de comprendre le processus qui avait amené ma bien-aimée jusqu'à craindre les hommes et, parfois, les haïr.

Le petit d'homme apprend l'existence dans sa famille, principalement auprès du dieu, son « Papa », et de la déesse, sa « Maman ». Il apprend énormément dans son jeune âge. C'est là que les structures de son esprit se forment, et il sera très difficile, voire impossible de les modifier par la suite. Si les goûts et les démarches nécessaires à la formation d'un esprit cultivé ne sont pas acquis alors, l'enfant ne pourra pas réussir de longues études.

Mais, les ratés dans l'éducation de ma belle se situaient ailleurs.

C'est dans sa famille que Jeanne apprit à se méfier des hommes autant qu'à les aimer.

Ses grands-parents étaient des immigrés espagnols. Ils étaient venus en France après la Première Guerre Mondiale, pour échapper à la grande pauvreté qu'ils connaissaient dans leur pays. (Je ne peux, à leur sujet, parler de misère, car l'extrême fierté de ce peuple m'interdit d'employer ce terme.) Ils décidèrent rapidement de faire souche chez nous, et la France devint ainsi leur patrie. Suivant une tradition qu'ils n'avaient pas encore songé à remettre en cause, ils eurent beaucoup d'enfants dont quelques-uns moururent.

La volonté qu'ils mettaient à devenir Français ne pouvait les empêcher de garder certaines valeurs et des comportements espagnols. C'était leur héritage culturel dont, le plus souvent, ils n'avaient même pas conscience, tant il faisait partie d'eux-mêmes, un peu comme leur foie ou leur hypophyse.

Tout ce que, dans ton enfance, tu as intégré comme bon ou mauvais, ou encore comme étant un comportement normal, crois-tu pouvoir t'en défaire ? Même en y mettant toute ta volonté, c'est impossible. Déjà, tu n'arrives pas à te

débarrasser d’un accent ! Alors, tous ces précieux savoir-faire et ces profonds attachements, acquis au cours de la jeunesse, autant pendant les moments d’émerveillement que dans ceux d’effroi, et qui sont comme greffés quelque part dans votre être, toutes ces nervures de ton âme, même si tu acceptes de saigner pour les arracher, elles resteront là pour la vie. Comme dit Maurice, « On ne se refait pas. », quoi qu’en disent les savants pédagogues de notre temps. (Maurice est un bienheureux vagabond qui vient parfois « boire un coup » à la maison, et que notre Estelle aimait citer comme maître à penser.)

Tout ceci pour te dire que ces grands-parents de Jeanne avaient des racines espagnoles encore bien vivantes, toutes fraîches. Sa mère, la Paloma, poussée dans cette voie aussi bien par la volonté de ses parents que par la nécessité de s’intégrer, découvrit le mode de vie français chez les voisins, pour commencer, puis dans la rue, et enfin à l’école. En réalité, elle fut bien souvent amenée à choisir entre les deux cultures.

Côté français, le statut de la femme lui plut d’emblée, d’autant plus que sa mère lui en faisait secrètement l’éloge. Plus tard, le parti communiste devait renforcer ce choix, car il se voulait cent fois plus égalitaire que notre république bourgeoise.

Si la mère de la Paloma, retenue par ses origines, était incapable d’accompagner sa fille dans cette émancipation, elle en percevait les bienfaits à venir, confusément certes, mais avec suffisamment de force pour inciter ses enfants à en profiter. Un tel point de vue eût été intolérable pour son mari, monsieur Gomez : c’est pourquoi elle profitait de son absence pour endoctriner Paloma : « Ah ma fille, surtout, ne fais pas dix enfants comme moi : quel calvaire !... Et puis, tu sais : pour être libre, il faut que tu gagnes de l’argent.

Comme ça, si ton mari est insupportable, tu t'en vas... » Elle disait cela en Espagnol, la langue de son cœur.

Quant à son brave homme de mari, le statut de la femme dans la tradition espagnole lui apparaissait comme une valeur sacrée. Que son épouse ou ses filles pussent y déroger gravement, c'était inacceptable pour lui.

Pourtant, l'âme de son épouse et la sienne sortaient bien du même moule espagnol. Mais vous savez que Môммanh favorise notre ego chaque fois que c'est possible. Or, le statut des deux sexes en France paraissait, à des regards espagnols, avantageux pour les femmes et spoliant pour les hommes. Donc, tout en étant également attachés à leurs valeurs d'origine, quand ils étaient confrontés au problème de l'émancipation féminine à la française, papa Gomez se montrait intransigeant alors que son épouse était plutôt accommodante.

Ce qui devait arriver arriva.

La petite Paloma devait aider sa mère dans les travaux ménagers, lesquels étaient bien lourds à cette époque où le linge était lavé à la main. Ses frères, non seulement étaient dispensés de ces travaux qui les auraient déshonorés, mais au moment des repas, ils s'asseyaient à table en qualité de petits hommes, et leur sœur devait les servir. Elle n'avait pas le droit de traîner en rentrant de l'école, ni de jouer dans la rue. Evidemment, ses frères avaient toutes ces libertés.

C'est eux qui devaient être de bons élèves dans l'école française, pour bien s'intégrer dans la nouvelle patrie et pour avoir plus tard une belle situation, pour ne pas être manœuvres dans le bâtiment, comme leur père. Il fallait qu'ils deviennent des messieurs, dans ce beau pays. Malheureusement, ni les supplications quotidiennes de la mère, ni les scènes théâtrales à grand spectacle que jouait parfois le père, dans une de ces colères dont les éclats de

voix et les épouvantables jurons faisaient la joie de tout le quartier, ni même les quelques sévères raclées qui finissaient bien par suivre une série de terribles mises en garde, rien n'y avait durablement l'effet que tout le monde attendait : outre les plaies, les bosses et, rarement toutefois, les habits déchirés, les frères ne rapportaient de l'école que des notes médiocres et les reproches de leurs maîtres.

La Paloma était l'aînée des enfants Gomez. Si elle avait été un garçon, en qualité de premier suppléant du père et à condition de bien assumer les responsabilités liées au droit d'aînesse, elle aurait eu droit à des attentions particulières. Mais elle n'était qu'une fille, et sa place de première née, outre la fierté de seconder sa mère, ne lui valait guère qu'un surplus d'ingrates tâches ménagères.

En même temps que, peu à peu, elle prenait conscience de la marche des femmes françaises vers l'égalité totale, elle se découvrait des capacités équivalentes à celles de ses frères. Alors elle voulut, de toutes ses forces, se réaliser pleinement. Ce n'était pas seulement par désir égoïste d'améliorer sa situation personnelle. C'était autant par générosité : puisque les femmes avaient des capacités cachées depuis des millénaires, comme des trésors enfouis, il fallait les libérer pour que l'humanité en profite.

Le grand souci d'être respecté, l'honneur auquel sont tellement attachés les Espagnols, Paloma en avait hérité; elle l'appelait dignité. Elle en modifia ainsi les conditions : « Toute femme digne de ce nom doit prouver qu'elle est aussi capable qu'un homme et, en conséquence, exiger les mêmes droits pour elle. »

Ainsi, elle s'appliqua de tout son cœur à bien étudier et ce d'autant plus que l'école publique était le meilleur endroit pour découvrir la féminité nouvelle que sa mère ne pouvait lui enseigner. En même temps, elle apprenait ce qui

devrait lui assurer, plus tard, une bonne situation de femme émancipée. Et pourquoi ne deviendrait-elle pas fonctionnaire ? Peut-être même chef ?... De toutes façons, elle saurait bien leur montrer de quoi est capable une fille décidée.

Toute fière et heureuse, en rentrant dans leur maison de pauvre, elle rapportait ses bonnes notes de l'école. Ils allaient bien voir, ses parents injustes, ils ne pouvaient tarder à découvrir, enfin, cette évidence : leur fille était aussi capable que ses frères. Alors, elle serait leur égale : comme à eux, on lui demanderait parfois son avis. Comme eux, elle aurait la liberté de sortir dans les rues du quartier. Elle pourrait même, dans un proche avenir, être considérée par son père adoré, pour ce qu'elle était véritablement : l'année de la famille, consciente de ses responsabilités et bien décidée à les assumer.

Mais les bonnes notes et les félicitations des maîtres avaient beau se succéder, les compliments de ses parents se faisaient toujours attendre, à l'exception, chez sa mère, d'un soupçon de grande fierté craintivement cachée.

Un soir d'été, à l'approche des grandes vacances, la directrice de l'école, Madame Lépagneul en personne, rendit visite à la famille Gomez. Elle leur dit à peu près ceci : « Votre Paloma est une excellente élève. Non seulement elle est douée, mais elle est aussi travailleuse, sérieuse, et aimable, par dessus le marché, ce qui ne gâte rien. Il n'est pas permis de laisser se perdre des qualités aussi précieuses. Laissez-la continuer les études au cours supérieur de mon école; elle préparera le concours d'entrée à l'Ecole Normale d'Institutrices et elle deviendra une maîtresse, puis une directrice d'école, comme moi. Soyez tranquilles, ses études ne vous coûteront rien. »

Devant cette aimable et néanmoins énergique dame, le grand-père de Paloma se comportait comme un tout petit paysan devant une reine : c'est qu'il respectait humblement en elle une notable, une autorité du pays qui l'avait accueilli. Mais, dès qu'elle eut quitté la maison, il redevint le chef de famille intransigeant, au pouvoir sans partage.

Et, sans que personne s'y attendît, la foudre s'abattit sur la famille Gomez : le père, resté beaucoup trop espagnol, maudit son enfant préférée, parce qu'elle était devenue plus française qu'il ne convenait à une fille respectable.

Il commença par trouver qu'il était trop pauvre pour que ses enfants continuent leurs études, même si le coût n'était pas élevé; si l'un des garçons révélait de bonnes dispositions, à condition que chacun dans la famille fasse un effort pour l'aider, peut-être pourrait-on lui payer suffisamment d'années d'école pour qu'il devienne un « Monsieur »; mais il n'était pas question qu'on fasse tant d'efforts pour instruire une fille. Non seulement, ce serait donner de la confiture à un cochon, mais, à coup sûr, elle deviendrait ensuite comme les Françaises, sinon pire, ces Françaises qui, presque toutes, sont très mal élevées, ne savent pas se tenir à leur place et, déshonorant leur famille, ne sont bien souvent que des putains, ces femmes qui couchent avec n'importe quel mâle, comme des chiennes, et qui ne connaissent même pas les pères de leurs bâtards.

Non ! Jamais un Gomez ne laisserait faire une telle abomination. D'ailleurs, pour éviter tout danger de ce genre, sur le chemin de l'école, Paloma serait désormais accompagnée par ses frères, aussi bien à l'aller qu'au retour. Et il fallait que tout le monde veille à ce qu'elle ne s'échappe pas de la maison pour aller traîner dans la rue infestée de voyous.

En Paloma, la colère monta et se mit à déferler comme la rivière méditerranéenne réduite à un filet d'eau caché sous les pierres, sous l'effet d'un soudain orage, se transforme brutalement en un furieux torrent dévastateur. Et ce père tant aimé fut métamorphosé en un ennemi qu'elle aurait voulu piétiner. Tout en ravalant ses sanglots, elle cria que « Si, elle continuerait ses études ! » que « Bien sûr que si ! Elle deviendrait une maîtresse d'école ! » qu' « Elle sortirait dans la rue, toute seule, autant qu'elle voudrait ! » que « Non ! Elle ne voulait surtout pas que ses idiots de frères la protègent, parce qu'elle aurait honte d'une telle compagnie... »

Une paire de gifles cuisantes l'interrompit avant qu'elle s'enfuie dans le jardinet en hurlant à tout le voisinage que son père n'était qu'un vieil imbécile, le plus bête et le plus méchant père de toute la France, qu »'Aucune de ses copines n'avait un père aussi con, heureusement pour elles ! », qu'« Elle aimerait mieux faire le trottoir plutôt que continuer à vivre dans une famille pareille »...

Le terrible grand-père de Jeanne devint pâle comme un mort avant que le rouge d'une colère incontrôlable n'incendie ses joues. Toute la famille se précipita pour le retenir. Quand il put enfin parler, ce fut le plus effroyable de ses jurons qui sortit d'abord. Je ne peux te le répéter car je blesserais inutilement de pieux chrétiens; tout ce qu'il m'est possible de dire, c'est qu'il prétendait déféquer sur un personnage sacré, extrêmement vénéré et imploré par les croyants ; je suppose qu'un traitement aussi odieux à l'égard d'un grand des Cieux lui était adressé par vengeance, qu'il avait bien mérité cela pour n'avoir pas épargné au chef de la famille Gomez le malheur d'avoir pour fille une telle créature.

Tout le monde attendait le verdict. Il ne tarda pas à tomber. Puisque Paloma apportait la honte sur sa famille,

elle serait elle-même humiliée. Ainsi, elle n'aurait plus jamais envie de recommencer à devenir une jeune fille indigne que personne ne voudrait épouser, pas même un vieux truand bossu. Car, si on la laissait faire, elle ne tarderait à être, en plus, salie telle une chienne en chaleur qui traîne après elle tous les chiens du quartier.

La Paloma n'avait que douze ans et elle ne se préoccupait nullement de chercher un amoureux ; cependant, la jeune fille commençait à percer sous les habits trop étroits de l'enfant. Surtout, elle avait une magnifique chevelure, d'un noir brillant et profond, des cheveux fins, souples et longs qui ondoyaient comme les vagues toujours recommencées de la mer, de grands yeux sombres débordant de curiosité intelligente, déjà intrépides, l'ébauche d'un visage adulte lequel ne tarderait pas à se révéler grave, amical, moqueur et, surtout énergique : telles étaient les principales composantes d'une beauté encore libre dans les jardins de l 'enfance...

- Comment est-ce que je le sais, puisque je n'y étais pas ?

- Parce qu'on me l'a raconté, pardi !

Voici donc comment fit le grand père de Jeanne pour sauver l'honneur de sa famille.

Il annonça qu'il allait, sur le champ, raser les cheveux de la Paloma et qu'elle irait ainsi à l'école, exhibant sa honte. Ni les protestations des enfants, ni les supplications de son épouse n'ébranlèrent sa détermination ; à l'inverse, elles le persuadèrent que toute sa famille était contaminée par le mal français et qu'il fallait agir très vite. Tel était son pouvoir que chacun des siens, bon gré, mal gré, vint l'aider à tondre la pauvre Paloma. Tout en se mordant les lèvres, elle ravalait ses sanglots. Ses yeux, paraît-il, étaient comme des braises. Sa chevelure fut brûlée.

Sa mère lui donna un foulard pour dissimuler son crâne rasé et c'est ainsi qu'elle se rendit à l'école. Heureusement, les grandes vacances étaient proches. Quelques camarades malveillantes profitèrent de l'occasion pour tenter de la tourmenter.

Car, comme le fait remarquer Alexandre Zinoviev, Soviétique dissident, dans « Les Hauteurs Béantes », il existe pour l'homme deux façons de s'élever : ou bien il se grandit vraiment, ou bien il abaisse les autres.

Donc, ces quelques camarades égoïstes que nous pouvons appeler « pestes » prétendirent que la « tondue » était tellement sale qu'elle avait attrapé des poux, peut-être même la gale ou toute autre infection dégoûtante. Elles voulurent qu'on la « traite » : « Sale Espingouine !... Paloma Poux-Poux. !... Gale espagnole », mais le camp des filles bienveillantes fut assez fort pour les faire taire.

Pendant les vacances, ses cheveux repoussèrent suffisamment pour qu'elle n'eût plus besoin de les cacher sous le foulard. Donc, elle ne souffrit pas trop de ce qui aurait dû être une grande humiliation. Non, ce n'est pas là qu'elle fut blessée, marquée à vie !...

Elle venait de perdre son père : tel est du moins le sentiment qu'elle eut pendant bien longtemps.

Cet homme si fort, si généreux, si beau, ce roc, ce pilier de la famille, ce modèle d'homme sans qui elle ne saurait vivre, ce père adoré, - « Mais enfin ! Que dis-je ? C'était bien plus que cela : l'Homme Unique, Papa... le seul homme de la terre, venait d'exploser comme une bulle de savon, ne laissant dans son cœur qu'un vide douloureux.

Et celui qu'elle venait de découvrir, le méchant homme qui tenait la place de son « Papa Chéri »,... elle le haïssait.

- J'ai exagéré, me dis-tu ?

- A peine, crois-moi. Les Gomez, sans doute à cause de leurs racines espagnoles, adorent exagérer.

Depuis cette soirée mémorable, le père Gomez ne manquait pas une occasion d'humilier publiquement sa fille, principalement devant ses frères. Elle devait les servir à table, rester debout pendant qu'ils mangeaient assis, laver seule toute la vaisselle. Elle était l'idiote, la gourde, la souillon, l'abrutie, la dévergondée, la honte de la famille. Dès la fin de la scolarité obligatoire, à treize ans, ayant, malgré tous les mauvais coups, obtenu le fameux Certificat de Fin d'Etudes Primaires, elle alla travailler pour aider à faire vivre la famille. A seize ans, elle eut un amoureux et son père les obligea à se marier bien vite.

Comment avait-elle pu aimer ce mauvais père qui s'acharnait à faire le malheur de sa fille ? Comment, par quelle sottise, avait-elle pu admirer si longtemps cet homme mauvais ?

Mauvais ! Mauvais ! Mauvais !... Et pourtant, par bonheur, elle ne pouvait oublier le « Papa » de son enfance. Voilà pourquoi, toute sa vie, le cœur comme une omelette norvégienne, toute sa vie, Paloma était condamnée à haïr les hommes autant qu'elle les aimait.

C'est ainsi que, de temps à autre et de façon injustifiable, Paloma se met à déverser un torrent d'insultes sur son mari, Louis, ce brave homme qui est le beau-père de Jeanne.

Tu vois ce grand gaillard, coiffé de son éternelle casquette laquelle sert autant à vêtir son crâne nu qu'à le protéger des intempéries. Il a laissé son bleu de travail à l'usine, pour mettre une tenue très propre, presque élégante. Puisqu'il n'a aucune réunion aujourd'hui, exceptionnellement il rentre tôt dans sa maison de banlieue. C'est Louis, le mari de la Paloma.

Louis est chef d'atelier dans une grande entreprise, responsable syndical, sympathisant du « Parti », ce qui ne l'empêche nullement d'avoir une culture étendue ainsi que des compétences multiples, tout en étant un époux aimant et un père de famille responsable. Je te parlerai de ses défauts une autre fois : ils sont mineurs. Louis reçoit le respect et la sympathie de presque tous.

Toutes ces qualités n'empêchent pas sa Paloma de l'abaisser plus bas que terre et de s'acharner sur lui en le piétinant rageusement comme un paillasson, au sens figuré, bien sûr, car il est assez fort pour la faire tomber d'une chiquenaude. La voix marquée par un profond mépris, elle fait savoir à son homme qu'il est un bon à rien, une « chiffe molle », un abruti qui ne sait pas distinguer un fer à repasser d'un poulet rôti, une larve qui s'aplatit devant tout ceux qui prennent un ton de commandement, un crétin qui s'emmêle les pieds en marchant et, pour clore le tout, un sac d'excréments qui sent mauvais. De telles séances d'humiliation, publiques le plus souvent, surviennent brutalement, comme un orage d'été, à cette différence près qu'il n'y a pas de signes annonciateurs. Dans ces cas là, le Grand Louis se gratte un peu le crâne sous sa casquette, l'air interloqué, puis il semble comprendre quelque chose et il retourne à ses affaires, insouciant de l'orage qui passe.

Eh bien, cette anomalie du comportement, ma Jeanne l'avait héritée de sa mère. Le legs ne s'était pas fait devant notaire, mais dans la complicité qui, de temps à autre, unit mère et fille. Jeanne apprit cela comme un rituel qui lui parut important bien qu'elle n'en connût pas les raisons : peut-être que sa mère n'avait pas voulu détruire la belle image que Jeanne avait de son grand-père. C'est pourquoi mon épouse bien-aimée pratiquait elle aussi les séances publiques d'humiliation sur son mari, ton serviteur, mais uniquement en versions atténuées. En outre, elle ne le faisait

guère qu'en présence de sa famille, lors de retrouvailles, comme ces chrétiens à la foi délavée qui oublient leur devoir d'assister à la messe chaque dimanche aussi longtemps qu'ils restent éloignés de leurs parents.

Avec cet élément de son héritage culturel, Jeanne tenait déjà une bonne raison de se méfier du sexe masculin. Il y en avait une autre, le fruit d'une épreuve personnelle qui aurait dû lui inspirer une aversion définitive à l'encontre de son complément mâle. Heureusement, elle a su trouver les moyens de sa guérison. Mais, craignant probablement de blesser notre amour, jamais elle ne s'est autorisée à me confier ce qu'elle a enduré ce soir d'été, pour son dix-huitième anniversaire. Je l'ai appris incidemment, par les bavardages de Claire, une de ses amies d'enfance.

Suivant en cela l'exemple de sa mère, Jeanne voulait la même liberté que les garçons, et même plus. On avait pourtant essayé de la mettre en garde contre les dangers qui guettent les jeunes filles sans défense : elle n'avait entendu là que balivernes pour la faire revenir parmi les « jeunes filles rangées ».

Pour des raisons que je ne te dirai pas, parce que je te sens impatient, celle qui ignorait encore le bonheur d'être ma Jeanne, la pauvre, n'avait aucune envie de fêter ses dix-huit ans, dix-huit années qui lui paraissaient conduire vers la détresse. Après avoir partagé en famille le gâteau d'anniversaire, elle était sortie seule, au cinéma.

La vedette du film était Brigitte Bardot, l'audacieuse star de l'époque, qui osait montrer les beautés érotiques de son corps, comme autant de récompenses promises à qui saurait la conquérir. Elle osait provoquer le désir sexuel chez les hommes pour mieux les séduire. A ceux pour qui les jeux érotiques paraissaient encore sales et diaboliques, ces exquises impudeurs disaient que l'amour charnel est une

fête. Mais ce n'était pas une révélation pour Jeanne : elle avait déjà aimé, par l'esprit comme par la chair. Hélas, son amoureux l'avait quittée pour une autre, avant de partir pour la Guerre d'Algérie. Donc, le film ne répondait pas à ses préoccupations du moment.

De plus l'héroïne, non seulement accepte d'être considérée comme une idiote, mais elle croit que c'est juste; peu lui importe, pourvu qu'elle attire les hommes à ses pieds, les tenant en laisse comme des Pékinois, et les amenant à satisfaire tous ses caprices, le plus souvent ruineux. Jeanne ne voulait surtout pas jouer le rôle d'une « Ravissante Idiote », même avec les dédommagements que reçoit une poupée de luxe.

La nuit tombait. Le plus court chemin pour rentrer à la maison traversait la « zone », ces terrains inhabités dont je t'ai déjà parlé. Jeanne était sortie comme un garçon de son âge et aussi librement qu'un garçon, elle choisissait le plus court chemin. Elle n'allait quand même pas se faire accompagner comme ces filles arriérées ! En même temps que la nuit descendait, observant ce territoire à demi sauvage où elle avait joué si souvent dans son enfance, elle se souvint comme il regorgeait de belles cachettes où même les parents les plus malins ne savaient pas vous découvrir.

Alors, juste un peu trop tard, elle pensa qu'une fille court plus de risques qu'un garçon quand elle s'aventure ainsi seule et loin de tout secours.

Enfin la peur la saisit et elle se mit à courir.

Elle entendit des pas précipités, nombreux, et une bouffée de panique l'envahit. Mais déjà trois hommes l'entouraient de leurs bras tendus. Une grande main brutale s'abattit sur ses lèvres avant qu'aucun son n'en sortît. Elle eut beau faire appel à toute son énergie pour tenter, par tous les moyens, d'échapper à ces brutes, ils la bâillonnèrent

promptement puis, à eux trois, ils la transportèrent aisément, comme un sac de pommes de terre, jusqu'à un creux tapissé d'herbes folles dissimulé au milieu d'un enchevêtrement de buissons et de ronces ; c'était là, autrefois, une de ses cachettes préférées, celle où elle se racontait les plus belles histoires.

Et moi, je ne te raconterai pas le viol.

Quand ce fut fini, l'un des criminels, celui qui semblait être le chef, défit le bâillon de la suppliciée : « Et voilà. Tu es une grande fille maintenant, pour de bon. Dis merci aux gentils messieurs. » Mais Jeanne se mit à vomir. Il s'ensuivit un échange de paroles violentes qui voulaient dire à peu près ceci :

- Hé les gars On est tombés sur une cinglée, commença le chef.

- Ma parole, elle est complètement givrée, cette nana, répliqua l'un des complices.

- Complètement folle, renchérit l'autre. Elle a pourtant aimé ça.

C'est alors que le chef des criminels prit les choses en main.

- Mais c'est vrai qu'elle a aimé ça. Pas vrai que ça t'a plu ? Hein ! Ma salope. Vas-tu répondre ? Bon Dieu !...

- Sale ordure ! répliqua Jeanne chez qui une énorme vague de colère arrivait au galop. Tu n'es pas un homme. Tu n'es pas une bête non plus : aucune bête ne fait des choses pareilles. Tu n'es qu'un sac d'ordures.

- Heureusement pour toi que tu m'as fait du bien : ça me rend patient. C'est pas vrai, peut-être, que tu l'as cherché, salope ? En te promenant toute seule la nuit dans la zone, tu voulais y passer, hein ! Mais dis-le, Bon Dieu ! que tu aimes ça ! T'avais le feu au cul, salope, et ça te brûlait tellement qu'il en fallait bien trois comme nous pour l'éteindre ! C'est pas vrai, peut-être ?

- Comment peux-tu être aussi être aussi bête ? Toi, une ordure, me faire du bien ? C'est du mou de veau que tu as dans le crâne, pour penser une chose pareille !

- Fais gaffe à tes paroles, salope ! Ma patience est presque usée. Tu m'as fait du bien, je te dis !... Vu ?... Même que je t'aurais proposé de remettre ça, chez moi, de temps en temps, mais gentiment cette fois, et avec le grand confort. Vrai ! T'aurais pu devenir ma chérie, si t'avais pas été aussi cinglée.

Comme je te l'ai déjà dit, aux questions que pose l'angoisse existentielle, nous ne trouvons le plus souvent que quelques réponses approximatives auxquelles il nous faut croire : c'est pourquoi nous avons tous tendance à prendre nos désirs pour des réalités.

Une autre loi nous entraîne dans la même direction. Dans la réalisation de l'existence, si l'altruisme commandé par notre morale est prioritaire, l'égoïsme, le « moi-ici-maintenant » est notre « chouchou ». Pour peu qu'il apparaisse réalisable, à portée de main, nous lui accordons bien souvent la préférence. Et nous racontons de belles histoires pour faire taire la morale. Quand l'altruiste dit : « Non, il ne faut pas voler l'argent de ta grand-mère. » l'égoïste répond : « Elle n'en a pas besoin. ». Et nos trois violeurs, quand on leur dit qu'ils sont des criminels, ils répondent qu'ils sont, au contraire, des bienfaiteurs.

Si le tort qu'il a causé à autrui ne lui apparaît pas aussi évident qu'une crotte de chien sur son tapis, l'égoïste peut toujours se raconter des histoires.

La culture est un moyen de contrer ce défaut : quand on est instruit de toute chose, il devient difficile de se cacher les conséquences de ses actes.

Mais nous n'allons pas abandonner Jeanne seule aux mains de ses bourreaux.

- Tu ne m’as fait aucun bien ! Entends-tu, grand déchet ambulant ? A trois sur une fille seule, vous m’avez fait très mal, petits salauds et grands pétochards que vous êtes. Comme de petites lopettes vicelardes qui se mettent à trois pour tabasser un gosse au coin d’un bois.

- Tu ne veux pas dire merci à papa, malpolie ? Je m’en fous ! En tous cas, je t’ai bien eue, ma salope ! Tu as vu comme je bande sec ! Je t’en ai mis plein ton tiroir, ma jolie. C’est du bon, crois-moi : tu en as pour la vie ! Eh oui, ton beau petit cul est à moi, maintenant : il a été si bien fourré par mon pieu que toute la vie ça lui restera ! Et toute la vie il en redemandera. Ah oui, tu peux me croire, petite salope. Tiens ! Voilà mon numéro. Tu pourras m’appeler quand tu seras en manque...

Un des complices l’interrompit brusquement.

- Hé ! Fais pas l’con ! Tu veux qu’elle nous donne aux flics ?...

Jeanne enchaîna.

- Non ? Mais ce n’est pas vrai. Tu crois encore de pareilles sornettes ? Mais ça date de Cro-Magnon ! Tu n’es jamais sorti de tes bois, pauvre arriéré.

- Eh ! Doucement...

- Ah oui ! Je t’ai bien baisée, donc je t’ai possédée. Tu crois encore ces sornettes, pauvre demeuré ! Tu n’a rien possédé du tout, rien de rien, tu m’entends !... Est-ce qu’un atome de vérité peut rentrer dans ta pauvre tête d’abruti ?... D’abord, ce que tu appelles « mon cul », en fait, c’est un endroit très propre, heureusement, puisqu’il ne sert qu’à l’amour et à la conception des bébés. C’est là que tu as planté ton bâton merdeux. C’est là que tu t’es branlé. Tu comprends, quand j’emploie ce genre de mots ? Comme si tu avais chié dans une chapelle. Particulièrement dégueulasse: tu as bien vu. Mais, après tout, cet endroit se lave aussi bien qu’un autre. Puisque « faire l’amour », tu ne

sais pas ce que c’est, puisque tu es trop nul pour apprendre, tu aurais mieux fait de te branler directement sur la cuvette des chiottes. Tu serais peut-être un minable qui n’a rien trouvé pour plaire aux filles, mais pas un criminel en tout cas.

Au cours de sa longue lutte pour l’existence, l’homme a beaucoup cogité pour satisfaire ses besoins importants. Il a presque toujours trouvé des réponses, lesquelles étaient adaptées à son époque. Mais, bien entendu, ses contemporains n’ont pas voulu refaire toutes les démarches qui avaient conduits à ces solutions provisoires : ils se sont contentés des recettes. Celles-ci sont devenues des idées reçues, et même des articles de foi pour certaines, de plus en plus déconnectées du réel, et vivaces, malgré tout.

Elles ont dû se perpétuer de cette manière, les trois idées fausses que nous venons de voir en action : « le coït est sale, la femme adultère est définitivement souillée, la masturbation est une faiblesse honteuse ». Voyons la deuxième.

Il fut un temps, il y a de cela quelques milliers d’années, où les hommes comprenaient ainsi le phénomène de notre reproduction : « La femme est la terre, l’homme y enfouit sa semence. » Sur cette base erronée, il était logique de supposer que les graines qui n’avaient pas encore germé pouvaient se réveiller des mois, voire des années après le coït, soit en donnant un enfant, soit en y contribuant. Le mari qui voulait engendrer sa propre descendance devait donc veiller strictement à ce que son épouse lui arrivât vierge et fût ensuite tenue à l’écart des autres hommes. Faute de quoi, elle risquait de lui donner des bâtards à la place de sa propre descendance. C’est en ce sens qu’elle était souillée. Et c’est cette dernière conviction, détachée de ses lointaines origines mais ancrée dans les têtes qui, telle un virus, continue de faire des dégâts.

« Elle a fauté, donc elle est souillée, donc c'est une putain. »

Le troisième virus, sous son air innocent, fait lui aussi des ravages. L'homme produit en surabondance du sperme et il éprouve souvent le besoin de l'évacuer. Si la masturbation lui est interdite, aussi longtemps qu'il n'a pas rencontré une amoureuse consentante, il doit subir la pression de plus en plus forte du besoin inassouvi. Est-ce qu'il n'y aurait pas moins de viols ?... d'incestes ?... de trafics sexuels dégradants ?... si le soulagement solitaire n'était plus considéré comme un vice destructeur de la virilité et même de la santé, s'il n'était plus honteux ? Cette conviction, aujourd'hui banale, était alors très peu répandue. « Branleur » était une insulte grave.

Retrouvons Jeanne, toujours aux mains des violeurs. La colère l'amène à prendre d'énormes risques : le chef du minable trio perd patience. Il réplique à la pauvre fille.

- As-tu fini de dire des conneries ?

- Non, je n'ai pas commencé. Mais je peux toujours essayer. Tout ce que je souhaite maintenant, vois-tu...

- C'est ça !... Tu as été gentille, quand même. Alors, fais un vœu.

- Tout ce que je souhaite maintenant, c'est de vous voir crever tous les trois, la gueule ouverte, dans une fosse à merde.

- Hé les potes ! Qu'est-ce qu'elle veut, la salope ?

- Elle en redemande.

- Crois-tu ? C'est peut-être ça, mais elle est bien trop dégueulasse. Une bonne trempe, voilà ce qu'il lui faut. »

- Hé les potes, mollo ! J'ai une sacrée idée : on va bien rigoler, vous allez voir ! Dédé, passe-moi ta canette de bière...

Jeanne n'attendit pas la suite. Echappant à ses bourreaux, elle bondit à travers les ronces et se mit à hurler,

à la fois de terreur et de colère. Alors, miracle ! Des voix humaines lui firent écho et une bande de fêtards qui passaient par là vint lui porter secours. Faut-il te dire que ses trois tourmenteurs, les saccageurs d'amour, avaient déjà pris la fuite.

- Comment ? me dis-tu, ce viol particulièrement abject ne l'a pas traumatisée à vie ?

- Eh bien, non. Elle a trouvé les moyens de s'en sortir.

Des croyances sont nées dans un lointain passé, à l'issue de réflexions approfondies qui semblaient tout à fait pertinentes. La foi les a durcies tels des rocs, puis le temps les a fossilisées et maintenant, elles empoisonnent notre existence. Eh bien, dans ces cas-là, je demande à Mômmanh : « Dis-moi donc. Où, quand et pourquoi as-tu glané de telles idées ? Allez. Dis-moi tout. » Comme en psychanalyse, par la pensée, je m'efforce de revivre leur histoire. Alors, à la lumière des connaissances modernes, l'absurdité de leur survie dans notre époque paraît évidente. Puis les fossiles commencent à se désagréger avant de tomber en poussière.

Mais ma Jeanne ne connaissait pas encore Mômmanh. D'ailleurs, elle ne voit toujours pas celle qu'elle prend pour une chimère qui serait aussi sa grande rivale. Heureusement, pour évacuer les séquelles d'un viol, elle avait d'autres remèdes.

Tout d'abord, elle avait étudié avec passion les processus de la reproduction chez l'homme : la superstition concernant une supposée souillure s'en trouvait diminuée d'autant. Ensuite, son éducation communiste lui avait appris ceci: le viol est lamentable certes mais, comme la théorie de « La Lutte des Classes » ne peut l'expliquer, le traumatisme durable qu'il entraîne souvent n'est dû qu'à l'imagination.

Enfin, et surtout, ma Jeanne avait déjà connu l'amour : emportée par sa nature impulsive, elle avait ressenti plus fortement que d'autres les délices dont Môммanh nous inonde à cette occasion. Elle voulait retrouver ce bonheur et ce n'étaient pas les saletés abjectes de ces trois abrutis qui l'en empêcheraient.

En tout cas, ce ne fut pas le viol qui la traumatisa le plus, mais le fait d'avoir été agressée par ses semblables. Son capital de confiance en l'être humain s'en trouva écorné d'autant, plus particulièrement en ce qui concerne la catégorie « mâle adulte ». Pour commencer, elle décida de ne plus s'aventurer seule dans les lieux dangereux et une série de cauchemars vint lui rappeler plusieurs fois combien cette sage décision était impérative : ainsi, elle se l'enfonça bien profondément dans le crâne.

Pendant quelques mois, l'acte que nos ingénieurs en poésie, je veux dire « les psychologues », qualifient de sexuel, l'« acte sexuel » donc, lui parut répugnant, lié comme il était au souvenir des violences que lui avaient infligées les trois criminels. Chaque fois qu'elle rencontrait un homme sain, -et il y en a quand même beaucoup-, elle voyait le masque de ces trois brutes se superposer à son visage. Mais elle parvint assez rapidement à l'arracher, ce masque de cauchemar. Bientôt, elle fut à nouveau capable, pour peu que l'occasion s'en présentât, de connaître une sexualité épanouie, comme le disent si bien nos sexologues, bien utiles pour m'éviter des répétitions.

Alors, et même après un viol abject, est-ce que les résidus encore vivaces de tabous ancestraux pouvaient arrêter le formidable élan qui l'emportait. Il fallait que fussent balayés ces empêcheurs d'aimer égarés dans notre époque, et ils le furent. Ils disparurent comme les croûtes d'une vieille blessure enfin cicatrisée s'en vont, chassées par la chair neuve et saine. Dès que le moment fut venu, ma

bien-aimée sut gagner le bonheur de faire l'amour, mieux que jamais.

Et maintenant, cher ami lecteur, veux-tu me rendre un service ? Me rappeler quel était le but de cette longue digression ? Ah ! Oui ! Je me souviens : Jeanne avait entrepris de m'expliquer pourquoi, de temps à autre, elle me maltraitait sans raisons apparentes.

- Notre bébé sera bientôt là, me dit-elle, il doit trouver un foyer serein, pour bien se développer.

- C'est bien mon avis. Alors, il ne doit plus y avoir de scènes de ménage.

- Plus de scènes de ménage. Sinon, à peine arrivé, il aurait déjà une obsession : ficher le camp ! Et trouver d'autres parents !

- Quelle horreur ! Alors, tu ne chercheras plus à m'humilier, pas même devant ta famille ?

- Non, je ferai mon possible pour que ça n'arrive plus. D'ailleurs, tu ne le sais peut-être pas, mais après coup, je regrette et je te fais plein de gâteries pour que tu me pardonnes.

- Puisque tu me le dis, je crois m'en souvenir maintenant, de ces gâteries. Si je ne les ai pas remarquées, c'est que j'attends d'abord autre chose.

- Et quoi donc ?

- Des excuses pardi.

- Des excuses ! ça, jamais !... Jamais !... Tu m'entends ?...

Pour cette fois, j'eus la sagesse de ne pas pousser plus loin la discussion. J'espérais que, plus tard, viendrait un moment favorable à la résolution de ce conflit. Heureusement, je ne pouvais alors apprécier l'étendue des épreuves qu'il nous faudrait affronter avant d'y parvenir, car le courage m'aurait peut-être manqué et il me semble que je n'aurais pas vécu, passant sur cette terre comme une bulle

de savon, à ceci près que cette dernière, cette bulle de vanité, ne souffre sans doute pas, même au moment de son éclatement.

D'ailleurs, même si la manière de me le faire savoir était contestable, Jeanne n'avait-elle pas raison sur le fonds, en jugeant que je n'étais pas digne de confiance ? Souviens-toi de la manière dont je concevais l'existence à deux !...

1789 : « Liberté, Egalité, Fraternité ». Deux siècles plus tard, ces idéaux ne sont toujours pas réalisés au mieux.

Quand survient une révolution, c'est-à-dire un remplacement de l'idéologie au pouvoir, il n'arrive jamais que les gens et les moyens matériels soient entièrement prêts : pour commencer, il faut bien se satisfaire d'une demi révolution. L'égalité, par exemple, que Jeanne et moi devions nous disputer comme deux chiens voulant s'arracher un os, eh bien, il était impossible de la réaliser d'emblée. Il fallait bien attendre que le petit peuple fût gagné par le goût des études, qu'il eût les moyens d'aller à l'école, qu'il prît l'habitude de contrôler ses édiles plutôt que de leur faire aveuglément confiance, que les femmes fussent libérées des multiples grossesses et autres sujétions, et je m'arrête là, car je pourrais garnir ainsi dix pages...

Il ne pouvait pas non plus mettre en pratique les idées nouvelles sans avoir extirpé, un à un, les vieux réflexes liés aux idées anciennes, à commencer par cette règle d'or : c'est l'homme qui doit porter la culotte. Or, tu sais comme les idées reçues peuvent avoir la peau dure.

C'est ainsi qu'en 1968, le décalage entre les promesses révolutionnaires et la vie quotidienne était particulièrement criant. Pour qui ?... Pour les jeunes évidemment, à l'âge où ils rejettent la sécurité des bouées familiales et se lancent à leur propre compte dans le tumulte de l'existence. Naturellement, ils commencent par faire un état des lieux.

Cette année-là, une importante mise à jour leur parut nécessaire, révision que leurs aînés, englués dans les traditions, ne pouvaient comprendre.

En 1968 donc, les jeunes firent l'inventaire des promesses non tenues, celles de 89 aussi bien que des idées révolutionnaires adoptées depuis : la libération sexuelle, l'émancipation de la femme, la liberté existentielle, l'égalité des chances, l'égalité devant la justice, le contrôle des pouvoirs par le peuple... Cela fit un sacré ramdam. Papa de Gaulle ne s'en est jamais remis.

Notre génération a précédé celle des soixante-huitards. Elle n'avait pas les mêmes préoccupations. Cependant, au moins sur l'important projet de l'émancipation féminine, Jeanne avait pris de l'avance.

Tout ceci pour te dire que, ma Jeanne tant et si mal aimée, ainsi que ce trop cher moi-même, nous avions beaucoup de chemin à faire avant de réaliser une grossière ébauche de l'amour nouveau. Mais l'amour, lequel, après tout, est simplement la fusion de deux existences, n'est-il pas toujours nouveau, toujours à inventer, chaque jour, au fur et à mesure que nous gouvernons notre vie emportée sur le fleuve « Temps »? Oui, bien sûr, mais nous l'ignorions : sinon, le malheur aurait peut-être passé son chemin.

L'Afrique devait participer à l'étape suivante de notre tâtonnante et trébuchante quête. Le Ministère de la Coopération m'avait proposé un poste en Haute-Volta, pays qui s'est depuis choisi lui-même son nom et que nous appelons maintenant « Burkina Faso ». J'ignorais jusqu'à l'existence de la République de Haute-Volta. Après avoir interrogé l'atlas et une encyclopédie, j'informai Jeanne de la bonne nouvelle. Elle accepta d'emblée.

Cependant, je trouvai curieux qu'elle ne prépare qu'une simple valise, rien de plus que si étions partis en

vacances pour quelques jours. Prenant mes désirs pour des réalités, j'attribuai ce fait à la proverbiale inconséquence des femmes, incapables d'élaborer un plan d'avenir et de s'y tenir, parce que la réflexion les rebute ; elles sont ainsi sans défense devant les événements qui les surprennent et les bousculent. Heureusement, les hommes sont là. Chère Jeanne, si fragile ! Je l'en aimais doublement. Eh oui, imbécile heureux, j'étais encore plus stupide que maintenant.

8-La Trêve des Découvreurs

J’avais déjà pris l’avion une fois : je m’étais offert ce luxe pour rentrer plus vite d’Algérie, lors de ma « libération ». Quant à Jeanne, c’était son premier voyage dans les airs et elle se cramponnait à mon bras, enfonçant ses ongles dans ma peau, pour tromper sa frayeur. J’éprouve le même genre de peur en voiture quand ce n’est pas moi qui tiens le volant et que je n’ai pas une totale confiance dans le conducteur.

L’avion était un DC 6, un appareil à hélices qui ne devait pas tarder à entrer au musée. Nous fîmes une première escale à Bordeaux, puis l’obscurité nous enveloppa. Pendant que nous survolions, paraît-il, les Pyrénées, l’Espagne, le Maroc, le désert, tous également emballés dans la nuit, je jouais d’abord avec plaisir, puis avec un agacement croissant, mon rôle de protecteur magique. Mais je finis par renoncer.

Puisque le « ronron » des moteurs était obstinément régulier, que l’hôtesse affichait son gracieux ennui, que l’air nous portait avec beaucoup de ménagements, sans toutes ces irrespectueuses secousses que nous imposent d’autres modes de transport, le train, par exemple, puisque tout était si apaisant, je glissai dans le sommeil ainsi qu’un bébé abusé par une tendre berceuse. Pendant ce temps, Jeanne se débattait dans les affres de la peur.

Mais il était dit que je ne devais pas dormir cette nuit-là. En effet, les haut-parleurs annoncèrent calmement : « Vous êtes priés d'attacher vos ceintures, car nous allons traverser une zone de turbulences. » Et l'avion se mit à cahoter sur ses coussins d'air, comme une carriole dévalant sans freins la pente d'une montagne. Par les hublots, nous pouvions voir, de temps à autre, un furieux éclair blanc déchirer la nuit. Il arrivait aussi que nous tombions comme un ascenseur brusquement décroché. Au bout d'un temps beaucoup trop long, cela s'arrêtait : nous étions sauvés pour cette fois, mais une nouvelle chute ne tardait pas à se produire. Il est probable qu'après cela, nous reprenions de l'altitude, car nous n'avons jamais heurté rien de solide. Le commandant de bord avait eu bien raison de nous faire attacher, car ma Jeanne, si impulsive, se serait précipitée sur la porte pour quitter cet endroit. Elle se raccrochait encore à moi dans sa détresse, mais les éléments déchaînés étaient les révélateurs de mon imposture : non, je n'étais pas le bon génie qu'elle attendait. Je regardai comment se comportaient nos frères humains, les autres passagers que je supposais être de vieux coloniaux expérimentés.

La plupart semblaient ne ressentir aucune frayeur ; certains lisaient, d'autres causaient paisiblement. Je fus alors à demi rassuré, suffisamment en tout cas pour reprendre mon rôle de mâle protecteur.

Puis l'air et les cieux redevinrent paisibles. Jeanne se serra tendrement contre moi et nous sentîmes que l'amour nous enveloppait. « Imbéciles heureux. » dis-tu ? Oh non ! Son chaud manteau paraissait bien trop solide pour n'être tissé que d'illusions.

Vers la fin de la nuit, nous fîmes escale à Bamako. Nous aurions pu aussi bien nous poser sur la lune car nous ne vîmes rien. Pendant que se faisaient les mouvements de passagers et de fret, nous devions rester dans l'avion. C'est

là, toujours en avance donc, que ma féminine moitié avala sa première bouchée d'Afrique : c'était chaud, âcre et riche, garni d'une jonchée de senteurs fortes, en vrac, qui se chamaillaient vigoureusement. Curieuse de la moindre sensation nouvelle, ma Jeanne en fut toute excitée. Mais déjà l'avion s'élançait lourdement sur la piste d'envol et elle s'agrippa de tous ses ongles à mes bras.

Bientôt, le jour se leva, franchement et rapidement, à la mode des tropiques. Alors, un morceau d'Afrique s'offrit à nos regards. C'était bizarre et décevant. Nous voyions une terre rougeâtre piquetée de petits ronds verts qui ressemblaient vaguement à des artichauts. Les villages apparaissaient comme des jouets fragiles posés n'importe comment sur cette terre désolée. Ce que je sus plus tard être des champs étaient comme les coups d'ergots d'une poule qui aurait gratté au hasard pour chercher des graines. Il n'y avait pas d'hommes, puisque nous ne pouvions les voir à cette distance. Je me demandai d'ailleurs s'ils existaient et, dans l'affirmative, ou diable pouvaient-ils bien trouver de quoi vivre ! Par ci, par là, de rares taches claires, vaguement scintillantes, ressemblaient à des flaques d'eau. Le plus souvent, le rouge cru de la latérite était la tonalité dominante et ce qui, vaguement vert, devait être de la végétation, y apparaissait comme des salissures. Pourtant non, nous n'arrivions pas sur la lune.

Nous descendîmes sur l'aéroport de Ouagadougou. Les pneus rebondirent une fois sur l'asphalte avant de rouler aussi sûrement que ceux d'une voiture.

Nous étions vivants et en pleine santé. Hourrah !

Au sortir de l'avion, nous entrâmes dans un bain de chaleur plutôt moite : le premier baiser de l'Afrique ; à nous de l'accepter ou de repartir. Le directeur de mon école était là. C'était, et pour encore quelques années, un Français. Il

nous accueillit à la manière dont les exilés accueillent le compatriote qui leur apporte comme une bouffée d'air frais, un peu de ces nourritures dont leur nation leur a donné le goût et qui, à force de manquer, créent un désir impérieux que l'on nomme « mal du pays ». Ainsi, à l'étranger, on verra les Français se comporter bizarrement : un ambassadeur recherchant la compagnie d'un maçon, par exemple, ou un puisatier apprenant le bridge et le tennis pour faire plaisir à son ami l'avocat.

Le collègue directeur nous fit monter dans sa Deudeuch de service.

Pour commencer, nous traversâmes une grande agglomération peuplée presque exclusivement de noirs : une nouveauté, mais pas vraiment une surprise.

L'extrême pauvreté et la misère non plus, n'étaient pas vraiment des motifs d'étonnement : la presse du « Parti » nous l'avait maintes fois annoncé. C'était, disait-elle, la conséquence du « néo-colonialisme ». Toujours la même histoire, dans le fond : un nouvel épisode de la « Lutte des Classes », c'est-à-dire le combat implacable que menaient les riches pour voler les pauvres. Cette guerre était la gangrène de l'humanité et elle s'étendait, envahissant le temps, entends l'« Histoire », et l'espace, à savoir la Terre entière. Elle ne prendrait fin qu'avec la disparition de la classe exploiteuse, celle des riches capitalistes, grâce à la collectivisation des entreprises privées. Alors, l'être humain redeviendrait « naturellement bon » et le faux paradis de l'au-delà, promis par tous ces religieux, mystificateurs et escrocs, serait remplacé par le vrai paradis installé sur notre bonne vieille Terre grâce aux communistes.

Mômmanh a fait l'homme tel qu'il exige des piliers très solides pour appuyer son idéologie. Ils sont d'abord forgés par une réflexion aussi profonde que possible.

Ensuite, trempés dans l'acide de la foi, censés être désormais indestructibles, ils deviennent des dogmes.

Le dogme de la « Lutte des Classes » était censé expliquer presque intégralement les défauts de l'homme et les malheurs de l'histoire. Comprends-le de la façon suivante. L' « homme naturellement bon » découvert au 18ème siècle par les philosophes a été corrompu par la « Lutte des Classes ». Supprimons les classes sociales : plus de classes, plus de « Lutte des Classes » donc. Ainsi, l'homme retrouve sa bonne nature et le tour est joué.

Cette explication, j'étais tout prêt à l'admettre, mais il me fallait d'abord la vérifier et, pour cela, interroger les faits jusqu'au moment où je serais convaincu de sa justesse. Ainsi l'exigeait ma soif insatiable de tout maîtriser par la pensée, douloureuse passion dont tu sais qu'elle avait son bon côté : très utile quand je parvenais à la contrôler, elle devenait, hélas, comme toutes les passions, très dangereuse quand elle s'emballait comme une cavale folle, m'entraînant, cramponné à son cou, livide et muet d'effroi.

Ce n'était pas la première fois que je m'employais à contrôler la fiabilité d'un dogme du « Parti ». Tiens, cet autre exemple émerge des marais de ma mémoire. C'était quelques années plus tôt, pendant la Guerre d'Algérie et, bien entendu, le « Parti » expliquait qu'il fallait voir là, tout simplement un épisode de la « Lutte des Classes ». J'avais alors la possibilité de poursuivre mes études et de rester sursitaire, à l'abri jusqu'à ce que cette vilaine affaire soit terminée : au lieu de cela, et bien que j'aie horreur des coups de feu autant que des coups de couteau, je « cassai » mon sursis et je me portai volontaire pour effectuer mon service militaire en Algérie ; je voulais voir de mes yeux cette sinistre classe possédante en train d'accomplir ses noirs desseins, mais je ne parvins jamais à la distinguer

clairement. Une nouvelle fissure s'était formée dans la carapace de ma foi toute neuve.

Mais il en faudrait bien d'autres pour qu'elle se déchirât complètement. D'ailleurs, n'avait-elle pas été griffée dès le début, quand j'avais refusé d'admettre que « La religion est l'opium du peuple » : je ne pouvais considérer le brave homme qui fut mon curé comme un trafiquant de drogue, ni ceux qui étaient morts pour leur foi, comme des dealers et des drogués.

Cette fois encore, j'allais consacrer de longues années à m'efforcer de comprendre comment les néocolonialistes fabriquaient la misère du tiers-monde afin de s'en repaître. Le moment tant désiré de cette révélation ne devait jamais venir. Il me faudrait continuer de chercher jusqu'au jour où, ayant accédé à l'intuition d'une meilleure explication de l'histoire, je basculerais définitivement dans I'hérésie. En attendant, ma foi continuerait de se lézarder petit à petit.

Le directeur était un homme affable et volontiers bavard. Il interrompit son flot de paroles dès que nous l'assaillîmes de nos questions : sentant combien nous étions avides de découvrir notre nouvelle terre, il fit de son mieux pour nous satisfaire.

Dans la chaleur montante et la lumière crue, impitoyable, des tropiques, nous traversions la capitale. Même la Deudeuch, qui aurait pourtant dû nous être familière, paraissait étrange ici : maculée de boue rouge, les sièges enduits de matières douteuses agglutinées par une substance grasse, vraisemblablement à base de transpiration abondante, les jantes bosselées, les pneus balafrés d'inquiétantes cicatrices, les portières, les vitres et diverses composantes de la carrosserie disjointes, comme si elles avaient été déposées puis remontées en catastrophe, sans aucun soin. Ce moyen de transport nous paraissait encore

plus effrayant que l’avion, mais il y avait une telle anarchie dans la circulation qu’il était impossible de rouler vite : donc, tant que nous fûmes dans les limites de la capitale que, décidément, je ne peux appeler ville sans dénaturer ce mot, je me sentis en sécurité.

Ma Jeanne et moi, nous sommes inlassablement curieux de tout ce qu’on peut trouver sur cette terre, et même au-delà : c’est une des raisons pour lesquelles nous revendiquons le droit de vivre mille ans. Mais il paraît que cette requête, pourtant modeste, est déraisonnable ; alors, il nous faut bien laisser à d’autres, à ces inconnus du futur, le plaisir de découvrir d’autres nourritures existentielles, sur terre comme par delà les cieux. J’espère que nous pouvons leur faire confiance ! De toutes façons, nous n’avons pas le choix. Alors, qu’ils sachent bien ceci.

Aucun pays ne se livre entièrement du premier coup.

De toutes les aptitudes à voir, à sentir, à comprendre, à goûter... dont Mômmanh a doté l’homme, nous n’avons développé qu’une partie : celle qu’a travaillé notre matrice culturelle d’Occidentaux Français. Le reste, à force d’être négligé, a perdu presque toute sa vitalité. Pourtant, quelques-uns de ses éléments sont encore capables de renaître, pour peu qu’on les stimule, en s’efforçant de s’adapter à un monde nouveau, par exemple. Mais, pour réussir cette métamorphose, il en faut des efforts et du temps.

Pense à un bon vin, produit d’un terroir et d’une culture : il est rare, n’est-ce pas, que tu puisses, dès le premier verre, savourer toutes ses qualités ; il arrive, souvent même, que le néophyte le juge mauvais et lui préfère un pétillant « Coca Cola ». Il faudra que tu l’aies goûté maintes fois, de préférence en compagnie de bons amis, pour que tu deviennes sensible à ses multiples

composantes, inventions de la nature vivante offertes à qui n'a pas perdu le goût de la vie. Eh bien, la découverte d'un pays nécessite, à tout le moins, une aussi patiente initiation et, bien sûr, au bout de tous ces efforts pour vous ouvrir à des saveurs nouvelles, après ces longues fiançailles, il n'est pas sûr que les épousailles se fassent.

Le pays où tu mets les pieds pour la première fois n'offre pas seulement des qualités à découvrir : ce serait trop beau et même, probablement, ennuyeux. Il faut aussi prendre conscience de ses défauts et apprendre à s'en accommoder. Parmi les Français d'Afrique, les anciens, nos initiateurs, exprimaient ceci par une parabole.

Un Français nouvellement arrivé fait son parcours initiatique. Il découvre une mouche dans son verre : par réflexe, il jette le bon whisky et fait laver son verre. Quelques mois plus tard, ce sont deux mouches qui se débattent dans son whisky : il se contente de les enlever avant de boire. Au bout de quelques années, il est devenu un ancien. C'est à ceci qu'on s'en aperçoit : quand il n'y a pas de mouche dans son verre, il en attrape au moins une pour l'y mettre.

Enfin, il y a toujours, dans la découverte d'un pays, des nouveautés attachantes qui se laissent apprécier tout de suite : la saveur d'un fruit comme la mangue, par exemple, ou la violence passionné d'un paysage, la douceur de la lumière, la beauté des femmes, la gaîté ambiante... et que sais-je encore ?

Dans un premier temps, cette étrange capitale nous en mettait plein la vue. Et c'était bon !... Mais comment te le donner à ressentir ?

Tout était nouveau, comme si nous avions changé de planète. Pauvre, le plus souvent, voire loqueteux, miséreux,

mais nouveau ! Les arbres, les rues, les habitations, les costumes, les gens, et même les oiseaux... Mais oui !

Tiens ! à ce propos, nous découvrîmes, comme une note d'humour bienvenue, ces affreux volatiles au cou déplumé, à la tête garnie de bourrelets répugnants évoquant des viandes avariées, ces gros oiseaux incongrus tels des pets sonores dans une assemblée mondaine, ces pauvres vautours mal-aimés dont le plumage paraissait sale, comme s'ils s'étaient ébattus dans les détritus. D'ailleurs, sans surprise aucune, nous apprîmes qu'ils sont de grands consommateurs d'ordures, des éboueurs bénévoles surnommés charognards, ces malheureux bienfaiteurs de l'humanité qui ont tiré de mauvais numéros à la grande loterie de l'Evolution. Le chauffeur-directeur nous apprit que les abattoirs de Ouagadougou étaient leur quartier général.

Beaucoup de femmes allaient les seins nus, sans provoquer la moindre gêne, semblait-il. Attachés dans le dos de leur mère, des bébés, noirs eux aussi, dodelinaient de la tête en tous sens, au gré des mouvements maternels. Il y avait d'antiques camions que nous n'avions vu nulle part ailleurs, si ce n'est dans des films sur la Guerre 14-18, et qui semblaient rescapés d'un bombardement ; ils portaient d'énormes et très hauts chargements de bois, inclinés à tel point qu'ils auraient dû se renverser : un moment, je me demandai sérieusement si les lois de la pesanteur n'étaient pas, elles aussi, différentes dans ce pays.

Les filles et les femmes portaient hardiment toutes sortes de choses en équilibre sur leur tête : des jarres bien ventrues, des fagots, de grandes cuvettes émaillées aux couleurs vives, de petites tables dont on aurait dit qu'elles avaient été fabriquées par des enfants et qui servaient d'éventaires aux marchands et aux marchandes ; ainsi chargées, elles se tenaient bien droites, la poitrine en avant

telle la proue d’une caravelle, et elles avançaient en se déhanchant autant qu’il le fallait, mais tout de même avec une certaine grâce et beaucoup d’aisance.

Il paraît que cet exercice quotidien leur donne un port de tête altier. Jeunes encore, c’est tout ce qui restait de leur beauté : leurs conditions de vie et leurs travaux physiques étaient si durs qu’à trente ans elles en paraissaient soixante.

Les hommes, eux, ne portaient rien sur la tête : leur moyen de transport et de locomotion était le vélo, dont j’appris ultérieurement qu’ils le nommaient « cheval de fer », lourd et solide vélo dont le porte-bagages aurait pu supporter le poids d’une enclume de forgeron. Ils transportaient de pauvres affaires, parfois emballées dans des haillons, ou ficelées au moyen de lianes grossières ; il arrivait que leur chargement eût l’allure d’un échafaudage grotesque et branlant composé de biens hétéroclites et très humbles : des grappes de poulets étiques, la tête en bas, des fagots, des brassées de calebasses blondes, - ces curieux récipients de toutes formes qui ressemblent à des peaux de citrouilles dures comme du bois -, des caisses de petites marchandises, des sacs de grain, des bottes de légumes, des coupe-coupe ou quelque autre outil bien modeste, d’étroits rouleaux de grosse cotonnade tissée au village par le propriétaire du vélo...

Les femmes, les vélos et les camions antiques n’étaient pas les seuls moyens de transport : il y avait aussi des processions de petites charrettes en métal équipées de pneus, tirées par des ânes. Même si leur montage était fait sur place, elles représentaient bien les produits industriels de notre monde occidental, surtout quand on les comparait aux objets de l’artisanat local : des arcs non façonnés, des sagaies en bois brut armées d’une pointe de fer forgé sans symétrie, des poteries grossières ornées de motifs qui ressemblaient à des dessins d’enfants, des vêtements blancs

informes appelés boubous et faits d'étroites bandes de cotonnade du pays cousues les unes aux autres, de petits meubles bancals qui insultaient les lois de la géométrie et de l'équilibre, des nu-pieds faits de lanières découpées au couteau dans de vieux pneus, luxe dérisoire de ces citadins qui ne voulaient plus marcher pieds nus pour qu'on n'allât pas les confondre avec ces paysans qu'ils étaient la veille encore...

Tous ces objets étaient réalisés entièrement à la main, sans mesures précises et avec des techniques -il me faut bien le dire- primitives : combien de fois allions-nous rencontrer dans l'usage quotidien, tels la pierre plate pour écraser les céréales, ou encore le rustique métier à tisser des paysans, ces mêmes objets que l'on peut voir dans les musées sur la préhistoire !

L'usage de la roue - Non ! Je n'exagère pas ! -, l'usage de la roue, donc, était tout récent, et il se limitait aux objets d'importation. Après un siècle de colonisation, les Burkinabés n'avaient pas encore décidé d'en fabriquer eux-mêmes : peut-être leur semblait-il dérisoire de vouloir fabriquer à la main et à grand peine ce que l'industrie produisait si facilement ?

Dans ce pays où cohabitent quelques dizaines de peuples ayant chacun sa langue et sa culture, les civilisations n'avaient pas développé les mathématiques, ni les sciences. Donc la technologie était à l'avenant : préhistorique. Mais leur pensée, cheminant sur des voies différentes des nôtres, avait certainement découvert d'autres aliments pour apaiser l'insatiable faim d'existence qui nous mène tous. Oui, quelle était donc la contribution de ces peuples au patrimoine de l'humanité?

Au Burkina Faso comme en n'importe quel autre pays de la Terre, les hommes font leur vie avec ce que leur

propose la nature. Ici comme ailleurs, les dons de Mommânh sont pour beaucoup dans les couleurs et les goûts que va prendre l'humaine existence. Or, à part un trop plein de soleil et un lot convenable de maladies tropicales endémiques, la nature n'a pas offert grand chose aux Burkinabés, pas grand chose de consommable, j'entends.

Quand les paysans en avaient tiré de quoi faire un copieux repas chaque jour, sans viande, ils estimaient que leurs affaires n'allaient pas si mal. Par ailleurs, le pays ne recèle pratiquement aucune ressource rentable. Pas de pétrole, ni d'hydroélectricité, ni aucune autre source d'énergie à bon marché. Pas de diamants, ni de cuivre, ni même de fer, aucun minerai si ce n'est quelques pincées d'or qui ne servent qu'à faire rêver : ne vit-on pas, je ne sais plus en quelle année, déclenchée par une rumeur que je crois sans fondement, une éphémère ruée vers l'or, dans le nord du pays, comme le coup de mâchoire dans le vide d'un requin affamé.

Donc, Mommânh ne s'est pas montrée généreuse envers les Burkinabés. Mais ne s'est-elle pas montrée également pingre, ou presque, à l'égard des Japonais ?

Voyons maintenant l'autre ensemble de ressources existentielles : la culture. Plus les sciences y sont développées et plus ses performances sont grandes. La culture d'une nation s'acquiert grâce à de multiples échanges entre peuples, associés à de bonnes conditions pour les études : le temps et les moyens matériels. Eh bien, ces ferments culturels étaient ont été très chichement attribués dans la dot de l'Afrique Noire.

L'idéologie de base est à l'avenant. Elle est préhistorique : c'est l'animisme.

En effet, l'idéologie s'appuie sur l'explication globale du monde qui paraît la plus plausible. Dans la préhistoire, la

plupart des hommes sinon tous crurent que chaque être, et même chaque chose, à l'instar de l'homme, étaient gouvernés par des esprits : ils venaient d'inventer l'animisme.

Plus tard, à la lumière de nouvelles connaissances, d'autres hommes jugèrent invraisemblable l'existence des esprits. Alors, quoi ?... Et ils inventèrent le polythéisme, comme les Grecs.

Chaque peuple ayant les siens, les dieux étaient des millions et des millions. Encore plus tard, cette immense foule de divinités qui se contredisaient et se chamaillaient sur toute la terre parut vraiment trop incohérente : on inventa le monothéisme.

Puis vint l'athéisme...

Ces croyances sont notre chien d'aveugle pour explorer l'immensité du réel et en tirer le meilleur parti. Celui qui servait ainsi de guide aux Burkinabés était, là encore, un fossile vivant, bien proche de l'animisme.

Les animistes croient que, tout comme l'homme de chair est habité par une âme immatérielle, son esprit, la nature entière est gouvernée par des esprits, une multitude d'esprits. Dans la chair du lion se trouve l'esprit du lion, dans l'eau de la rivière se trouve l'esprit de la rivière, et ainsi de suite. Pour obtenir ce qu'on veut de la nature, il faut appeler la puissance des esprits.

Je découvris cette croyance par hasard. Dans un village, j'avais créé une coopérative post-scolaire dont je m'occupais personnellement, pour expérimenter. Un jour, tous les garçons refusèrent de couper les hautes herbes sur le terrain qui allait être leur jardin. Ils étaient pourtant très motivés pour ce travail. Mais tous avaient improvisé, avec plus ou moins de bonheur, des excuses dont la somme était invraisemblable : noces, funérailles, travaux collectifs,

marché, convocations administratives... Il y avait même un faux pansement.

- Que vous ai-je donc fait, pour que vous me traitiez ainsi tel un imbécile ? Pourquoi cette insulte ?

Et l'un d'eux osa me révéler la vraie raison de leur attitude.

- C'est le dieu, Monsieur. Il est dans les herbes. Si on les coupe, il va être fâché.

-Trop fâché, même ! Renchérit un autre. Il va y avoir un grand malheur.

-Tu vois, patron, l'herbe est verte : le dieu est là, c'est sûr !

- Monsieur, tu attends quelques jours seulement. Quand l'herbe est bien sèche, le dieu est parti. Alors on coup l'herbe... tranquilles.

Evidemment, de telles croyances ne sont guère propices aux découvertes scientifiques : quand on cherche quel mauvais esprit est responsable d'une maladie, les chances sont amoindries de découvrir le véritable coupable, un microbe, par exemple.

Ceci dit et malgré tout, quand on suit un chemin différent, fût-t-il complètement erroné, on doit découvrir des choses différentes. Donc, en suivant les voies tracées par leur credo animiste, les Burkinabés devaient avoir fait d'originales découvertes. C'est vrai, mais je ne parvins à voir que les plus évidentes. Je pense d'abord à la virtuosité de leurs batteurs et de leurs danseurs pour qui leur art paraît aussi aisé et essentiel que la respiration chez moi. Je pense aussi à leur large sourire qui n'est pas de politesse comme chez les Asiatiques, mais de simple bonne humeur, et qui trône comme un soleil au milieu de l'extrême pauvreté. Je ne pus découvrir le secret de ce sourire.

Je pense aussi, et j'aurais dû commencer par là, à la qualité de l'accueil burkinabé. Ma Jeanne, nos enfants et moi-même, nous avons été heureux dans ce pays et quand nous ne l'étions pas, nos hôtes n'y étaient pour rien. Et pourtant, leur façon de vivre et leur univers mental étaient aussi éloignés du nôtre que pourraient l'être ceux d'extra-terrestres vraiment étranges.

A ce propos, j e ne peux résister à la tentation de vous raconter une anecdote.

En excursion dans la brousse avec des amis, nous devions passer la nuit dans un village reculé où les enfants n'avaient encore jamais vu de blancs. Et ils étaient nombreux, ces petits noirs aux grands yeux écarquillés qui se pressaient autour de notre modeste campement. Les plus hardis nous touchaient. Ils observaient tout : voitures, lits de camp, glacières, bagages, toutes nos affaires et aussi le moindre de nos gestes, le moindre de nos actes. Nous étions comme des animaux dans un zoo.

La soirée s'avançait, nous aurions aimé dormir, mais les enfants étaient toujours là et aucun signe ne venait qui aurait indiqué leur intention de respecter notre sommeil et notre intimité. Nous ne pouvions leur parler car aucun ne comprenait le français. Ce soir-là, nous nous sentions loin, loin, bien loin de chez nous.

C'est alors que le « Saint Esprit » descendit sur notre ami Roger. De sa belle voix d'Italien, il se mit à chanter « J'irai revoir ma Normandie » et il entreprit d'apprendre cette chanson aux enfants. Eux aussi se mirent à chanter :

« J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays
Qui m'a donné le jour. »

Après quoi, Roger mima l'homme endormi et, par gestes, indiqua aux enfants qu'ils devaient partir.

Nous passâmes une bonne nuit, sous les étoiles.

Revenons aux trouvailles des multiples cultures de ce pays : je ne fus pas capable de savoir si d'autres inventions burkinabés sont valables ou non. Ils prétendent avoir découvert quantité de bonnes recettes, dans plusieurs domaines, découvertes que notre attitude méprisante nous conduit à ignorer totalement. Ils auraient quelques médecines locales efficaces ; ils sauraient traiter, à leur façon, le stress et quelques autres affections de l'âme ; ils auraient même, dans les domaines de l'agriculture et de l'artisanat, quelques techniques intéressantes de leur invention.

Il est vrai que nous étions bien mal préparés à découvrir l'âme de l'Afrique Noire.

Une culture, nous l'avons vu, est une architecture vivante et complexe issue d'une somme d'apprentissages. Il est presque aussi difficile de changer de culture que de changer de corps pour renaître à une autre vie. Mais ce n'était pas la seule limitation dans notre aptitude à découvrir : nous étions orientés vers un autre but : apporter « La Civilisation » aux pauvres noirs.

Il existe une idéologie occidentale qui veut régir le monde. On peut la résumer à ceci : science matérialiste, démocratie et droits de l'homme. Au temps de notre jeunesse, dans toutes les cultures du monde, mais surtout dans la nôtre, les intellectuels occidentaux piochaient tout ce que notre idéologie jugeait bon. Le produit de cette moisson était appelé : « La Civilisation ». Et la France, dans ses ex-colonies, envoyait des « coopérants » chargés de la répandre.

Nous ne venions pas au Burkina Faso pour apprendre, mais pour enseigner « La Civilisation ». Cet enfermement

dans notre idéologie était un deuxième obstacle dans la découverte des cultures burkinabées.

En ce qui concerne la pensée animiste, lors de notre arrivée en Afrique Noire, nous la considérions doublement avec mépris. Pour commencer, nous ignorions son existence en tant que pensée. Ensuite, les curieux rites que les coloniaux avaient rapportés dans les médias, les déguisements grotesques, les danses endiablées, les pratiques de soi-disant magie, les croyances en des êtres surnaturels censés habiter tel lieu ou posséder tel individu, tout ce folklore colonial nous apparaissait comme un assortiment de superstitions nées de l'ignorance ancestrale. La « Civilisation » ne reconnaissait comme bon que l'art nègre, essentiellement les masques et la danse : tout le reste était à jeter.

D'ailleurs, toutes ces vieilleries n'allaient pas tarder à disparaître. Tu sais pourquoi : nous venions d'arriver, surtout moi l'enseignant, doublement éclairés par la glorieuse école laïque française autant que par l'infaillible pensée marxiste !... Ah mais !... Moi et quelques autres, nous allions conduire ce peuple sur la voie de la connaissance et de la prospérité. L'Afrique Noire toute entière allait se lever, étonnant le monde de ses prouesses.

-Bien ! Au fait, peux-tu me rappeler où nous étions arrivés. Parle plus fort car mon ouïe baisse. Comment ?...

Ah oui ! Bien sûr, c'est à moi qu'il appartient de ne pas m'égarer, sinon comment pourrai-je te guider, mon pauvre ami ? Eh bien, soit !... Pardon ?...

- Que viennent faire toutes ces digressions dans un roman d'amour ?

- Eh bien, il me semble te l'avoir déjà dit. Alors, tant pis si je me répète !...

Deux personnes, généralement de sexes complémentaires, font ce qu'elles peuvent pour réussir leur

vie, chacune de son côté jusqu'au moment de leur rencontre, moment où leur vient le désir de fusionner leurs deux existences. Si elles parviennent à s'accorder, Mommânh les récompense en les inondant de joie.

Oui, je l'ai déjà dit, mais c'est tellement bon !

Eh bien, il en est encore ainsi, pour ma Jeanne et moi, malgré notre âge avancé et toutes les bêtises que nous avons faites. Chaque nuit, quand nos corps se retrouvent peau contre peau, nous éprouvons une chaleur qui n'a rien de commun avec celle du radiateur. Non, même maintenant, surtout maintenant, je n'échangerais pas ma bien-aimée contre un grog fumant et une bouillotte. Car cette chaleur que nous ressentons, c'est un courant de plaisir qui efface toutes nos blessures, c'est, je crois, la caresse bénissante de Mommânh, les applaudissements de Mommânh qui nous encourage ainsi à continuer.

Alors, tu vois !... Puisque l'amour est inséparable de l'existence, il faut bien que je te raconte la nôtre. Sans quoi, ce roman serait une porte sur le vide, comme ces cartes postales kitsch où deux mannequins, sans doute dérobés dans un magasin, enlacés au milieu d'un cœur en sucre d'orge, représentent, paraît-il, deux amoureux.

Et tout ceci ne me dit pas à quel moment de l'histoire nous sommes arrivés. Ah ! Voilà, j'y suis.

Nous venions d'arriver à Ouagadougou. Notre amour paraissait solide et pourtant la partie était loin d'être gagnée. Mais cela nous l'ignorions.

En attendant, nous étions étonnés, intrigués, excités par toutes les nouveautés que nous offrait cette étrange capitale. Son appel nous aspirait littéralement.

Pour le petit d'homme qui arrive à la lumière du monde, l'appel aux plaisirs ainsi qu'à la vie est encore vierge de réponses. Alors, tout est neuf, tout est chargé

d’émotions : la première fois que bébé assiste à l’envol d’un oiseau, la surprise est tellement bonne qu’il rit aux éclats. Puis notre espace existentiel se garnit en même temps qu’il se structure.

Désormais, notre regard est attiré vers ce que nous avons déjà eu l’occasion d’apprécier. Supposons que la première poire que j’ai goûtée ait été délicieuse : maintenant, chaque fois que ce fruit apparaît dans mon environnement, il capte mon attention. Donc, les découvertes se font plus rares et leur force émotionnelle diminue.

Cependant, pour peu que l’on garde en son âme une porte grande ouverte aux nouveautés -Et vive les courants d’air !-, puisque le domaine existentiel est tellement vaste que nous n’en connaissons pas les limites, la vie nous apportera quand même et toujours de bonnes surprises.

Tiens, cela me rappelle cette soirée de mes vertes années où je faisais de l’auto-stop sur la route de Caen. Une belle voiture s’est arrêtée et je suis monté au ciel. L’intérieur était confortable, le moteur puissant et silencieux, le conducteur aussi maître de sa monture qu’une antilope bondissante l’est de son corps. La route se faufilait dans la verte campagne vers le haut d’une côte. C’est au sommet justement que la musique triomphale a explosé dans mes yeux, dans ma tête, dans tout mon être, et que je me suis entendu dire, intérieurement : « Merci, mon Dieu. »

Que se passait-il donc ? Oh, rien d’extraordinaire ; d’ailleurs, le conducteur de la voiture ne vit rien. Tout banalement, il y avait un magnifique spectacle dans le ciel, orchestré par le soleil couchant, spectacle qui n’était donné, me sembla-t-il, rien que pour moi.

Depuis cette somptueuse soirée, quelques dizaines d’années ont passé au cours desquelles j’ai eu, de temps à

autre, le bonheur de gagner à la tombola de l'existence quelque belle révélation : une chanson, une promenade en Provence, l'explication d'un mystère de la vie,... et je sais que d'autres viendront s'y ajouter pour peu que la mort prolonge mon sursis. Mais aucune de ces découvertes, aussi importante fût-elle, n'a pu me procurer l'immense plaisir qui me fut accordé ce soir-là. J'avais tellement faim !.. Et je fus comblé.

Eh bien, ma Jeanne et moi, nous cultivons ce même souci de garder dans notre âme une porte grande ouverte sur le monde et tout ce qui peut se trouver au-delà. Nous sommes donc très curieux de tout ce qu'il peut y avoir de bon dans l'univers et c'est heureux, car à quoi servirait-il de garder la porte ouverte si nous n'invitions personne à rentrer.

Est-ce là notre lien le plus fort ? Pourquoi pas ? En tous cas, fouiner partout dans le monde, pas seulement dans les pays, mais dans les livres, les spectacles, dans la tête des gens, partout où nous avons des chances de découvrir quelque chose d'intéressant : voilà notre commune passion. Et il y a encore ceci : les personnes qui, d'emblée, nous paraissent les plus antipathiques, ce sont celles qui croient tout savoir, autrement dit, celles dont l'esprit est fermé, bouché, nous les considérons même comme des dangers publics.

Tiens : il arrive, et ce n'est pas rare heureusement, que la beauté d'une femme m'arrache à mes spéculations trop souvent oiseuses. Cette beauté m'interpelle, disant : « Tâche donc d'arriver à ma hauteur, andouille ! Plutôt que de gaspiller le temps qui t'est accordé. » Alors, je la regarde plus attentivement. Si je vois, comme c'est trop souvent le cas, qu'elle n'a pas ces grands yeux questionneurs qui toujours, sans se lasser, appelleront les découvertes, alors j'ai le sentiment que cette beauté n'est pas vivante, et elle ne

m’intéresse plus. Si par contre, sondant du regard ces grands yeux, reflets d’une âme féminine, j’y trouve une curiosité avide et qu’elle soit accompagnée de cet élan généreux qui ne demande qu’à s’enthousiasmer pour toutes les beautés du monde, si j’y devine une belle âme qui saluera d’un clair éclat de rire n’importe quel motif d’émerveillement, alors je me sens fortement attiré.

Donc, ma Jeanne et moi, à tout moment, nous sommes avides de recevoir une nouvelle saveur, une mélodie inconnue, une architecture inédite, une pensée prometteuse... Pour cette joie d’enrichir l’existence, nous sommes prêts, dans la mesure du possible, à chambouler nos habitudes.

Et nous ne voulons pas que des idées fausses fassent écran entre le réel et nous, même si elles sont sacrées. Car nous cherchons avant tout un monde réel et, si possible, qui dure longtemps. Après notre jardin des découvertes, en voici un deuxième que nous cultivons ensemble : celui de la connaissance.

Quand nous avons bien jardiné, Mômmanh nous offre l’amour en prime.

Tout ceci pour te dire que, lors de notre arrivée à Ouagadougou, puisque que nous étions de jeunes adultes conscients qu’ils ne seraient jamais tout à fait mûrs, et que nous partageons ce don bénéfique de curiosité insatiable, notre capacité d’émerveillement était encore bien forte. Elle n’était plus aussi vive cependant que celle du bébé qui essaie d’attraper un pigeon : découvrant avec stupéfaction que l’animal s’envole, il crie son plaisir et applaudit à cet exploit de l’oiseau. Non ! Dans la Deudeuch qui parcourait les rues de cette bizarre capitale d’un monde nouveau, nous ne battîmes pas des mains en poussant des cris

d’étonnement et le collègue directeur n’eut pas à s’inquiéter de notre comportement.

Nous avons d’abord traversé des quartiers pauvres : enclos que là-bas on appelle « concessions », entourés de murs de terre plus ou moins détruits par les pluies ; cases rectangulaires, en terre également, au toit de tôle ondulée plus ou moins rouillée, semblable au toit de nos hangars et qui, tout comme ces derniers, évoquent les croûtes de vilaines plaies sur la face de la terre, cases rondes aussi, au toit de chaume, un peu plus dignes ; des tas d’ordures par-ci, par-là ; quelques arbres grands comme des tilleuls, au feuillage abondant d’un vert plein de santé, touches d’optimisme dont on nous dit que c’étaient des manguiers venus de l’Inde et qu’ils portaient des fruits délicieux ; partout des enfants dont quelques-uns étaient entièrement nus, le corps parfois couvert de cendre ; des chiens efflanqués, des poules, des chèvres, des cochons, et même, il me semble bien, au détour de quelque poussiéreuse rue en terre rouge, un cheval vraiment maigre qui paraissait attendre la fin du monde, ou encore un étrange animal appelé « zébu » et qui ressemblait à une vache, avec de grandes cornes, affublée d’une ridicule bosse sur le dos, laquelle bosse tressautait de manière grotesque comme un sein de vieille femme.

Je me demandais ce qu’on pouvait bien faire dans ces enclos familiaux appelés « concessions ».

Outre la saine curiosité dont je t’ai parlé, jeunesse oblige, j’étais entraîné par le désir d’en mettre plein la vue à nos connaissances, lesquelles ne pourraient manquer d’être de plus en plus nombreuses, lors de nos retours en France. Je les imaginais, chuchotant à mon approche : « Tiens. Tu as vu qui est là ? C’est Michel. Mais si, on t’en a sûrement parlé, Michel l’Africain, celui qui connaît l’Afrique comme sa poche. Il faut écouter ce qu’il raconte : c’est fascinant. Il

a tout vu, tout compris ! Avec lui, tu sais tout sur l'Afrique et les peuples noirs. Incollable ! Et puis, il fait un sacré travail, là-bas ! Extraordinaire !

Avec lui, c'est le continent tout entier qui va changer. Attends quelques années... Oh ! Mettons quelques décennies, et tu verras : l'Afrique Noire nous en mettra plein la vue... Il y aura de belles femmes noires sur les Champs-Elysées, des corps de statues bien sûr, mais souples, sensuelles, mystérieuses... Tu vois ? Et puis, on verra des produits africains partout : ce sera comme pour les produits japonais, maintenant. En plus de la danse et de la musique noires, il y aura la mode, le cinéma, la peinture, la science, la littérature... Ce sera tout nouveau et formidable, tu verras. Il y aura un nouvel Einstein, tout noir. Et quand tu voudras aller faire un tour sur la lune, tu embarqueras peut-être sur un vaisseau spatial africain... »

Alors ?... Diras-tu encore que mon délire était totalement égoïste ?... D'accord : j'en avais quand même une sacrée couche. Cependant, après m'être décrassé du mieux que j'ai pu de ce délire de gloire, je continue malgré tout d'espérer que le rêve d'une Afrique prospère et créative se réalisera.

Découvrir les secrets de l'Afrique qui s'étalaient au grand soleil dans les enclos familiaux appelés « concessions » ? Il n'est pas si facile d'entrer dans l'intimité des cultures noires, même si tu es gentiment invité. Il y avait là, pour nous barrer la voie, plusieurs obstacles que nous ignorions, à commencer par ces idées fausses dont je t'ai déjà parlé. Entre nos peuples, d'énormes différences de niveau de vie et de culture constituent d'autres barrières dont quelques-unes sont bien évidentes. En voici quelques échantillons.

Dans nos pays occidentaux, nous avons un grand souci de l'hygiène et des précautions diverses qui garantissent approximativement notre vie jusqu'à un âge avancé, et nous tenons beaucoup à ne pas mourir avant d'avoir reçu, au minimum, notre quota d'années. Eh bien, l'extrême pauvreté des Burkinabés ne leur permet pas de telles exigences et ils vivent en compagnie de la mort. Du moins, c'était ainsi il y a un quart de siècle et, compte tenu de l'extrême lenteur des progrès dans l'Afrique Noire, je ne crois pas que cet aspect de la condition humaine ait beaucoup changé.

Ils s'exposaient à toutes sortes de maladies et, dans la plupart des cas, ils n'avaient pas les moyens de payer des soins efficaces. Pour commencer, les villageois, de même que certains citadins, buvaient de l'eau insalubre. Pourtant celle-ci ne pouvait être plus naturelle puisque, généralement, elle provenait directement d'une sorte d'étang qui se remplit à la saison des pluies et qu'on nomme « marigot ». Cette eau est habitée par des colonies de parasites en tous genres, absolument naturels eux aussi, et elle n'était ni traitée, ni bouillie, ni filtrée, ni rendue potable par aucun procédé. En la buvant, avec juste un peu de chance, on attraperait plusieurs infections dont quelques-unes sont mortelles.

Si ce moyen échouait, il en existait plusieurs autres pour inviter la mort à son repas. Voici l'un des plus simples, réservé toutefois aux habitants de la capitale : déguster sans précaution une tendre laitue que le jardinier avait régulièrement et très soigneusement arrosée avec l'eau de l'égout à ciel ouvert, celui qu'un ami appelait familièrement le « Rio del Merdo ».

Le climat est, semble-t-il, propice au développement rapide des virus, des microbes, des amibes, des vers et des larves en tous genres. Un grand nombre d'animalcules

convoitent ton corps pour y tailler des beefsteaks et y creuser les cavernes où habiteront leurs colonies. Ils attaquent par les airs, par la terre, par voie d'eau également et ils savent très bien utiliser les viandes et autres aliments parasités en guise de Cheval de Troie. Amateurs de nouveautés, tu as là plusieurs plateaux de surprenantes maladies exotiques : le paludisme bien connu, mais aussi des amibiases, des bilharzioses, des filarioses, le ver de Guinée, l'onchocercose... Si un excès de nouveautés te donne le vertige, l'Afrique généreuse tient également à ta disposition un bel assortiment de nos maladies familières : rougeole, méningite, hépatite, fièvre typhoïde...

Voici un aperçu des conditions ordinaires de l'hygiène à la campagne, que l'on appelle brousse, là-bas. Sache qu'à la ville, où presque tous les citadins sont venus récemment de la brousse, la santé n'est guère mieux protégée.

Eh bien ! Chez le paysan burkinabé, le service de la table était très simple. Sur la terre poussiéreuse on disposait parfois une natte de paille tressée, mais ce n'était pas une règle impérative. Toute la famille s'asseyait autour, par terre, et le plat unique était déposé au centre. Chacun y puisait avec ses mains jusqu'à ce que tout fût consommé. L'eau, je vous en ai déjà parlé. Non seulement, c'était la boisson courante, mais elle servait également à laver les aliments, les pots, les calebasses et autres récipients culinaires. A supposer que tous les convives se fussent lavés les mains, ce que je ne pouvais vérifier, cette même eau naturelle y avait déposé ses empreintes.

Vous avez compris : accepter de prendre part à un repas dans une de ces mystérieuses « concessions », accepter ne serait-ce qu'une gorgée d'eau ou de cette bière de mil qu'ils appellent « dolo », c'était comme si tu allais recevoir le baiser du pestiféré.

Une fois, je ne trouvai aucun moyen qui ne parût pas offensant pour négocier un refus et je me retrouvai assis dans la poussière en compagnie d'une famille paysanne. Au centre du groupe, dans une grande calebasse, se trouvait le plat du jour, censé être un régal : des « pois de terre » !... Comme tout le monde, sans même penser à me laver les mains, je piochai dans la commune calebasse quelque chose qui ressemblait à des pois chiches ; quand je les croquai, sous mes dents quelque chose crissa que je pris pour des grains de sable contenus dans la terre restée attachée aux fameux pois. Cette interprétation est peu vraisemblable, mais je ne pus la vérifier. Pour faire glisser les choses jusque dans mon estomac affolé, je pus boire, à une autre calebasse commune, quelques rasades de bon dolo, aigrelet, évoquant vaguement certains cidres de mon enfance, mais néanmoins très, très louche. En fait, je ne suis nullement autorisé à te rapporter le goût de ces aliments car la peur m'empêcha d'y prêter attention.

Dès que la bienséance m'y autorisa, je m'éloignai dans la poussière ocre et j'allai me réfugier dans la case qu'on m'avait attribuée. J'y restai le temps de trouver un remède à la panique qui m'envahissait. Cette expérience fut gratuite : aucune colonie de parasites ne s'installa dans mon corps. Par la suite, je sus toujours trouver le moyen de refuser ce genre d'invitation et ce, je l'espère, sans vexer personne.

N'y avait-il pas déjà, là, une barrière infranchissable entre ces peuples et nous ? Eh bien, non ! En fait, la plupart des obstacles que j'ai évoqués, sinon tous, peuvent être franchis. Mais, pratiquement à chaque fois, il faudra y mettre patience et ténacité.

D'une manière générale, pense que nous avons nous-mêmes érigé ces barrières, laborieusement, au cours de notre histoire jusqu'à présent ethnocentrique, histoire des luttes de chaque peuple pour aménager au mieux son propre

espace existentiel en se disant secrètement : « Et tant pis pour les autres ! ». Mais voici venu le temps où il faut enfin les abaisser, ces maudites barrières, maintenant que toute existence humaine se construit à l'échelle mondiale. Les hommes doivent être capables de comparer leurs modes d'existence respectifs et d'en tirer profit, à la manière dont les femmes peuvent se présenter mutuellement et commenter leurs toilettes, enrichissant ainsi leur arsenal de séductrices, sans pour autant se voler dans les plumes.

Difficiles à présenter et à discuter sont les idéologies. Pour commencer, les interlocuteurs doivent admettre qu'ils ne détiennent pas forcément la vérité, mais qu'ils obéissent à des croyances. Face à ceux qui croient aux esprits maîtres de l'univers, nous aussi, les occidentaux, nous devons reconnaître que nous croyons en une autre explication : la matière dénuée de tout esprit aurait engendré la vie laquelle aurait donné naissance à notre âme mortelle.

Admettre, le temps de la discussion, que nos croyances sont des croyances et non des vérités premières.

Si les hommes parvenaient ainsi à baisser leur garde idéologique, le temps de jeter un regard curieux par dessus la haie de leur voisin, il arriverait moins souvent qu'ils égorgent leur semblable pour un banal délit d'opinion.

Cependant, quelle que soit la culture qui les a formés, la plupart des gens se contentent de mettre en pratique les croyances de leur idéologie. Ils ne sont capables ni de les justifier ni de les discuter : c'est là le rôle des théologiens, ou des idéologues, ou des membres du comité d'éthique de notre douce France. Ce sont donc ces gens-là, ces grands prêtres, qui devraient se concerter pour comparer et tenter d'accorder leurs croyances.

Il est plus difficile encore d'apprécier mutuellement des règles de vie qui s'appuient sur des croyances dont

l’origine est oubliée. Tu sais qu’il faut alors en faire l’histoire ce qui, bien souvent, nécessite la contribution de spécialistes. Les historiens viendront donc éclairer les débats. Ils sauront mettre en lumière les circonstances depuis longtemps obsolètes qui ont engendré certaines croyances lesquelles tomberont en lambeaux, comme la vieille peau d’un serpent qui mue.

Et ainsi, les civilisations pourront se rapprocher sans se détruire tout en s’enrichissant.

Mais j’ignorais alors tout cela...

Oui, je me souviens : je vous ai tous abandonnés, voici un bon moment, en pleine chaleur tropicale et sans le moindre rafraîchissement, au milieu de Ouagadougou, capitale inconnue d’un pays inconnu, dans la Deudeuch du collègue directeur que nous appelions encore « Monsieur ». Rassurez-vous le voyage se déroule normalement et nous arriverons à l’heure prévue.

Il y avait une ambiance qui nous était sympathique : attitudes à la fois nonchalantes, souples et gracieuses, vigoureuses aussi, visages souriants et même rieurs, bien souvent, rires et sourires sous les haillons, rire facile et communicatif, grand rire convivial de simple bonne humeur, rire sans-gêne et sans méchanceté qui envahit l’espace et vous remonte le moral.

A Paris, tout le monde est pressé. Ne serait-ce pas dû à quelque maladie mystérieuse qui ravagerait les villes des pays « modernes » ? En tout cas, le mal est très contagieux : moi qui, tel un lézard au soleil, voudrais simplement flâner sur les quais de la Seine, il m’entraîne à me précipiter vers un but que j’ignore. A Ouagadougou, seuls étaient pressés quelques « Toubabous », c’est-à-dire des Blancs. Les Noirs, eux, prenaient tout leur temps comme si déjà, ils avaient été installés dans l’éternité.

Je viens d’employer deux termes qui étaient tabous : celui qui les aurait malgré tout utilisés pour appeler « chat » un chat aurait risqué d’être accusé de racisme. Tel est le poids de la charge affective accumulé sur ces deux simples mots au cours des siècles. Il fallait donc dire : les Africains, les Européens.

Nous passâmes par une large avenue bordée de curieux arbres, à la fois tordus et noueux, puissants et fragiles : des « caïlcédrats », nous dit-on, une variété locale d’acajou, au bois dur mais sans grande valeur. C’était l’avenue des ministères et des grandes ambassades, en haut de laquelle se dressait le palais présidentiel. C’était l’avenue de la dignité internationale et des Mercédès noires. Le collègue directeur nous informa qu’on appelait cette avenue « les Champs-Elysées ». Je ne sais plus si tel était son vrai nom ou bien si on la surnommait ainsi par dérision. Sur le terre-plein central poussait une herbe, bizarre comme toutes les plantes d’ici. Ce devait être de la vraie herbe tout de même, puisque quelques bourricots en liberté la broutaient hardiment. Là au moins, il n’y avait ni cochons ni volailles, à l’inverse des quartiers populaires de la ville.

Nous roulions donc sur l’avenue la plus solennelle et la plus riche du pays. Pourtant, c’est ici, paradoxalement, que commença de prendre consistance, dans mon être, le concept de la « pauvreté du tiers-monde » lequel, jusque-là, n’avait été qu’une idée creuse, l’emballage de ce que j’allais découvrir au Burkina Faso. Quelques immeubles modernes de modestes dimensions, le bitume de la double avenue bien rectiligne, mais ne dépassant guère un kilomètre, les lampadaires électriques, quelques arbres, quelques plantes d’ornement, l’ensemble plutôt désaccordé et plus ou moins fleuri, plus ou moins mal entretenu : là s’arrêtait ce pauvre luxe. Les trottoirs en terre étaient boueux, car il avait plu ; il y avait des flaques d’eau dans les cours ; nombre de

constructions attendaient, depuis longtemps sans doute, d'urgents travaux d'entretien ; de maigres plantes sauvages s'obstinaient à vivre dans ce milieu difficile que leurs haillons contribuaient à défigurer. C'est à peu près tout le luxe que le peuple burkinabé pouvait offrir aux hommes censés le représenter, aux dirigeants de l'état, pour qu'ils pussent officier dans un cadre somptueux, digne d'être montré au regard des nations.

Fallait-il qu'ils fussent pauvres !...

Il est vrai que, de surcroît, ils n'avaient guère le sens de l'état, mais ceci, je le découvris plus tard.

Au bout et en bas des « Champs-Élysées », nous entrâmes dans le quartier du commerce moderne, construit autour du Grand Marché. Par « commerce moderne », entends celui des produits importés, l'incroyable diversité de biens et de services que ne pouvait fournir cette économie quasiment préhistorique. Chaque fois que le collègue directeur nous donnait une information, nous laissions échapper des« Oh ! » et des « Ah ! » : nous fûmes étonnés, une fois de plus, en apprenant qu'une bonne partie des commerçants étaient des Libanais et les autres, des Français.

- Que font les Libanais ici ? Et pourquoi pas des Burkinabés ?

- Une question à la fois, s'il vous plaît. Les Libanais sont de bons commerçants ; ils font des affaires dans toute l'Afrique francophone. Deuxième question : les Noirs pratiquent surtout le petit commerce, rarement l'import-export. Avec eux, il faut tout marchander. Vous verrez : au début, c'est amusant, mais on ne dispose pas toujours de deux journées entières pour faire son marché.

- Ah bon ?

Le Grand Marché était un immense hangar couvert de tôles qui n'étaient pas encore rouillées, planté au milieu d'une place bitumée. Il était déjà trop petit pour contenir la foule des petits commerçants qui débordait de tous côtés et envahissait toute la place, s'arrêtant de justesse au ras des rues. De ce lieu, où se faisaient des rencontres en tous genres, montait un brouhaha confus de cris, de rires et d'odeurs souvent fortes, mais pas nécessairement appétissantes.

J'appris plus tard que ce grouillant marché était aussi une réserve de figurants pour un spectacle appartenant à la culture locale: quand il fallait un accueil populaire et chaleureux à une éminente personnalité, les autorités envoyaient des rabatteurs sur le Grand Marché ; leur mission consistait à persuader les gens de se rendre spontanément et en foule sur le parcours du cortège officiel pour découvrir et acclamer leur idole du jour.

Ici encore, au cœur de la ville, la pauvreté s'affichait : trous dans le bitume, papiers et détritus épars, un peu de poussière volante ou de boue selon le temps, tôle ondulée, beaucoup d'immeubles mal entretenus. On devinait bien un très modeste projet architectural pour cette place centrale, mais sa réalisation était aussi bâclée qu'inachevée. Dans ce pays pauvre aux lendemains incertains, les commerçants étrangers souhaitaient ne bâtir que du précaire, afin de pouvoir se replier aisément si leurs affaires étaient menacées. Enfin, une troisième cause expliquait l'indigence du décor: à l'instar de nombreux peuples dont le mode de vie est encore bien proche de la préhistoire, pas plus qu'ils n'avaient le sens de l'état, les Burkinabés n'avaient pas non plus le souci de soigner le domaine public.

Oui, comme nous l'avons vu, le type existentiel humain favorise l'hypertrophie de l'ego, ce qui nous amène à choisir une famille sociale, alias « patrie », au plus près de

nous. Au cours de l’évolution historique, nous avons connu le clan, la tribu, l’état-nation, l’état multinational, et nous sommes probablement en route vers l’état-monde.

Eh bien l’état burkinabé, ex-colonie qui rassemble plusieurs dizaines d’ethnies, était encore loin d’être une patrie dans le cœur de ses habitants : ils appartenaient à leur clan et à leur petite nation. Ils étaient de tel clan, dans tel village, ils étaient des Mossis, ou des Gourmantchés, des Bobos, des Dioulas, des Peuhls, des Dogons, des Lobis... Ils n’étaient pas des Burkinabés, ou vraiment si peu. Ils n’avaient donc pratiquement aucun devoir envers ce qui n’était pas leur patrie : le Burkina Faso, le pays qui n’existait pas encore.

Un seul exemple : le fonctionnaire burkinabé utilise au profit de sa famille et de son clan tout ce qu’il peut soustraire à l’état. Est-il malhonnête ? Non, car il ne volera jamais ni sa famille ni son ethnie. Sa conscience est en paix : c’est un honnête homme. C’est aussi un fonctionnaire ordinaire. Quant au peuple, il ne condamne pas ce fonctionnaire honnête. Seulement, il voudrait bien être à sa place.

Imagine maintenant son homologue dans un vieil état-nation qui est en même temps une patrie, comme la France. Ce fonctionnaire détourne lui aussi les deniers publics, mais ce n’est pas au profit de son ethnie : il a mauvaise conscience, le peuple le maudit, enfin, il n’est pas un fonctionnaire ordinaire mais une exception.

Ce comportement à l’égard de l’état, nous le retrouvons chez tous les peuples qui bien souvent vivaient encore en clans et que l’on a installés dans des états modernes qui ne sont pas leur patrie : états artificiels découpés par les géomètres, comme des tranches de viande dans la chair d’un animal vivant.

Mais, là encore, il nous était impossible de comprendre tout cela. Nourris de nos idées reçues, nous étions, je vous le rappelle, convaincus que ce pays nouvellement libéré entrait dans une ère de progrès fulgurants auxquels nous venions participer.

A cette époque, la capitale n'avait guère plus de cent mille habitants, alors qu'il y en aurait maintenant plus de sept cent mille dont je me demande de quoi ils peuvent vivre. Pour que la campagne puisse nourrir tant de citadins, il faut que les paysans aient fait de vrais progrès et l'aide internationale aussi. Donc, la ville n'était guère étendue. Après avoir traversé le centre, puis une petite zone de résidences pour riches, nous fîmes deux ou trois kilomètres dans les faubourgs, les mêmes que ceux précédemment décrits, avec leurs « concessions » habillées d'un peu de cultures et d'élevage, selon le goût de ces nouveaux citadins encore attachés au mode de vie paysan ; il faut dire que cette agriculture en ville aide à survivre quand le travail citadin vient à manquer, ce qui est fréquent.

J'avais hâte de commencer à enseigner pour les aider à installer leur paradis sur terre. Suis-je idiot ? J'y crois encore, à ceci près que le naïf paradis de ma jeunesse a été remplacé par un chantier perpétuel de création continue ce qui, je l'espère, fera plaisir à Mômmanh.

A la sortie de la ville, nous fûmes presque éblouis par un espace plat à la forme allongée, ayant à peu près la même surface que vingt terrains de football et qui, tel un miroir géant, réfléchissait la lumière aveuglante du soleil. C'était un lac artificiel que le collègue directeur appela « barrage », l'un de ceux qui alimentent la capitale en eau. Quelques pêcheurs en barque lançaient leur épervier et leur geste était beau comme ceux que nous avions pu voir ailleurs dans le monde : je veux parler de ce filet qui, habilement jeté,

s’ouvre comme la corolle d’une fleur avant de se refermer dans l’eau, gardant les poissons prisonniers dans ses mailles.

Il n’y avait pas de pont, trop cher, pour franchir le déversoir du barrage. On avait aménagé une épaisse dalle de ciment sur laquelle passait la route. « C’est un radier. », nous dit le directeur.

Il y avait aussi des pêcheurs à la ligne, des lavandières, des vendeurs de poisson, des femmes et des fillettes qui venaient puiser de l’eau, et aussi des passants à pied, à bicyclette, en charrette... qui pataugeaient gaiement dans l’eau du radier.

J’allais oublier les grappes d’enfants accrochés, qui à un tronc d’arbre à demi immergé, qui à une langue de terre, qui à une barque. C’étaient presque uniquement des garçons, quasiment nus, voire totalement, et dont les dents blanches, encore loin d’être cariées, écrivaient un large sourire joyeux qui éclairait les jeunes corps à la peau sombre luisant doucement au soleil.

- Les « Bigas » s’en payent une tranche. Je crois bien que c’est eux qui ont raison, dit notre conducteur directeur.

- Pardon ?...

- Oh ! Excusez-moi. Ici, nous appelons les enfants des « Bigas ». Ce doit être le terme « mooré », la langue des Mossis, le peuple majoritaire dans ce pays.

- Il y a donc plusieurs langues

- Oh, rassurez-vous. Tout le monde comprend au minimum un peu de Français. Oui, il y a une bonne soixantaine de langues ou de dialectes locaux. Je disais donc que les Bigas, ou les gosses si vous préférez, sont bien partout les mêmes : ils raffolent de l’eau.

- On peut donc se baigner ici. Par une telle chaleur, ça doit faire du bien.

- Oui, mais si vous tenez à la vie, n’allez surtout pas faire comme ces bigas. Dans l’eau des barrages, ou celle des

marigots qui est encore pire, on attrape toutes sortes de cochonneries, parfois très graves.

- Et ces enfants, ils n'attrapent rien.

- Moins que nous : ils sont chez eux, leur organisme a construit ses défenses. Et puis, il en meurt un de temps en temps : c'est ainsi.

- Ah bon !...

Il avait plu la veille et le trop-plein du barrage s'écoulait par-dessus le radier vers un vallon galeux situé en contrebas. La Deudeuch s'y engagea hardiment. L'eau atteignit presque le bas des portières. A peine eus-je le temps de craindre qu'elle n'éteignît le moteur, nous laissant plantés au milieu du radier : nous étions déjà de l'autre côté et nous poursuivions notre route.

- Amusant, n'est-ce pas ? C'est sans danger. Il arrive quand même, (Mais rassurez-vous, c'est très rare. », il arrive qu'après une pluie exceptionnellement forte, la traversée soit impossible : alors, on passe une nuit à Ouaga.

- Il y en a beaucoup, de ces radiers ?

- Quelques-uns, mais j'aimerais en voir cent fois plus. Des barrages comme celui-ci, c'est la vie et l'avenir de ce pays. Sans barrages, la pluie, venue indirectement de la mer, y retourne presque aussitôt, après avoir fait beaucoup de dégâts et un tout petit peu de bien. Grâce à des retenues d'eau comme celle-ci, nous pouvons la garder plus longtemps, le temps qu'elle fasse pousser de quoi manger pour tout le monde. Mais vous arrivez tout juste : vous ne voulez quand même pas tout comprendre le premier jour ?...

- Non, bien sûr.

- Vous verrez : on est bien ici. Les gens sont très gentils.

Nous avions déjà appris, mais sans vraiment le réaliser dans nos esprits, que ce pays connaissait deux saisons : la saison des pluies et la saison sèche. Les noms, pour nous si

familiers, de printemps, été, automne, hiver, noms que nous croyions universels et ce en dépit de moult leçons de géographie, eh bien, ces mots pourtant bien civilisés n'avaient aucun sens ici. L'homme a beau s'inventer un Orient de rêve et un fantastique univers intergalactique, qu'est-ce qu'il peut avoir comme peine à seulement sortir de son trou !...

Donc, en saison des pluies, l'eau du ciel arrive, le plus souvent, au cours de violents orages qui peuvent déraciner des caïlcédrats centenaires, grands comme des chênes, orages qu'on appelle des « tornades ». Une mitraille d'énormes gouttes dégringole du ciel telle une cascade : parfois, en moins d'une heure, il tombe autant d'eau que pendant un mois ordinaire en Bretagne. Des rues, des portions de routes aussi, se transforment en torrents ; provisoirement, les radiers deviennent infranchissables. Les plantes assoiffées ne profitent pas comme elles le voudraient de ces trombes d'eau galopante qui, à peine arrivées, foncent vers la mer, emportant tout ce que leur permet d'arracher un élan aussi sauvage : des morceaux de bonne terre, essentiellement.

Après la saison des pluies, pendant une période qui dure au moins six mois pour cette région de Ouagadougou, c'est la saison sèche. Attention : sauf exception extrêmement rare, il ne tombe pas une goutte d'eau et tu peux dormir à la belle étoile. Les herbes de la savane se dessèchent rapidement et la moindre étincelle suffit pour les enflammer. Vers la mi-saison souffle l'harmattan qui, inlassablement, en même temps que la poussière qui salit le bleu du ciel, transporte aussi la méningite et quelques autres maladies.

Pour les Burkinabés, le beau temps aurait consisté en une douce pluie de chez nous, nocturne de préférence, qui aurait rafraîchi la terre calcinée, lavé le ciel et purifié

l’atmosphère... Aussi, pendant cette saison malade, quand la radio du pays assoiffé disait : « Beau temps clair et ensoleillé sur l’ensemble du territoire. », on se demandait si le journaliste faisait de l’humour ou s’il récitait par cœur une formule apprise au cours d’un stage en France.

A notre arrivée, c’était le mois d’août, le cœur de la saison des pluies et des cultures. La tornade de la veille avait laissé des flaques d’eau dans les trous de la route, et avivé les couleurs.

Ici, je dois te présenter la latérite. En climat tropical, l’action conjuguée de la pluie et du soleil provoquent la formation, dans le sol, d’une couche de terre rouge infertile : c’est la latérite. La sécheresse prolongée la fait durcir jusqu’à former une cuirasse impénétrable pour les racines, pratiquement stérile. Quand la pluie sauvage des tornades a emporté la mince couche de bonne terre végétale, il ne reste plus que cette carapace rouge, comme un rire de dragon. C’est ce qui arrive quand les cultures et l’élevage sont mal conduits : il se forme de grandes étendues de désert latéritique.

Eh bien, la latérite sert quand même à quelque chose : on l’utilise pour recouvrir les routes. Il s’y forme de grands trous, principalement quand la pluie les a fragilisées. Pendant la saison sèche, les voitures et les camions y déplacent leur traîne de poussière rouge, comparable à la queue d’une comète.

Un autre phénomène agresse les véhicules motorisés, leurs passagers et leur cargaison : c’est la tôle ondulée. Au grand soleil, le revêtement latéritique se dilate et forme d’épaisses stries transversales si bien que la route ressemble à un ruban de tôle ondulée rougeâtre. Ce phénomène est atténué pendant la saison des pluies, mais il subsiste néanmoins.

- Sur la tôle ondulée, annonça notre conducteur, il faut rouler soit au pas, soit à un minimum de 80. Entre les deux, la voiture tombe en morceaux et vous vous retrouvez assis sur la route.

En ferraillant d'inquiétante façon, Deudeuch prit donc son élan pour accrocher la vitesse de survie. Nous devions parcourir une quinzaine de kilomètres avant d'atteindre Kardougou, le village où était implantée notre école. Nous venions de quitter la ville pour entrer sur le domaine des paysans, et pourtant, nous n'étions pas dans la campagne.

- Ici, les paysans ne vivent pas à la campagne : ils vivent en « brousse ».

- Ah bon ?...

- Eh oui ! C'est comme ça ici. Vous arrivez dans un autre monde. En France, toute la terre est domestiquée ; en Haute-Volta, elle est le plus souvent à l'état sauvage. Les paysans pratiquent ce que l'on appelle la culture itinérante sur brûlis. Autrement dit, ils défrichent par le feu un coin de brousse où ils vont faire leur champ ; ils le cultivent quelques années, sans engrais, jusqu'à ce que plus rien de convenable ne pousse, parce que la terre est épuisée. Alors ils demandent au chef de terre du village la permission de défricher un autre coin de brousse. Et puis, il vous faut savoir qu'ici, la terre ne peut être une propriété privée : elle appartient au village. C'est pourquoi le terrain où une famille construit ses cases s'appelle une concession et non une propriété. Bizarre ! Bizarre !... autre pays, autre temps, autres mœurs. Vous savez, j'ai parfois l'impression d'être tombé sur une autre planète.

Sur ce trajet, la « brousse » avait un caractère particulier dû à l'emprise de la ville toute proche : presque toutes les terres étaient cultivées. Sous le bleu éclatant du ciel, deux couleurs dominaient le paysage : le rouge de la

route et de quelques plaques de latérite dénudée, le vert des cultures.

Au milieu de toutes les plantes qui m'étaient étrangères, je reconnus quand même une culture familière : du maïs. Il y avait aussi une plante qui lui ressemblait, et dont la tige était plus haute encore ; en fait, nous apprit le directeur, ce que je voyais là n'était pas toujours la même céréale, mais deux espèces voisines : le sorgho ou gros mil, et une autre espèce qu'on appelait « petit mil ». Cependant, puisque leurs graines avaient à peu près la même saveur et surtout la même fonction, celle d'aliment de base, les Africains avaient fondu ces deux espèces en une catégorie unique: c'était le mil, la céréale nourricière dans l'Afrique tropicale. Elle composait presque entièrement l'unique repas quotidien des paysans burkinabés. Aussi, je fus stupéfait quand le directeur m'apprit que le rendement moyen était inférieur à 300 kilos/ha., vingt fois moins que pour le blé en France !...

Malgré cet incroyable démenti, en voyant l'étendue verdoyante des cultures, je gardai l'impression d'une certaine opulence. Je ne savais pas encore qu'en saison sèche, le même paysage n'évoquerait plus la prospérité, mais plutôt la fourrure aux trois quarts pelée d'une bête malade et famélique. En tout cas, ce jour-là, je tenais à garder mon impression fausse, conséquence des illusions que j'apportais avec moi et dont la plupart n'allaient guère tarder à se dissoudre dans la réalité brutale.

Et maintenant ? Maintenant que mes cheveux ont blanchi et que je suis revenu de tout, je crois à nouveau que ce pays peut devenir un splendide jardin. Maintenant, les hommes ne devraient plus tarder à prendre cette décision révolutionnaire : cesser de se comporter comme des andouilles. Je sais : tu as entendu cela des milliers de fois et c'était toujours le signe annonciateur d'une fumeuse utopie.

Permets-moi quand même de présenter celle que Mômmanh m’a inspirée.

Vois l’humanité entière comme une colonie d’êtres vivants particulièrement intelligents et performants. La planète terre est leur domaine. Ils ont les capacités d’y développer la vie et d’y produire suffisamment de richesses pour que l’existence humaine s’engage résolument sur les routes du cosmos, vers les deux infinis du temps et de l’espace. Ils ont les capacités de gérer ce domaine aussi efficacement qu’un fermier gère sa ferme. Au lieu de cela, que voit-on ?... Des abrutis qui se tapent dessus et s’entretuent.

- Comment faire ?... - C’est à toi de le trouver. A toi et à tous les autres. Je te propose quand même une piste.

L’économie libérale, dans les pays développés, produit d’énormes richesses qui vont croissant. On sait maintenant réguler ce système, à l’intérieur d’un état, de façon à éviter les crises graves. Ainsi, notre gouvernement français impose aux acteurs de l’économie le respect d’une pléthore de règles qui garantissent la qualité des produits, les salaires, la stabilité de la monnaie, les conditions de travail, la protection des chômeurs... Par exemple, il est quasiment impossible en France de cultiver du pavot ou de vendre des armes à n’importe qui, comme on vend du beurre.

Mais le marché est devenu mondial alors qu’à une telle échelle, on ne parvient pas encore à le diriger. On en est même bien loin.

Alors ?

Alors, les façons de gagner de l’argent interdites dans un pays, on va les pratiquer dans un autre : culture de coca, de pavot, de cannabis, trafic d’armes, d’organes, d’enfants, de sexualité perverse,... évasion fiscale, pillage des ressources naturelles, dégradation de la biosphère, travail

des enfants, exploitation des salariés, esclavage, pratiques mafieuses, étranglement de l'avenir humain,... Faut-il continuer la liste qui couvrirait sans doute un volume entier ?

Ainsi, quand un état veut réguler l'économie de telle sorte qu'elle donne du travail et des richesses à tous et qu'elle serve au mieux le développement de l'existence, il se trouve toujours d'autres pays pour réduire à néant ses efforts rien qu'en lui faisant une concurrence déloyale. Et de plus, à cause de cette concurrence mondiale, tous les pays vivent sous la menace permanente de récession et de chômage, menace qui finira bien par se concrétiser.

Toutes ces plaies qui ravagent l'économie mondiale, un état moderne en autarcie saurait en venir à bout, à l'intérieur de ses frontières. . Alors, ce que sait faire un modeste pays, un grand état mondial devrait le réussir. Non ?... Si une autorité mondiale disposait, à l'échelle planétaire, des mêmes pouvoirs que cet état, elle aussi pourrait assainir l'économie de notre domaine humain : elle gouvernerait le marché mondial.

L'humanité possède les ressources naturelles, les connaissances scientifiques, le savoir-faire, les machines pour produire de quoi donner le confort et la liberté à tous les hommes. Peut-être faudra-t-il veiller cependant aux risques de surpopulation. Le marché mondial est une gigantesque entreprise capable de satisfaire les besoins de l'humanité entière. La direction de ce précieux ensemble est confiée à près de deux cents états dont chacun s'occupe d'abord de ses propres intérêts. L'homme, le seul être conscient de la planète, celui auquel Mômmanh a confié son destin, serait-il fou ? Embarquer l'humanité dans un autocar conduit par deux cents conducteurs !... Quand va-t-il se décider à doter le marché mondial d'une direction unique,

avec des moyens d'action au moins aussi efficaces que ceux d'un état moderne ?

Puisque la Terre est un village, quand aura-t-il son maire ?

Et nous verrons l'homme, son intelligence enfin libérée, gérer au mieux sa planète, comme un bon paysan ?

Alors ? « C'est pour quand ? »

Mais, regarde bien. Ce n'est pas seulement l'économie qui s'est mondialisée, c'est peut-être l'existence humaine tout entière. Voyons, voyons….

Le territoire et les hommes avec lesquels nous pouvons agir pour réaliser notre existence, je le nomme champ existentiel d'action, c'est-à-dire accessible à notre volonté. A l'aube de l'humanité, ce champ était limité au clan et au territoire qu'il pouvait parcourir pour trouver sa subsistance. Après la découverte de l'Amérique, il s'est étendu à la terre entière mais il était encore possible, pour bon nombre de peuples, de se replier dans leurs frontières ainsi que le firent le Japon et la Chine. Et de toutes façons, presque toutes les activités de l'existence se déroulaient à l'intérieur des états.

Mais, par le développement « boule de neige » des sciences et des techniques, l'homme a étendu son emprise à toute la terre et même au-delà.

Maintenant, la part d'existence affectée par la mondialisation est de plus en plus grande sans qu'il paraisse possible d'inverser la tendance. Mais cette médaille a une autre face : positive, celle-là. Un empire planétaire aurait les moyens de gouverner : internet, satellites, missiles, transports, et que sais-je encore. Le président des Etats-Unis peut commander ses troupes n'importe où dans le monde aussi aisément que si elles se trouvaient sous les fenêtres de la Maison Blanche.

Jadis, une menace sur notre existence pouvait se situer hors du champ existentiel d'action : celle que firent peser sur l'Occident les Huns et, plus tard, les Mongols, ou encore le fléau européen pour les Amérindiens après 1492. Mais c'était exceptionnel et, surtout, les gens menacés n'y pouvaient pas grand-chose. Maintenant, un état peut priver d'eau ses voisins ou empoisonner l'air de la planète. Maintenant, des dizaines de menaces pèsent sur notre existence : pollutions en tous genres, risques nucléaires, surpopulation, fanatismes, épidémies, épuisement des ressources naturelles, drogues, trafics d'armes,… Grâce à la mondialisation, elles n'ont plus rien d'exceptionnel, ces menaces de notre temps. Mais, grâce aussi à la mondialisation, nous pouvons nous donner les moyens de les combattre. Elles sont à la portée de notre volonté collective. Créons une puissante « Internationale » et la terre entière sera notre champ existentiel d'action.

« La terre est un village ». Bien, mais alors, où est son conseil municipal ? Qui est son maire ?

Quand aurons-nous un gouvernement planétaire pour diriger au mieux l'existence planétaire ?

Et la Terre redeviendra le Jardin d'Eden que l'homme des temps anciens, mon ancêtre, crut voir à travers ses mythes. Et la Terre deviendra notre premier port d'embarquement pour les étoiles.

Maintenant, retournons là où je t'ai abandonné, en pleine brousse dans la compagnie du directeur.

A grande vitesse sur la tôle ondulée - 80 km/h. pour notre brave Deudeuch -, en dépit des trépidations et du nuage de poussière rouge qui nous accompagnait comme une traîne de sorcière, nous avions l'impression de glisser sur la route. Nous devions apprendre plus tard, à nos

dépens, combien cette impression est juste : un coup de volant un peu nerveux suffit pour perdre le contrôle du véhicule qui se met en travers puis s'en va folâtrer n'importe où jusqu'à ce qu'un arbre mal placé mette fin à ses velléités d'indépendance. Cette sorte de glissade sur route dura une bonne dizaine de kilomètres et notre conducteur fit tomber la vitesse pour s'engager, au pas, sur un nouveau radier dégoulinant d'eau. Nous étions arrivés au barrage qui alimente le village de Kardougou. Tout de suite, nous tournâmes à droite pour emprunter un chemin de latérite ourlé de verdure : nous étions sur le domaine de l'école.

Le collègue directeur nous conduisit directement à notre maison.

- Voilà ce que l'administration nomme « villa » et que nous appelons familièrement une « case ». C'est chez vous.

C'était un modeste « F3 », encore presque neuf, flanqué d'une terrasse en ciment abritée sous un auvent aux tôles de plastique transparent, appendice que nous dûmes appeler « véranda », pour parler la même langue que les autochtones. Notre case avait l'électricité, deux climatiseurs sans lesquels les moments de grande chaleur nous auraient été difficilement supportables, et l'eau courante ; bref, dans ce pays d'extrême pauvreté, ce logement de fonction faisait l'effet d'une résidence de grand luxe qu'on se contentait d'appeler « villa », puisque sa petite taille lui interdisait d'accéder au rang de château. Mais, ces différents aspects de notre logement, nous ne devions les découvrir que plus tard.

Pour l'instant, nous éprouvions un délicieux chatouillis de plaisir à la vue de notre case. Une vigoureuse liane à larges feuilles ombrageait la véranda ; ses multiples rameaux semblables à des cordes s'entrelaçaient, tissant une sorte de filet qui enserrait l'auvent transparent. Cette plante de là-bas, c'était une liane de Madagascar, nous avait appris

le directeur. Etait-ce vraiment la période d'une floraison ? Est-ce que ses fleurs étaient vraiment ainsi : grandes et gracieuses, charnues, gorgées de sève, sensuelles qui sollicitaient la caresse du regard, aux couleurs tantôt éclatantes, jouant hardiment leur sérénade endiablée, tantôt discrètes, invitant timidement à découvrir dans le recueillement leur délicate intimité ? Non, elles ne sont ainsi que dans mes souvenirs. Qu'importe, cette belle étrangère des tropiques symbolise les délices nouvelles que notre case nous invitait à découvrir, dans ce pays chaud peuplé de Noirs et de plantes inconnues.

Oui, notre case nous plut d'emblée. Derrière, clos d'une haie d'acacias, il y avait un grand terrain dont je ferais notre jardin. S'y trouvaient déjà, parmi les herbes folles, des bougainvillées, des orgueils de Chine, un frangipanier, du manioc ornemental, un bananier... Là encore, notre horizon s'ouvrait sur des promesses de plaisirs inconnus.

Ce F3 planté dans la latérite d'un village de la savane africaine, c'était un élément de notre quotidien transplanté dans cet univers étrange. Dans un premier temps, il jouait le même rôle que le collègue directeur et sa Deudeuch : nous éviter d'être trop dépaysés, privés brutalement de nos aliments existentiels éprouvés sans avoir eu le temps d'en expérimenter d'autres.

Par la suite, peu à peu, nous découvrîmes que nous n'aurions pu nous adapter ici, ni même survivre, sans quelques éléments de notre confort occidental : en premier lieu, l'hôpital et tous ses médecins, puis le climatiseur, le réfrigérateur, l'électricité... qui nous paraissaient aussi importants que la fréquentation des Français ou celle des Occidentaux, fussent-ils américains.

Mais je ne peux quand même pas tout te raconter. Offre-toi le voyage, si tu le peux. Avec seulement autant

d’imagination, d’espoir, de foi en l’homme que nous avions alors, tu ne pourras pas être déçu. Et tu ne seras pas le seul Occidental farfelu immergé dans une population noire, car des centaines d’O.N.G. conduisent des actions là-bas.

L’heure du repas ne tarda pas à venir ; pour ce premier déjeuner dans ce lointain « là-bas », nous étions invités à la table de Monsieur Lajoie, à la fois directeur, compatriote, collègue, et déjà presque ami.

- C’est un repas tout à fait ordinaire, nous prévint-il. Ce soir, vous serez mieux reçus, en présence de tous les collègues et amis de Kardougou. Le travail reprend à quinze heures ce qui, après déjeuner, nous donne un temps largement suffisant pour une bonne petite sieste, une douche bien rafraîchissante, et même quelques activités d’intérieur, pendant que, dehors, le soleil canarde tout ce qui bouge. Bien entendu, vous ne prendrez le travail que demain.

A l’intérieur de leur « case » juste un peu plus grande que la nôtre, bien close pour interdire à la chaleur d’entrer, Madame Lajoie nous attendait dans la pénombre délicieusement fraîche, en compagnie de leurs enfants, deux garçons presque adolescents. Nous prîmes place dans le coin salon. L’oeil malicieux, sûre de son petit effet, Madame Lajoie agita une clochette de bronze. Un grand Noir arriva aussitôt : chemise blanche immaculée, chacune de ses joues marquée de deux ou trois cicatrices parallèles, signes qui désignent les adultes de son peuple ; il affichait une bonne volonté qui me parut d’autant plus naïve qu’elle était accompagnée d’un grand sourire.

- Madame ?

- Grégoire, apporte-nous l’apéritif. Tu fais comme d’habitude. Et n’oublie pas les niama-niamas », dit Madame Lajoie laquelle, se tournant vers nous, enchaîna..

-Avouez que ça vous épate, hein ? Eh bien non, nous ne sommes pas des colonialistes, et pourtant nous avons

tous des boys, ici, parfois deux, et même trois. Ils font tout le travail de la maison, ce qui nous procure beaucoup de loisirs ; ils gagnent dix fois plus chez nous qu'en cultivant leurs champs et ils peuvent s'acheter une mobylette. Les boys sont contents, les patrons sont contents, tout le monde il est content. Alors, y a-t-il un problème ?... Je connais un brave garçon qui a déjà travaillé chez des Européens. Je vous l'envoie dès demain, Madame Dufour : ce sera votre premier boy. Et je vous expliquerai comment vous y prendre avec eux : car, si vous êtes trop gentils, ils vous prennent pour des imbéciles ; alors, non seulement ils ne fichent plus rien, mais en plus ils vident votre maison et ils se moquent de vous.

Pendant tout le repas, personne n'eut besoin de se lever pour le service.

Dès que l'un d'entre nous laissait deviner un désir du genre « Je prendrais bien encore un morceau de gigot et des flageolets », la maîtresse de maison, très attentive, agitait sa sonnette, et le vœu se trouvait exaucé.

La perspective d'employer un boy me mettait dans l'embarras. Nous, les camarades venus pour aider les Noirs à briser les dernières chaînes du colonialisme, nous qui voulions que l'égalité naturelle des hommes s'exprime concrètement dans le monde entier, nous n'allions quand même pas, esclaves de notre égoïsme, trahir ce qu'il y a de meilleur dans le communisme !...

Mais, vivre sans boy, c'était priver un jeune villageois d'un mieux-vivre pour lui, sa femme et ses enfants ; c'était leur ôter le bonheur de posséder une mobylette. Dans la conjoncture d'alors, peut-être que la marche vers la liberté des Noirs passait par des emplois de boy. Je trouvai que j'avais bien raisonné et j'en fis part à toute la tablée. Comme d'habitude, Jeanne avait conclu bien avant moi.

Pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Elle voulait un boy comme tout le monde et ce d'autant plus que sa grossesse devenait évidente.

A la fin du repas, pendant que le boy servait les cafés, Monsieur Lajoie dit : « C'est quand même bien agréable de n'avoir ni table à débarrasser ni vaisselle à laver. Les enfants prennent de mauvais plis, ici. Ils croient que c'est normal d'être servis comme des seigneurs et, de retour en France, ils ont du mal à redevenir des citoyens ordinaires. En attendant, profitons de nos privilèges temporaires et allons faire un petit somme. Ici, tout le monde fait la sieste. C'est sans doute la grande chaleur qui nous crée ce besoin. Alors, autant vous y mettre dès aujourd'hui. Attention, il ne faut pas dormir trop longtemps, pas plus d'une demi-heure ; sinon, après le réveil, vous souffrirez de maux de tête et votre esprit sera confus. Et voilà : bonne sieste, mes amis. »

Et c'est ainsi que nous découvrîmes le plaisir de la sieste tropicale dans une chambre bien close où, grâce au climatiseur, la température est suffisamment fraîche pour qu'on puisse se reposer sereinement. La sieste vous redonne de l'énergie pendant que, dehors, le soleil s'acharne vainement sur des espaces désertés. Au réveil, vous êtes en pleine forme pour la deuxième étape de la journée laquelle contient beaucoup de temps pour des activités libres.

Le soir venu, tous les « Européens » de Kardougou se retrouvèrent chez Rémi, un collègue, et son épouse Laure. En fait, tous ces gens étaient des Français comme nous. En attendant de pouvoir réaliser la fraternité universelle, nous, les camarades découvreurs et les libérateurs de l'humanité entière, étions bien heureux de nous retrouver entre Français. D'instinct, nous nous laissions guider comme des nouveaux-nés dans ce monde aussi étrange qu'étranger. Ces nouveaux compagnons, nos parfaits semblables, comme des gens de la famille, savaient bien ce qui était bon pour nous.

Et nous étions tout ébahis, heureux de découvrir à quel point, en terre d'exil, un morceau de France peut avoir le même goût qu'un verre d'eau pour un assoiffé.

La soirée commença par une partie de pétanque, à la bonne franquette, comme tout le reste. L'ambiance était presque familiale. Bien que ce fût pour nous une découverte, nous fûmes tout de suite séduits par ce jeu de plein air accessible à tous, garçon ou fille, de 7 à 97 ans. Je n'en connais pas de meilleur pour favoriser les amitiés de voisinage.

La partie de pétanque fut suivie d'un apéritif accompagné d'une grande variété de bonnes choses, des niama-niamas ou amuse-gueule, des brochettes, des frites, des fromages et des fruits : c'était ce que nos hôtes appelaient un apéritif dînatoire ». La soirée s'acheva gaiement.

Ainsi nichés dans notre petite bulle française, nous allâmes nous coucher sans crainte du noir, si profond au cœur de l'Afrique Noire. Nous avions hâte d'être au lendemain, et pas seulement pour voir les nouvelles couleurs de l'aube : nous étions impatients de commencer pour de bon notre nouvelle existence, moi en classe avec mes élèves africains noirs, Jeanne avec l'aménagement de notre maison et l'initiation de notre boy.

L'épisode africain commençait bien. Qui aurait pu nous avertir que notre amour allait se gâter jusqu'à devenir un châtiment quotidien, et même ! une tragique déchirure. Tiens ?... J'ai dit châtiment. C'est encore un reste de mon éducation chrétienne : cette religion n'explique-t-elle pas que tous les malheurs des hommes ne pouvant être voulus par Dieu qui est toute bonté, ils sont forcément des punitions gagnées par nos lourds péchés.

Non, nous n'étions nullement coupables.

Des forces nous emportaient que nous étions alors incapables de comprendre, et encore moins de contrôler, comme, à l'époque de la Guerre de Cent Ans, les malheureux habitants du royaume de France étaient frappés de tous côtés par les trois inexplicables fléaux de la guerre, de la peste et de la famine. Notre amour avait été un don merveilleux et nous en étions arrivés à le considérer comme l'air que nous respirons, évident et indispensable. Mais il allait peu à peu se transformer en cauchemar.

A ceux qui, parmi vous, sont entrés dans cette histoire et sympathisent avec ses héros, je dis fraternellement « Cramponnez-vous : ça va tanguer très fort. »

9-La Guerre de Cent Ans

Imagine que tu sois un pionnier de l'aéronautique et que ton avion tombe en panne en un lieu inconnu d'un désert dont tu ignores presque tout. Tu ne vois qu'une chance de survivre : marcher dans ce que tu suppose être la bonne direction aussi longtemps que tu n'as pas découvert des secours, jusque-là hypothétiques. Tant que ce moment n'est pas arrivé, es-tu en train de traverser le désert ?... ou bien de vivre tes derniers jours ?... Comment savoir ?...

« Tais-toi et marche ! »

Voilà dans quel genre d'univers nous avons dû chercher notre voie, en même temps si proches l'un de l'autre et tellement éloignés que le désespoir de jamais nous retrouver prenait souvent le dessus. Et, de surcroît, il fallut que la terre s'ouvrît sous nos pas : alors, nous réalisâmes enfin que nous faisions fausse route.

Si tu dois, toi aussi, entreprendre une traversée du désert ainsi que le font trop souvent les amants pour la vie, emporte avec toi et offre à ta bien-aimée ce cadeau, fruit de notre douleur, plus précieux qu'un viatique : quelques balises pour trouver ton chemin.

Si nous les avions eues, notre Estelle chérie continuerait d'inventer son existence, comme le font les vivants, au lieu de n'être déjà plus qu'un esprit fossilisé, aussi brillant soit-il, précieuse flamme que nous portons

avec ferveur, avant qu'elle ne soit réduite, comme nous tous, à un immuable autant qu'infime chaînon des futures inventions de la vie, un ténu baiser fantôme dont les gens de l'avenir se demanderont peut-être d'où il peut bien venir.

Ah oui, si nous avions su. Mais les regrets ne sont pas très nourrissants, à moins qu'ils ne génèrent de bonnes graines. Espérons que vous serez nombreux à faire fructifier celle-là.

Eh oui, nous ne savions même pas ce qu'est l'amour ! Qu'à cela ne tienne ! Puisque Mômmanh nous a généreusement dotés en dispositions pour cet art, il nous aurait dû être facile d'y arriver rien qu'en suivant notre instinct. Mais non ! C'eut été beaucoup trop facile ! Car tu sais bien que les hommes se sont maintes fois évertués à corriger ces inclinations naturelles. Ils se sont tellement acharnés à étouffer l'amour que nous avons eu beaucoup de peine à le redécouvrir. Ce que Nature a fait, Culture a presque réussi à le défaire.

Bref, à l'instar de Roméo et Juliette, tout ce que nous connaissions au sujet de l'amour, c'est qu'il pouvait être merveilleux : voilà qui n'est pas mal, déjà. Mais nous n'avions appris ni pourquoi ni comment. Pour Roméo et Juliette, cette ignorance était sans importance puisque la société les fit mourir aussitôt après le coup de foudre. Nous n'eûmes pas cette chance, donc il nous fallut bien poursuivre l'aventure jusqu'à sa conclusion.

C'était comme une belle cavale que nous savions chevaucher pour des promenades dont chacune était une exploration dans de riches contrées. Nous pouvions enfourcher la cavale, oui, mais quand elle tombait malade, nous étions incapables de la soigner. Et c'est ce qui nous arriva bien trop souvent. Nous n'étions même pas capables de lui donner à manger chaque jour.

Tu sais que l’amour est la fusion de deux existences complémentaires. Il demande que les deux amants aient des valeurs communes et qu’ils soient autant que possible les plus aptes à les réaliser ensemble, ces précieuses valeurs.

Il est préférable qu’ils aient aussi les mêmes centres d’intérêt alias « passions ». Si l’un est passionné de moto, il vaut mieux que l’autre apprécie.

Les goûts, les besoins et les aptitudes doivent s’accorder mieux que les pièces d’un puzzle. Si l’un aime l’aile du poulet et l’autre la cuisse, tout va bien. Si l’un étouffe dans son lit quand la fenêtre est fermée alors que l’autre ne peut dormir quand elle est ouverte, il y a un gros problème à résoudre.

Les valeurs sont engendrées par l’idéologie. Donc, il faut que les deux amants partagent la même.

Je sais, un(e) catholique et un(e) musulman(e) peuvent s’aimer profondément et durablement, mais il faut pour cela que leurs convictions religieuses ne comptent pratiquement plus pour eux et que leur idéologie personnelle soit ailleurs. Ainsi, dans la mesure où ils tiennent beaucoup plus à la liberté et à la science qu’aux vestiges de leur religion, ils pourront s’aimer durablement.

Donc, nous supposons que nos deux amoureux, sans nécessairement appartenir à la même église, ont des idéologies personnelles suffisamment proches, un tronc commun idéologique, un grand panier de valeurs morales partagées.

Et les centres d’intérêt alors ?... Eh bien oui, l’idéologie n’est pas tout. Dans le champ des valeurs, il existe des domaines de prédilection. On les appelle ordinairement centres d’intérêt. L’attachement qu’on leur porte peut aller jusqu’à la passion. Par exemple, celui qui accorde beaucoup de prix à l’amour peut avoir la passion

des conquêtes amoureuses ; tel autre glorifie le sport et consacre la moitié de sa vie au rugby ; tel autre, amoureux du progrès social, se donne à fond dans la politique Et que sais-je encore ?...

Ces passions, il est bon que les amoureux les partagent aussi. Sinon, comment acceptera-t-elle qu'il passe la moitié de son temps à la chasse et à la pêche ?

Mais dis-moi, n'arrive-t-il pas qu'un homme soit riche alors qu'il méprise l'argent ? Qu'une femme soit belle alors que la beauté ne l'intéresse pas ? Qu'un individu soit un travailleur assidu alors qu'il déteste le travail ? Alors, si les qualités de l'être aimé qui nous séduisent sont sans intérêt pour lui, si elles ne sont qu'accidentelles, il les perdra d'autant plus aisément. Et l'amour s'en ira avec. Si je l'aime pour sa fortune alors que l'argent ne présente aucun intérêt pour lui, il risque fort de se ruiner. Alors : « Bye bye « Mon Amour ». Croyais-tu que je t'aimais pour tes beaux yeux ? ». Tandis que s'il aime l'argent lui aussi, il fera son possible pour rester riche, et désirable.

Là, nous venons de toucher du doigt la principale raison de rechercher les valeurs communes : mieux vaut posséder une mine d'or qu'une pépite.

Donc, des valeurs et des passions communes.

Sur cette base, il faut que l'un puisse offrir à l'autre les éléments d'existence dont il rêve, et réciproquement. Pour ce faire, il est parfois nécessaire qu'ils aient les mêmes goûts. Il ne faut pas que l'un aime dormir la fenêtre ouverte et l'autre la fenêtre fermée car tous leurs revenus s'en iraient chez le vitrier.

Mêmes goûts : voilà qui paraît en contradiction avec ce que nous avons affirmé précédemment. Alors ? Alors affinons.

Il est bon parfois que les goûts soient différents et d’autres fois qu’ils soient identiques, pourvu qu’ils s’accordent. Il est bon que l’un aime faire la cuisine, l’autre les pluches et la vaisselle, que l’un préfère l’aile et l’autre la cuisse. Mais il est mauvais que l’un ait cuisiné des cuisses de grenouilles quand celles-ci donnent des hauts-le-cœur à l’autre ou encore que tous les deux se disputent l’unique petite cervelle du poulet.

Enfin, il faut que leurs compétences s’accordent. Pour porter une table trop lourde, leurs forces vont s’ajouter. Pour préparer un voyage, leurs savoir-faire vont se compléter : l’un s’occupera de l’itinéraire, l’autre de la logistique, l’un fera les bagages pendant que l’autre préparera la voiture.

Supposons qu’ils aiment la musique : l’un joue du violon, l’autre apprécie, critique et applaudit. Et maintenant, ils ont envie de faire un beau jardin. C’est très simple. Ensemble, ils le conçoivent, sans trop se chamailler. Ensuite ils le réalisent : Olivier bêche, débroussaille, fauche, rafraîchit ses connaissances en horticulture... pendant qu’Amélie étudie l’art des jardins, plante, sème, sarcle, taille... et que les oiseaux chantent.

Ah ! J’allais oublier les méthodes.

Si les buts existentiels sont accordés alors que les moyens pour y parvenir sont en contradiction, il y a risque de rupture. Ainsi, Alice et Jacques aiment leurs enfants ; ils souhaitent leur épanouissement tous les deux. Mais pour atteindre ce but, Alice ne croit qu’en la discipline aveugle tandis que pour Jacques, la liberté absolue tout aussi aveugle est sacrée. Alors ?...

Pour résumer tout cela : valeurs, passions et méthodes existentielles communes.

Sexes, goûts et aptitudes complémentaires.

Telle est la formule de base du grand amour. Et si elle ne fonctionnait pas, malgré tous les soins que nous lui avons consacrés ? Ce serait le signe que nous avons oublié quelque chose d'important.

Deux êtres humains sont d'une complexité telle qu'il leur est impossible d'être parfaitement accordés, loin s'en faut. Alors ? Alors, ils pourront quand même construire leur amour si chacun d'eux est capable de supporter tout ce qui lui apparaît comme un défaut chez l'autre.

Reprenons donc :

-valeurs, passions et méthodes existentielles communes ;

-sexes, goûts et aptitudes complémentaires ;

-et, pour faire prendre la mayonnaise, que chacun soit capable de supporter les manquements de l'autre à ces nécessités.

Telle doit être, enfin, la formule du grand amour. Laisse-moi quand même le temps de me mettre à l'abri avant de l'essayer.

Le partage des rôles relève des deux dernières catégories : goûts et aptitudes. Et c'est là que notre désaccord était le plus irréductible : chacun de nous voulait absolument le rôle de chef

Souviens-toi : Jeanne tenait de sa mère la conviction qu'il ne faut jamais faire confiance à un homme. Il fallait même l'humilier de temps à autre pour éviter qu'il ne prenne le dessus et ne se trouve du même coup en mesure de satisfaire ses odieux penchants. La mère de Jeanne, la Paloma avait longuement médité cette question : outre la cruauté et l'injustice dont avait fait preuve son père chéri, l'homme se laissait facilement démolir par toutes sortes de

vices tels que l’alcoolisme, les perversions sexuelles, le jeu...

A cet enseignement de sa mère, Jeanne ajoutait d’autres raisons de vouloir à tout prix diriger la symphonie d’amour. Tout d’abord, sa forte personnalité réclamait la place de tête. Enfin, l’influence du féminisme était grande.

Il y a, suite à n’importe quelle libération, cette tendance des êtres nouvellement libérés à vouloir goûter d’abord tout ce qui leur était interdit jusque -là. Emportés par l’élan de leur lutte triomphante, ils vont même jusqu’à vouloir rétablir à leur profit l’oppression dont ils étaient victimes. Ainsi vit-on d’anciens esclaves devenir esclavagistes, des bourgeois de la Révolution Française jouer à leur tour le rôle des seigneurs qu’ils venaient d’abattre, et que sais-je encore ?... Eh bien, les femmes de notre époque, à peine libérées, sont tentées de faire ce qui leur était interdit : aller au café, conduire les bus... et commander. Elles sont nombreuses à vouloir prendre la place des mâles chefs de famille qu’elles ont détrônés.

Le machisme des hommes est mort, vive le « machisme » des femmes !

Est-ce tout ? A lui seul, cet élan révolutionnaire conduirait à remplacer l’injustice par l’injustice ? Non, il y a autre chose.

Il y a aussi l’inévitable méfiance à l’encontre des anciens « maîtres », les hommes. Mais ce n’est pas tout.

Quand des citoyens manifestent dans les rues de la ville pour défendre leur beefsteak ou leur idéal, des corps étrangers s’infiltrent dans leur cortège : des amateurs de bagarre, des voleurs, des pillards, des provocateurs… C’est ainsi que dans le train des féministes sont montées des femmes dont le premier souci est de gaver leur égoïsme. Et

puisque notre époque enfante l'égoïsme, elles sont de plus en plus nombreuses à dévoyer la lutte des justes.

Or, souviens-toi, ma Jeanne avait anticipé la révolution féministe, pleins gaz comme toujours. Elle tenait là une raison supplémentaire pour exiger le commandement de notre galère.

De mon côté, j'avais d'aussi solides raisons de me cramponner au pouvoir comme si c'eût été vital.

Pour commencer, c'était perçu comme un devoir, dans le milieu paysan d'où je venais. On pensait qu'il était dangereux, et donc indigne d'un homme, de laisser l'épouse « porter la culotte ».

Je voulais aussi le pouvoir, de toutes mes forces, parce que l'inconscient, dans les coulisses, me manipulait tel une marionnette : tu sais bien qu'il exigeait de moi la maîtrise de toutes choses, à l'égal de Dieu. Et ce sac de nœuds dans mon âme, j'étais encore loin de l'avoir démêlé.

Donc, si je consentais par désespoir et d'extrême justesse à confier ma vie au pilote d'un avion ou au corps médical, j'étais incapable d'abandonner la conduite de mon existence à personne, pas même à « Mon Amour ». Depuis le présent intime d'une pause café ou d'un réveil glauque sous une guitoune, jusqu'aux temps les plus éloignés dans le passé comme dans le futur, depuis l'environnement immédiat de notre salle à manger jusqu'aux confins de tout l'espace qu'il m'était possible de voir en imagination, je scrutais l'univers et je l'interrogeais interminablement afin de pouvoir y conduire notre barque à bon port et en toute sécurité. Moi seul étais vraiment doué pour cet art vital.

Donc, alors qu'elle ne comptait encore que deux membres, notre famille avait déjà deux chefs. Cela fut à l'origine de moult scènes dont nous apprîmes vite à déceler la venue, comme les paysans sentent venir l'orage qui risque

de gâter leur blé. Mais ces signaux d'alerte étaient bien souvent inutiles : la guerre des chefs devait aller jusqu'à sa conclusion.

Les escarmouches avaient lieu plusieurs fois par jour, en temps ordinaire, et elles évoluaient souvent en combats acharnés. Heureusement, des trêves, plus ou moins longues, ouvraient le passage à d'autres aspects de la vie, y compris le bonheur. Cela arrivait quand notre volonté de pouvoir se laissait oublier.

Certaines scènes de ménage prenaient des aspects étranges, ce qui n'atténuait guère leur pénibilité.

Par exemple, quand un désaccord entre nous commençait à dégénérer, un geste tranchant de ma main suivi par un éclat de voix de « Mon Amour » annonçant l'orage imminent, nous usions d'armes différentes pour imposer notre volonté. Pour réduire à merci « Mon Amour », j'utilisais le filet du gladiateur tandis que ma bien-aimée s'efforçait de m'assommer avec une masse d'armes. Je prétendais qu'à chaque problème il existe une réponse rationnelle qu'il nous suffisait de découvrir ensemble. Elle me répondait qu'à ce jeu là, je gagnais toujours par abandon et qu'il fallait bien abréger la discussion. Donc, pendant qu'interminablement, je cherchais ou croyais chercher à résoudre le problème, elle m'assénait sur le crâne ses arguments, comme si elle avait voulu me les enfoncer à coups de marteau. Et je mis longtemps à comprendre, tellement c'était étranger à ma culture, qu'elle n'hésitait pas à mentir effrontément.

Ainsi, quand elle voulait nous faire acheter une nouvelle voiture, nous avions des conversations de ce genre

- Elle est bien poussive ta voiture. Est-ce qu'elle va pouvoir monter la côte .

- Mais voyons, chérie, elle marche comme d'habitude. Tu rêves ?

- C'est toi qui rêves. Pour ne pas entamer ton cher magot, tu garderais ce tas de ferraille jusqu'à ce qu'il tombe en morceaux sur la route. A moins qu'elle ne nous jette dans un ravin. Tu as vu la direction, comme elle brinqueballe ?

- Elle ne brinqueballe pas du tout ! Tiens, puisque nous sommes en ligne droite, je lâche le volant. Alors, tu vois bien !

- Elle fait des S sur la route. Arrête !... Mais arrête donc ! Tu vas nous tuer !... Et puis le moteur est mort, la carrosserie est bouffée par la rouille. Il y a des trous au bas des portières.

- Quels trous ? Et le moteur est en pleine forme.

- D'ailleurs, maman ne veut même pas monter dans ton cercueil. Elle dit qu'elle est trop jeune pour mourir. Et j'ai honte quand nous allons chez les Noury. Tu as vu leur Mercédès ? Ce n'est pas une voiture de radin !...

- Je ne suis pas radin !... En quelle langue faut-il te le dire ? Je suis économe.

- Un type qui ose sortir sa femme dans une poubelle est un radin.

- C'est une très jolie poubelle, aussi belle qu'une voiture. Et elle roule très bien.

- Pauvre imbécile ! Il faut vraiment que tu aies de la m.... dans les yeux pour ne pas voir que le compteur marque quarante. Je te préviens si le moteur cale, tu vas m'entendre.

- Quarante ? Mais regarde ! Tu lis bien comme moi, 70, non ?

- Non, je ne lis pas 70 ! Et d'ailleurs, ça ne veut plus rien dire puisque nous commençons à descendre.

- Descendre Mais descendre quoi, bon dieu ? Nous n'avons pas fini de monter la côte.

- Si tu étais moins radin, tu remplacerais ce tas de ferraille qui me fais honte et qui nous coûte plus cher

qu’une neuve. Tout le monde te le dit, mais toi, le grand intellectuel qui va refaire le monde, tu prends tous les autres pour des ignares.

- Tout le monde me le dit ? Ben ça alors ? Qui, par exemple ?

- Tout le monde, je te dis, ça ne te suffit pas ? Tiens, Bernard, par exemple. Et puis je ne te parle plus ! Tu es trop con.

Et nous restions quelque temps à nous ignorer de façon pire que si nous avions été des étrangers, autrement dit, à nous « faire la tête ». C’est un duel familier et pourtant bien étrange où l’on s’inflige mutuellement la souffrance d’être amputé d’amour, en espérant que l’autre va céder et venir demander pardon à genoux.

Maintes et maintes fois, nous avons joué un autre jeu tout aussi pervers : prolonger la discussion indéfiniment sans même plus savoir de quoi on discute. A ce stade, le but n’est plus de convaincre l’adversaire chéri mais seulement d’être le dernier à parler. Avoir le dernier mot : faute de mieux, on se contentera de ce maigre résultat.

Pour le gagner ce misérable dernier mot, Jeanne l’impulsive n’y allait pas par quatre chemins : elle m’assénait sa vérité et elle disparaissait aussitôt. Je la poursuivais, bien sûr mais, quand elle avait sauté dans sa voiture pour aller je ne sais où, il me fallait bien renoncer. Il ne restait plus alors qu’à nous faire la tête.

Vouloir le dernier mot, faire la tête : je suppose que ces deux objectifs répondent à un même désir inscrit dans nos gènes par Mômmanh. Ce désir serait déclenché par un désaccord profond et il viserait à obtenir la capitulation de l’autre.

Chacun de nous attendait du détestable aimé qu’il exécutât le rituel de soumission du chien devant son maître :

s’aplatir, la tête allongée sur le sol, le regard attentif et implorant rivé à son seigneur, agitant la queue et poussant de petits gémissements. Quand le maître lui ordonne : « Hector ! Au pied ! », il obtempère aussitôt avec joie.

Eh bien, renoncer au dernier mot, cela signifie : « Tu vois, j’abandonne. Tu peux suivre la voie qui te plaît. Je ne suis pas ton seigneur et maître. » Et ce renoncement peut nous coûter un effort si grand que nous n’y parvenons pas.

Car Môммanh n’a pas inscrit que les seules bonnes réponses dans la mémoire génétique qui dirige notre ego. Si tel était le cas, notre action serait toute tracée et nous n’aurions plus besoin de chercher notre chemin dans le brouillard. Heureusement, pour corriger ses erreurs autant que pour voir le vaste monde avec nos yeux, elle nous a donné la conscience. A nous, donc, de choisir ce qui servira au mieux l’EXISTENCE.

Au début, nous étions capables de nous faire la tête pendant plus d’une semaine. Et quand ce supplice prenait fin, nous n’avions rien gagné, ni l’un ni l’autre. Heureusement, nous eûmes assez tôt le bon sens de ne pas prolonger inutilement une aussi absurde situation. Pour ma part, il me suffit d’apprendre à repousser cette tentation forte : essayer de renouer le contact en tentant une nouvelle approche, rationnelle autant que « raisonnable » bien sûr, du sujet de discorde. Selon l’expression consacrée, il ne fallait pas le remettre sur le tapis qu’ici je devrais appeler « ring ». Il n’y avait qu’à l’abandonner en espérant que, pendant quelques mois au minimum, il ne viendrait plus empoisonner notre amour.

C’est ainsi que s’empilaient, dans le grenier de notre amour, des sujets de discorde mis de côté. Il nous faudrait bien les évacuer un jour car la place allait bientôt manquer.

Outre le fait que chez nous l'aboiement est aussi exceptionnel que maladroit, nous cultivions une autre différence avec le chien : quand cet animal affronte son maître, il reçoit une bonne raclée puis se soumet définitivement. De ma bien-aimée comme de moi-même, aucun ne voulait se soumettre et nous avons parcouru maints lieux et moult années, nos ramures emmêlées, comme des cerfs en rut, fracassant quelque vaisselle au passage et semant la consternation.

Dans cette voie, il nous est arrivé de faire pire. Plusieurs fois, sans aucune nécessité, dans le seul but d'affirmer notre pouvoir, nous avons exigé de notre amour une action aussi déplaisante pour l'un que pour l'autre.

C'était par un dimanche gris d'hiver. Nous cherchions une activité commune pour l'après-midi : le cinéma, une marche à la découverte de la nature, une partie de scrabble chez nous, bien au chaud, une exposition d'art...

« - Un match de foot, dis-je en riant, Saint-hilaire joue contre Saint-Denis. »

Vous ai-je dit que, l'un comme l'autre, nous n'éprouvons aucune attirance pour le spectacle des compétitions sportives. Cette commune indifférence, ce « non goût » partagé n'est qu'un mince sujet d'entente, c'est vrai, mais nous aurions quand même pu le mettre à profit.

- Eh bien, répliqua « Mon Amour », ce sera un dimanche pas comme les autres. Allons voir ça.

Et c'est ainsi que, pour la première et dernière fois de notre vie conjugale, derrière un banal lotissement communal, dans la boue d'un champ exposé aux quatre vents, nous assistâmes à une bataille plus ou moins amicale entre deux équipes rurales. Mais pourquoi donc nous avait-elle infligé cette punition ?

« Ah ! Tu sais, chéri, il faut bien que je t’embête un peu, sinon tu t’ennuierais vite avec moi. »

Un de ses modes d’attaque préférés était la colère, laquelle, telle une lame de fond, aurait dû emporter toutes mes résistances et me livrer, soumis, aux volontés de ma bien-aimée. Je ne crois pas que cette manœuvre fût préméditée car, quand elle ne glissait pas sur la carapace de fausse indifférence que je dressais tout en serrant les dents, elle obtenait l’inverse du résultat escompté. Je tonnais à mon tour, brandissant ma volonté contre la sienne. Je crois plutôt qu’elle était liée à deux caractères génétiques de ma Jeanne : une forte inclination pour la colère elle-même, et une grande impulsivité.

La colère est un cadeau que nous fit MÔmmanh pour décupler nos ressources dans certaines situations difficiles. Mais elle rend aveugle et sourd : c’est pourquoi il ne faut surtout pas en faire une culture intensive. Quant à l’impulsivité dont je te parlerai plus loin, elle est comme la colère un beau cadeau de MÔmmanh que nous payons parfois très cher.

Une conséquence fâcheuse de ces traits de caractère était la curieuse aptitude de ma Jeanne à se coincer, comme un pêne rouillé engagé de travers dans la gâche, à ceci près que, pour elle, le blocage paraissait inexplicable. Veux-tu un exemple ? Eh bien, allons-y.

Nous avions confié les enfants à leurs grands-parents et nous partions en vacances tous les deux, pour une dizaine de jours. Face à cette lourde responsabilité, les parents de Jeanne nous inspiraient une confiance totale. De plus, ils étaient très contents, peut-être même davantage que leurs petits-enfants, à condition de n’être pas sollicités trop souvent. Donc, nous partions sans inquiétude.

Nous étions heureux, même, de nous retrouver tous les deux pour nous redécouvrir et accorder nos âmes, espérant bien que notre amour, tout revigoré, nous donnerait à vivre des moments exquis. Dans le cadre de notre guerre personnelle, la guerre des chefs, nous avions mené une série de longs combats, aussi durs que vains. Par accord tacite, nous avions conclu un cessez-le-feu illimité sur lequel nous veillions soigneusement, comme on garde du moindre courant d'air la faible flamme d'une bougie.

C'était compter sans l'aptitude de Jeanne à se « coincer » dans les moments les plus inopportuns.

Partis de Vieuvy, en voiture bien sûr, nous allions découvrir une nouvelle région, probablement les Cévennes. Nous savourions par avance les émotions que ce pays ne manquerait pas de nous donner. Si, comme j'en suis convaincu, chaque homme est capable d'apporter au moins une contribution personnelle au banquet de la vie, à plus forte raison, une région, n'importe laquelle, apportera beaucoup plus : des paysages, des maisons, des costumes, des traditions longuement élaborées et mûries par les générations d'ici qui ont fait la chaîne à travers les siècles, des traditions nourries de l'alchimie du terroir tout comme les bons vins... Oui, sur la route de ces vacances-là, nous allions fredonnant, prenant même le temps de musarder un peu.

Je ne sais plus de quelle façon cela avait commencé. Nous étions engagés, je crois, dans une discussion sur les différents types de comportement face à l'argent. J'évoquai ce genre de prodigue qui, après avoir dépensé tout son argent en un clin d'œil, s'efforce d'obtenir celui de ses proches pour continuer à flamber.

- Toi-même, tu as parfois ce comportement. Tu m'exploites, chérie, dis-je en riant et sur un ton qui signifiait bien que cela m'était indifférent.

En ce qui concerne la gestion de nos revenus, nous étions parvenus à un compromis qui nous semblait satisfaisant, et nous n'avions plus de querelle à ce sujet depuis plusieurs mois. Aussi, la réponse de Jeanne claqua dans ma tête telle un violent coup de tonnerre dans un ciel bleu.

- Ah oui ! Je t'exploite !... Tu en as fait des détours pour arriver à me jeter cette m... à la figure. Sale type ! Je te déteste !

- Mais enfin, chérie, qu'est-ce qui te prends ? Je discutais de l'argent en général et je croyais que tu faisais la même chose. Je ne voulais surtout pas réchauffer un vieux conflit réglé depuis longtemps.

- Tu ne voulais pas, hein ? Sale hypocrite ! Si tu ne voulais pas la guerre, il ne fallait pas essayer de me refiler tes saletés. Ah ! Te voilà tout péteux, maintenant. Ne me touche pas ! Pauvre con, je te déteste !

- Mais enfin, Jeanne, c'est une histoire de fous. Nous partons en vacances, tous les deux. Tout allait si bien : nous étions heureux.

- Il ne fallait pas en profiter pour jeter ton venin. D'ailleurs, je ne pars plus avec toi. Il y a sûrement une gare dans cette ville. Je rentre par le train ! Dépose-moi à la gare, si ce n'est pas trop te demander, et pars en vacances tout seul.

Il me fallut bien déposer Jeanne à 1a gare. Elle m'arracha son sac des mains et elle s'avança vers le hall d'entrée, d'un pas vif, sans se retourner. Devine si j'avais toujours envie de partir en vacances

Je croyais encore, à cette époque, qu'elle souffrait beaucoup moins que moi quand une déchirure s'ouvrait dans notre couple. Sinon, pourquoi aurait-elle provoqué une telle douleur ? Cette fois, je devais découvrir qu'il n'en était rien.

Pendant plus d'une heure, j'errai dans les rues de cette ville que je ne saurais vous indiquer plus clairement car je ne cherchai même pas à connaître son nom. J'avais beau cogiter de toutes mes forces, cherchant à comprendre ce qui s'était passé et, n'y parvenant pas, essayant quand même de trouver de bons moyens pour me réconcilier avec Jeanne, oui, j'avais beau tendre dangereusement, une fois de plus, ma volonté de rationalité, à m'en faire péter le cerveau, le seul résultat tangible fut un mal de tête. Et mes pas m'entraînèrent vers la gare. Un miracle allait peut-être me sauver, une fois de plus.

Jeanne était là, attablée à la terrasse d'un café tout proche. Elle paraissait prostrée, ne touchant même pas à son demi panaché. Elle avait l'air triste, désespérée même, à tel point que je m'avançai pour la prendre dans mes bras et la consoler. Et le miracle eut lieu : elle se mit à pleurer.

Nous reprîmes ensemble la route des vacances. Notre réconciliation fut signée par la chair.

Cependant, je demandai à Jeanne des explications au sujet de son étrange comportement : cela, c'était permis. Pourquoi se « coinçait »-elle ainsi, de manière imprévisible, provoquant des souffrances qui me paraissaient bien inutiles ? Elle me répondit que c'était plus fort qu'elle et qu'il nous fallait vivre avec. A moi de faire très attention à ce que je disais, de façon à réduire les risques. A moi aussi, lorsqu'elle se trouvait bêtement coincée, de venir la libérer.

Tu me demandes quel rapport il y a entre ce curieux handicap de Jeanne et son intraitable volonté d'être le chef de famille. Eh bien, voici. En son for intérieur, Jeanne savait qu'elle dépensait plus que moi et se reprochait d'être injuste sans pour autant parvenir à se corriger. Admettre cette faiblesse, c'était mettre en péril son statut de chef, de la même façon qu'un dirigeant politique qui a volé les deniers

publics doit démissionner. Sentant menacée son autorité à laquelle elle tenait par dessus tout, Jeanne, impulsive, réagit immédiatement et violemment. Elle utilisa l'arme lourde qu'elle avait sous la main : me priver d'amour. Et comme un chef ne revient pas sur sa décision, elle se trouva « coincée » une fois de plus.

Elle pensait : « Ce maudit macho, si je lui laisse un soupçon de pouvoir, il va vouloir me bouffer. Il pourrait même me battre, car il est plus fort que moi. » Voilà comment une grande impulsivité associée à cette extrême méfiance l'amenaient souvent à déclencher des mesures de représailles sur de fausses alertes.

Si elle avait pu différer sa réaction, elle aurait eu le temps de voir que j'acceptais ce partage inégal de notre argent de poche et que son autorité n'était pas attaquée.

Mais Jeanne est impulsive : elle tire, elle vise, puis elle réfléchit. Je lui ai souvent demandé pourquoi elle s'acharne vainement à refaire le passé : c'est qu'elle voudrait malgré tout éviter les bévues qu'elle a commises par excès de vitesse. Trop tard !

L'impulsivité et la colère, ces deux cadeaux que mère nature mit dans son berceau provoquaient de dangereuses escalades dans la guerre des chefs. Quand un conflit pointait son vilain museau, avant que nous ayons pu chercher un moyen de l'éviter, elles nous avaient déjà entraînés dans un tourbillon de rage et de haine qui culminait bientôt au bord du drame passionnel ou de la rupture.

Oui, Jeanne est impulsive. Ses réponses au stress sont dix fois plus rapides que les miennes, étant donné que j'ai le défaut inverse. Les émotions que déclenche la perception de son environnement, je crois, non seulement elles lui parviennent très vite, mais aussi qu'elles sont immédiatement beaucoup plus intenses que chez nous,

comme s’il lui manquait une sorte de filtre que nous possédons. En tout cas, elle ne peut s’empêcher de réagir aussitôt, avant que son moi ait pu ouvrir la bouche pour lui dire de réfléchir d’abord. C’est comme un torrent impétueux qui l’emporte, impuissante, même quand elle me voit sur la rive, encore plus perplexe que d’habitude.

Par exemple, une tache sur le sol qui évoque vaguement quelque énorme araignée, cela la fera immédiatement hurler et bondir. Cette faiblesse faisait autrefois la joie de nos enfants. Quand, ravi par anticipation de la réaction que sa mère lui offrirait certainement, l’un d’eux avait organisé une farce de ce genre, invariablement, elle ne manquait pas de lui interdire de recommencer, disant : « Fais-moi encore un coup pareil : j’aurai une attaque et peut-être même que j’en mourrai ! »

Ces réactions vives autant qu’immédiates échappent donc au contrôle de la réflexion. Sur l’échelle de l’évolution, elles font dégringoler ma Jeanne de millions et de millions d’années jusqu’aux temps immémoriaux où Mômmanh commençait d’inventer l’intelligence. Quand il n’a pas de conséquences douloureuses, ce handicap me plaît : il est comique, il sape l’autorité de ma bien-aimée, et surtout, surtout !... il porte toute la saveur des pulsions naturelles puisque nulle réflexion n’a pu l’affadir. Les réactions qu’il amène sont purement émotionnelles.

Emotionnelles !... Ce qui me manquait le plus

Eh oui ! Souviens-toi, ami lecteur, de cette folie inconnue que j’avais contractée de vouloir absolument, à force de rationalité, devenir Dieu. J’ai suffisamment combattu cette maladie pour la contenir, et pourtant, je n’en suis pas encore venu à bout. Y parviendrai-je jamais ? Non, sans doute c’est mon fardeau et ma bannière.

Quand elle me tient, je réfléchis tellement avant d'agir que j'en perds toute faculté de répondre au stress, n'éprouvant plus ni goût ni dégoût, ni amour ni haine, tiraillé entre l'impérieux désir d'être Dieu et celui d'être à nouveau capable d'aimer.

Alors, quand je suis devant une situation comique, le rire s'étrangle en moi. Car ce n'est pas rationnel, de rire ! Heureusement !... Heureusement, le rire libre et joyeux de Jeanne s'enfonce dans ma gorge rouillée et l'entraîne. Merci chérie !

Si Môммanh compose à l'horizon un tableau à vous faire crier de bonheur, je ne ressens rien. Car, vois-tu, ce n'est pas rationnel, de crier de bonheur ! Et, de plus, sans même savoir pourquoi !... Mais Jeanne est là qui s'exclame en battant des mains et la chaleur de la vie me pénètre à nouveau.

Voilà comment, sans ma Jeanne, bien souvent je perdrais l'arôme d'un bon café, le plaisir de vivre un film qui nous emporte, le ravissement de s'envoler comme une flèche avec l'insolent moineau qui se perche dans le poirier ; je perdrais le charme des conversations avec les créatifs, inventifs, imaginatifs, les plus ou moins menteurs fabricants de projets et de rêves en tous genres...

Car les émotions qui s'expriment sauvagement chez Jeanne, je les ai chassées par mon comportement excessif. Dans le meilleur des cas, quand mes circuits ne sont pas encore surchauffés au point de ne plus me livrer la moindre information, je me retrouve face à l'ébauche d'un tableau rationnel de la réalité, et je ne sais que faire. J'ai échangé ma nature contre un ordinateur, mais un ordinateur spécial qui souffrirait d'avoir perdu l'âme qui palpitait en lui du temps de son enfance, quand il était encore humain.

Curieusement, pendant ces crises, je ne suis quand même pas tout à fait un robot... Non, car s'il m'est interdit de goûter les plaisirs, je peux tout à fait apprécier la douleur. Il reste donc quelque chose de bien vivant en moi : les maux de dents, les migraines et l'irrésistible besoin de tousser.

Et c'est ainsi que nos handicaps contraires se corrigent mutuellement, à condition toutefois que nous les combattions énergiquement : faute de quoi ils nous détruiraient. Jeanne apprécie que mon impérieux besoin de réfléchir bride ses trop fougueux élans, lesquels pourraient être dangereux : je bois ses exclamations, ses rires, ses cris, ses enthousiasmes, comme un bébé boit le lait maternel car ils régénèrent ma sensibilité asphyxiée. Il me semble que, dans ce domaine bien particulier, les chances de rencontrer notre complément amoureux étaient minimes. Eh bien, c'est quand même arrivé. Merci. Merci qui ?...

Et voilà que mon bavardage ne nous a même pas égarés puisqu'il nous a ramenés à la cause profonde de mon acharnement à vouloir diriger ma famille.

Ainsi, au cours de cette lamentable guerre des chefs, chacun à sa façon, nous étions irréductibles. Fallait-il tant de malheur pour qu'enfin nous reconnaissions ce fait et acceptions d'y porter remède ? La carotte ou le bâton : il est vrai, hélas, que bien souvent, ce sont les grands coups de pied au derrière qui nous font avancer plutôt que la perspective d'une meilleure existence.

Bien sûr que nous fîmes des efforts pour sortir de cette impasse : le plus souvent, ce fut en vain. Fallait-il vraiment un sacrifice humain pour nous sortir de là ? Fallait-il que mourût notre fille tellement prometteuse de bel avenir ? Oui, malgré l'abolition de la peine de mort, qu'elle mourût pour de vrai !

Est-ce bien toi, Mômmanh, qui a eu cette cruauté ?

Je te l’ai déjà dit, Mômmanh est notre vieille mère aveugle, la mienne en tout cas. L’infime fraction d’elle-même qui se réalise à travers moi, voilà ce qui nous lie comme mère et fils. Pour satisfaire son impérieux appétit d’existence, tout au long des milliards d’années qui s’écoulent depuis l’origine, elle garde en mémoire le goût pour ce qui lui a fait du bien et le dégoût pour ce qui lui a fait mal. Mais, incapable de concevoir l’univers, elle ne peut faire de projets. Pour cela, elle fait appel au prodigieux cerveau qu’elle a patiemment élaboré : le nôtre, le mien en particulier. Eh oui, nous avons en nous une part importante de cette précieuse mémoire, transportée par l’œuf que fécondèrent nos parents dans un moment d’exaltation.

Mômmanh est notre vieille grand-mère aveugle assise au coin du feu. Nous lui rapportons tout ce que nous avons vu. Elle fouille dans son immense mémoire et nous dit : « Mon enfant, ceci est bon : tu dois le rechercher. Mais, fais bien attention ! Cela est mauvais : il faut t’en écarter. »

Tout petits, nous buvons la sagesse de Mômmanh. Ensuite, au fur et à mesure que se forment nos propres goûts et dégoûts, nous écoutons de moins en moins ses conseils.

Heureusement, la mort vient nous arracher à cette dérive.

Dans ses milliards de milliards de souvenirs, Mômmanh a sélectionné pour nous deux tendances qui sont parfois opposées, au risque de nous paralyser : dans nos actes, nous accordons la priorité à l’altruisme, c’est-à-dire au triomphe de la vie en général, mais nous avons une forte préférence pour les plaisirs de notre propre tas de viande déjà pourrissant.

Priorité pour autrui, préférence pour notre ego. En cas de conflit sévère entre les deux maîtres, plutôt que de céder la place, bien souvent, la satisfaction de l’ego se cache dans

l’inconscient. Alors, on peut dire adieu à la conscience claire !...

Eh bien, chacun de nous avait un mauvais génie particulièrement nuisible caché dans l’inconscient. Et ce démon était, pour chacun de nous, le principal responsable de notre volonté -Que dis-je ? -, de notre exigence d’être le chef de famille.

Et alors ? Il n’y avait qu’à les déloger de là, ces deux bandits !

Facile à dire.

Cette démarche que nous fuyions tous les deux bien qu’elle semble facile, elle consiste tout simplement à revivre l’histoire des comportements incriminés, de façon à obtenir une conscience claire des motivations qui les ont inspirés. Cette opération s’appelle la catharsis.

Elle n’est longue et douloureuse que si l’égoïste passion que l’on garde au secret est vraiment très dure à surmonter : par exemple, celle de l’assassin qui ne peut supporter ni le regard méprisant de sa conscience ni la perspective de se suicider.

Mais notre folie ne paraissait pas aussi coriace.

En ce qui me concerne, souviens-toi ! Je t’ai ai déjà raconté comment le vaniteux plaisir d’être toujours le premier à l’école avait donné naissance à la monstrueuse exigence qui empoisonnait mon existence : tout comprendre pour être Dieu. Puisque c’était contraire à la morale généreuse inculquée par mes parents et par tous mes maîtres, je n’avais plus qu’à dissimuler cette hideuse enflure de mon ego. Où ? Dans l’inconscient, évidemment, bien cachée sous une pile de vertueux principes.

Et Jeanne ? Chef de famille, sinon la mort ! Pourquoi se cramponnait-elle à cette fonction avec un tel

acharnement ? Apparemment, elle n'avait rien de honteux à dissimuler. Auquel cas, elle n'avait même pas besoin de catharsis. Un simple historique aurait dû suffire, comme je te l'ai déjà dit, pour expliquer l'origine de son comportement aberrant.

Donc, son seul effort aurait dû consister à découvrir les antécédents que je t'ai déjà racontés : comment, dans sa jeunesse, sa mère avait appris qu'il ne faut pas faire confiance aux hommes, qu'il faut les commander et même les humilier de temps en temps, car ils ont un côté méprisable. Alors, pour en finir, il aurait suffi qu'elle vît comment sa chère maman lui avait inculqué ses principes, bien sûr, mais sans lui donner leurs véritables justifications, ainsi que nous le faisons bien souvent parce qu'il est plus simple d'enseigner et d'apprendre des principes éprouvés sans pour autant encombrer nos pauvres têtes avec la longue théorie des explications.

C'était une bonne occasion pour Jeanne de faire appel à ma passion de tout comprendre : nous aurions pu observer ensemble que ces convictions à propos des hommes n'étaient plus justifiées à notre époque ni, encore moins, dans notre couple. Ensuite, toujours ensemble, nous aurions dû découvrir que la meilleure solution pour notre famille paraissait être un partage raisonnable du pouvoir : « A bas les chefs ! Vive la démocratie ! Et vive la liberté ! »

Au lieu de cela, chaque fois que je tentai d'engager cette démarche, nous eûmes un conflit et il arriva même que Jeanne se « coinçât ». Je compris que le sujet était tabou et je renonçai. Mais qu'est-ce que ce refus pouvait bien dissimuler ?

Comme moi, Jeanne était née juste avant la « Guerre » : entendez par là « Notre Guerre », la 2ème Guerre Mondiale. Pour cause d'absence des pères, nous sommes

restés longtemps enfants uniques. Comme moi, Jeanne était la première enfant de la nouvelle génération et elle portait l'espoir de son clan. Bien sûr, ce n'était qu'une fille. Et alors ?... Aux yeux de sa mère aussi bien que des autres femmes de la branche espagnole, c'était précisément aux femmes de prendre l'avenir en mains.

Comme moi, Jeanne fut une enfant adulée, gâtée même. Elle était la princesse qui allait régner sur le monde merveilleux d'après les malheurs, une princesse rouge, évidemment. Ainsi nourri, son ego enfla, tout comme le mien. C'était tellement bon qu'elle voulut... (Non ! « voulut » est trop faible.)... Elle exigea qu'il en fût toujours ainsi, que toute sa vie, on la traitât en princesse.

Par quels moyens ? Grâce à sa beauté, à son entrain, à sa bonne humeur communicative, au charme de sa conversation, tous ses atouts qui lui avaient valu, croyait-elle, d'être une enfant choyée. Grâce à son charme, en un mot.

Quant à son mari, il était bien entendu qu'il devrait faire ses quatre volontés.

Ces exigences d'enfant gâtée contredisaient de plein fouet les principes égalitaires et généreux de la morale communiste : il fallait donc les cacher dans l'inconscient, sous les oriflammes des combats pour la cause ouvrière et pour celle des femmes ; ensuite, il n'y avait plus qu'à les oublier là, libres d'agir dans les limites de leur repaire.

Voilà pourquoi Jeanne était accrochée aussi fort que moi à l'exigence d'être le chef de famille. Nous étions tous les deux esclaves de cette mauvaise plante poussée pendant notre enfance et, désormais, bien difficile à déraciner. Mais, une fois de plus, fallait-il le sacrifice de notre enfant pour nous arracher de là ?

Le sacrifice d’un enfant ne va pas nécessairement jusqu’à la mort. Il suffit que sa vie soit gâchée au point d’être douloureuse et vaine. C’est encore bien souvent, hélas, le prix que les handicapés de notre genre paient, non pas pour guérir, seulement comme prix de leur infirmité. Je m’explique.

Quand l’enfant qui arrive au monde reçoit de la haine en guise d’amour, en retour, il hait ce qui lui fait si mal. Cette haine vise non seulement ses parents, mais tous leurs semblables, les autres papas, mamans, frères et sœurs : comment le bébé ferait-il la distinction ? Donc, il hait l’humanité entière. Selon qu’il est dominé par la peur ou non, son agressivité envers le genre humain sera ouverte ou masquée.

Quand l’enfant qui s’éveille à l’existence ne reçoit qu’indifférence, toute sa vie il quémandera l’amour qui lui fait cruellement défaut. Il risque fort d’être débile car ses parents n’ont jamais répondu à sa quête de savoir, pas même quand il voulait apprendre à marcher.

Quand un enfant arrive au monde et reçoit l’amour dont il a besoin, il se développe bien. De ses parents secondés par le milieu social qui les entoure, il reçoit les nourritures du corps et de l’âme. Quand il est enfin achevé, adulte, il quitte sa famille pour entreprendre d’exister à son compte.

Mais s’il tombe en panne d’amour avant terme, que se passe-t-il ?

Si ses parents cessent de l’aimer trop tôt, quand il n’est pas encore capable de conduire seul son existence, il aura du mal à guérir de cette plaie ouverte. C’est pourtant ce qui arrive trop souvent.

La source d’amour tarit quand des parents consacrent tellement d’énergie à lutter l’un contre l’autre qu’ils en

oublient l’existence de leurs enfants. Ou bien quand papa et maman décident brutalement de ne plus vivre ensemble et laissent les petits croire qu’ils ne sont plus aimés, livrés tout nus aux morsures du monde.

Retrouvons un de ces enfants qui se sont crus abandonnés. L’amour dont il fut sevré prématurément, aussi longtemps qu’il n’aura pas retrouvé la confiance dans ceux qu’il aime, cet amour perdu il en voudra davantage que les autres, à la manière de celui qui, ayant connu la faim, craint de manquer et garde une inutile réserve de nourriture. Tiens ! Il y a menace de guerre, les gens n’ont plus confiance dans les filières d’approvisionnement et ils se mettent à stocker des denrées : eh bien, l’enfant dont je parle agit de la même manière, aussi raisonnable.

Mais en attendant d’être à nouveau aimé, il doit survivre.

Le petit, découvrant avec épouvante qu’il ne peut compter sur ses parents se retrouve comme un oisillon abandonné, alors qu’il est incapable de voler. Et, puisque l’ont trahi sa maman, son papa, ces deux êtres humains parfaits qui représentent tous les autres, il n’a plus confiance en personne. Bien sûr, il n’y a pas toujours mort d’enfant mais, au minimum, de grandes souffrances dont les conséquences peuvent être lourdes. A cet âge où l’émotion envahit brutalement l’être alors qu’il n’a pas encore construit ses défenses, le pire peut arriver.

Avant qu’il ne s’habitue au poids de son boulet, et qu’il n’accepte de le traîner tout au long de ses jours maudits, il doit survivre à la douleur du premier choc. A la place de l’amour qui nourrissait son existence vient de s’ouvrir une plaie à vif. Une insupportable angoisse le submerge, telle qu’il n’en viendra peut-être pas à bout. Pour peu que des pulsions agressives l’entraînent, elles le laissent

aussi désespéré qu'avant. La mort, elle, prend un visage apaisant, voire amical. Elle a cependant un caractère trop définitif et, presque toujours, il évite le suicide.

En attendant un mieux qui ne viendra peut-être jamais, il trompe son angoisse existentielle, la faim que connaît sa Môммanh, avec de fausses réponses, des illusions de bonheur : des drogues. Cela commence par des friandises qui le font grossir, ou une orgie quelconque, soit de jeux électroniques, soit de fictions faites pour s'évader, en vidéo aussi bien qu'en bandes dessinées. Si un amour solide ne vient pas renverser la tendance, au fil des années, les drogues se feront de plus en plus dures : cigarettes, alcool, haschich, cocaïne,...

Car je ne t'ai pas dit le pire. Si, avant de priver leur enfant d'amour, les parents ne lui ont pas appris à supporter les frustrations, autrement dit, s'ils l'ont gâté, alors là, ce pire est à craindre. Aussi longtemps qu'il survivra, ce sursis de vie sera un enfer. Il fera n'importe quoi, n'importe quelle folie, pour obtenir la garantie d'amour, sans jamais y parvenir, bien sûr. Je ne vois que la mort qui puisse briser ses chaînes d'esclave.

Tu sais qu'il n'est pas permis à n'importe quel couple d'adopter un enfant. Les aspirants doivent en premier lieu convaincre l'administration de notre pays qu'ils seront de bons parents, et ce n'est pas facile. Alors, ne trouve-tu pas curieux que notre mère patrie n'ait pas les mêmes exigences pour la multitude des parents naturels, des braves mamans et papas ordinaires ? Pourquoi ces derniers ont-ils toute liberté de saccager l'existence de leurs petits ?

Eh bien, au plus fort de la guerre de Cent Ans, au cours de trêves, il nous est venu l'angoisse d'être de mauvais parents. Nous avons consulté quelques « psy » en tous genres, que nous respectons puisqu'ils pratiquaient

honnêtement leur métier : s'ils avaient pu détecter le dangereux animal à l'œuvre dans notre inconscient, ils nous auraient peut-être conduits à le neutraliser avant qu'il ne commette l'irréparable. Mais tu sais bien qu'on ne pouvait pas vaincre la tuberculose avant les découvertes de Pasteur et de Koch.

J'avais pourtant découvert Môммanh peu de temps après notre retour d'Afrique, plusieurs années avant le plongeon dans les enfers. N'aurais-je pas dû faire appel à cette conseillère si clairvoyante pour nous délivrer de nos mauvais maîtres, fussent-ils dissimulés dans l'inconscient sous des piles de vertueux principes ?

Hélas non. Cela m'a été impossible.

Pour commencer, Môммanh ne m'a jamais été révélée complète, achevée et tout habillée. J'ai dû l'exhumer petit à petit. Et je n'ai pas fini. Et bien sûr que je n'aurai jamais fini d'explorer cet infini, même avec ton aide, même en nous y mettant tous.

D'autre part, si une vague d'enthousiasme est montée en moi au moment de la première découverte, elle est vite retombée. Autour de moi, personne n'y a cru, pas même Jeanne. Profondément déçu, j'ai fini par trouver légitime ce scepticisme généralisé et j'ai décidé de douter, moi aussi, aussi loin que je pourrais.

« Autour de moi, personne n'y a cru ? » Comment ai-je pu sortir une telle énormité ? Tout près de moi, si près, Estelle y croyait...

-S'il te plaît, laisse-moi quelques minutes pour me remettre...

Donc, nous ne pouvions pas faire appel à Môммanh pour mettre fin à notre guerre. En outre, ces mauvais maîtres tapis dans l'inconscient ne se laissent pas faire. Ils sont des éléments de notre moi au même titre que les bons, ceux qui

vivent au grand jour. Et comme eux, ils sont nous-même. Il faut quelque chose de terrible pour les amener à capituler.

Laissons donc la fatalité courir vers cet odieux accident... Et que la vie continue.

Il y avait au moins deux handicaps supplémentaires qui nous empêchaient de progresser vers la paix et la reconstruction. C'était mon exigence de ne jamais briser « les liens sacrés du mariage », quoi qu'il advienne : je t'en parlerai plus loin. C'était aussi le caractère pernicieux d'une autre exigence que tu connais déjà : celle d'être le chef.

Tu sais que, si le désir aussi bien que la volonté peuvent être bénéfiques, l'exigence est toujours maléfique. Jamais satisfaite, elle nous enchaîne.

Et pendant ce temps, notre vieille Mômmanh, aveugle et paralysée, se tient au fond de la maison dans son fauteuil d'impotente. Nous, sur le seuil, nous sommes à la fois ses yeux et ses mains ouverts sur le vaste monde. Elle a besoin de nous. Ne laissons pas une exigence, quelle qu'elle soit, nous apporter la mort vivante.

Les hommes ont depuis longtemps trouvé des moyens pour se délivrer des exigences. L'humour en est un. Il y a aussi le non-désir des bouddhistes, le vide-en-soi de plusieurs philosophies orientales, l'acceptation du destin chez les Grecs et les musulmans... J'ai aussi ma recette, mais je ne te la dirai pas.

Tu n'as qu'à demander à Mômmanh.

Outre l'esclavage lié à toute exigence, cette guerre des chefs nous entravait d'une autre façon. Elle tendait à réduire chacun de nous à ses propres limites lesquelles, de surcroît, se situent bien souvent près de l'ego, alors que nous aurions dû faire fructifier l'amour en nous enrichissant mutuellement. Je m'explique.

En qualité de chef, chacun de nous demandait parfois conseil à l'autre, mais à la manière dont le roi prend conseil, ce qui ne l'oblige nullement à prendre conscience de ses erreurs. Tandis que maintenant, ayant aboli le statut de chef dans notre famille, il nous faut bien soumettre au jugement de l'autre nos propres désirs, que cela nous plaise ou non.

Ainsi, nous sommes obligés de nous remettre en cause. Quand nos comportements se contrarient, nous faisons ensemble l'investigation dont je viens de te donner un exemple. Il y a des chances que nous trouvions des réponses plus rationnelles à un problème de notre vie. L'existence y gagne en qualité.

Elle y gagne encore d'une autre façon. Renonçant à être chefs, nous cherchons à accorder nos objectifs. Par définition, cet accord ne peut se faire qu'au profit des deux moi. Eh oui, le chef a double chance de se tromper !... Donc, il a bien fallu nous arracher à l'égoïsme et l'altruisme en a profité pour gagner du terrain.

L'amour nous rend meilleurs.

Nous observons les conséquences de nos façons d'agir. S'il le faut, nous en recherchons les origines. Ensemble, nous réfléchissons afin de trouver mieux. Le plus souvent, nous parvenons à nous entendre.

L'amour nous rend plus forts.

Dans l'obscure forêt qui s'étend depuis les origines, nous cherchons notre chemin. Y a-t-il des marais ? Des précipices ? Où sont nos amis ? Nos ennemis ? Où porter nos pas pour atteindre notre maison au paradis ? Nos deux esprits mêlés sont deux lampes qui sondent l'obscurité.

- Eclaire ici, Michel. N'est-ce pas une belle route bitumée ? Elle nous conduira sûrement quelque part.

- Surtout pas, chérie. Ce n'est qu'un méchant reflet sur l'eau.

- Et ici ?

- Oh non, c’est un gouffre.

- Quel gouffre Jeanne ? Tu as des hallucinations. Il n’y a qu’un beau cerisier, là. Mon cerisier !... Fameuses ! Les cerises ! Tu veux goûter ?

- Sûrement pas. Ne vois-tu pas que les ronces dissimulent une grande faille ? Tu vas dessus pour cueillir les cerises et le gouffre t’avale. Adieu, mon chéri... Allons !... Réveille-toi, bon sang !

- Tu dois avoir raison, Jeanne... Elles étaient pourtant fameuses, ces belles cerises.

Tu connais la tendance humaine à privilégier son cher ego quand la table de l’existence au présent se trouve abondamment garnie de mets succulents. Hummm !... Eh bien, la tentation de servir son « Moi-Ici-Maintenant » en premier lieu est bien forte chez le chef, puisqu’il n’y a guère que sa conscience pour s’y opposer. Rien que pour cette raison, les contre-pouvoirs sont nécessaires.

Maintenant qu’il n’y a plus de chef dans notre amour, nous sommes mieux armés pour échapper à ce piège. Si l’un de nos deux ego s’enfle, l’autre dit : « Et moi ?... Et moi ?... ». Dans le silence qui suit, on peut alors entendre la voix lointaine de Mômmanh : « Mes enfants, mes enfants, n’oubliez surtout pas qu’il vous faut d’abord veiller sur moi, faute de quoi vous mourrez. » Et, de cette discorde transitoire, nous sortons bien souvent meilleurs qu’avant.

Minuscule grain de poussière égaré dans l’infini des milliards de milliards d’étoiles qui peuplent l’univers, la terre est notre jardin. Moi tout seul, comme chacun des six milliards d’êtres humains encore en vie, je me sens propriétaire de tout cela. La mort est bien mal venue qui va me retirer tous ces biens dont je suis mille fois incapable de faire le tour, ne serait-ce qu’en pensée. Puisque je dois

m’effacer, il faut donc que je te les laisse en héritage, à toi mon ami. Prends-en bien soin.

Ma Jeanne et Moi, nous cherchons dans notre terrestre jardin de quoi bâtir notre maison. Il arrive que « Mon Amour » dise :

- C’est ma maison à moi toute seule et toi tu es mon esclave chéri.

- Mon rôle ne me plait pas du tout : je suis incapable de le tenir. Le tien, par contre, me tente beaucoup. Eh bien ! Inversons.

- Es-tu fou, chéri ? J’aurais trop honte...

Mômmanh y va de son grain de sel.

- Ah non ! Vous êtes guéris maintenant, et la Guerre de Cent Ans est finie. Auriez-vous déjà tout oublié ?

- Oh ! Que non !

- Vous avez tué votre enfant. Le peu d’existence qui lui reste est entre vos mains.

– Ah non ! Mômmanh ! Arrête ! Je t’en prie, arrête !

- Chacun de vous rêve d’un amour où l’aimé serait son esclave : vous souhaitez donc que vos fils soient asservis ?

- S’il te plaît, Mômmanh, arrête !

- Vous ! Vous à qui j’ai donné de si bons yeux, cherchez, cherchez dans ce fouillis qu’est la jungle de la vie, cherchez de quoi bâtir une demeure bien solide où la beauté se sentira toujours chez elle. Ne m’avez-vous pas dit que des esclaves ne conviennent guère pour ce genre de tâche ?

- C’est vrai, Mômmanh. Mais pour bâtir cette arche de vie éternelle par dessus les milliards d’années et les milliards d’étoiles de l’univers en expansion, serons-nous seuls ?

- C’est votre problème. Je vous ai fait si intelligents que vous finirez bien par trouver. En tout cas, je veux que toute la famille ait sa place en mon arche.

- Ton arche ? Ton arche !...

- Oui, bien sûr...

- C’est la mienne aussi. C’est tout autant celle de Jeanne. Aurais-tu oublié que chacun de nous est la conscience qui te manque cruellement ? Non seulement ta conscience est éclatée entre des milliards d’individus, mais elle ne t’appartient pas. - Oh là là ! Le revoici, le revoilà l’homme qui s’est fait tout seul. Chacun de vos milliards d’ego est un morceau de moi-même. Quel malheur si vous me perdiez : ce serait votre mort définitive.

-Excuse-moi, Mômmanh. C’est mon délire de vouloir être Dieu qui me reprend. Eh bien, c’est entendu : nous ferons monter tout le monde dans ton arche, même les salauds, les moches et les bons à rien.

- Votre Estelle y aura une bonne place, avec Mistinguette... En compagnie de ses parents et de ses frères, bien sûr. Et votre maison...

- C’est un symbole !

- Je sais !... Maintenant que vous avez enfin appris comment vous aimer, vous trouverez bien sur cette terre des matériaux de vie qui vous conviennent à tous les deux. D’ailleurs, n’est-il pas temps de l’ouvrir largement aux amis, cette maudite maison à « Moi Tout Seul »

Donc, outre le délit d’esclavagisme commun à toutes les exigences, celle d’être le chef avait un autre vice : elle favorisait nos égoïsmes. Et puis elle avait encore un autre défaut que voici.

Il ne fallait surtout pas, à l’issue d’un affrontement, que l’autre pût se croire victorieux. Donc, les négociations aussi bien que les concessions étaient exceptionnelles.

Il y avait, souviens-toi, dans nos goûts, quelques incompatibilités non résolues sur lesquelles nous avions fait l’impasse au moment de nous marier, pensant que notre amour en viendrait aisément à bout. Il aurait dû être possible

au moins de commencer à les métamorphoser en accords, ces différends mineurs : nous y parvenons bien, maintenant. Au lieu de cela, notre exigence de pouvoir, avec sa grosse chaîne chargée de trois boulets nous enfermait dans la guerre. A tout moment, en tout lieu, si nous n'étions pas en train de nous affronter comme des cerfs en rut, nous étions toujours en danger de le faire.

Le principal de ces différends portait sur l'argent. Il est vrai que celui qui dispose de l'argent détient une grosse part de pouvoir et de liberté. Jeanne avait bien compris cette leçon de sa mère : « Tu dois absolument gagner ta vie, ma fille. Et quand tu seras mariée, surtout ! surtout ! garde ton emploi et ne le lâche pas avant que ta retraite soit assurée. Car, vois-tu, si ton homme est insupportable, tu pourras toujours le quitter. Et si c'est lui qui te plaque, toi et tes enfants, vous ne serez pas dans la misère. Dans un ménage, une femme sans revenus est une esclave, à la botte de l'homme. Tandis que toi, avec ta paye, tu n'auras pas à faire le dos rond. Tu pourras te tenir bien droite, et dire m... quand ça te chantera... »

Oui ! Jeanne avait totalement adhéré à l'opinion de sa mère. Et comme sa mère tenait fermement les cordons de la bourse dans son propre foyer, Jeanne voulait aussi gérer notre budget. Elle s'engageait à me laisser suffisamment d'argent de poche. Mais ma ferme intention était à l'exact opposé de la sienne : à elle l'argent de poche, à moi la responsabilité du magot. Nous étions tous les deux également déterminés...

Feu !... Feu de toutes les batteries !... La guerre faisait rage pendant que les enfants se dépêchaient de vider leur assiette pour filer hors du champ de bataille et vaquer à leurs occupations. Espéraient-ils voir nos disputes et les scènes de ménage cesser un jour ? Autant que je me souvienne, ils n'en dirent jamais rien. Peut-être avaient-ils

essayé d’obtenir l’arrêt des hostilités, puis renoncé. Ils semblaient accepter cette calamité au même titre que le mauvais temps : puisqu’ils n’y pouvaient rien, il fallait bien qu’ils fissent leur vie avec. Il n’empêche que les orages accompagnés de grêle ou d’averses, de même que les longs jours de bise glacée, furent beaucoup trop fréquents, au point de perturber dangereusement le développement de nos chers petits.

Les avertissements ne manquèrent pourtant pas. Tiens, en voici un qui me revient. Il se produisit peu de temps après notre retour d’Afrique, alors que nous venions d’emménager dans notre maison neuve, à la Futaie.

Nous étions tous attablés dans la cuisine, pour le repas de midi. C’était un jour de congé ou de vacances, et nous aurions dû nous détendre tous. Au lieu de cela, une violente querelle avait éclaté à propos d’une armoire dont le prix me paraissait exorbitant. Le nez dans leur assiette, nos trois bambins mangeaient le plus vite possible. C’est Pablo qui sortit le premier, pour revenir aussitôt nous annoncer calmement :

- La maison brûle.
- Hein ? Il y a le feu ? Où ça ?...
- Ici, à côté de la cheminée. On l’éteint ?

Une bûche enflammée était tombée de la cheminée, mettant le feu à la toile qui tapissait la salle de séjour. La flamme montait allégrement le long du mur et commençait à lécher la frisette en pin verni qui recouvrait le plafond. Encore quelques secondes et le feu serait incontrôlable, dévorant la maison toute entière. Vite, nous apportâmes des seaux d’eau ; et ce fut suffisant pour stopper l’incendie.

Alors, nous réalisâmes.

- Eh bien chérie, nous l’avons échappée belle.

- A deux secondes près, nous n'avions plus ni maison ni rien, pas même une guitoune pour camper dans le jardin. Tu vois où ça nous mène, ta connerie. Mais, qu'est-ce que je fiche encore avec un abruti pareil !...

- Si, au lieu de prendre la mouche au moindre courant d'air et si, au lieu de pousser des colères à tout propos, comme une cinglée, tu adoptais le comportement humain qui consiste à discuter honnêtement et à réfléchir ensemble, peut-être que nous arriverions à quelque chose...

- Pour que tu me manipules encore avec tes coups tordus. Jamais, tu m'entends !... Ta radinerie, je ne la supporte plus du tout. Tu n'achètes que des m.....! Il y en a plein la maison. J'ai beau en mettre autant que je peux à la poubelle, il en revient toujours. Une usine à m...., voilà ce que tu es !... D'ailleurs, je vais l'acheter tout de suite, mon armoire ! Continue à te masturber les méninges, pauvre abruti : tu n'es bon à rien d'autre.
Et puis, fous-moi le camp ! Je ne veux plus te voir.

Nos deux façons de gérer le budget familial étaient absolument incompatibles. Je m'ingéniais à réaliser des économies que j'accumulais patiemment alors qu'elle faisait des pieds et des mains pour parvenir à les dépenser : l'un remplissait le tonneau pendant que l'autre le vidait. Je voulais placer l'argent et le faire fructifier pour augmenter notre richesse. En conséquence, je n'acceptais d'acheter qu'au comptant. Jeanne, au contraire, toujours impatiente, voulait emprunter, quitte à tomber la tête la première dans la marmite d'un prêteur sans scrupules.

En grande partie, ces comportements à la fois antagonistes et irrationnels avaient des origines culturelles. Nous les avions appris durant notre enfance.

Dans ma verte campagne d'autrefois, il était vivement recommandé d'épargner, soit pour acheter de la terre, soit avec l'espoir de trouver une ferme plus grande à « faire

valoir » et d'acheter l'équipement nécessaire. Car, depuis des temps immémoriaux, l'existence du paysan est accrochée à la jouissance d'une bonne terre, bien fertile. Pour réaliser ce rêve, mon père n'aimait-il pas répéter : « Sou par sou, on ramarre une boursée. » (Pièce par pièce, on accumule un trésor). Il existait un autre dicton à propos de l'argent : « Il faut toujours garder une poire pour la soif. » En effet, les paysans d'autrefois n'étaient protégés par aucune forme d'assurance, pas même la retraite ni la Sécurité Sociale. Pour échapper à la précarité et – Qui sait ?- devenir riche, il fallait économiser, économiser… Ces rapports tendus, anxieux, des paysans avec l'argent, s'étaient gravés dans mon âme d'enfant.

Jeanne avait grandi à la ville, plus précisément la grande ville, laquelle parvient à échapper aux influences campagnardes. Le recours au crédit, pourvu que ce fût dans des limites raisonnables, y était approuvé. On considérait même cette pratique comme un signe de modernisme, voire un acte de civisme, puisqu'il était censé favoriser les affaires et le développement économique : « ça fait marcher le commerce » disait-on.

Par ailleurs, dans sa famille on admirait les choses belles et bonnes que seuls les bourgeois pouvaient acheter. Il en sortit la conviction que tout ce qui est cher a de la valeur tandis que les produits bon marché sont bons à jeter.

A ces matrices citadines et familiales qui s'exprimaient dans le comportement de Jeanne face à l'argent, il fallait ajouter d'autres influences : l'impulsivité avec sa charge d'émotion qui pousse à agir tout de suite et, beaucoup plus sournois, embusqué dans l'inconscient, un égoïsme secret d'enfant gâté qui sortait prendre l'air de temps à autre et dont je vous parlerai bientôt.

Donc, à partir de mon enfance paysanne, sans être avare, j'avais cultivé un attachement excessif à l'argent. J'étais capable de manger jusqu'à la dernière bouchée d'un poulet à moitié pourri, parce que je l'avais payé. Heureusement, Jeanne ne me laissait pas faire : elle-même semblait n'éprouver aucune souffrance en se débarrassant d'une robe aussi neuve que chère et dont le seul défaut était de ne pas lui apporter le summum de la beauté.

Ce même travers me conduisait aussi à n'acheter, bien souvent, que des objets ou des services de mauvaise qualité et ceci après maintes hésitations et des regrets à n'en plus finir. Jeanne achetait la meilleure qualité au prix le plus élevé. Sa crainte n'était pas de gaspiller l'argent, mais de rencontrer après coup un objet encore plus beau. En payant très cher, elle pensait se prémunir contre ce risque, et aussi contre celui de voir se révéler, mais trop tard, un défaut caché.

D'autre part, je tenais beaucoup à garder en permanence une cagnotte importante et ce n'était pas pour le plaisir de contempler mon or, mais pour être capable de faire face à certains aléas de la vie, catastrophe, chômage,... sans que les huissiers vinssent nous dépouiller avant de nous laisser sur la paille. « Mon Amour » et Moi, nous couvions des yeux cette cassette : Jeanne cherchait un moyen pour la vider sans trop de fracas, et je me demandais comment la protéger. Cette précaution est bonne. Combien de réfugiés, dans notre monde merveilleux du vingtième siècle, lui doivent-ils la vie ? Mais, prenant en compte les diverses assurances qui nous protègent, aussi bien que la valeur négociable contenue dans les bijoux et les biens de famille, il n'est pas souhaitable de constituer une cagnotte trop importante.

Jeanne était enchaînée à cet impératif : il fallait absolument qu'elle achetât le meilleur et le plus beau : donc,

elle n’était jamais satisfaite. Combien de fois n’a-t-elle pas jeté des objets coûteux parce que l’idée qu’il y avait mieux la réveillait la nuit ! Quant à moi, je traînais ce gros boulet : vouloir à tout prix, pourvu que ce fût gratuit, obtenir une invraisemblable quantité de richesses avec nos modestes salaires. Et je n’étais jamais content. Moi aussi, j’ai jeté de l’argent par les fenêtres, sous la forme d’objets bon marché que leur mauvaise qualité rendait inutilisables.

Notre ration de vie est bien courte : pourtant, courant obstinément après l’impossible, nous en avons gaspillé de cette façon une bonne partie.

Ces deux exigences qui nous empoisonnaient la vie, nous les avons découvertes après l’accident. Et nous en avons encore trouvé plusieurs autres. La pire de toutes, celle qui a tué notre enfant, la réciproque exigence d’être le chef de famille, était loin d’être la seule. Il y avait bien sûr ma folle exigence de tout comprendre dont j’avais commencé à desserrer l’étreinte. Il y en avait encore plusieurs autres, plus ou moins fortes, souvent intermittentes. En voici quelques-unes, pêle-mêle : exigences de considération, de jeunesse, de beauté, de considération, de sécurité, de vie... Nous avons appris à les contenir en disant : « Tant pis, ce qui m’échappe, d’autres l’obtiendront. », puis à remplacer « j’exige » par « je veux » chaque fois que c’est possible.

Comme tu l’as vu, nos deux façons de gérer l’argent tiraient vie d’un grand nombre de racines diverses : nous n’avons pas été capables de toutes les arracher puis d’en mettre d’autres en terre. Malgré tout, l’amour a bien réussi son alchimie : des comportements antagonistes et aberrants, souvent pitoyables, ont été métamorphosés en éclats de bonheur.

Désormais, nous n’avons plus de conflits à propos de l’argent, tout au plus quelques désaccords vite effacés. Mais

nous n’avons pas pu nous entendre sur une gestion commune de tous nos avoirs. D’ailleurs, est-ce souhaitable ?

Notre mode de gestion est très simple. Nous partageons en deux l’ensemble de nos ressources. A la suite de discussions qui peuvent être passionnées, voire frôler l’orage, nous convenons de dépenses communes que nous partageons aussi. Il reste alors à chacun de nous environ la moitié de sa part, somme dont il fait ce qui lui plaît.

Maintenant, enfin ! Nous savons utiliser nos revenus au mieux de nos possibilités, non seulement sans souffrances, mais avec plaisir. Et les soucis liés à l’argent n’encombrent plus notre existence. Eh bien, si nous n’étions pas restés, chacun de son côté, cramponnés à la volonté d’être chef de famille, nous aurions pu ensemble venir à bout de ce différend comme de la plupart des autres, avant le drame.

Mais revenons là où nous étions arrivés, avant l’horreur, justement. En attendant que le stress d’une mort réelle vînt nous arracher à nos passions égoïstes qui n’étaient encore que de la mort en puissance, le combat des chefs allait vers son paroxysme. Comme nous venons de le voir, il empêchait pratiquement toute remise en cause de nos façons de vivre respectives et il menaçait de faire durer la « Guerre de Cent Ans, vainement, aussi longtemps que nous serions capables de la supporter. Notre maison était le champ de bataille habituel. Il nous est arrivé d’y fracasser des objets, de préférence fragiles, générateurs de bruits, et pas trop chers. Des assiettes ou des vases brisés sur le carrelage faisaient bien l’affaire. Sans amener la paix, cela nous soulageait quand même d’un trop-plein de rage.

Nous aurions voulu que les enfants n’eussent pas à souffrir de notre guerre, mais nous n’y parvenions pas. Nous imaginions naïvement les vacances, hors du temps des

contraintes, comme un moment de bonheur où, tous ensemble, nous goûterions le fruit de nos efforts et, nos fardeaux posés pour deux mois, nous pourrions aller tout à loisir découvrir ce qu'il y a de l'autre côté de la haie. Pensez donc ! Loin d'être une trêve, les vacances étaient les moments de nos pires affrontements.

Eh oui ! La vie commune n'était plus à temps partiel, comme en période de travail. Et surtout, nous étions libérés des contraintes du métier, libres enfin !... Libres d'imposer nos propres contraintes à l'amour de notre vie, libres de nous battre jusqu'à la capitulation de l'adversaire chéri.

Nous avions tout le temps pour enfin régler notre conflit une fois pour toutes, et nous y allions très fort pendant les premiers jours. Nous parvenions ainsi à pourrir deux semaines de notre joyeuse liberté.

La fin des combats n'était nullement en vue. D'ailleurs, pourquoi auraient-ils cessé ? Au contraire, l'affrontement allait crescendo, sans autre pause que les nuits de sommeil tourmenté. Mais, au bout d'une quinzaine de jours, nous étions bien las et le conflit nous paraissait provisoirement sans issue. Nous ne voulions pas, non plus, continuer de faire souffrir nos enfants tout en sachant que c'était vain. Par un accord tacite, nous décidions donc une trêve des vacances.

Ce n'était qu'un cessez-le-feu, un simple répit donc, dans la guerre qui aboutirait sûrement, un jour ou l'autre, à la résolution de notre conflit, issue improbable à laquelle nous continuions malgré tout de rêver. En attendant, pour sauver le reste des vacances, chacun campait sur ses positions.

En présence l'un de l'autre, nous avions l'approche de gens qui avancent en terrain miné. Une longue et douloureuse expérience nous avait révélé presque tous les

points sensibles de l'adversaire. Il fallait éviter de frôler les détonateurs, faute de quoi l'explosion allait se produire et relancer les hostilités. Nous étions devenus experts dans cet art à tel point que notre démarche n'en était plus affectée. Nous avions l'air d'un couple réussi, sans problèmes, fréquentable. Malgré tout, une explosion déchirait de temps à autre la paix fragile : au prix d'un gros effort, nous parvenions à rengainer nos armes avant que la guerre ne nous embrase à nouveau.

Je me souviens particulièrement d'un long voyage de vacances qui commença de cette façon. Estelle avait peut-être huit ou neuf ans. Avec nos trois enfants, en voiture, nous allions voir la Grèce. En chemin, nous devions rendre visite à plusieurs sites de Yougoslavie.

A cette époque, nous étions encore pleins d'admiration pour ce pays. Il avait repoussé seul les nazis. Son communisme frondeur nous paraissait prometteur ; enfin, et c'était peut-être le plus important, il parvenait à faire vivre en harmonie, nous semblait-il, une bonne dizaine de peuples très différents que des haines ancestrales avaient maintes fois poussés à s'entretuer. De plus, on y trouvait encore des plages à l'eau parfaitement limpide et des régions de montagne avec juste ce qu'il fallait de bitume pour les atteindre et, pour le reste, une nature intégralement sauvage.

C'était précisément dans un lieu de ce genre que nous allions vivre quelques jours, avant d'aller batifoler avec la Mer Adriatique dont nous attendions des plaisirs subtils et nouveaux. Notre camping se trouvait au centre du pays. Etait-ce la Croatie ? La Bosnie-Herzégovine ? Ou bien la Serbie ? Ce n'était guère important, à cette époque, puisque ces « régions » faisaient partie du même pays : la Yougoslavie. Cela se trouvait dans la nature sauvage, chevelue, au bord d'une rivière sauvage. C'était peut-être la Drina ?... Ou plutôt la Bosna ? Ou bien cette rivière dont le

nom même nous paraissait sauvage : le (ou la) Vrbas ? Nous ne savions pas pourquoi un tel endroit nous attirait, sinon parce que cela nous paraissait bon. Maintenant, nous savons : nous avions très envie d'aller causer un peu avec Môммanh.

Ne disait-on pas que dans les montagnes sauvages de Yougoslavie, il y avait encore des ours, des vrais, pas des « réintroduits ».

Dans le break bourré d'un chargement hétéroclite, les trois enfants occupés à lire sur le siège arrière, la guerre allait bon train entre les parents. Nous avions dépassé Ljubljana depuis longtemps. Dans notre rage de vaincre, tous les projectiles étaient utilisés, sans trop de souci pour les lois de la guerre. Elle m'envoya ce pavé qui aurait dû m'assommer:

- Il y a plein de cinglés, dans ta famille. Et les gens s'étonnent de te voir délirer ? Mais si je ne t'arrêtais pas, ce serait dix fois pire.

- Quels cinglés vois-tu dans ma famille ? Des originaux, oui ! Des gens qui ont de la personnalité.

- C'est ça, oui. Et le débile, quelle est sa personnalité ?

Pendant que je prépare mon prochain coup, les kilomètres défilent.

Résignés, les enfants continuent à lire.

- La débilité de Gérard n'est pas d'origine génétique. Tu sais bien que c'est l'avis de tous les spécialistes.

- Les spécialistes ! Ah oui ! Mais qu'est-ce qu'ils en savent, les spécialistes ? D'ailleurs, personne ne pourrait vivre avec toi.

- Et tes ancêtres espagnols, qu'est-ce qu'on en sait, hein ? Ton gène de la crétinité sort bien de quelque part, quand même !

- Alors là !... Pour une fois que tu me fais rire, tu ne l'as même pas fait exprès.

- Excuse-moi, Jeanne, je me suis laissé emporter. Non ! Non et non Je refuse de porter de tels coups bas. Je veux que nous arrivions à nous entendre sur des bases saines.

- C'est ça, oui ! L'homme parfait et moi, la salope. Mais regarde-toi, sinistre emmerdeur.

- Ecoute, Jeanne, je voudrais t'expliquer une chose importante. Mais tu ne vas pas te fâcher, hein ? Pour une fois, tu vas réussir à te contrôler. C'est le premier pas qui coûte.

- Qu'est-ce que tu mijotes encore ? Bon ! Envoie ta m... Je me cramponne.

- Je ne mijote rien : je réfléchis. Voilà ! Voilà !...Si tu as raté tes études, ce n'est pas pour les raisons que tu invoques. Je ne dis pas que tu manques d'intelligence : c'est un défaut plutôt rare, autant que je sache, mais ton esprit fonctionne d'une manière totalement fantaisiste. Bien sûr, je pourrai t'aider, mais pour comprendre cela, il te faudra un minimum de lucidité...

- Où as-tu vu que j'ai raté mes études ?

- C'est toi qui me l'as dit.

- Ne suis-je pas psychologue scolaire ? Quand je dis que j 'ai raté mes études, c'est une façon de parler. D'ailleurs, je ne veux pas en entendre davantage. Arrêtons-nous là ! Arrête !... je te dis ! Je veux descendre !

- Mais, nous ne sommes pas arrivés. 0ù sommes-nous, d'ailleurs ?

- A 150 kilomètres de Split...

Split se trouve au bord de la mer, bien loin de la montagne sauvage et du bord de rivière où nous devions camper, tellement loin qu'il était trop tard pour faire demi-tour et rejoindre la bonne route. Emportés par le torrent de notre bagarre, nous n'avions même pas songé à suivre notre

itinéraire, laissant la voiture choisir elle-même les routes les plus faciles. Quand nous arrivâmes à Split, le soleil était couché. Faute d'avoir réussi à trouver un camping, il nous fallut passer la nuit dans la voiture. Split se trouvait à deux ou trois cents kilomètres de notre destination et nous ne pouvions pas imposer ce long trajet supplémentaire aux enfants.

Poussé par la tempête, Ulysse ne put rejoindre son île qu'après dix ans d'incertaines errances. Notre tempête personnelle aurait-elle des conséquences analogues ? Notre errance en terre yougoslave nous amena sur une grève aux galets bien polis.

Là, il n'y avait pas foule. Les enfants transformèrent un matelas pneumatique en plate-forme de plongée. De cette base, allongés à plat ventre, ils pouvaient observer le fond de la mer, dix ou quinze mètres en dessous, car l'eau était particulièrement limpide. Ils pouvaient aussi pêcher. Et, bien sûr, ils ne se privaient pas de plonger. Tantôt, c'était pour aller chercher les oursins, les coquillages et les autres trésors du fond, tantôt ils s'exerçaient à la chasse sous-marine, mais, le plus souvent, c'était simplement pour le plaisir qu'ils prenaient à se sentir comme des poissons dans la mer. Ils se plurent tellement ici, nos enfants, que nous y restâmes plus de quinze jours. Nous n'atteignîmes jamais la Grèce.

La Guerre de Cent Ans s'était développée et fortifiée tout au long de nos dix années d'Afrique. Trois enfants étaient nés pendant cette période qui nous avaient donné la force de supporter de longues trêves : Pablo, Estelle et Thomas. C'est pour eux que nous avions choisi de rentrer en France. Prolonger notre exil doré, c'eut été, pensions-nous, compromettre gravement leur éducation.

A l’école primaire réservée pour les enfants de coopérants et de quelques cadres supérieurs burkinabés, nos chers petits recevaient un solide enseignement. Ensuite, au lycée de Ouagadougou, le niveau baissait considérablement, non du fait des enseignants, mais à cause des élèves.

Quand les enfants n’ont pas acquis dans leur famille les goûts et les structures mentales nécessaires pour la réussite des études, ils éprouvent de grandes difficultés.

Vous savez bien que les enfants de parents cultivés sont très souvent de bons élèves. Vous savez aussi que les enfants de culture juive ou ceux de culture chinoise réussissent presque toujours leurs études alors que ceux de culture animiste, d’Afrique Noire en particulier, sont souvent des élèves médiocres. Tout le monde sait cela.

Alors, pourquoi exiger de l’école qu’elle amène tous les élèves au sommet ? Comment pourrait-on assumer un tel objectif avant d’avoir compris comment la culture familiale agit sur les études ?

L’enfant apprend l’existence dans son milieu familial, surtout auprès de ses parents. Il apprend énormément au cours des premières années. Il développe des goûts, des structures mentales souvent très complexes et des connaissances. Si cet ensemble est compatible avec la poursuite des études, l’enfant aura des chances de les réussir. Dans le cas contraire, ce sera une épreuve très difficile, beaucoup plus difficile que celle endurée par un gaucher qui veut devenir droitier. Un fait apparemment irrémédiable augmente les risques d’échec : certaines capacités de notre ensemble neuronal –notre intelligence-, si elles ne sont pas utilisées durant la petite enfance, sont perdues à jamais : c’est ainsi que des esprits mutilés abordent l’étude des langues, de la musique, des mathématiques...

Si l’éducation reçue pendant les premières années est incompatible avec la poursuite des études, le pauvre enfant souffrira en classe et connaîtra l’échec scolaire. Parmi les sous-produits de cette situation, il y a la haine de l’école et tout ce qui s’ensuit.

Il arrive qu’un individu de milieu culturel défavorisé réussisse, malgré tout, de brillantes études. Oui, mais il est une exception. Peut-être a-t-il des dispositions innées extraordinaires ? Peut-être que les circonstances de la vie l’ont amené à développer son intelligence auprès de sources autres que ses parents ? Peut-être que ceux-ci ont été des contre-modèles, lui donnant la rage d’étudier pour ne pas vivre comme eux ? Peut-être tout cela en même temps ?

Alors ? Quand l’éducation familiale condamne l’enfant à rater ses études, que pouvons-nous faire ? Les parents doivent-ils renoncer ? Doivent-ils, le plus tôt possible, confier l’éducation de leurs enfants à des étrangers, les enseignants des crèches et des écoles maternelles par exemple ? Pour cela, il faut d’abord qu’ils acceptent le risque de voir leurs rejetons s’ennuyer en leur compagnie quand ils seront grands, et fuir au loin pour vivre tranquillement leur culture toute neuve.

C’est à nous de chercher les réponses.

Et les Burkinabés dans cette affaire ?

Les familles burkinabaises diffusent leurs cultures animistes traditionnelles lesquelles empêchent de réussir des études modernes. L’école, quand elle existe, est le plus souvent impuissante. La culture scientifique et ses avatars, les techniques modernes efficaces, ne parviennent pas à entrer dans un tel pays. Le sida s’est développé pratiquement sans entraves parce que la culture traditionnelle s’oppose aux explications scientifiques et à l’utilisation du préservatif. Puisque le barrage contre la

science est entretenu de génération en génération, pourquoi l'incapacité de l'Afrique à se développer ne s'étendrait-elle pas sur quelques siècles ? Il a bien fallu mille ans à nos ancêtres francs pour retrouver le niveau scientifique de l'antiquité gréco-romaine.

Rien d'étonnant donc si, au lycée, le niveau scolaire et la motivation pour les études étaient aussi bas l'un que l'autre.

Il existait, pour nos enfants, une autre raison impérieuse de rentrer au pays.

Loin de manifester de l'hostilité à l'encontre de nous-autres, blancs occidentaux, les Burkinabés nous considéraient plutôt comme des génies d'un autre monde, des Martiens en quelque sorte. Cette forme de racisme peut être agréable à subir, dans un premier temps. Mais les Martiens seront toujours perçus comme des gens d'une autre espèce, incapables de comprendre ce que ressentent les Burkinabés. Tu sais, puisque je l'ai déjà dit, que cette mutuelle incompréhension était due à une mauvaise interprétation de nos différences culturelles.

Il existe bien une méthode pour accorder deux cultures très différentes. Nous avons déjà vu comment elles peuvent s'entendre et s'enrichir sans se détruire ? ».

Soit, mais la méthode dont je t'ai parlé pour des échanges culturels approfondis était loin d'être praticable puisque Môммanh vient tout juste de me l'enseigner. Et puis elle doit être réalisée par les sommités culturelles des deux nations en présence. Donc, en dépit de l'accueil chaleureux, des sourires et de la bonne humeur, nous étions voués à rester isolés sur cette terre, dans notre bulle de Martiens.

Et puis, à supposer que soient réalisés ces accords au sommet entre les cultures occidentales et les animismes

burkinabés, on n'aurait fait que la moitié du chemin. Il resterait le plus dur : trouver des familles suffisamment altruistes pour confier l'éducation de leurs bébés à des étrangers et supporter que leurs propres enfants, ayant fait le saut dans un autre univers, deviennent pour eux des étrangers.

Enfin, tu sais pourquoi notre bel enthousiasme du début avait fondu. Nous étions arrivés jeunes et innocents, croyant que nous allions translater l'Afrique dans le vingtième siècle, d'un coup de notre baguette magique. Ayant pris conscience du barrage contre la science perpétué par les familles burkinabaises, nous étions désormais convaincus que notre belle mission était, au moins pour les décennies à venir, vouée à l'échec : l'Afrique n'est-elle pas le seul continent où la pauvreté gagne du terrain, escortée par d'épouvantables guerres, des génocides, des famines... Les malheureux Africains se trouvent projetés dans un espace existentiel planétaire aux connaissances scientifiques avancées et pour gérer cette existence moderne, ils ne peuvent s'affranchir de la pensée animiste, si éloignée de la pensée moderne.

Je ne prendrai qu'un exemple : voyez comment ils procèdent pour prévenir le sida.

C'est pourquoi, malgré le confort de notre vie exotique, il ne nous en coûtait pas trop de rentrer au pays, dans la belle maison bâtie grâce à nos économies de coopérants. Je comparais ma vie au Burkina Faso aux grandes vacances, loin des soucis quotidiens, dans un monde irréel. Eh bien, ces grandes vacances avaient assez duré.

Dans ce pays où nous étions regardés comme d'étranges Martiens à la technologie avancée, nos enfants étaient traités avec beaucoup d'affection. A journées

entières et même davantage en cas de maladie, nos boys les veillaient, les portaient dans leurs bras solides, jouaient avec eux, bien plus proches de ces petits que de nous-mêmes. Mais ils les regardaient aussi comme de petits seigneurs, et les autres Burkinabés, les paysans, les vendeurs, les élèves faisaient de même. Par exemple, à la pêche dans un quelconque marigot, si Pablo accrochait son hameçon à une racine du fond, aussitôt trois ou quatre « bigas » plongeaient pour aller le détacher. Et, s'il arrivait que ces enfants, comme tous ceux du monde, luttent et se bagarrent parfois, ils n'auraient pas osé bousculer un petit « toubabou ».

Un retard dans leurs études tel qu'il pouvait être irrémédiable, un sentiment de supériorité nourri d'illusions, des habitudes de vie facile, sans lutte, à commencer par l'utilisation courante de nos semblables, les « boys », pour toutes les tâches « domestiques » : nos enfants allaient partir bien mal préparés dans la vie, l'unique, sans possibilité de redoublement. Pour commencer, ils risquaient fort de ne pouvoir assurer correctement leur existence en France : ils seraient comme ces chatons dorlotés en hiver et qui, à leur première sortie de printemps, succombent au premier coup de griffe.

Voilà pourquoi, après dix années d'Afrique, un an avant l'entrée en sixième de Pablo, nous emménageâmes en France. Pour cette importante décision, nous étions bien d'accord. Nous commençâmes à enfoncer nos racines neuves dans une petite ville de l'ouest que, pour vous, j'appellerai la Futaie. Les enfants découvrirent qu'ils n'étaient pas des seigneurs et ils connurent leurs premières bagarres, même Estelle. Jeanne et moi, nous obtînmes chacun un poste à la Futaie, du premier coup, ce qui était une chance.

La Guerre de Cent Ans pouvait reprendre, revigorée par l'importance des nouveaux enjeux. Nous n'étions plus

en visite à l'étranger, mais chez nous, dans notre maison ; nos enfants entamaient pour de bon le marathon des études et, puisque nous n'avions plus de boys, il fallait partager les tâches ménagères ; enfin, après un trop-plein de promesses non tenues, une réforme approfondie du communisme était à entreprendre. Les grandes vacances étaient finies, la vraie vie commençait.

Puisque les enjeux nouveaux étaient si importants, puisque la vie commençait pour de bon, nous n'allions sûrement pas la laisser gâcher. Par qui ? Par l'autre, pardi ! Aussi bien l'un que l'autre, consciemment ou non, nous étions bien décidés à lutter fermement pour installer définitivement notre pouvoir.

Notre déclencheur de bagarres préféré fut l'aménagement de la maison et du jardin, surtout dans la partie intérieure de notre nid. Chacun voulait le faire à son goût. S'il paraît difficile de réussir un beau tableau à deux, l'entreprise devient carrément impossible quand chacun y peint ce qui lui plaît sans se préoccuper de ce que l'autre y a mis, si ce n'est pour le recouvrir. Imagine quel chef-d'œuvre d'art abscons produira une telle collaboration. C'est pourtant ce que nous faisions.

Combien des reproductions d'œuvres que j'avais amoureusement choisies et payées, poussant la délicatesse jusqu'à les offrir à « Mon Amour » pour Noël ou la fête des mères, combien de ces beautés chargées d'éclairer notre âme sont-elles allées chercher refuge dans une benne à ordures ? Combien de tapisseries ont-elles été arrachées, puis refaites à grands frais ? Combien de meubles bon marché, choisis par moi-même, sont-ils allés tenter leur chance chez les chiffonniers d'Emmaüs ? Combien de charmants bibelots dont le principal défaut était de ne pas me plaire ont-ils malencontreusement chu sur le carrelage impitoyable ?

Maintenant, nous partageons les pouvoirs sur notre habitation : à Jeanne la maison, et à moi le jardin. Les critiques et les conseils de l'autre sont les bienvenus, mais chacun reste maître de son domaine. Que de gâchis avant d'en arriver là !...

Les épisodes de ce dur combat s'étalèrent sur plusieurs années. Je finis par accepter une défaite stratégique. Le décor de notre champ de bataille était loin d'être ma préoccupation majeure : c'est pourquoi je cédai peu à peu du terrain dans l'espoir d'obtenir des concessions sur les fronts qui me souciaient davantage. J'évacuai ainsi les chambres des enfants, puis le salon, la cuisine, toute la maison pièce par pièce, mais jamais je n'obtins la moindre compensation. Et même ! Tiens-toi bien ! J'en vins à redouter les moments où elle me demanderait conseil !...

Eh oui ! Figure-toi que, si elle éprouvait malgré tout le besoin d'avoir mon avis sur ses projets de décoration, jamais elle ne suivait le moindre de mes conseils. Jamais !... Elle craignait tellement de voir l'ennemi camper à nouveau sur son territoire que la moindre de mes suggestions était prise pour un soldat camouflé que j'aurais envoyé préparer la reconquête. Une de ses expressions favorites était « symbole phallique ». Des symboles phalliques étaient censés se dissimuler dans la plupart de mes décors préférés. J'en vins alors à pratiquer une stratégie aléatoire : puisque mes choix étaient systématiquement rejetés, au lieu de les exprimer, j'en formulais d'autres, tout à fait contraires à mes goûts, avec l'espoir que le hasard ainsi orienté favoriserait mes vrais désirs. Mais comme je ne suis pas doué pour le mensonge, ces acrobaties ne firent pas long feu : je fus pris en flagrant délit de tromperie et Jeanne se mit en colère.

Non seulement, au lieu de prendre la bonne voie pour corriger nos discordances, nous foncions dans la direction

opposée mais, chemin faisant, de nouveaux différends se formaient dans l'ombre puis arrivaient au jour. Ceux-là naissaient du fait que nous changeons inévitablement tout au long de notre vie, en même temps que le monde autour de nous.

Car tu sais, bien sûr, que tout change constamment, dans l'univers, tout... Alors, ceux qui voudraient fixer la nature à une étape de son évolution, ceux qui chercheraient à figer une société dans une période bénie de son histoire, ceux-là ne seraient au mieux que des empailleurs.

Et, dis-moi, Mômmanh pourrait-elle les aimer alors qu'ils s'apprêtent à stopper sa quête d'existence ? Hélas oui, car ils sont autant que nous, une partie de sa conscience ; elle ne peut que les laisser faire, le temps que leur entreprise les amène au désastre.

Cependant, il devrait se produire le même phénomène que pour l'amour charnel. Tu t'en souviens : le christianisme a voulu éradiquer de nos âmes ce qu'il considérait comme une souillure, mais, avec l'appui des penseurs et des poètes humanistes, notre vieille Mômmanh l'a emporté.

Donc, au cours de leur vie, les époux changent. Peuvent disparaître l'un après l'autre les attributs qui en faisaient de bons partenaires pour l'existence. Ton amour était jeune, beau, riche, fort, puissant et célèbre. Fatalement, il perdra sa beauté, tout en devenant vieux et fragile. Il peut même perdre davantage et plus vite, se retrouvant défiguré, handicapé, ruiné, malade et en prison. Alors, si tu aimes davantage l'argent que la bonne humeur de ton époux, plus sa jeunesse que son intelligence et plus sa brillante situation que sa générosité, ton amour en toc sera écrabouillé dès le premier accident.

Même le caractère de l’être aimé, ce à quoi on fait allusion quand on dit : « Ce n’est ni son argent ni son rang que j’aime, c’est sa personne. », peut se trouver modifié par l’alchimie du temps. Même ce « moi » donc, apparemment inaltérable, peut subir quelques transformations. Ainsi, verra-t-on, exceptionnellement, un être dynamique et enjoué entreprendre de dissoudre ses qualités dans l’alcool, un fainéant se muer en un travailleur, un lâche devenir courageux... Toutefois, ce genre de changement, celui du moi, est nettement plus rare que le précédent.

Quand les bases de l’accord existentiel nommé « amour » sont ainsi modifiées, de nouveaux différends entre les amoureux risquent d’apparaître. Heureusement, nous avons eu la chance d’échapper presque totalement à ce genre d’épreuve. Les changements les plus importants me concernent.

Jeanne avait épousé un communiste, lequel était aussi un enseignant bien noté. Tu sais ce qu’il advint de ma foi dans « Le Parti ». Quant à ma carrière d’enseignant, elle devint de plus en plus sombre, chaotique, incertaine. A la fin de cette double évolution, j’étais un ex-communiste et un enseignant méprisé.

Eh bien, ces mutations n’ont pas ébranlé notre amour. Et même, elles ont probablement contribué à le réparer : j’ai pris conscience que Jeanne est plus attachée à ma personne qu’à ses attributs. Je sais que je peux compter sur elle, et mon amour en est tout revigoré.

T’ai-je dit que, dans l’espèce humaine, chaque individu a son idéologie personnelle ? Comme il ne peut pas réaliser l’existence tout seul, il se cherche le plus grand nombre possible de coreligionnaires, autrement dit, il entre dans la famille idéologique qui lui convient le mieux, à condition qu’il la trouve.

Au sein de cette famille, que l'on nomme église ou parti, se constitue un tronc commun de convictions partagées par le plus grand nombre. Chez les communistes français, cela s'appelait « la ligne du Parti ».

Bien sûr, il n'arrive pratiquement jamais qu'une idéologie personnelle coïncide parfaitement avec « la ligne »

Voici donc ce qu'on trouve dans l'idéologie personnelle de Jeanne. Elle reste attachée au communisme pour deux raisons. L'une est un souci primordial d'égalité entre les hommes, souci que je partage. L'autre est le lien très fort qui 1'unit aux martyrs de sa famille, surtout à son père. Elle refuse qu'on fasse d'eux une image déshonorante, et là encore, je suis avec elle. Ils étaient intelligents et généreux, avant tout. Et ils ont fait avancer l'histoire vers le développement des capacités humaines, même s'ils se sont lourdement trompés. Elle veut qu'ils entrent dans la postérité tels qu'ils étaient vraiment, et non tels que les idéologies concurrentes les ont défigurés.

Or, c'est aussi ce que je veux, depuis que j'ai découvert Mômmanh et la gestation des idéologies. Je veux qu'on honore la mémoire de ceux qui ont fait leur possible pour assurer le triomphe de l'existence humaine : ils étaient généreux, même quand ils se sont lourdement trompés.

En y réfléchissant bien, je vois une troisième fraternité entre nos idéologies personnelles : nous souhaitons ardemment que les sciences parviennent à comprendre l'homme et son histoire, de façon à les améliorer tous les deux.

Donc, puisque nous sommes d'accord sur ces trois points essentiels, il n'y a pas, entre nous, de différend idéologique sensible.

Le délabrement de ma carrière risquait davantage d'élargir la déchirure qui se faisait de plus en plus douloureuse.

A l'origine de ces nouveaux déboires, il y avait encore l'étrange maladie dont je t'ai longuement parlé. Mon démon n'était pas mort : il ne s'éteindra qu'avec moi.

Et encore ! je n'en suis pas vraiment sûr. Non, il n'était pas éliminé : je le contenais dans sa tanière, tant bien que mal et il se tenait prêt à en sortir au premier appel. N'oublie pas, non plus, que je n'aurais jamais découvert Môммanh sans ce pacte avec le diable. Mais, quand il a rompu ses chaînes, il est semblable à un dragon furieux et je ne parviens pas du premier coup à le maîtriser : il me faut de la patience pour cela.

Peu de temps après notre retour d'Afrique, deux grands stress déchaînèrent le monstre. La théorie marxiste de l'histoire, prétendument scientifique, me paraissait être en désaccord de plus en plus flagrant avec la réalité et, du coup, j'étais en manque d'idéologie. Ayant perdu mes dieux, il me fallait en trouver d'autres, sous peine de n'avoir plus d'échappatoire à la mort.

Par ailleurs, je devais enseigner l'histoire à des collégiens. Je n'avais pas été formé pour cela, mais ce n'est pas ce qui me gênait le plus.

Quelle histoire ?...

A quelque chose malheur est bon : puisque je n'y croyais plus, je ne risquais pas de me laisser aller à enseigner l'histoire selon Marx et de trahir ainsi la morale de l'Ecole Laïque.

Malheureusement, je ne pouvais guère profiter de cet avantage car je n'avais pratiquement rien à enseigner. Les élèves attendaient de leur maître, moi en l'occurrence, qu'il leur fît découvrir et revivre les moments les plus importants

de notre passé. Ils attendaient le plaisir de s'identifier aux héros du temps jadis, et de piétiner les méchants. Ils attendaient une histoire vivante et je ne leur apportais qu'une jungle de questions fastidieuses.

Comprendre aussi bien que l'on peut le moteur à explosion, c'est-à-dire au point d'être capable de le reconstruire et de le modifier, cet extrême souci de tout comprendre qui m'empêchait de dormir, les élèves étaient loin de le partager. Certains, pleins de bonne volonté, m'accompagnaient quand même dans cette démarche jusqu'au seuil de l'insupportable, le moment où, à force de questionnements, l'histoire avait perdu toute réalité en même temps que tout intérêt. Ainsi, l'épopée d'Ulysse se trouvait transformée en un hachis innommable dont même les asticots n'auraient pas voulu.

Entraîné par mon démon, je me sentais bien incapable de répondre au désarroi des enfants. Il arrivait quand même que mon questionnement personnel aboutît à des éléments de réponses. Bien sûr, je voulais en faire profiter les élèves : hélas ! Généralement, ces réponses avaient un tel niveau d'abstraction qu'ils ne pouvaient rien en saisir. Ainsi, n'avais-je pas obstinément tenté d'expliquer le rôle important joué par la naissance de la philosophie chez les Grecs !... En particulier, ils avaient commencé à réfléchir sur l'esprit humain et ils avaient réussi à le rendre plus performant. Les progrès qu'ils avaient ainsi apportés dans l'art du raisonnement permettent de comprendre comment ils parvenaient à vaincre des peuples nettement supérieurs en nombre. Si, au lieu de bâiller, mon auditoire m'avait suivi jusque-là, alors serait devenue intelligible l'incroyable prouesse d'un petit roi de vingt ans, Alexandre le Grand qui conquit l'empire le plus démesuré jamais assemblé jusqu'alors, et cela en une dizaine d'années seulement.

« Les Grecs avaient appris à se servir de leur tête beaucoup mieux que leurs voisins. » Ceci, mes élèves auraient pu le comprendre. Si je m'étais contenté de cette explication à leur portée, la plupart auraient aimé mon cours. Mais mon démon était aux commandes. Il exigeait que j'atteignisse l'intelligence parfaite de cette épopée. Je m'en sentais incapable, mais le démon que vous connaissez continuait de me tirer jusqu'à ce que je fusse complètement noyé. Alors, voyant la classe entière consternée, je commençais à bafouiller et les élèves s'agitaient, cherchant des occupations plus intéressantes pour tuer le temps.

En résumé, quand le diable tenait la barre, je voulais entraîner les élèves dans ma folle exigence de tout comprendre et, heureusement, ils se cabraient. Bien sûr, je m'en voulais et je luttais, mais le démon avait presque toujours le dessus, tellement était vivace mon exigence de tout comprendre parfaitement, à commencer par l'histoire.

Ainsi, lentement mais sûrement, d'année en année, je me bâtissais la solide réputation d'un professeur dont le cours d'histoire était aussi fumeux qu'ennuyeux. On m'appela Folamour, en souvenir du sinistre héros d'un film célèbre. Des graffitis en mon honneur fleurirent sur les tables et les murs des salles de classe où je sévissais.

- Folamour P.D.

-A bas Folamour !

-Folamour es-tu fou ?...

Les paroles hostiles, les actes aussi, se multiplièrent, impliquant le plus souvent des élèves, mais également des parents. Un jour, en sortant du collège, je reçus un trognon de pomme. Plusieurs fois, ma voiture fut maculée. Au téléphone, à toute heure du jour ou de la nuit, des messages insultants, plus humiliants les uns que les autres, arrivaient dans l'oreille de celui qui avait décroché : Jeanne, moi, l'un ou l'autre de nos enfants... Un soir, alors que j'étais au

cinéma en compagnie d'un ami, dans la salle obscure, nous fûmes bombardés depuis le balcon avec des morceaux de chewing-gum mâché. Dans la rue, dans les hypermarchés, dans tous les lieux publics, il m'arrivait souvent d'entendre des quolibets : « Folamour, es-tu fou ?... »

Dois-je t'en dire davantage ? Je fus progressivement amené à prendre conscience d'une nécessité urgente : améliorer la qualité de mes cours. Ce grand coup de pied au derrière était donc salutaire.

Pour faire rentrer mon dragon dans sa niche et obtenir qu'il y reste, je cherchai un moyen plus efficace que les autres, ceux qui venaient de prouver leur manque de fiabilité. Entre temps, j'avais découvert Môммanh. Elle m'inspira une meilleure méthode.

C'était l'exigence de tout maîtriser, tout, tout, tout ! qui me tourmentait. Alors, je me dis : « Seul, tu ne peux tout maîtriser, c'est évident. Heureusement, les autres sont là. Il te faut bien compter sur eux, puisque tu n'as pas le choix. ». Et je commençai à me sentir soulagé d'un énorme poids.

Ceci fait, je me trouvai libre d'entreprendre et de faire au mieux. Pour cela, je n'avais qu'à mobiliser les ressources placées en moi par Môммanh, en me disant : « Elles sont presque toujours bien plus grandes qu'on ne le croit. ». Je venais simplement de redécouvrir combien il est important d'avoir le moral.

Ne plus exiger de tout maîtriser tout seul. Compter sur les autres. Et mobiliser mon énergie pour faire quelque chose.

Ne plus exiger, mais vouloir.

Dans la pratique, je constatai que certaines formules me réussissaient bien, sans doute parce qu'elles étaient concrètes et adaptées à mon cas. En voici une qui marche

toujours : « Tu n’as pas à faire le malin. « Laisse-z’en » aux autres. Arrache ton existence jusqu’au bout des doigts. ».

Et désormais, je parvins à maîtriser le monstre plutôt aisément, compte tenu de sa pugnacité habituelle.

Mes cours d’histoire devinrent assez vite ce qu’ils auraient toujours dû être : clairs et vivants, à condition qu’il n’y eût pas trop de perturbations. Je pensais qu’après quelques années de gros efforts, la mauvaise réputation que j’avais acquise serait effacée. Je serais alors redevenu ce que je souhaitais être : un maître.

Au lieu de cela, l’hostilité à mon égard allait s’aggravant. Je n’y comprenais rien. Une « chasse au dahu » était lancée contre ma personne et je ne pouvais m’en rendre compte, car c’est un phénomène nouveau dans les écoles.

Eh bien, tant pis : je décidai d’aller travailler dans une autre ville où ma réputation serait vierge. J’obtins une mutation pour Saint-Martin-de-Grosbois, à trente kilomètres de La Futaie. J’allais enfin pouvoir repartir du bon pied. J’étais content. Hélas ! Je ne tardai pas à réaliser qu’une nouvelle « chasse au dahut » était lancée, encore contre moi.

Jeanne eut des doutes au sujet de ce nouveau harcèlement. Aussi, elle me dit : « La maladie de la persécution est un des signes de la paranoïa. Va donc consulter un psychiatre. » Ce dernier affirma que je n’étais nullement paranoïaque et même, au vu de mon dernier rapport d’inspection, que j’étais un bon enseignant. Je n’en demandais pas tant pour être rassuré. Toutefois, cette absolution du médecin des âmes n’arrêta pas la meute lancée à mes trousses. La nouvelle « chasse au dahu » virait parfois au cauchemar.

Je te dois des explications. Dans les colonies de vacances de ma jeunesse, la « chasse au dahu » était une farce à l’intention des nouveaux moniteurs. On leur

présentait cette chasse comme le moment fort des vacances. Le dahu, qui n'a jamais existé, était, leur disait-on, un animal local à la chair succulente, mais particulièrement craintif. Il vivait au creux des grands bois, bien caché, et ne sortait que par les nuits sans lune. On organisait alors une grande battue dont les nouveaux moniteurs étaient les héros. Armés de bâtons, ils devaient attendre toute la nuit, au détour d'un sentier touffu, les dahus que les rabatteurs ne manqueraient pas de leur envoyer.

A l'école moderne, ce que j'appelle « chasse au dahu, c'est un type de chasse aux « mauvais » enseignants, c'est-à-dire ceux qui ont la réputation d'être particulièrement incompétents. Eh bien, il arrive que cette réputation soit injustifiée. Dans ce modèle, de même que le dahu est imaginaire, le « mauvais » enseignant n'est pas réel. Cependant, le malchanceux sur lequel on a greffé ce masque et qui ne parvient pas à s'en défaire, ce malheureux existe.

Il a toutes les apparences d'une personne ordinaire, mais on ne peut manquer de le reconnaître quand il est visé par des quolibets, voire même de menus projectiles tels que les boulettes de papier mâché, les glands, les châtaignes... Alors, on se demande quelle dérisoire indignité se dissimule sous l'apparente respectabilité du personnage.

Ce « dahu » des temps nouveaux, d'où peut-il bien sortir ?... Il est né, à leur insu, d'un comportement nouveau des parents. Ceux d'autrefois exigeaient que leurs enfants respectassent les enseignants, quels qu'ils fussent. Maintenant, et c'est peut-être une conséquence de la révolte soixante-huitarde, ce droit inscrit dans la tradition, le respect dont bénéficiaient tous les notables, n'existe plus. Les médecins, les maires, les juges, les professeurs ne sont respectés que si on estime qu'ils le méritent. Et même, certains parents encouragent leurs enfants à manifester leur hostilité envers les « mauvais enseignants ». Aussi

longtemps qu'il ne porte pas atteinte aux droits de l'homme, ce contre-pouvoir démocratique est un progrès.

Il devrait n'être que cela. Mais un bon principe peut se trouver en opposition avec un de ses collègues : un autre bon principe.

En classe, les enfants ont besoin d'un maître, au sens noble du terme. Si des parents ont retiré son pouvoir au professeur, comment pourra-t-il être ce maître ? Chahuté, méprisé, s'il ne réussit pas un difficile retournement d'opinion, il est condamné à n'être qu'un « mauvais » enseignant aussi longtemps que son temps de galère n'est pas achevé.

Il y a aussi, et ils sont de plus en plus nombreux, des parents qui croient que le « mauvais » enseignant est l'unique responsable des mauvais résultats de leurs enfants. Donc, ces pauvres petits lui retirent leur confiance. Leur résistance qui n'est pas toujours passive ajoute ses effets pervers au chahut déjà existant : la classe se détourne du « mauvais » professeur qui, à moins d'un improbable secours, n'a plus la possibilité d'être un maître. Même s'il n'était pas un « mauvais » enseignant, il l'est devenu et il le reste, prisonnier de ce piège, sans possibilité de retour.

Parce qu'un « bon » professeur peut être victime de ce processus ?...

Non, ce n'est nullement une fiction d'auteur. Quelques-uns même, pour lesquels cette situation était particulièrement insupportable, en sont morts. Oui, pour de vrai !...

Tant qu'ils n'ont pas franchi la zone de turbulence de la crise d'adolescence, c'est uniquement devant leurs parents que les enfants se sentent vraiment responsables. Et encore ?... C'est le privilège de leur âge : la vie n'est encore qu'un jeu, c'est-à-dire un entraînement avant d'entamer

l’existence pour de vrai. C’est Mômmanh qui l’a voulu : ainsi, le petit d’homme a tout loisir de bien se former pendant ses nombreuses années de jeunesse afin d’être en mesure, plus tard, de répondre à l’immense espoir placé en lui.

- Et la chasse au dahu ?

- Voilà !... Voilà. Cela peut se passer ainsi.

Des personnes dignes de confiance ont répandu une rumeur au sein du collège : « Un professeur particulièrement nul vient d’être affecté chez nous. C’est lamentable ! Quel enseignement vont recevoir nos enfants ? Quelle réputation va avoir notre collège ? Nos élèves vont aller dans le privé, à l’Immaculée Conception et certains d’entre nous vont perdre leur poste... Quant au prestige de notre école ? Et la sauvegarde de l’idéal laïque, y pensez-vous ?... »

Un premier élément du piège est en place. Au suivant.

Comme dans n’importe quel collège, il existe des enfants qui souhaitent s’évader du travail scolaire, ne serait-ce qu’à temps partiel. On y trouve aussi ceux qui ne veulent plus souffrir à cause de leurs mauvaises notes. Si de mauvais enseignants pouvaient endosser la responsabilité de leur échec, ils seraient soulagés. Pour peu que leur caractère soit plutôt égoïste, ils cherchent des victimes parmi leurs maîtres : soit un incompétent véritable, soit un dahu. Le nouveau professeur d’histoire porte une grande affiche dans le dos : « Complètement nul ». Les petits chasseurs s’extasient : « Oh là là ! Quel magnifique dahu nous arrive là ! »

On l’observe, pour commencer. La rumeur continue de circuler. Elle prend de l’ampleur. La 5ème P est particulièrement motivée pour ce genre d’action. Ils envoient en opération un char d’assaut, c’est-à-dire un élève

du fond de la classe qui, tout à la fois, déteste les études, adore chahuter et ne craint pas les sanctions. Il jette de l'encre sur une voisine, la plus studieuse de la classe, provoque un scandale, reçoit de la part du professeur une punition, proteste violemment et avec insolence, se retrouve au bureau de Monsieur Ventoux, le principal adjoint.

- Encore toi ! Tu commences bien l'année ! Qu'est-ce que tu as fait, cette fois ?

- Je n'ai rien fait. C'est le professeur d'histoire qui m'accuse...

- Arrête ! Je connais cette chanson par cœur. Qui est ton professeur d'histoire ?

- Dufour. Il est complètement nul.

- Monsieur Dufour, s'il te plaît !

- Monsieur Dufour. On ne comprend rien à ce qu'il raconte. Et puis, il est toujours après moi.

- Monsieur Dufour ! Oui, oui, je sais... Les professeurs, c'est exactement comme ses parents : on ne les choisit pas. Mais ce n'est pas une raison pour lui manquer de respect. Ta consigne est maintenue et tu n'oublieras pas de me montrer le travail qu'il t'a donné...

Le char d'assaut rend compte de sa mission : « Bon ! j'ai ma colle, d'accord, mais c'est seulement parce que Ventouse ne peut pas faire autrement. Il faut bien qu'il soutienne ses profs, sinon ce serait le bordel complet ! En tout cas, il ne peut pas saquer Dufour, ça, c'est sûr On peut mettre la zone, les gars !... C'est tout bon !... »

Les 5ème P envoient des messages à toutes les classes concernées. Les graffitis en mon honneur recommencent à fleurir partout, sur les tables, les murs, sous le préau, sur les bancs de la cour : « Toufou. Toufou Nul. Toufou PD... » La « chasse au dahu » est lancée.

A tous les conseils de classe de fin de trimestre, devant mes collègues et un membre de la direction, en public donc,

c’est toujours à moi et bien souvent à moi seul que les délégués de classe ou les représentants des parents font des reproches. Ceux-ci ont quand même une qualité : leur riche variété. Il arrive qu’un parent d’élève pose sur moins un regard long, long, et chargé de si lourds reproches que je comprends à quel point ma présence ici est insupportable. Et où pourrai-je donc aller?

Dans ce collège, les trois quarts des enfants appartenaient à des familles cultivées. Le quart restant fournissait la majeure partie des élèves faibles. Ceux-ci étaient placés dans des classes assistées, à vitesse réduite. En conséquence, les autres classes avaient le plus souvent un très bon niveau. Là où j’avais enseigné auparavant, jamais aucun de mes élèves n’avait obtenu 20/20 de moyenne trimestrielle en « histoire-géo » : eh bien, dans ce collège, c’est arrivé plusieurs fois. La 5ème P ne faisait pas exception : elle avait son lot d’étoiles et de bons élèves. Son intelligence s’exprimait particulièrement bien dans la manière dont elle conduisait la « chasse au dahu ».

Dans les autres classes, le processus que je t’ai décrit avait un caractère spontané et se déroulait dans la confusion. Les meneurs de la 5ème P, eux, l’avaient analysé, comme je l’ai fait pour toi, et ils conduisaient leur opération méthodiquement, en futurs cadres qu’ils étaient. En premier lieu, ils ne voulaient surtout pas rater leurs études. Donc, ils concentraient leur chasse sur seulement trois cours : histoire-géographie, anglais et musique. En conseil de classe, leur professeur principal pouvait même les complimenter : « Ils sont si gentils !... » Alors, les trois minables professeurs, tellement nuls qu’ils avaient su rendre agressifs ces « gentils », tu comprends qu’ils cherchaient vainement, dans la salle du conseil transformé en tribunal, un endroit pour cacher leur honte.

Ainsi, leur « chasse au dahu » était-elle menée de manière méthodique. En voici une autre illustration. Leur classe comptait trois « chars d'assaut », type d'élève dont je vous ai déjà parlé. Ils auraient détesté le collège si, gentiment, leurs camarades studieux ne leur avaient offert un rôle en or : mener le chahut contre les dahus. Alors, ils pouvaient enfin exister au sein de la communauté éducative. Quel bonheur ! L'un d'eux ne s'étonna-t-il pas, en parlant de moi : « Mais pourquoi il me regarde comme si j'étais un criminel ? Je ne fais rien de mal ! » Un autre, le plus enthousiaste, en bonne voie d'exclusion sociale, jugea qu'il avait rempli sa mission avec le professeur d'histoire. Il voulut développer son action de bienfaiteur. Aux meneurs de la classe, les futurs cadres supérieurs, il demanda :

- On pourrait pas descendre la mère Lavion ? C'est une pétasse.

- Non, firent les leaders, d'un signe de tête.

- Ah bon... Et le prof de bio, alors, Jordan. C'est un sacré connard, celui-là.

- Non, lui répondirent une fois encore les signes de tête.

Dans une autre 5ème, une autre année, une élève déléguée de classe aguichait son char d'assaut et lui demandait.

- Alors ? Et Toufou ?

- Alors, rien pour l'instant. J'y mets le paquet, pourtant, tu peux me croire ! Mais il serre les dents.....

Quantité de signes dont je viens de vous énumérer les plus criants convergeaient en direction d'une conclusion unique : dans l'enseignement, Dufour est une nullité. Je sentais bien que tous, ou presque, avaient cette opinion de moi, opinion qui allait se renforçant grâce à l'efficacité de la « chasse au dahu ».

Le regard des autres est un miroir dans lequel il nous faut regarder. Bien qu'on ne puisse l'empêcher d'être déformant, nous parvenons généralement à nous accommoder de ce miroir, mais le regard des collègues me renvoyait l'image de quelqu'un d'autre, quelqu'un à qui je n'aurais pas voulu ressembler. Accepter ce faux portrait de moi, essayer de m'y conformer, me tourner moi-même en dérision, m'installer ainsi dans la famille humaine, « Professeur Folding » pour la vie, renvoyé d'un collège à l'autre comme une balle de ping-pong : allais-je faire ce choix pour ne plus être seul ?

Certainement pas. D'ailleurs, mes chers collègues me l'interdisaient.

Environ les deux tiers d'entre eux me mirent en quarantaine. Personne ne m'appelait Michel : j'étais enfin devenu un « Monsieur », « Monsieur Dufour ». Ainsi s'était réalisée la prophétie de ma mère : « Tu deviendras un « Monsieur » et tu ne connaîtras plus tes parents. ». Une fois, j'entrai en salle des professeurs, je dis « bonjour » et, comme d'habitude, personne ne répondit. Je remarquai un groupe de collègues réunis autour d'une table : tous les professeurs d'histoire-géographie en concertation. Tous, sauf moi. L'un d'eux s'expliqua : « Monsieur Dufour, êtes-vous professeur d'histoire ? »

L'épidémie avait gagné la plupart des classes où je m'efforçais d'enseigner. Pour contenir le chahut, je ne trouvais pas de remède plus énergique que les consignes. Les trublions ainsi punis recevaient, par l'intermédiaire de leurs parents, une « feuille de colle » les invitant à venir passer deux heures en salle d'étude pour y faire un travail supplémentaire. Sous la pression des chasseurs, j'étais amené à mettre de plus en plus de « colles », tout en évitant d'en abuser. Malgré cela, mes consignes paraissaient de plus en plus inefficaces. J'en eus un jour l'explication : la

direction oubliait généralement de les adresser aux parents. Je compris du même coup pourquoi les chasseurs de dahu élaboraient leur stratégie devant moi : j'étais réduit à l'impuissance.

Je ne vais pas t'obliger à m'accompagner jusqu'au bout de ces épreuves qui durèrent quand même quelques années. Je fus capable de redresser la situation, lentement mais sûrement, à partir de l'arrivée d'un nouveau principal qui paya de sa personne pour arrêter la « chasse au dahu ».

En attendant que surviennent ces secours, si je parvins à tenir et à survivre sans gros dégâts, ce fut en grande partie grâce à une autre « bonne » classe : les 5ème 0. Non seulement, ils me traitèrent en maître, mais ils me protégèrent. Ils osèrent mêler quelques graffitis élogieux aux railleries qui partout m'accablaient : « Dufour, sympa ».

Oh là là !... Quel bien cela me fit !...

Aux conseils de classe des 5ème 0, je n'entendais aucun reproche.

Ces enfants généreux me firent encore un cadeau, lequel peut te paraître insignifiant, mais que je n'ai vu qu'une fois dans toute ma carrière. Pendant un cours, une giclée d'encre macula mes vêtements, chemise et pantalon. Cela m'arrivait cinq ou six fois par an. Je haussai les épaules et continuai mon cours. Je tournai le dos pour écrire au tableau quelques phrases du résumé. Quand je regardai à nouveau la classe, un élève vint vers moi et dit : « Je m'excuse, monsieur. C'est moi qui ai jeté de l'encre sur vous. Je ne l'ai pas fait exprès : quand j'ai enfoncé la cartouche dans le stylo, elle m'a éclaté dans la main... »

D'autres personnes me vinrent en aide. Il y eut l'ensemble des agents de service qui, toujours, me traitèrent comme un homme ordinaire, digne de respect et d'amitié. Quelques collègues eurent aussi cette attitude.

Et puis, il y eut quelques regards de femmes. Mômmanh leur a donné, souviens-toi, le pouvoir de déceler la valeur existentielle d'un homme, sans être nécessairement capables de voir en quoi elle s'exprime : elles savent détecter l'or, mais elles ne sont pas toujours aptes à le reconnaître quand il est caché dans la nature.

Eh bien, quelques regards de femmes, profonds, m'envoyèrent des messages d'encouragement.

Grâce à toutes ces aides conjuguées, le miroir déformant du regard des autres cessa de me fasciner. Non, non et non !... Je n'irais jamais me noyer dans ces eaux menteuses. Je repris confiance en moi et je pus tenir jusqu'à l'arrivée de ce brave principal.

Oh ! Mais quelle andouille je fais ! J'allais oublier le plus important : Jeanne. Si « Mon Amour » m'avait rejeté durant cette épreuve, alors que pour moi il était impensable de quitter ma famille, avant qu'Estelle ne rencontre la mort, un autre drame serait arrivé.

Puisqu'elle ne croyait pas l'énorme rumeur, je pouvais penser que son regard amoureux était encore plus déformant que celui de mes collègues. Je préférai un autre raisonnement : comme nous vivons ensemble depuis si longtemps, dans une profonde intimité, elle me connaît mieux que ma mère. Quand j'étais sur le point de ne plus croire ni en moi, ni dans les autres, ce genre de réflexion me restituait une grosse partie de la confiance perdue.

Puisque Jeanne restait avec moi dans l'affliction, c'est qu'elle aimait ma personne plus que ma réputation. Elle m'aimait, tout simplement, et cet amour de ma bien-aimée me rendait le courage de me battre quand j'étais sur le point de laisser les flots emporter le barrage. Après chaque journée de combat, il y avait une nuit avec ma maudite bien-aimée. La chaleur électrisée de son corps contre le mien

rechargeait mes batteries. Au matin, j'étais ragaillardi, prêt pour affronter à nouveau la meute. Et tant pis si tu me prends pour un fou.

T'ai-je présenté nos enfants. Il me semble que non, exception faite pour Estelle. Ils étaient trois, nés à Ouagadougou. Pablo, l'aîné, très sérieux, était le plus amoureux de sa mère. Venait ensuite Estelle, la petite maman, si gracieuse, qui adorait son père. Thomas, malicieux, curieux de tout, ravi d'être un enfant, était le troisième. Malgré tout, nous n'avons pas conduit à la faillite leur éducation, puisqu'ils valent mieux que nous.

- Sont-ils heureux, me dis-tu ?

- De temps à autre, comme tout le monde. Ce n'est pas la question la plus importante.

- Et Estelle ?

- Tais-toi !...

Les enfants apprennent l'existence auprès de leurs parents ou de leurs substituts. J'ai dû te rabâcher cela.

Eh bien, notre guerre des chefs aurait pu compliquer dangereusement cet apprentissage.

- Allez vous coucher, c'est l'heure.

- Non, vous pouvez regarder la télé.

- Je vais t'inscrire au cours de judo.

- Non, tu feras du foot.

-Aide-moi à éplucher les pommes de terre.

-Non, tu vas cueillir des fraises et des framboises.

-Tu iras à l'école privée. Ils sauront te faire travailler, eux.

- A l'Ecole Catholique ? Sûrement pas. Nous sommes des gens de l'Ecole Laïque, nous. Et fiers de l'être !...

Imagine qu'à tout moment ils aient dû choisir entre nos deux volontés opposées. Aurions-nous fait des écartelés pour la vie ?

Nous fûmes quand même capables d'éviter le plus gros de ce danger. L'égoïsme nourri durant notre enfance chérie ne nous emmenait pas jusqu'à dévorer nos propres enfants : ce parasite caché de notre existence exigeait seulement que chacun de nous fût un chef adulé. Dans ce vaste domaine, il repoussait autrui jusqu'à son rang de subordonné, mais il n'interdisait pas les autres aspects de l'altruisme que nos familles avaient pris soin de cultiver en nous : le partage, le dévouement, la solidarité, le courage... Par ailleurs, cet égoïsme secret ne pouvait aller trop loin sous peine d'être démasqué, extirpé de sa tanière aménagée dans l'inconscient et condamné par notre conscience. Il fallait bien qu'il cédât le pas aux autorités officielles de notre moi, altruistes celles-là.

L'enfant apprend dans la famille ce qu'il doit savoir pour réussir plus tard sa mission d'homme. La fille découvre qu'elle sera une « maman » et, pour commencer, elle tombe amoureuse de son père. De la même façon, le garçon devient amoureux de sa mère. Il n'est pas rare qu'un adolescent rêve qu'il accomplit l'inceste, et se réveille au moment où il répand sa semence dans les draps. Honteux d'avoir fait une telle chose, même en rêve, il comprend qu'il est temps pour lui de quitter le cocon familial et les jupes de maman, pour affronter le vaste océan de l'univers extérieur et y inscrire sa propre aventure. Il va chercher une belle, bien à sa convenance, et entreprendre de la conquérir.

Quand un petit garçon veut séduire sa mère, le plus simple est de prendre comme modèle celui qu'elle aime : papa. Cela le dispense d'avoir à deviner ses goûts, et surtout de découvrir seul comment les réaliser. Par exemple, si maman aime les êtres ingénieux qui savent remettre en service tous les objets récalcitrants de la vie quotidienne, comment le petit pourra-t-il acquérir seul la maîtrise de cette

magie ? Il est bien obligé d'apprendre auprès de son père ou d'un suppléant.

Mais nous, parents indignes, absorbés par notre guerre des chefs, comment pouvions-nous répondre à ce besoin ? Nous n'y songions même pas. Emportés par notre rage de vaincre, nous bombardions le portrait de notre maudit adversaire chéri avec des projectiles tous plus dévalorisants les uns que les autres. Aux enfants de se débrouiller. Cette situation leur compliquait beaucoup la vie, mais c'était aussi un stimulant pour leur esprit. Ne pouvant savoir ce qu'il y avait de bon dans le modèle paternel ainsi barbouillé, les garçons s'efforçaient de découvrir à la source les goûts de leur mère chérie, puis de les satisfaire si possible. L'exercice pouvait s'avérer particulièrement complexe. Estelle devait s'accommoder du même problème.

Aussi la pitié nous saisissait quand, derrière la fumée de nos tirs d'artillerie, nous les découvrions complètement désorientés. Il y avait un cessez-le-feu immédiat et notre premier souci était de leur restituer la réalité : « Mais non, Pablo chéri, ton papa n'est pas con comme une valise. Il est même très intelligent, figure-toi. Il veut tout comprendre et il réfléchit beaucoup : c'est pour ça que je l'aime... », ou bien : « Mais non, ma petite princesse rouge, ma préférée. Maman n'est pas une fabrique de m... ! Elle nous mijote de la beauté à longueur de journée. Et puis, elle est curieuse de tout ce qu'il peut y avoir partout, partout !... et même ailleurs. Et elle fonce tête baissée dès qu'elle croit découvrir des pépites dans une flaque d'eau, ce qui arrive vingt fois par jour. Voilà pourquoi je l'aime, ta maman chérie. »

Donc, quand la passion ne nous emmenait pas trop loin, nous prenions des mesures de sécurité afin de protéger nos enfants. Hélas ! Bien souvent, la folle guerre des chefs nous entraînait dans la zone des dangers.

L’accident n’arrive pas qu’aux autres. Par un beau soir de mai, ce fut notre tour de réaliser cette cruelle banalité.

Cela nous tomba dessus selon un mode fréquent : inattendu et soudain.

Le mouvement féministe était entré dans la phase qui se poursuit maintenant : l’opinion publique soutenait l’émancipation totale de la femme, et les hommes en conflit avec leur compagne subissaient un préjugé défavorable. Imagine comme « Mon Amour » pouvait foncer sur ce terrain préparé. De plus, ayant comme premier souci la maudite chasse au « dahu », je me trouvais en situation de grande vulnérabilité. Je paraissais mûr pour tomber sous sa coupe. Contenue par ses généreux principes, Jeanne n’avait pas encore essayé d’exploiter ma faiblesse, mais il suffisait d’un rien. Tu sais comme elle est capable de virer au moindre souffle, avant de se ressaisir.

Cependant, avant de lancer sa grande offensive, elle m’emmena en consultation chez un conseiller conjugal : en vain. Puisque ce médiateur pour couples en détresse était une femme, je doutais de son impartialité. Jeanne consentit à m’accompagner chez un psychologue. Bien que ce fût un homme, cette fois, le résultat ne fut pas meilleur. Personne ne put nous aider à soigner notre amour. Mais quel chirurgien des âmes eût été capable, à cette époque, de forcer notre inconscient à s’ouvrir ?...

Il fallait une grande explosion pour cela, un épouvantable stress. Pour nous arracher à nos passions, il fallait une force plus grande que celles qui nous aliénaient. Puisque ni l’attrait du bonheur ni l’amour pour nos enfants ne parvenaient à créer cette force, il fallait bien qu’un grand malheur nous épouvantât et nous donnât enfin le courage de découvrir en nous-mêmes quelques éléments malsains.

Non seulement, la vie est une maladie mortelle, mais elle est constamment sous la menace d'être soufflée comme la flamme d'une bougie...

Alors, la Guerre de Cent Ans alla s'intensifiant. Il n'y eut plus de trêve. Chaque combattant jetait toutes ses forces dans la bataille : c'était notre Verdun.

Tu n'as pas oublié combien Jeanne est impulsive : elle répond immédiatement au moindre stress, sans prendre le temps de parcourir le champ des réponses existentielles possibles : égoïstes ou altruistes. Je crois qu'il faut chercher là l'origine d'un étrange comportement : de manière imprévisible, elle peut être toute égoïste pendant quelques semaines ou, pendant d'autres périodes, se montrer toute altruiste.

J'imagine le processus suivant : si une perspective de plaisir, ou l'inverse, chatouille fortement et amène aux commandes son ego, elle va soigner ce dernier aussi longtemps qu'il restera au premier rang. Qu'est-ce qui pourra le déloger de là ? Eh bien, il faudra qu'une grosse émotion sollicite l'altruisme pour qu'à son tour, ce dernier reprenne la direction des opérations existentielles.

Oui, nous tenons peut-être là l'explication de l'étrange phénomène. Ayant beaucoup de difficultés à prendre du recul, mon impulsive Jeanne restera accrochée pendant quelques semaines à son ego, ensuite elle sera prisonnière de l'altruisme, puis un nouveau cycle commencera, identique. De la même façon, quand elle suit un débat, elle donne toujours raison au dernier qui a parlé, à condition toutefois qu'il ait été bon avocat.

Eh bien, Jeanne traversait une période exceptionnellement longue d'égoïsme presque pur.

Elle en avait atteint le moment culminant le soir où je m'aperçus que mon livret d'épargne était vide : elle avait consacré cet argent à l'achat d'une voiture.

- J'avais honte quand j'allais au travail dans la caisse rouillée qui me servait de voiture.

- Mais, ce sont nos économies ! Tu les as prises sans même m'en parler...

- Non ! Non, pauvre malade ! Tu ne vas pas commencer à me harceler. Je ne me laisserai plus faire.

- Oh ! Dis-moi que je rêve. Non seulement, tu voles mes économies, mais tu as le culot de m'accuser ! Et de quoi suis-je coupable ?

- De radinerie ! D'une radinerie insupportable. Tu couves ton or comme une poule idiote couverait des œufs en plâtre. Et nous, pendant ce temps-là, on vit comme des miséreux.

- Mais ! Mais !...

- D'ailleurs, je ne veux plus te parler !

Et elle sortit vivement en claquant la porte. Elle se dirigeait vers sa nouvelle voiture. Je bondis et je la rattrapai avant qu'elle n'ouvre la portière. Ensuite ?... Ensuite ?... Que se passa-t-il dans ma tête pour que j'en arrivasse à la frapper ?

Estelle et Thomas accoururent, me tirèrent comme ils purent et protégèrent leur mère. Je me sentais abaissé au rang de l'animal, un pauvre animal qui n'avait plus que sa force impuissante pour tenter de survivre. J'avais tellement honte ! Mais que faire ?... Que faire ? bon Dieu ! face à l'intolérable ?...

Je sautai dans ma voiture et je m'en allai au milieu de la forêt, notre grande forêt vigoureuse et bien touffue de chênes et de hêtres dont certains ont vu passer plusieurs siècles. Allais-je prendre conseil des arbres dont la patience

s’enracine dans le temps ? Oui, c’était cela : il me fallait du temps pour trouver une échappatoire au piège qui me tuait.

Pour commencer, je marchai au hasard à travers les fourrés en hurlant et en poussant des sanglots qui auraient dû émouvoir la nature environnante. Mais ni plante, ni animal, pas même une mouche, personne ne fit attention à moi. Je veillai cependant à rester bien caché, car la « chasse au dahu » n’était pas finie : si j’étais surpris par un de mes tourmenteurs, le tam-tam local annoncerait à tous que, cette fois, j’étais devenu vraiment fou.

Donc, personne ne fit attention à moi. Cependant, je crus entendre des voix. Qui donc me parlait ? Ce n’était pas les corneilles, car je ne comprenais rien à leur agaçante cacophonie. Les autres oiseaux, tout à leurs affaires, ne m’adressaient pas davantage leurs gazouillis. Est-ce que cela venait de la source qui depuis cinq mille ans creusait son nid dans la roche moussue ? Non : je n’étais pas en état de comprendre son doux murmure.

A travers tous ces acteurs de la nature, bien affairés à engrosser notre planète Terre, c’est Môммanh qui me parlait.

- Comment cela ? Et dans quelle langue, s’il te plaît ?...

-Ecoute : comme tu n’es pas plus bête que moi, tu sauras bien trouver.

Voici, à quelques détails près, ce que fut notre conversation.

- Michel, mon petit, je te vois désespéré. Tu es dans une impasse. Et alors ?... Il y a toujours une sortie : la vie que je t’ai prêtée, tu me la rends. Quoi de plus simple ?

- Et qui donc pourrait me remplacer ? Personne, puisque je suis unique.

- Unique : oui. Irremplaçable : non. Petit bricoleur qui se prend pour un inventeur, tu ne saurais même pas produire la première brique du vivant. Vois toutes ces vies que j'ai créées en tâtonnant dans mon univers aveugle, les milliards de milliards de vies, énergiques, lesquelles à tout moment poussent en avant l'existence et qui sont en bonne voie pour conquérir l'espace et le temps, ces deux fourbes qui voudraient se dérober dans leur course folle. En regard de tout cela, tu comptes beaucoup moins que le plus insignifiant grain de sable dans le Sahara.

- Mais je t'ai découverte !... Môммanh, et nul ne le sait. Donc, personne ne peut utiliser cette connaissance pour améliorer l'existence humaine et la marche du monde.

- Et alors ? L'intelligence que je t'ai donnée, favorisée par les circonstances, a bien su me découvrir ! Eh bien, tôt ou tard, d'autres intelligences y parviendront aussi.

- D'autres intelligences !... Sûrement pas. C'est moi le premier. Cette découverte m'appartient. D'ailleurs, je vais inscrire mon nom dessus et la faire breveter pour que personne ne me la prenne.

- Et l'humanité dans cette affaire ? A supposer que tu aies fait une vraie découverte, l'humanité n'est-elle pas prioritaire, puisqu'elle en a besoin ? Veux-tu la déshériter et enfermer le trésor dans ton ego autant enflé que périssable ? Voudrais-tu mettre ta découverte à pourrir ?

- Non Môммanh. C'est dur, mais il n'y a pas d'autre voie. En attendant, l'idée de mourir sans avoir pu transmettre ce que je crois savoir, cette idée-là m'est difficilement supportable.

- Accepte cette éventualité, puisque tu n'as pas le choix. C'est la vie... Et puis, ce ne serait pas si grave puisque, je le répète, ta découverte, à supposer qu'elle soit fiable, d'autres la feront un jour où l'autre.

- Avant que cela n'arrive, une bande d'abrutis peut très bien faire crever notre planète.

- Et alors ?... Ne sais-tu pas que je me suis dotée d'une infinité d'autres ressources, à commencer par des planètes vivantes.

- Alors, je ne te suis pas indispensable : donc, je peux mourir. Merci quand même.

- De rien.

Alors, petit à petit, la mort me parut douce. Mes sanglots s'arrêtèrent. C'était un beau soir d'été, le soleil était encore haut dans le ciel. Je m'assis sur un tronc mort, près de la source. Je m'efforçais d'imaginer mon immersion dans le néant. « Adieu tous. Je n'en peux plus. Continuez sans moi. » L'effacement de Michel Dufour me paraissait supportable, apaisant même.

Je me demandai ce qu'il adviendrait si tous les êtres vivants réagissaient ainsi. A l'issue de ma réflexion, je n'étais pas fier. J'imaginai Jeanne et les enfants privés de mon aide et j'eus pitié. Toi aussi, quoique dans une moindre mesure, lecteur inconnu, je te pris en pitié : sans les ressources nouvelles qu'apporte la connaissance de Môммanh, saurais-tu sortir l'humanité de la pétaudière où elle se débat quand elle a fini de s'y vautrer ? « Dis, le saurais-tu ? »

Alors, j'appelai à nouveau Môммanh.

- Môммanh, s'il te plaît, dis-moi... Je ne suis pas indispensable d'accord, ça, je l'ai bien compris et je ne redoute plus la mort. Mais peut-être que je pourrais être utile. Non ?

- Bien sûr que tu pourrais être utile. Et maintenant, tu te débrouilles. Je t'ai donné l'intelligence consciente. Tu vas bien réussir à en faire quelque chose, Bon Sang ! Je ne peux t'en dire plus. C'est à toi de choisir.

Le désir de mourir s'estompait. Il me vint cette idée qu'avant de faire le plongeon irréversible dans le néant,

j’avais peut-être d’autres cartes à jouer. Je retournai toutes les poches de ma mémoire et j’y retrouvai ce souvenir : « Il y a des gens qui divorcent. » Je commençais à prendre conscience des chaînes tendues qui m’écartelaient. Bientôt, je pourrais commencer à les défaire.

Il s’agissait de deux exigences qui faisaient de moi leur esclave. La deuxième, je vous en ai déjà parlé, mais je n’étais pas encore prêt à m’y attaquer : c’était la volonté inébranlable d’être le chef de famille.

Je t’ai bien dit, n’est-ce pas, comment ce genre d’exigence entrave notre existence : d’abord en détournant les ressources que nous aurions pu consacrer à de multiples objectifs, ensuite en nous paralysant quand elle se trouve en conflit avec d’autres impératifs de la vie.

Voici donc la première de ces deux exigences : pour moi, dans ma famille, toute perspective de divorce ou de séparation était impensable.

Les liens du mariage sont indissolubles. Le divorce est une monstruosité qui entraîne la déchéance des coupables, en même temps que des catastrophes mal définies, surtout s’il y a des enfants. Cet interdit, j’en avais hérité pendant mon enfance, dans ma famille paysanne aux traditions catholiques bien ancrées. Comme toujours, on en avait depuis longtemps oublié les causes premières enfouies dans un lointain passé. Ainsi, dans ma famille d’origine paysanne, le divorce est resté contenu jusqu’à maintenant et il commence seulement à y faire une discrète apparition dans la dernière génération de citadins.

Au cours de ma formation à l’Ecole Normale, cet interdit avait déjà subi une forte érosion. Aussi longtemps qu’il n’y avait pas d’enfants dans un couple, si l’un des deux voulait s’en aller, au nom de la liberté nous trouvions juste qu’il le fît. Mais, s’il y avait des enfants, nous réprouvions

fermement le divorce. Dans la formation de la personnalité, Freud avait mis en évidence le rôle essentiel de la famille : la dislocation de cette dernière prenait donc à nos yeux des couleurs de crime à l'encontre des enfants.

J'en étais resté là. C'était une des chaînes qui rendait ma vie impossible. Dans ma famille, j'exigeais d'être aux commandes, faute de quoi, je m'en allais. Je l'avais déjà fait au retour de l'Autriche, souviens-toi. Oui, mais à ce stade de nos amours, nous n'étions pas mariés et, surtout, nous n'étions que deux. Or, cette fois, je ne pouvais m'en aller puisque le divorce risquait de détruire nos enfants.

Une idée circulait dans l'air du temps et m'effleurait parfois, sans que jamais j'y prêtasse attention. Ce soir-là, au cœur de la forêt, près de la source, la carapace brisée de ma conscience la laissa entrer : « Un divorce réussi vaut mieux qu'un mariage raté. » Je me mis à travailler cette idée.

Il en sortit de nouvelles convictions que je te livre. J'y suis toujours attaché.

Quand le petit d'homme atteint l'âge adulte, il ne peut plus grandir. Tant pis s'il a raté sa croissance : c'est trop tard, il restera chétif toute sa vie. Il en est de même pour la formation de son âme : goûts, valeurs et intelligence. Quand est terminé le temps d'apprendre l'existence, il est désormais trop tard pour se refaire. On peut seulement pratiquer une petite chirurgie de l'âme pour palier, comme nous l'avons vu, à certains défauts faciles à cerner. Et encore ! tu sais comme cela risque d'être douloureux sans pour autant assurer la guérison à coup sûr.

Il faut donc que, depuis sa naissance jusqu'à sa maturité, les parents soient en mesure de nourrir convenablement le corps et l'âme de leur petit.

Et si, malgré tous leurs efforts, ils ne peuvent y parvenir ? Alors, ils doivent chercher un substitut à leur

famille défaillante. Une telle transplantation nécessite de grandes précautions.

Avant tout, le deuxième élément de l'existence humaine, l'amour, doit être préservé dans l'âme des petits. S'ils croient découvrir que ce n'est qu'un ballon de fête foraine lequel explose au moindre choc, comment désormais pourront-ils aimer ?

Pendant que je conduisais cette réflexion, l'acceptation du divorce s'insinuait en moi. Vivre sans « Mon Amour » et loin de mes enfants, c'était une perspective douloureuse, certes, mais nullement désespérante comme l'était ma situation deux heures plus tôt, alors que je cherchais refuge et consolation dans la forêt. La chaîne du mariage pouvait se briser : j'étais libre de m'évader du théâtre de la Guerre de Cent Ans dont la seule issue paraissait être la démolition de nous tous. Alors, j'élaborai un plan.

Je proposerais à Jeanne d'aller vers le divorce par étapes, la rupture définitive n'intervenant qu'après l'échec de toutes les tentatives pour nous accorder. Pour commencer, je demanderais à être muté outre-mer.

Aux enfants, nous dirions la vérité, tout simplement, mais en faisant bien attention de ne pas les blesser gravement. Oui, nous les aimions toujours. Et pour toujours !... C'était bien pourquoi nous ne voulions plus que nos querelles sans fin continuassent de les faire souffrir... Je leur écrirais. Je passerais les vacances avec eux, au moins une partie...

Pourquoi diable fallut-il que la présentation de ce plan se transformât en un violent affrontement où il fut question de séparation brutale et de divorce conflictuel ?

- Jeanne, je crois que je vais demander ma mutation pour un pays d'outremer.

- Tu crois ou tu es sûr ? Te voilà encore à tourner autour du pot. J'ai du travail, moi ! Je n'ai pas de temps à perdre en divagations baveuses. Alors ?... Quel coup tordu es-tu en train de mijoter ?

- Il n'y a pas de coup tordu. Nous ne pouvons continuer ainsi. C'est mauvais pour les enfants aussi bien que pour nous. Et ça ne mène à rien.

- Tu crois me mettre à ta botte avec un minable chantage au divorce. Comment ai-je pu épouser une pareille nullité ? Vas-y ! Et surtout ne recule pas, cette fois ! Fous le camp ! Je n'espère que ça. Quelle délivrance ! Ah mais, quelle délivrance !... Désormais, il y aura deux grandes fêtes dans l'année : Noël et l'anniversaire de ton départ. Ce sera comme la fête de la libération, en 45, quand on a brûlé l'effigie d'Hitler...

J'aurais dû patienter comme je sais le faire maintenant. Je la connaissais déjà, la démarche adaptée à cette situation : puisque Jeanne était entraînée à la fois par son ego en folie et par sa colère doublée d'impulsivité, je devais attendre que l'altruisme revienne aux commandes, ce qui n'aurait su tarder. Au lieu de cela, à la première escarmouche, je me suis élancé, tête baissée dans la stupide Guerre des Chefs.

- Jeanne, s'il te plaît, n'inverse pas nos responsabilités, même quand ça t'arrange. Jusqu'à présent, c'est bien toi qui m'as fait le chantage au divorce, pour essayer de me faire marcher à quatre pattes. Quand tu le banalisais cet infâme divorce, à la mode de Paris et de ta famille, tu savais bien que, pour moi, c'était un crime impensable.

Rien à faire : je ne pouvais pas divorcer !

Alors, tu le tenais !... ton chantage, pour me plier à tes caprices. Chaque jour, tu le brandissais comme un fouet chargé de clous. Eh bien, c'est fini ! Non ! Non, cette fois, tu vas m'écouter jusqu'au bout.

C’est fini, te dis-je. Je suis délivré. Et ne crois surtout pas que c’est un coup tordu.

J’accepte le divorce !...

Ouf !... Désormais, tu pourras toujours essayer de faire marcher les oiseaux au pas, car pour moi, c’est fini. Et je ne crois pas que tu puisses trouver une autre poire à déguster. En tout cas, je t’em.....! A pied, à cheval, en voiture et même en avion. Merci de m’avoir libéré.

Pour une fois, elle resta sans voix, bouche bée. Je l’avais enfin, mon dernier mot. Sinistre crétin ! Je sortis, sans trébucher, en claquant la porte.

Dans la pénombre du couloir, les vagues d’une chevelure rousse me frôlèrent. Je sursautai comme si j’avais reçu une décharge électrique mais, tout à mon ressentiment, je me contentai de dire : « Tiens ! Estelle, qu’est-ce que tu fais là ? » et je n’écoutai même pas la réponse.

Le lendemain était un mercredi. Depuis mon coup de théâtre de la veille, l’ambiance familiale était sinistre. J’avais dormi dans la caravane qui attendait près de la maison un hypothétique départ en vacances. Jeanne ne m’avait plus adressé la parole et, cette fois, j’étais bien décidé à ne pas tenter une conciliation avant deux ou trois jours. Je voulais ainsi tremper ma volonté de ne plus fuir le divorce et convaincre Jeanne de cette détermination toute nouvelle.

Je soulageais ma souffrance en simulant, par la pensée, ma vie en solitaire, loin de ma famille. De temps à autre, je parvenais à l’accepter et le mal de tête qui enserrait mon crâne reculait. Aux pertes que j’aurais subies, j’imaginais des compensations : chercher un autre amour, me saouler de liberté retrouvée... et je me sentais presque guéri.

Il est probable que je me faisais quelques illusions. Quoi qu'il en soit, je n'eus jamais l'occasion de le vérifier par l'expérience. Le destin s'apprêtait à nous étonner.

L'après-midi, je devais conduire Estelle à son cours de danse. Exceptionnellement, nous étions silencieux tous les deux. Dans l'immédiat, je ne voulais pas alarmer nos enfants en leur faisant part de mon changement d'attitude face au divorce. Quant à notre violente dispute de la veille, il me semblait qu'elle ne devait pas les affecter plus que toutes les précédentes.

Comme d'habitude, je garai la voiture sur un petit parking, à quelques cent mètres de l'école et, comme d'habitude, j'entrepris d'accompagner ma petite fille jusqu'à l'entrée. A mi-chemin, elle s'arrêta, disant : « Regarde, papa. » Sur le bord du trottoir, face à la chaussée, elle ferma les yeux... et traversa la rue en courant. Il y avait peu de circulation et une seule voiture dut ralentir pour éviter Estelle. Sur le trottoir d'en face, elle me cria :

- Papa ! Papa ! Tu as vu ? J'ai de la chance, hein ? Maintenant, je reviens.

- Non ! hurlai-je.

Mais déjà l'impossible monstruosité avait eu lieu.

Ce paquet ensanglanté sur le bitume....

Vous connaissez la suite.

Et maintenant.

La vie doit continuer. La vie continue.

10-Au-delà de la Mort

La Guerre des Chefs n'a jamais repris. Nous pratiquons enfin la démocratie conjugale. En cas de désaccord, nous cherchons ensemble ce qui convient le mieux à notre existence. Si nous ne trouvons pas, ou bien nous abandonnons la décision à celui de nous deux qui paraît le plus apte, ou bien nous laissons à chacun la possibilité de faire comme il lui plaît. Nous partageons plusieurs responsabilités en fonction de nos compétences et de nos goûts les plus ardents : à Jeanne la maison et son aménagement, à moi la composition du jardin et son entretien, à moi les voitures, à elle la recherche et le choix de beaux spectacles...

Puisque nous voilà délivrés de notre esclavage, l'exigence d'être chacun le chef qui nous poussait à lutter corne contre corne jusqu'à la mort, nous pouvons enfin nourrir et soigner notre amour. Il pousse bien. Il se développe. Une création amoureuse, tu le sais, ne se réalise pas à un contre un, mais à deux.

C'est pourquoi, le « Moi-Je-Ici-Maintenant, autrement dit l'égoïsme absolu, puisqu'il est strictement individuel, ne peut lui servir de base. D'ailleurs, il dégage une odeur de mort. Oui, j'ai dit qu'une forte dose d'égoïsme n'interdit pas l'amour. C'est vrai, mais il ne faut pas qu'un certain seuil soit dépassé, au-delà duquel on quitte la maison des amants.

C'est ainsi que Jeanne et Moi nous nous trouvons subtilement entraînés vers ce qui a la plus grande valeur pour Môммanh : l'altruisme.

L’amour nous rend meilleurs. Nous devons aussi, pour éviter qu’il ne s’étiole, le construire un peu chaque jour. Et Môммanh, de temps à autre, nous récompense avec quelques notes de sa harpe céleste.

Jacques, notre troisième fils, a totalement adopté sa marraine Estelle. Mais oui ! Tu sais bien !

Nous sommes libres de choisir nos ancêtres culturels : eh bien Jacques a choisi sa petite sœur aînée. Comme les nobles étaient tenus de perpétuer l’honneur de leurs ancêtres, ce qui les incitait malgré tout à se montrer braves et généreux, Jacques s’est engagé à faire son possible pour mettre en actes les qualités de sa sœur. Noblesse oblige, à ceci près que sa noblesse, lui,il l’a librement choisie. Ce n’est pas facile, mais il y tient.

Il désigne cela par un drôle de nom : son « challenge ». Nous avons fini par comprendre que c’est un défi qu’il se lance :

-T’es pas cap’ de faire ça pour Estelle.

- Eh bien ! c’est ce qu’on va voir.

Estelle avait neuf ans. Elle était curieuse de tout. La beauté lui arrachait des cris et des larmes. Jacques sera donc artiste. Heureusement, il est doué. Mais sa marraine a neuf ans pour toujours : saura-t-il rester aussi jeune que cette défunte, tout en devenant lui-même responsable ? Là encore, il nous répond que c’est inclus dans son « challenge ».

Nous ne prononçons jamais le nom d’Estelle. Pourtant, elle est toujours en notre compagnie. A chaque décision importante qu’il nous faut prendre, nous avons ce dialogue.

- Michel, crois-tu qu’elle serait d’accord ?

- Elle était encore bien jeune pour en juger... Mais, tu sais, dans le fond, je crois qu’elle approuverait.

- Je le pense aussi. Tout ce qui paraît servir les desseins de Môммanh lui plaisait.

Bien souvent, elle tient la place de notre ange gardien. Nous apprécions sa compagnie, et pourtant il nous arrive de souhaiter nous retrouver seuls tous les deux. Dans ce cas, nous partons en vacances pour quelques jours. Estelle n'a pas besoin d'être gardée : nous sommes sûrs de la retrouver à notre retour. Alors, tous les deux comme jadis dans les alpages, nous faisons des folies.

-De quel genre ?

-Cela ne te regarde pas.

Comme promis, nous essayons de faire connaître Môммanh. Sais-tu qu'elle m'est apparue une deuxième fois ?

C'était au bord d'une source, dans la forêt de La Futaie. Par une belle après-midi d'été, j'écoutais les grands arbres.

Elle a pris l'aspect d'une belle femme, la vigoureuse rouquine pleine de grâce que notre Estelle aurait dû être. Hélas ! Hélas ! Elle était défigurée de partout, blessée, malade, rongée par de méchantes plaies. Elle m'a dit ceci.

« Je meurs sous les balles, sous les bombes, dans les attentats, dans le désespoir de la misère. Je meurs dans le trou de l'ozone, dans l'air empoisonné, dans la terre souillée, dans les aliments délétères. Je meurs dans l'injection létale d'égoïsme. Je meurs dans le chaos intelligent. Je meurs dans le choc fracassant des certitudes contradictoires.

Vite. Vite, il faut utiliser ce que je t'ai appris.

Vite. ! Car, vois-tu, je m'en vais, laissant cette humanité que j'ai tant aimée, qui m'a tant déçue. Je poursuivrai mon existence ailleurs. Adieu, petit. »

Depuis cette apparition, « Mon Amour » et moi, nous n'avons plus le droit de mourir. Il faut d'abord que tu voies Môммanh et que tu l'entendes.

-Et si c'est une chimère ?

-Tu sauras bien t'en rendre compte, un jour où l'autre.

-A quoi bon écarquiller les yeux, puisque je ne vois rien ?

-Et si ce n'était pas une chimère ?

CONVERSATION INTERSTELLAIRE.

(Ce rapport a été envoyé en l'An 2030 de notre ère terrestre. Môммanh est maintenant familière aux hommes. Ils ont commencé à reprendre le contrôle de la situation. L'autocar planétaire des états a désormais un seul conducteur et il ne fonce plus dans le mur. Jeanne et moi, très affaiblis, mais contents, nous sommes prêts à rejoindre Estelle dans le Nirvana.)

Exploraclone Rapide, le conseil a longuement étudié le document joint à votre rapport, « Mon Amour ». Les Terriens sont en train de découvrir quelques-unes des bornes qui limitaient leur champ d'existence et ils vont bientôt les franchir. Ensuite, ils vont voyager dans l'espace interstellaire et découvrir les autres animaux conscients qu'ils appellent « hommes ».

Ils ont eu beaucoup de mal à réaliser que tous les hommes de leur planète sont égaux. Il ne faudrait pas qu'ils répètent cette erreur avec les hommes de l'univers.

Le moment est venu de les rencontrer. Nous envoyons une ambassade au siège de l'O.N.U. Préparez-vous à la recevoir.

En attendant, continuez votre étude sur le rôle de l'égoïsme dans l'existence terrienne. Nous ne voyons toujours pas si la grande place que .Môммanh lui a laissée constitue un avantage ou un handicap.

Quant à l'Amour tel qu'il est inscrit dans le patrimoine héréditaire des femelles terriennes, il nous paraît contenir à la fois un générateur et un stimulateur d'existence. « Faire l'amour » est une magnifique invention de Môммanh. Nous chercherons où et comment ces aptitudes sont inscrites dans l'ovule des Terriennes. Mais ce besoin qu'éprouvent les mâles terriens d'évacuer leur semence presque chaque jour et

de la répandre dans le corps de n'importe quelle femelle « baisable » de leur environnement, nous sommes tout près de considérer cela comme une infirmité. Nous continuerons d'y réfléchir avec les Terriens eux-mêmes....

(L'Exploration de la Terre. -Grandes Archives de Waluillah.)

Table des Chapitres

2 - Introduction.

4 - Le Parcours initiatique du Mâle Solitaire.

16 - Là-haut dans la Montagne.

45 - Alléluia.

99 - Les Grandes Manœuvres.

124 - Le Mariage.

171 - Le Coût de la Guerre.

193 - Les prémices de la Guerre.

232 - La Trêve des Découvreurs.

282 - La Guerre de Cent Ans.

367 - Au-delà de la mort.